

VOYAGE

DANS

LE LEVANT,

EN 1817 ET 1818.

VOYAGE
DANS
LE LEVANT,

PAR M. LE C.TE DE FORBIN.

Mœstus eram, requiesque mihi, non fama, petita est,
Mens intenta suis ne foret usque malis.
(OVID. *Trist.* lib. IV, eleg. I.)



Paris,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.
1819.

Au Roi.

Sire,

Votre Majesté me permit d'aller visiter les ruines d'Athènes, la Syrie, berceau de la religion chrétienne, et l'Egypte. Chaque pas que l'on fait hors de cette France que vous nous avez rendue si chère, ajoute plus de prix à la liberté sage dont nous jouissons, et que Votre Majesté seule pouvait nous faire connaître.

Le nom de Votre Majesté est souvent prononcé au loin, et ses hautes vertus y sont bien connues. L'espace est aussi juste que le temps. La distance prononce des jugemens avec autant d'impartialité que l'avenir.

La Palestine garde le souvenir de Saint Louis; et le nom de vos illustres ancêtres protège encore Bethléem, le Thabor et le Saint-Sépulcre. Par-tout

le voyageur est rassuré à la vue de cet emblême des lis, qui rappelle les plus nobles idées de gloire et de justice.

L'Égypte a reconnu naguère dans les vainqueurs d'Héliopolis les fils de ces Français qui firent trembler les Soudans; on a vu dans les soldats des Pyramides les vengeurs de la Massoure.

J'ai trouvé les ruines des monumens, j'ai vainement cherché celles des institutions. Les colonnes sont debout : l'homme seul est dégradé. Froissés entre le despotisme et l'anarchie, les plus courageux de ces esclaves n'ont de protecteur que le désert, et d'asile que les tombeaux.

Frappé de ce grand et terrible spectacle, j'ai essayé de crayonner des dessins, de tracer quelques notes d'une main mal assurée.

Si, trahi par mes forces, j'ose offrir à Votre Majesté un hommage qui sans doute est peu digne d'Elle, puissé-je trouver mon excuse dans le sentiment qui m'inspira, dans ma vive reconnaissance, et dans le profond respect avec lequel je suis,

Sire,

De Votre Majesté,

Le très-humble, très-obéissant Serviteur
et fidèle Sujet,

LE COMTE DE FORBIN.

AVANT-PROPOS.

Un édifice modeste n'a pas besoin de péristyle ; une narration simple et vraie pourrait se passer d'avant-propos. En me conformant à l'usage, j'essaierai d'en profiter pour rappeler que toutes les ressources m'ont été enlevées presque à-la-fois, tandis que j'avais compté sur le secours de deux personnes habiles pour offrir au public un ouvrage d'un intérêt moins incertain.

Ceci n'est donc que le livre de croquis d'un voyageur. On ne doit considérer le texte que comme l'indication des dessins. Ces dessins mêmes eussent été bien peu de chose sans le talent des artistes qui ont bien voulu me consacrer leur temps et leurs soins avec un zèle et un intérêt qui sont déjà un succès réel pour moi, et dont le souvenir me sera toujours cher.

J'ai aussi de grandes obligations aux lumières de MM. Silvestre de Sacy, Barbié du Bocage, Gay-Lussac *et* de Clarac. *J'ai trouvé chez eux la bienveillance simple et zélée, apanage ordinaire du véritable savoir.*

L'épisode raconté par un Arabe servira peut-être à donner une idée du double fléau qui pèse sur les habitans de la Syrie. Je ne considère en quelque sorte cette petite histoire que comme une gravure de plus.

Quand ce livre a été terminé, découragé par tout ce qui n'était que de moi, mais encouragé par l'exécution brillante des dessins, j'aurais effacé et recommencé, pour peu que je me fusse senti capable de faire mieux.

Si la vérité avait un charme aussi puissant qu'on le suppose, j'offrirais avec plus de sécurité la contre-épreuve fidèle de mes impressions. Des sensations vives, animées, m'ont fait oublier que tout était déjà dit, écrit, dessiné. Surpris cependant par l'effet inattendu des objets mêmes, il m'a semblé que des efforts réunis et multipliés pouvaient à peine donner une idée satisfaisante de l'Orient.

On a étudié les mœurs des habitans, décrit les usages, consulté les ruines, mesuré les obélisques, et pourtant cet ensemble frappe chaque voyageur d'une manière différente. Chacun d'eux approfondit une partie, et traite froidement et légèrement tout le reste. Le moindre tribut n'est donc pas inutile. Je paie timidement mon obole, et je devrai sans doute à cette bonne intention l'indulgence de quelques lecteurs et la force de supporter la sévérité des autres.

VOYAGE
DANS
LE LEVANT.

J'avais pris envers moi-même, dès ma première jeunesse, l'engagement de parcourir l'Orient. Cette volonté qui maîtrise les circonstances, fit naître enfin l'occasion que je cherchais depuis si long-temps d'accomplir mon vœu le plus vif, et décida mon départ. J'en pressai l'époque de tout mon pouvoir : il eût été déraisonnable d'entreprendre plus tard une course aventureuse et pénible. Une multitude d'idées sages, prévoyantes, s'opposaient tellement à l'exécution de ce projet, que je n'osai la soumettre au jugement de personne. Mon plan, tel que je le concevais, n'aurait pas tenu contre le moindre argument de la raison et de l'amitié : je ne me serais pas senti le courage de prendre la défense du rêve de mes plus belles années.

Quand les inconvéniens de ce voyage se présentaient à mon esprit avec plus de force et de vraisemblance, je confiais mon avenir au hasard, sans varier dans mon projet. Cependant, au milieu du trouble de mes pensées, dominé par mon serment, je me plaignais souvent intérieurement de ma propre résolution, comme on le ferait d'un ordre injuste et absolu.

Je traversai rapidement la France. Le retard de la frégate *la Cléopatre* me retint pendant quelques jours à Marseille. Les bontés du Roi, qui daignait autoriser ce voyage et en protéger l'exécution, m'avaient permis de prendre mon passage sur ce bâtiment, l'un de ceux qui formaient la division du Levant.

M. Huyot, architecte habile, aussi estimable par son caractère que par son talent, voulut bien s'associer à moi. M. Prévost, si connu par ses beaux panoramas, et son neveu, M. Cochereau, jeune artiste de la plus haute espérance, dont on avait déjà

admiré au Salon un ouvrage charmant, faisaient le même voyage. On devait se réunir à Marseille, où M. l'abbé de Forbin-Janson, mon cousin, vint nous rejoindre. C'est là que des conseils éclairés me décidèrent à la douloureuse détermination de vendre une terre de ma famille, le lieu où je suis né, et qui garde les tombeaux de mes pères. C'est un grand château sur les bords de la Durance, entouré de vieux arbres. La mémoire des miens y était chérie; le souvenir des vertus de ma mère s'y perpétuait dans tous les cœurs. De tristes considérations de fortune me contraignirent à ce sacrifice, que je me reproche comme une faute.

La division navale dont la frégate *la Cléopatre* faisait partie, se composait en outre de la corvette *l'Espérance*, des gabares *la Surveillante* et *l'Active*, et du brick *le Lézard*. Cette division était commandée par M. Halgan, officier d'un rare mérite, qui joint à une instruction profonde et variée le cœur le plus noblement français. Je devrais, à chaque page, payer un tribut de reconnaissance à ses excellentes manières, à ses procédés aimables pour nous. Il serait difficile de rencontrer une réunion d'officiers plus distingués que ceux qui commandaient ces divers bâtimens : j'ai sur-tout à me louer de l'obligeance qu'ils n'ont cessé de me témoigner.

On était mouillé en grande rade de Toulon, du 21 au 22 août 1817 : le 22, à quatre heures et demie du soir, après un orage, les vents se fixèrent au nord-ouest, et le commandant Halgan ordonna d'appareiller. La division se dirigea, sous petites voiles, dans le sud; elle était à cinq heures entre l'île de Porquerolles et le cap Sicié. On aperçut, dans l'après-midi du lendemain, l'île de Sardaigne, celle de Saint-Pierre, et le rocher nommé le Taureau, dont nous étions éloignés d'environ vingt milles. Du 23 au 24, à quatre heures après midi, nous vîmes la terre dans le sud : c'était l'île de Galetta. La mer était belle, et la division naviguait dans l'ordre de marche, sur une ligne de convoi, la frégate en tête. Le 25, nous étions tout-à-fait en vue de la côte d'Afrique, courant bord sur bord. On signala le fort de Biserte, le rocher Lécanis, et enfin le cap Zibis, qui se montrait au sud-ouest. L'abbé de Janson célébra la messe sur le gaillard d'arrière; l'état-major et l'équipage y assistèrent : un coup de canon avertit les bâtimens de la division au moment de la consécration.

Ce jour-là même, la frégate salua de vingt-un coups de canon et des cris de *vive le Roi* le rivage où S. Louis rendit à Dieu sa grande ame. Ce noble souvenir frappa tout l'équipage : quel rapprochement, en effet, quel spectacle, que celui de ce désert qui fut jadis témoin du deuil des lis, et qui conserve encore aujourd'hui les ruines de Carthage !

Le 26, les vents, devenant contraires, nous obligèrent de courir des bordées dans la baie de Tunis. Le 27, nous étions en vue de la Pantalarie, courant bord sur bord pour nous élever au vent. Il devint plus favorable le 28. Le 29, une forte brise de nord-nord-est fit souffrir quelques avaries à la corvette *l'Espérance*. Nous aperçûmes la terre de la Morée, les montagnes de Navarin, le cap Gallo et l'île de Sapienza. Le 30 août, les vents nous servirent pour donner dans le détroit entre l'île de Cerigo, l'ancienne Cythère, et l'île de Cervi. Dès les premiers jours de notre navigation,

M. Cochereau avait été atteint d'une maladie dont la malignité se communiqua bientôt à une partie de l'équipage. C'est le 30 août que ce jeune homme mourut en poussant des cris déchirans, et au milieu d'un délire et de convulsions si effroyables, que les chirurgiens disaient n'en avoir jamais vu de pareils. Il avait entrepris ce voyage plein de joie et d'ardeur : hélas! le terme devait en être bien court. Nous vîmes jeter à la mer, près des côtes de Cerigo, le corps de cet infortuné : c'est là qu'il fut, selon l'expression anglaise, lancé dans l'éternité. M. Prévost ne sentit plus vivement cette perte cruelle que parce qu'il connaissait mieux que nous encore toutes les qualités de son neveu. Ses regrets l'ont suivi par-tout sans l'abattre, sans nuire à ses travaux; et cette douleur si vraie me l'a rendu bien plus intéressant, parce qu'elle donnait aussi la mesure de son courage.

La division louvoya entre Cerigo et la Morée, pour sortir du canal et se diriger sur Milo. Le 31, à sept heures du soir, le cap Saint-Ange nous restait au nord, à deux milles de distance. Du 1.er au 2 septembre, on approcha du mouillage de Milo. La corvette française *le Zéphyr,* faisant partie de la station du Levant qui devait être relevée, et qui nous attendait depuis quelques jours, vint reconnaître la division; nous apprîmes que la peste se répandait dans l'Archipel, et qu'elle s'était manifestée à Smyrne.

L'ancre fut jetée dans la baie de Milo, à sept heures et demie du soir. Le temps était orageux; on fit des dispositions pour la sûreté des navires pendant la nuit.

Une longue manœuvre dans la baie de Milo, l'ancienne *Melos,* nous montra l'île sous tous ses aspects. Le pilote qui vint guider la frégate, était le premier Grec qui s'offrait à ma vue. Mon imagination s'empara de son origine; je cherchais à la reconnaître dans la gravité de ses traits et dans l'harmonie de son langage. Il m'accompagna le lendemain. Le jour paraissait à peine, que je gravissais une montagne élevée nommée *Mavrouticho,* couronnée par un petit monastère dédié au prophète Élie *[stouna Elia].* Il n'est habité que par un pauvre caloyer, qui m'offrit des figues, du pain et du fromage. De la porte de cet ermitage, on découvrait tout l'archipel de la Grèce; une mer d'un bleu éclatant, dont les nuances allaient en s'adoucissant jusqu'à l'horizon, enveloppait toutes ces îles fameuses. Près de nous était l'Argentière; plus près encore, dans l'île de Milo même, je voyais à mes pieds le bourg de Castri, et les ruines d'un théâtre de marbre blanc, qui se dessinait au milieu d'une forêt de cyprès. J'apercevais sur le rivage, auprès des sépultures anciennes, les ruines de Milo, ville toute vénitienne, dont les clochers, les dômes, semblaient n'être plus soutenus que par des palmiers. Ces arbres percent l'enceinte des églises; leurs racines s'étendent dans les sépulcres, et leurs têtes dominent élégamment ces chapiteaux corinthiens, qui en sont une faible image. Ces bosquets, si pittoresquement placés parmi ces vestiges, ont eu le temps de croître depuis l'époque de l'abandon de cette ville jadis si riante, aujourd'hui si malsaine et presque entièrement oubliée.

Tous les habitans se sont retirés dans le bourg de Castri, placé sur une colline très-élevée; on y compte de deux à trois mille ames. J'ai trouvé de l'industrie chez ces Grecs, et de la propreté dans leurs petites maisons blanches terminées par une

plate-forme. De jeunes filles travaillaient en chantant sur ces terrasses, et lançaient des regards très-expressifs dans les rues montueuses et rapides, que les jeunes Grecs parcourent avec une agilité surprenante.

Je voulais passer de Milo à l'Argentière. Ces deux îles se touchent, pour ainsi dire, sur un point que nous allâmes chercher à travers les campagnes incultes. Plusieurs vallées peu profondes portent tous les caractères volcaniques. Quelques ceps de vigne assez rares étaient chargés de raisins exquis. Enfin, au bout de deux heures de marche, nous atteignîmes une petite anse. On reçut, dans le bateau qui nous porta, quelques habitans de Milo, presque tous minés par la fièvre. Le trajet de Milo à l'Argentière me parut être d'environ un mille.

L'île de l'Argentière a long-temps appartenu aux Vénitiens. Le misérable bourg où le vice-consul de France nous reçut, a été construit par eux; il a l'air d'un grand hôpital délabré, fermé par des portes crénelées. On pouvait aisément, derrière des monceaux de ruines, braver les attaques des corsaires barbaresques; mais aucun rempart n'était assez fort pour protéger les habitans de l'Argentière contre ces flibustiers français du XVII.[e] siècle, dont le nom fait encore trembler les îles et les côtes du Levant.

Spiro Franco Poulo, à la tête de cinquante hommes, avait jeté la désolation, peu de mois auparavant, parmi les habitans de l'Argentière. Il en avait enlevé de jeunes filles; le vice-consul de France ne lui échappa que par la fuite, et sa femme faillit être victime de la brutalité féroce de ce chef de Mainotes. Cet homme fut pris enfin; je le trouvai enchaîné sur la corvette *l'Espérance*. On le ramenait alors de Toulon, dont le tribunal ne s'était pas cru autorisé à prononcer sur son sort. Spiro s'évada plus tard de Smyrne : il est à craindre que sa liberté ne devienne une seconde fois funeste à cette population de l'Argentière, la plus belle et la plus pauvre de la Grèce.

Un Grec, agent du capitan pacha, et qui était logé chez le vice-consul de France, venait exiger le kharadj. Traité respectueusement par l'évêque, il lui faisait garnir sa pipe; et le prélat la lui présentait ensuite avec une soumission hypocrite, aussi plaisante que l'importance du trésorier.

Les habitans de Milo et de l'Argentière s'aperçoivent plus tristement, une fois par an, de la tyrannie des Turcs, qui souvent aussi chargent un subalterne, un Grec des bureaux de Constantinople (comme celui qui dépouillait alors l'Argentière), de recouvrer l'impôt, et de juger les procès qui divisent les habitans; ce qu'il fait avec une promptitude égale à son ignorance. La justice expéditive de ce commissaire pourrait être impartiale; mais, mise à l'enchère, elle accable le faible et le pauvre, plus souvent que si les arrêts étaient prononcés même par un cadi. L'île est gouvernée par des primats : ce sont les chefs des plus anciennes familles, les plus riches propriétaires, qui exercent cette magistrature pendant une année ou deux.

Le théâtre de Milo avait été découvert par M. le baron Haller de Munich, qui vient de mourir dans la Morée, victime de son zèle pour l'étude et la recherche des monumens. J'ai rarement rencontré autant de modestie et un talent aussi éclairé. Ce savant artiste doit laisser bien des regrets en Bavière.

Toute la famille du vice-consul cherchait à nous bien traiter. La jeune femme, élevée à Constantinople, avait suivi son mari dans ce triste lieu, où, peu de mois après leur arrivée, Franco Poulo pilla leur maison et menaça leur vie. Ils habitaient une des meilleures masures de l'Argentière; c'étaient quatre murailles lézardées, grossièrement reblanchies, meublées de bancs et de tables vermoulus. Toute la population se pressait à la porte pour nous regarder. On nous servit de mauvais pain, des fruits, et du vin passable. Le vice-consul et sa famille avaient un si vif desir de nous bien recevoir, que je fus d'autant plus touché de leur position : ce jeune ménage ne trouvait de consolation que dans une union qui fut long-temps contrariée.

Le sol de l'Argentière porte des empreintes volcaniques, ainsi que celui de Milo. On marche sur des scories, des pierres ponces, et sur cette terre blanchâtre appelée cimolie, dont les anciens faisaient un grand usage : elle est douce, grasse et savonneuse.

Je quittai bien vîte ce triste séjour, dont les habitans me poursuivaient en me demandant tumultueusement l'aumône. Deux piastres fortes, partagées entre eux, me valurent des bénédictions sans nombre. Je descendis au port par des ravins profonds et de couleur de soufre; une barque nous ramena à Milo. La nuit était superbe. Nous suivions cette côte escarpée, dont les rochers, d'une forme bizarre, semblaient autant de géans armés pour la défense du rivage. Le vent de terre nous apportait tantôt des exhalaisons sulfureuses, tantôt l'odeur de l'oranger, du sureau et de toutes les plantes balsamiques dont l'île de Milo est couverte.

J'acquis, le lendemain, deux fragmens assez beaux de deux statues de femme. Depuis mon départ, on a fait des fouilles très-fructueuses à Milo. M. Montagniès, lieutenant de vaisseau, commandant *l'Active*, trouva, dans un tombeau, un casque de bronze doré de la plus belle conservation, une urne contenant des cendres, deux petites chaînes d'or et plusieurs autres objets, qu'il voulut bien céder pour le Musée royal.

Un accident très-malheureux marqua notre séjour à Milo. M. Huyot, qui était venu avec moi mesurer le théâtre et visiter l'Argentière, se cassa la jambe le surlendemain de notre arrivée. Cet accident fut suivi de circonstances très-fâcheuses. M. Huyot est demeuré six mois sur un lit, après avoir souffert des douleurs intolérables, occasionnées par un traitement incomplet, autant que par la gravité de la fracture. Nous nous décidâmes à le faire conduire à Smyrne, où tous les soins de l'hospitalité la plus touchante lui furent prodigués par les religieux missionnaires de cette ville.

Ce triste événement me fut sensible sous tous les rapports. M. Huyot est plein d'instruction et d'habileté; un architecte aussi distingué m'eût été d'un grand secours à Athènes. Je restai seul avec M. Prévost, qui ne voyait plus cet Orient, qu'il était venu chercher avec tant d'enthousiasme, qu'à travers le voile de la plus juste et de la plus profonde tristesse.

Il est temps de redire à ceux qui pensent trouver dans cet ouvrage des lumières nouvelles sur les pays que j'ai parcourus, que je n'ai jamais eu la prétention d'éclairer les autres; je me suis seulement proposé de les intéresser peut-être par quelques dessins exacts, par quelques vues naïves. Le texte suffira, j'espère, pour expliquer les gravures,

et donner, pour ainsi dire, en marge, les indications nécessaires pour en faciliter l'intelligence. Ma narration a besoin de mes dessins; et, malgré l'appui qu'ils se prêteront mutuellement et tout ce que mes croquis ont gagné à être traduits par les artistes les plus habiles, je dois redouter le jugement que l'on portera de l'ensemble de cet ouvrage.

Que reste-t-il à dire de la Grèce, de la Syrie, de l'Égypte, après Spon, Wheler, Tournefort, Guys, Choiseul-Gouffier, Stuart, Chandler, Leroy, Volney, Châteaubriand, Denon, et l'admirable ouvrage de l'Institut d'Égypte? Tout a été présenté, par de savans voyageurs, sous les aspects les plus divers et les plus remarquables. Cependant quelques-uns d'entre eux ont négligé d'ajouter des dessins à leur ouvrage. Je desire que l'on veuille bien considérer mon travail comme un atlas qui peut présenter aux yeux une image des vastes tableaux que ces écrivains offrent à nos méditations.

Je quittai avec peine M. Huyot; il demeura sur la frégate *la Cléopatre*, qui faisait voile pour Smyrne, et je partis pour Athènes, sur le brick *le Lézard*, commandé par M. de Navailles. Un jeune volontaire, M. Linant, avait quitté la frégate, et suivait M. Prévost pour l'aider dans ses opérations. M. l'abbé de Janson s'embarqua avec nous.

On mit à la voile le 4 septembre, à sept heures et demie du matin; mais notre bâtiment se trouva en calme à peu de distance de l'île déserte d'Anti-Milo. Il y demeura jusqu'au lendemain matin; à une heure après midi, un vent frais du sud-est le porta sur l'île d'Égine. Nous mîmes alors en travers; le ciel était noir, et l'on ne distinguait la côte et les formes des montagnes qu'à la lueur des éclairs. Le tonnerre gronda toute la nuit sur la ville de Minerve. On pouvait craindre une bourrasque; la mer fut cependant assez tranquille. Le lendemain 6 septembre, nous entrâmes dans le port Pirée. Le rivage est sablonneux, ensuite noirâtre, argileux, couvert de petites ruines, au milieu desquelles s'élève la maison du douanier turc.

Au lieu d'envoyer chercher des chevaux, nous partîmes en toute hâte. On monte d'abord une petite colline aride; on descend ensuite dans une plaine riante, plantée d'oliviers et traversée par les restes de la grande muraille de Thémistocle. Une forêt très-serrée, très-épaisse, d'oliviers de l'âge de Périclès, couvrait des vignes dont les rameaux s'entrelaçaient dans les branches de ces arbres, vieux témoins des plus glorieux triomphes. La culture de l'Attique me rappelait celle du midi de l'Italie. Nous marchions cependant rapidement vers une hauteur d'où l'on peut apercevoir Athènes; nous en approchions : le cœur me battait avec une violence extraordinaire. Je la vis enfin, cette ville sacrée, ce temple de la liberté, de la gloire, des arts. *L'Acropolis* se détachait sur un nuage sombre, reste des orages de la veille; le soleil frappait vivement ces masses de marbre blanc, dont la couleur est demeurée si pure au milieu de toutes les constructions des âges barbares. Ces vieilles murailles qui entourent les Propylées, semblent se confondre entre elles pour augmenter l'éclat du peu qui reste des chefs-d'œuvre d'Ictinus et de Phidias. Le temple de Thésée se découvrit ensuite à nous : plus loin, sur la droite, paraissaient le *Pnyx*, la colline du Musée, l'Aréopage, le monument de Philopape, et, sur la gauche, le mont Anchesme, pour achever ce tableau, qui

semblait réaliser en quelque sorte une composition aussi mâle que les plus beaux paysages rêvés par le Poussin. Aucun arbre ne réjouit la vue; une demi-lieuê d'un terrain rocailleux, inégal, aride, sépare la ville de ce bois d'oliviers, qui n'est pas sans quelque charme, sur-tout pour un homme né dans le midi de la France. Arrêté sans pouvoir proférer une parole, chacun de nous cherchait l'Athènes moderne : ses minarets nous la firent découvrir. Elle est enfermée par de petites murailles, dont les portes peuvent être comparées à celles des plus mauvaises fermes des environs de Paris. On la trouve modestement assise au bas de l'*Acropolis*, silencieuse comme l'esclavage, honteuse de ses fers et de sa misère.

Je passai par des rues étroites et par le grand bazar pour me rendre chez M. Fauvel. Sa retraite est celle d'un sage, embellie par le goût. Il est entouré de débris de l'ancienne Athènes; on s'assied chez lui sur des tronçons de colonne, sur des chapiteaux; on est abrité par des tuiles antiques. Des tombeaux, des inscriptions, rappellent de toutes parts au voyageur les noms, les entreprises, les regrets de ceux qui traversèrent aussi cette vie inquiète et agitée.

Je ne trouvai pas M. Fauvel; mais il revint peu de temps après, et je reçus de lui l'accueil le plus aimable. Nous passâmes en revue toutes ses richesses. Il voulut que je logeasse chez lui; et nous nous sommes rarement quittés pendant le séjour que j'ai fait à Athènes. Que ne puis-je associer mes lecteurs au plaisir que j'éprouvais à parcourir avec M. Fauvel ces nobles ruines qu'il interroge depuis trente ans! On puise de l'instruction jusque dans ses doutes.

M. Fauvel, qui me parut âgé de soixante-cinq ans environ, venait d'être fort malade. La vivacité, l'atticisme de son esprit, font naître et alimentent la discussion; il l'aurait même soutenue avec avantage sous le portique célèbre dont son imagination relève les vestiges.

Sa maison est placée entre les ruines de la bibliothèque des Ptolémées et le temple de Thésée. Assis sur sa terrasse, nous entendions, le soir, la musique discordante des esclaves égyptiens, qui se réunissent parfois pour oublier leur servitude; ils forment des danses nubiennes sur le lieu même où de brillantes théories célébraient jadis la fête du fondateur d'Athènes.

Nos premiers pas se dirigèrent vers le temple de Minerve et les Propylées; nous y montâmes avec empressement : j'étais troublé, je voulais tout admirer à-la-fois. J'aurais baisé ces marbres vénérables, s'ils n'avaient pas été couverts des noms obscurs de tous les voyageurs qui sont venus visiter Athènes depuis plusieurs siècles.

On parle plus bas au milieu de ces ruines sacrées. L'écho, que nous respections, redit autrefois les chants rivaux et célèbres des tribus Acamantide, Hippothoontide : c'est là qu'elles chantèrent les victoires de Thésée sur le mont d'Homolé ou dans les plaines du Thermodon.

Nous avançâmes lentement au milieu d'un amas de colonnes renversées, de frises brisées, jusqu'à l'endroit où devait être la statue de Minerve; elle est remplacée par une petite mosquée.

Cette grande destruction n'est pas l'ouvrage des siècles : leur empreinte ne paraît nulle part; l'éclat des marbres, la pureté des angles, la justesse des assises, tout se réunit pour absoudre le temps et pour accuser la main barbare des hommes.

Je suis allé souvent m'asseoir, au soleil levant, sur les sommets des murailles de marbre du Parthénon.

> .... Montre-moi cette Athènes
> Où méditait Platon, où tonnait Démosthènes.
> Que de charmes encor dans ses restes flétris!
> Helas! le temps allait consumer ces débris.
>
> DELILLE.

De là je planais sur ce théâtre immense des pompes, des dissensions et des combats des peuples de l'Attique; j'en évoquais les souvenirs : tout s'animait; la mer se couvrait de flottes victorieuses; des chants de triomphe se répétaient le long des rivages de Phalère et de Munychie; Égine, Salamine, y répondaient. Je voyais Mégare tressaillir dans son vieux cercueil; Éleusis se couronnait de fleurs et d'épis, et l'orgueilleuse Corinthe essayait de secouer la poussière de son front jadis chargé d'or.

Le *Pnyx* semble encore attendre cette foule tumultueuse et frivole, cette multitude aussi agitée que les flots de la mer; je croyais entendre jusqu'aux louanges que lui prodiguaient ses orateurs : mais ces jours de gloire, ces grands débats, ces cruelles proscriptions, toutes les passions filles de la liberté sont devenues muettes comme les cendres et les ruines qui m'entouraient.

Le réveil de l'homme est triste : quand je sortais de mes longues rêveries, je ne voyais plus autour de moi que d'immenses décombres, des plaines stériles, une mer déserte; je n'entendais que des plaintes ou les cris du disdar aga, gouverneur du château, qui maltraitait ses esclaves.

J'essaie à présent de préparer un travail sur Athènes : il me dispensera d'entrer ici dans des détails qui seraient sûrement fastidieux pour beaucoup de personnes. Je me bornerai donc à fixer quelques-unes de mes impressions, sans avoir la prétention de montrer Athènes avec méthode, et sans vouloir y trouver un seul morceau de marbre qui n'ait pas été décrit.

Athènes contient dix à douze mille habitans grecs, turcs et albanais (ceux-ci dominent dans les vingt mille ames qui peuplent l'Attique). Elle est entourée de murailles basses et mal bâties, qui furent réparées et reconstruites en grande partie en 1772, sous l'inspection d'un chef de bostangis, vayvode d'Athènes : tous les Grecs de cette ville, sans exception, furent contraints d'y travailler. Le son d'une trentaine de tambours devait animer les ouvriers : ce nouvel Amphion acheva cette singulière opération en moins de trois mois. Le vayvode abusa du pouvoir, et finit par être étranglé à Cos, où il s'était retiré après avoir complétement dépouillé les habitans de l'Attique. Sa maison, le jardin, que l'on vante beaucoup, sont situés près de ceux de l'ancienne Académie; ils appartenaient à la sultane Validé. Ce lieu n'est remarquable que parce qu'on y trouve quelques arbres et d'assez belles eaux. Trois tombeaux dont les vestiges se voient assez près de là, pourraient être ceux de Chabrias, de Périclès et de

Thrasybule : deux sont démolis; un seul rappelle le monument des Horaces à Albano. M. Fauvel a inutilement tenté de le faire miner. Ces tombeaux étaient auprès des anciens murs, dont les traces sont encore apparentes. Les autorités les plus graves fixent à sept stades la distance qui séparait la porte *Dipylon* de l'Académie; cette opinion placerait la porte actuelle, dite des Égyptiens, à peu de chose près, dans le même lieu que la porte *Dipylon :* il paraît que l'ancienne enceinte d'Athènes n'était pas très-vaste. On trouve ensuite la porte de *Mandravili,* qui conduit au temple de Thésée; celle de *Mnemouria* ou des Tombeaux; celle d'*Indi Baba,* ainsi nommée par les Turcs, parce qu'un derviche indien vient d'y fixer sa demeure; la porte d'Adrien; celle de *Bobonistra,* qui mène à Marathon, au Lycée, au Stade; enfin la porte d'*el-Djeryd,* autrefois porte Hippade, hors de laquelle se faisaient des courses de chevaux : les Turcs s'y livrent encore à toute sorte d'exercices.

Nous essayâmes de faire des fouilles du côté du port de Pirée; mais elles ne furent pas très-heureuses : je trouvai pourtant dans un tombeau un vase, de ceux qu'on a coutume d'appeler vases étrusques; il était d'une belle forme et du meilleur temps. Lorsqu'après plusieurs essais infructueux, le retentissement des outils et des pioches annonçait enfin une construction, sur-tout une voûte, les ouvriers, les assistans, se livraient à la joie. Ce genre de travail a tout l'intérêt d'une chasse et d'une loterie. Nous attendions avec impatience que les premières briques fussent enlevées.

J'étais néanmoins surpris de voir les gens qui professent le plus de respect pour les sépultures modernes, troubler sans scrupule la paix de ceux qui dorment sous les cyprès de Phalère.

Tous les rivages circonvoisins sont couverts de débris : on peut cependant, Pausanias à la main, retrouver les lieux où les longs murs se réunissaient à ceux du Pirée et de Phalère. Nous crûmes reconnaître l'emplacement des marchés, et, près du grand port, les ruines du portique du Lesché et celles du temple de Vénus, élevé par Conon. Un monastère grec est bâti sur les restes de l'autel de la déesse de Gnide; les vestiges d'un théâtre sont adossés à ceux de la citadelle de Munychie; des gradins indiquent un amphithéâtre près du temple de Diane.

Quand la mer est tranquille, elle laisse juger les distributions des cales, des ports de Phalère et de Munychie, presque comblés aujourd'hui. Les plus petites choses conservent des noms héroïques. On vous montre une grosse pierre noire, plus informe que le moindre monument druidique élevé sur la côte orageuse de Bretagne : c'est le tombeau de Thémistocle.

Le Stade, ce monument de la magnificence d'Hérode Atticus, est entièrement dépouillé de ses marbres, et cependant sa forme est encore imposante. Arrivé au sommet, on découvre les restes du pont jeté sur l'*Ilissus,* les colonnes du temple de Jupiter Olympien (1), la porte d'Adrien, le théâtre de Bacchus, l'*Acropolis,* et la mer de Salamine.

(1) M. Fauvel croit trouver le temple de Jupiter Olympien dans les ruines dont les colonnes corinthiennes sont à présent cachées par les boutiques du bazar

5

C'est de ce lieu qu'Athènes se présente de la manière la plus complète et la mieux développée. On trouve encore, près de la porte d'Adrien, le monument de Lysicrate (1). Cet ouvrage, de la plus belle époque de l'art et d'une élégance admirable, est enclavé dans l'angle d'un couvent latin qui tombe en ruine. Si la Propagande de Rome fait rebâtir ce monastère, le trépied choragique aura autant à souffrir de cette reconstruction que de la chute prochaine et inévitable de cet édifice.

M. Fauvel pense que ce monument faisait partie de la rue des Trépieds, qui se terminait vers le théâtre de Bacchus.

Quand je revenais de mes longues promenades du mont Pentélique, de ces carrières d'où sont sortis tant de chefs-d'œuvre; quand j'avais parcouru le vallon de Ciriany ou les coteaux de l'Hymette, je retrouvais M. Fauvel, qui me disait ce que j'avais vu. Une servante albanaise, parée de son costume pittoresque, établissait notre table sous une treille, et nous mangions de grand appétit des tourterelles de Sunium, en buvant du vin de Zéa. Jamais M. Fauvel n'avait essuyé autant de questions, jamais sa patience n'avait subi une aussi rude épreuve. On doit regretter qu'il n'écrive pas; car personne n'eût été plus en état de commenter Pausanias, d'éclaircir son verbiage et son obscurité.

Nous assistâmes à la danse des derviches tourneurs dans la tour des Vents. Ce monument solaire a pu être aussi une horloge hydraulique : on pense qu'il fut élevé sous la direction d'Andronic Cyrrhestes. Les derviches s'en sont emparés. Nous les trouvâmes dans un accès de ferveur religieuse, dont les exemples sont assez rares : l'arrivée d'un saint Musulman, qui revenait de la Mecque et rapportait quelques gouttes de l'eau sacrée du puits de Zemzem, exaltait leur dévotion jusqu'au délire. Ils exécutèrent des chants et des danses en préludant sur un mode lent et traînant; mais ensuite ils s'animèrent au point de pousser des hurlemens horribles : des vieillards de la plus belle figure se roulaient par terre, déchirant leurs vêtemens; on les emportait hors de ce temple dans un état d'ivresse et de dégradation difficile à décrire.

J'ai vu quelques Grecs instruits qui ne supportent qu'avec une douloureuse indignation le joug qui leur est imposé : j'en acquis la certitude le jour où le bey de Caristo, en Négrepont, fit son entrée à Athènes.

Quelques coups de canon tirés de l'*Acropolis* annoncèrent l'approche du bey. Placés sous le péristyle du temple de Thésée, nous jouîmes, avec une grande partie de la population d'Athènes, d'un spectacle qui avait, au moins pour nous, le charme de la nouveauté.

Ce cortége bizarre se composait d'Albanais à pied, de janissaires, de spahis à cheval; tous les Turcs considérables, suivis de leurs gens, caracolaient autour du bey, tandis que la plus basse milice musulmane criait, agitait des drapeaux et tirait des coups de fusil. Le bey de Caristo, monté sur une cavale africaine, et caché sous un immense turban, regardait insolemment la ville qu'il venait imposer.

Les Grecs qui m'entouraient étaient mornes, embarrassés de leur physionomie

(1) Connu sous le nom de lanterne de Démosthène

toujours si expressive, et je vis des larmes généreuses mouiller encore ces marbres, vieux trophées de la puissance d'Athènes.

Les Grecs espèrent l'indépendance comme les Hébreux espèrent le Messie : cependant la Liberté descendrait en vain sur ce rivage, qui fut son plus noble domaine; ce peuple n'entendrait plus sa langue divine, et des caloyers ignorans seraient seuls chargés de la recevoir.

Athènes conserve encore douze archontes, Rome élit encore un sénateur. Cette dérision du passé me semblait bien autrement affligeante chez les Grecs, parce que c'est le dernier degré de l'abjection que d'être courbé sous un cimeterre.

Les douze archontes se réunissent pourtant quelquefois; ils présentent leurs très-humbles remontrances au vayvode qui les charge d'injures, au mufti qui les maudit, au cadi dont ils achètent chèrement et fréquemment la protection. Soixante Albanais, sous les ordres d'un boulouk bâchy, font trembler toute l'Attique.

Le climat d'Athènes est admirable : mais cette lumière pure, cette chaleur vivifiante, n'ont plus d'influence sur les Grecs; elles ne leur inspirent plus de pensées fortes et ingénieuses, elles ne voient plus éclore de chefs-d'œuvre : tout languit, et les Grecs naissent pour la souffrance, comme ils naissaient jadis pour la gloire.

La liberté a changé de caractère en changeant de rivage. Cette idole des Athéniens est devenue de nos jours froide et sévère : elle repousserait sûrement le culte élégant et l'encens voluptueux des temples d'Épidaure et d'Argos.

On essaie quelquefois encore de se livrer aux opérations commerciales : Athènes vend de l'huile et des maroquins, et la balance s'est élevée en sa faveur jusqu'à un million. Mais des avanies, des séquestres, des querelles de douanes, entravent sans cesse les spéculations, qui ne peuvent obtenir quelques résultats favorables que lorsqu'un Grec s'associe à un Turc puissant (1).

Les bains richement décorés des anciens Athéniens ont fait place à des bâtimens d'une forme bizarre, éclairés par une coupole élevée et garnie de verres de couleur. J'y allais souvent : enveloppé d'une vapeur étouffante, j'entendais, au lieu de la conversation des philosophes grecs, le chant monotone de quelques Turcs qui psalmodiaient des passages du Coran.

Je voulus faire avec M. Fauvel le triste dénombrement des richesses dont les monumens d'Athènes n'ont pas encore été dépouillés : nous ne comptâmes plus que vingt-huit métopes aux deux façades du temple de Minerve; mais une seule est passablement conservée, celle de l'angle sud-ouest. M. de Choiseul-Gouffier emporta deux de ces précieux bas-reliefs : il acheta le premier; l'autre fut acquis par M. Fauvel.

A l'époque de l'expédition de lord Elgin, on remplaça par un pilier de maçonnerie la cariatide de l'angle de la chapelle de Pandrose; cette statue, qu'il emporta, était la mieux conservée. On écrivit sur la plus voisine, *Opus Phidiæ;* et sur le pilier informe, *Opus Elgin.*

M. Fauvel me montrait, dans l'île d'Égine, les ruines du temple de Jupiter Pan-

(1) Je ne parle ici que du continent : les îles sont plus heureuses, et quelques-unes jouissent d'une prospérité toujours croissante.

hellénien. Des spéculateurs viennent d'y trouver toutes les figures qui décoraient le fronton. On pense que ce monument datait du retour de la guerre de Troie, et que les têtes de ces figures, portant un caractère très-marqué d'individualité, peuvent être les portraits d'Agamemnon et des autres chefs de l'armée des Grecs. Il reste deux colonnes du temple de Vénus, et, sur la pointe occidentale de l'île, un *tumulus* inutilement fouillé, que l'on croyait être le tombeau de Phocus.

Égine commence à se repeupler : deux mille habitans sont entassés dans une petite bourgade construite sur les ruines de la maison de Laïs; c'est là qu'elle vécut au milieu des hommages et des voluptés.

Revenus à Athènes, nous visitâmes les prisons de l'Aréopage. On a cherché longtemps ce tribunal dans un lieu voisin de la citadelle, où étaient jadis l'archevêché grec et une église dédiée à S. Denis l'Aréopagite. Mon savant guide avait découvert tout ce qui est décrit par Pausanias, et il le démontre de la manière la plus satisfaisante. Mais où pouvaient être la maison de Socrate, celle d'Aspasie et les ateliers de Phidias? M. Fauvel me conduisait dans un lieu couvert de fragmens, d'éclats de marbre, et nous cherchions ensuite la demeure de Périclès ou d'Alcibiade; enfin je ne trouvais jamais en défaut ni son imagination ni sa complaisance.

Nos regards se tournèrent ensuite vers Salamine : nous apercevions les ruines de l'ancienne ville, en face d'Athènes. C'est du sommet d'une plate-forme circulaire de cinquante pieds de diamètre, soutenue par un mur en pierres sèches, que Xerxès vit le désastre de sa flotte, dont les débris comblèrent, pour ainsi dire, le détroit. La gauche des Athéniens s'appuyait sur un promontoire où se trouvent encore les restes d'une tour, et leur droite, sur *Cynosura.* Quelques Grecs à demi sauvages s'enfuient dès qu'on débarque à Salamine. Deux points de cette île seulement sont habités : on y arrive par un bac qui conduit à deux misérables monastères, dont l'un est vis-à-vis de Mégare. Les ruines de cette ville sont les plus anciennes de la Grèce. C'est en les parcourant que Virgile fut atteint de la maladie dont il alla mourir à Brindes.

On suppose qu'il reste encore quatre mille habitans à Mégare. Peut-être les murailles, dont les vestiges composent ses seules antiquités, sont-elles les mêmes que celles qu'Apollon vint relever avec Alcathoüs. Le dieu posa sa lyre sur une pierre, qui rendait depuis lors des sons harmonieux et prolongés.

Regia turris erat, vocalibus addita muris,
In quibus auratam proles Latoïa fertur
Deposuisse lyram; saxo sonus ejus inhæsit
Sæpè illuc solita est ascendere filia Nisi,
Et petere exiguo resonantia saxa lapillo,
Tum cùm pax esset : bello quoque sæpè solebat
Spectare ex illa rigidi certamina Martis.

OVID. Metam. VIII, 14.

Les gens de Mégare sont vêtus à l'albanaise; mais ils parlent la langue grecque, et, sous les haillons de la misère, les femmes accueillent encore le voyageur par le gracieux kalimera.

J'assistai à une noce chez des Athéniens peu riches. Spiro, fils de Kthina, épousait

la fille de Giorgi, de la paroisse de Panagia Ulassaro. La jeune mariée était agréable, mais défigurée à force de papier doré, de mouches, de gros rouge et de bleu, dont on avait peint ses joues. Elle était si chargée de vêtemens, qu'elle pouvait à peine marcher. De jeunes femmes l'aidaient à tourner autour de gros cierges. Les trois Papas chantaient en nasillant, et tous les quarts d'heure on ramenait la jeune femme et l'époux sur une estrade où ils s'asseyaient, entourés de leurs plus proches parens. Cette cérémonie est ordinairement fort longue chez les gens aisés.

Je rencontrai à Athènes des Anglais riches, dont l'affaire importante était de traverser la Grèce le plus promptement possible. J'y trouvai aussi plusieurs artistes anglais ou allemands dessinant, mesurant, depuis plusieurs années, avec l'exactitude minutieuse des commentateurs les plus scrupuleux, ces monumens, noble création du génie. Esclaves malheureux des règles, des moindres caprices des anciens, ils écrivent des volumes pour relever une erreur de trois lignes commise, en 1680, sur la mesure d'une architrave; ils s'appesantissent, s'endorment et demeurent huit ans à Athènes pour dessiner trois colonnes. Ils font construire, sur la place d'où ils prennent leur point de vue, une petite maison, et leurs tristes aquarelles n'atteignent qu'au bout de plusieurs années le plus haut degré de leur ennuyeuse perfection. Ils se réunissent en petite académie, s'honorent, se louent : un d'entre eux, chargé de la partie littéraire, fait en grec tudesque des dissertations assez aigres pour prouver que, grâce à la marche du temps, les arts ne peuvent plus fleurir qu'en Norvége, ou chez quelques peuples méridionaux, tels que les Prussiens et les Bavarois.

On parlait alors d'un projet de mariage qui occupait toute la ville d'Athènes : un jeune Anglais était vivement épris d'une Grecque, Mina Macri; cette jeune Grecque a une sœur, et les charmes de toutes deux ont été consacrés par les vers de lord Byron. Leur père avait été consul d'Angleterre. Je ne fus pas frappé de leur beauté; mais un Gaulois devait respecter l'enthousiasme des Athéniens.

Je ne puis quitter l'Athènes moderne sans dire un mot de la société de cette ville. La plus agréable, sans aucune comparaison, était celle qui se rassemblait chez M.[me] Groppius, femme du consul d'Autriche; c'est une jeune Grecque de Constantinople, d'une figure agréable, qui parle plusieurs langues avec la grâce et la finesse naturelles à ses compatriotes. Son mari, artiste et homme instruit, s'occupe beaucoup d'antiquités.

Le consul anglais se nomme Logothéti, du titre de son père, qui avait une charge dans l'église grecque. On le voit peu, et sa liaison avec le consul de France ne me parut pas intime. L'archevêque d'Athènes a pour suffragans les évêques de Thèbes, de Livadie, et de Talanda, l'ancienne Oponte, au golfe de Négrepont et au nord de Lébadée. Cet homme, qui a de la finesse et une sorte de politesse grecque, est natif de Mételin. Il a été précepteur d'un prince de Valachie. Je le trouvai fort occupé des intérêts de ce monde : il allait marier richement son neveu à la sœur de l'agent de France à Zéa. Cette affaire, qui animait les tracasseries et le caquet des Athéniens, intéressait bien plus ce primat que le souvenir de la prédication de S. Paul à l'Aréopage, ou celui des rêveries mystiques de Pathmos. Je ne dois pas oublier le docteur Avramiotti

et sa grande colère contre M. de Châteaubriand : croyant avoir à se plaindre de quelques phrases de l'Itinéraire, il a distillé sa vengeance dans une petite brochure grecque, traduite en italien à Padoue, et qui n'en a pas acquis plus de célébrité.

Je m'arrachai d'Athènes avec l'espérance d'y retourner; je ne puis encore me persuader que je ne reverrai pas ce lieu où mes journées s'écoulaient avec tant de rapidité, où tout m'intéressait et me rendait les illusions et les rêveries de mes plus belles années. Je m'y promenais souvent la nuit, parce que l'heure des ténèbres semblait me mettre naturellement en rapport avec le passé. L'imagination relève alors aisément les édifices les plus somptueux; la lumière douteuse de la lune se prêtait à cette grande résurrection; je peuplais les portiques, les places publiques, d'ombres célèbres; j'agitais la multitude par l'incertitude d'une défaite ou d'un triomphe; les temples s'ouvraient, et je croyais entendre les cris belliqueux des citoyens, les accens passionnés des orateurs, et le tumulte d'un peuple libre, jaloux de sa gloire, dévouant aux divinités infernales tous les ennemis de son indépendance.

J'avais acheté une partie de la collection de M. Fauvel : ces monumens auront au moins le mérite d'avoir été trouvés par lui; il se proposait depuis long-temps d'en orner le musée de son pays. Je regrette qu'une grande distance et l'âge de M. Fauvel me laissent peu d'espérance de le revoir. Il saura peut-être combien j'ai été touché de son hospitalité, et combien ses leçons m'ont été précieuses.

Je m'embarquai de nouveau sur le brick *le Lézard;* nous mîmes à la voile le 23 septembre, à huit heures du soir. Un vent faible et contraire nous arrêta long-temps devant le temple de Sunium; le soleil levant dorait ce lieu, choisi par Platon pour y démontrer l'immortalité de l'ame. Sur ce promontoire, incessamment battu par les tempêtes, s'élèvent encore ces nobles ruines comme un phare religieux, comme le monument éternel d'une divine inspiration.

Nous nous dirigeâmes ensuite sur *Psyra* et *Tenedos*, en suivant le rivage de Troie. Cette traversée fut charmante; elle me fit peu souffrir, et je conserve une grande reconnaissance pour un vent frais de sud-ouest qui nous fit franchir rapidement le canal des Dardanelles et la mer de Marmara.

Les bords du détroit sont couverts de villages, de maisons de campagne, et l'on ne se douterait pas que le despotisme habite dans ces riches vallées. J'en acquérais pourtant bientôt la conviction, dès que le vaisseau approchait assez de la côte pour me laisser distinguer les traits des habitans : je trouvais par-tout alors l'expression du pouvoir ou celle de la servitude.

Le 28 septembre au matin, nous mouillâmes sur la pointe de Concapi, sous les murs du sérail. Constantinople m'éblouit : j'y arrivai par une journée admirable. La mer était couverte de caïques qui volaient sur les eaux; le soleil étincelait sur les dômes des mosquées et sur les flèches dorées des minarets; la colonne brûlée s'élevait majestueusement au milieu des groupes d'arbres qui enveloppent ces édifices à-la-fois légers et somptueux. On apercevait derrière cette ligne, sur un autre rivage, une ville à demi cachée par les cyprès des jardins du sérail.

Constantinople semble avoir été bâtie pour le plaisir des yeux : craignant que l'illusion ne cesse trop tôt, on se hâte de graver dans sa mémoire ce qui paraît, pour ainsi dire, fantastique.

La mer est presque cachée par des milliers de vaisseaux; les matelots étrangers crient, amarrent des cordages, s'appellent et se questionnent sur la peste; près de là, de graves Musulmans, établis dans un kiosque avancé sur la mer, fument lentement une pipe chargée de parfums, et regrettent de payer le plaisir de prendre le café par la fatigue de le boire.

Le canot du *Lézard* nous conduisit au port; nous allâmes ensuite au palais de France, à Péra, assez effrayés de ce que nous apprenions des ravages de la peste. Quoiqu'ils eussent diminué, ils étaient encore fort redoutables. On vous engage à ne toucher personne : mais il est impossible de marcher dans les rues étroites et glissantes de Constantinople, sans être atteint par le bout d'un schâl, d'une robe ou d'un cafetan.

M. le marquis de Rivière, ambassadeur de France à la Porte, habitait à Tharapia, sur le Bosphore, la maison d'été de l'ambassade de France; nous mîmes plusieurs heures à nous y rendre : le temps ne me parut jamais si court. Tout excitait ma curiosité : des palais charmans bordent le rivage; ils ne semblent être construits que pour une fête. Je voyais partir ces barques dorées, longues, étroites, dont les yeux peuvent à peine suivre la trace. Un Musulman, accroupi sur un tapis d'Iran au bout du caïque, souriait aux efforts de ses rameurs, en caressant doucement sa barbe; son regard oblique et dédaigneux tombait parfois sur les autres embarcations qui osaient lutter de vitesse avec la sienne.

On sort de Constantinople : le détroit se resserre; des prairies, des jardins, arrivent jusqu'à la mer; les ruisseaux qui les arrosent viennent s'y jeter, après avoir serpenté sous les plus beaux arbres : tels sont les eaux douces d'Asie, la vallée de Caracoula et les bosquets de Buyucderé.

Je fus comblé de bontés par M. et Mme de Rivière. Les nobles qualités de M. de Rivière m'étaient connues; mais, chaque jour, je découvris en lui de plus hautes vertus sous les formes les plus franches et les plus aimables.

M. de Stroganoff, ambassadeur de Russie, fait à merveille les honneurs de Buyucderé, qu'il habite toute l'année.

La peste menaçait alors le corps diplomatique : le fils de l'internonce d'Autriche venait d'en être victime. Cette famille désolée s'était retirée à deux lieues de Constantinople; quelque intérêt qu'elle inspirât, rien ne pouvait vaincre la terreur du redoutable fléau dont elle était la proie. Abandonnés de leurs domestiques, ces infortunés étaient faiblement distraits de leur douleur par les besoins de la vie : ils demeurèrent ainsi pendant deux mois, entièrement livrés à eux-mêmes.

Au moindre symptôme, à la première plainte, chacun fuit celui qui la proféra. Il tombe : son cœur est frappé de mort par ce cruel isolement, avant que le délire de la fièvre lui dérobe l'horreur de sa position. Ses lèvres desséchées se collent avidement sur

une cruche d'eau que la pitié place loin de lui avec terreur; rien n'étanche la soif qui le dévore. Souvent les rêves convulsifs de l'homme atteint de la peste se réalisent; souvent un incendie vient consumer le quartier qu'il habite. Le fléau destructeur gagne cette maison que chacun a désertée. Les flammes assiégent ce lit de douleur; l'infortuné ne trouve que dans un abîme de feu la fin de son épouvantable agonie.

L'incendie est le seul droit de pétition des Turcs; il avertit le gouvernement des mécontentemens du peuple de Constantinople : les janissaires en usent depuis quelque temps de la manière la plus fréquente et la plus déplorable.

J'ai vu dans cette ville singulière des palais d'une admirable élégance, des fontaines enchantées, des rues sales et étroites, des baraques hideuses et des arbres superbes. J'ai visité Sandal-bezestan, Culchilar-bezestan, où se vendent des fourrures. Par-tout le Turc me coudoyait, le Juif se prosternait devant moi, le Grec me souriait, l'Arménien voulait me tromper, les chiens me poursuivaient, et les tourterelles venaient avec confiance se poser sur mon épaule; par-tout enfin on dansait et on mourait autour de nous. J'ai entrevu les mosquées les plus célèbres, leurs parvis, leurs portiques de marbre soutenus par des forêts de colonnes et rafraîchis par des eaux jaillissantes. Quelques monumens mystérieux, restes de la ville de Constantin, noircis, rougis par les incendies, sont cachés dans des maisons peintes, bariolées et souvent à demi brûlées. Les figures, les costumes, les usages, offrent par-tout le spectacle le plus pittoresque, le plus varié. C'est Tyr, c'est Bagdad, c'est le grand marché de l'Orient.

Le sultan Mahmoud, suivi d'un cortége immense, traverse cette foule pour se rendre à la prière du vendredi. Je le vis monté sur un cheval blanc, caparaçonné d'un tissu d'or et de perles, et dont les harnais sont chargés de diamans. Le Grand-Seigneur me parut avoir à peine trente ans. Sa figure est pâle, noble et régulière. Il promenait sur son peuple de grands yeux noirs, dont les regards étaient accueillis par le silence le plus profond. Le sultan était déjà loin, des cris de réjouissance annonçaient son entrée dans la mosquée d'Ayoub, et le front des fidèles Osmanlis touchait encore la poussière. Voilà, en peu de mots, le tableau habituel de Stamboul, la bien gardée, la bien-aimée du Prophète.

Pendant les belles journées d'automne, je rencontrais toute cette population dans les campagnes, dans les lieux les plus rians du rivage d'Asie : elle venait respirer un air pur, chercher de la liberté, et semblait jouir vivement du charme de ces promenades élysiennes. Des familles entières, les hommes à cheval, les femmes enfermées dans des voitures qu'on nomme *arabat,* gravissaient jusqu'aux sommités de Tocat, au-dessus de la vallée du Grand-Seigneur.

Des pelouses garnissent les hauteurs; des arbres cachent les ruines du château génois. On s'établit auprès des sources qui sortent en bouillonnant de ces voûtes garnies de lierre. Des groupes de jeunes filles, de belles Arméniennes, y forment des danses gracieuses. La paix de ce lieu n'est troublée que par le bruit sourd des flots de la mer Noire, qui viennent se briser avec fracas contre les écueils des îles Cyanées et les rochers de Fanariki.

J'étais souvent frappé, dans l'Orient, du contraste de la noble physionomie, de la dignité apparente de l'homme avec la dégradation de son caractère. On est porté à éprouver une sorte de respect pour des hommes dont la figure est calme, parfois majestueuse, jusqu'à ce qu'on ait souffert de leur cupidité et de leur mauvaise foi. Cela n'est pas sans de nombreuses exceptions; mais, séduit par une taille haute, une démarche grave et une barbe vénérable, je plaçais souvent les vertus des patriarches là où je ne devais trouver que la bassesse et la dépravation de l'esclavage.

On s'explique difficilement la durée de l'Empire ottoman, sur-tout l'existence des Turcs en Europe, quand on voit de près l'ignorance et l'indiscipline de leurs troupes soldées, le désordre des finances, l'état de dénûment des forteresses, les révoltes des agas les plus voisins de Constantinople, enfin l'indépendance des pachas de Morée, d'Égypte et de Damas. Le titre seul de calife soutient encore le sultan sur le trône le plus chancelant de l'univers. Les Anglais protégent cette faiblesse, favorable à leur envahissement commercial.

Le voisin le plus redoutable de l'Empire turc s'épargne, en le laissant vivre en Europe, la difficulté de tout créer chez les autres, au milieu de son embarras de fonder des institutions chez lui. Des prédictions consacrées et les résultats de la dernière guerre européenne établissent de la manière la plus absolue le crédit de la Russie à Constantinople. Elle y jouit ainsi des avantages du pouvoir, sans redouter l'effet de la jalousie qu'inspirerait nécessairement une pareille conquête.

Presque tous les vaisseaux des négocians grecs, sur-tout ceux des îles les plus commerçantes, telles que Hydra, Spezzia et Hypsara, naviguent sous le pavillon russe. J'ai trouvé son influence établie par-tout; et sa protection est aussi recherchée, aussi desirée par les chrétiens de tous les rites à Saint-Jean-d'Acre, à Jérusalem et au Caire, qu'elle l'est à Constantinople.

On agrandissait les bâtimens, on redorait les kiosques du sérail. Jamais il ne fut peuplé, dit-on, de beautés plus séduisantes et en plus grand nombre. Le sultan a deux fils. Sa mère, qu'il vient de perdre, avait assez d'empire sur son esprit : la ville d'Athènes faisait partie de ses nombreux domaines; sa protection remplaçait assez bien celle de Minerve pour la ville de Cécrops.

Je quittai Constantinople le 15 octobre. Le brick *le Lézard* me conduisait à Smyrne : quelques heures après notre départ, des coups de vent assez vifs forcèrent de prendre des ris dans les huniers. Enfin nous laissâmes arriver, et le brick mouilla sur la côte d'Asie, à Rodosto. Personne ne descendit à terre; la crainte de la peste me retint aussi à bord. Un vent frais nous porta ensuite à Nagara, d'où l'on expédia un élève pour présenter le firman au château des Dardanelles.

Nous vîmes *Tenedos.* On essaya de prendre l'est de Mételin, l'ancienne *Lesbos;* mais le vent, ayant faibli près du cap Baba, contraignit de passer en dehors de l'île. Malgré une bourrasque assez violente, qui faillit jeter le brick sur les rochers de Carabournou, il entra dans le port de Smyrne le matin du dimanche 20 octobre.

L'état de faiblesse et de souffrance de M. Huyot me parut très-inquiétant. Cet

artiste était depuis deux mois chez les Pères de la Mission, aux soins desquels il doit incontestablement la vie. Je m'aperçus, à la tranquillité dont jouissent ces bons religieux, de la tolérance qui distingue les Turcs de Smyrne. L'église catholique est très-grande, très-ornée; les portes en sont toujours ouvertes, et les vrais croyans des bazars entendent sans indignation les chants des chrétiens. Souvent des enterremens précédés par une croix rencontrent les obsèques d'un Musulman; des baptêmes, des mariages chez les Grecs et les Latins, se croisent avec le cortége de la circoncision; la chape dorée du prêtre s'engage paisiblement dans la rue avec le beniche d'un Osmanli ou le voile d'une femme turque.

L'esprit commercial qui anime la ville de Smyrne, radoucit et rapproche ainsi tous les hommes. Ce grand comptoir offre sans cesse le mélange des mœurs européennes et des coutumes orientales : on rencontre de jeunes personnes charmantes, mises avec une recherche toute française, coupant lestement une longue file de chameaux de la caravane de Seyde ou de Damas.

Les dames grecques s'établissent à leurs fenêtres, causent vivement avec les passans; d'autres forment des danses en revenant des bains, ou se rendent en foule aux campagnes délicieuses de Bournabat : tout se ressent de l'influence du climat le plus heureux, celui de la molle et riante Ionie.

Le théâtre de l'ancienne ville de Smyrne était placé sur une colline escarpée. Des gradins sur lesquels on était assis, la vue dominait la ville et le golfe : il reste encore des vestiges du *proscenium*, dont la forme est assez bien indiquée.

Les habitans de Smyrne furent, dit-on, réunis par Alexandre ou par Lysimaque. Une colonie sortie d'Éphèse vint donner à la nouvelle ville le nom d'un quartier de la métropole.

Le château placé au sommet de la montagne est presque entièrement ruiné : un janissaire est à-la-fois le commandant et la garnison. Il chargeait péniblement deux canons de fer, qui devaient annoncer, le lendemain, la fête du Courbam-Beyram, la Pâque des Musulmans (1). Cet homme était très-honteux de sa maladresse. Un Grec qui m'accompagnait, l'injuriait en mauvais italien du son de voix le plus doux, et le regardait opérer avec l'air de la plus respectueuse soumission.

Une tête antique assez fruste, placée au-dessus de la porte du château, paraît avoir appartenu à une statue de Bacchus ou d'Apollon, plutôt qu'à celle d'une Amazone, quoique Tournefort l'indique comme telle.

Du haut d'une vieille tour, se découvre une vallée profonde, et qui est arrosée par ce *Meles* sur les bords duquel on assure qu'Homère reçut le jour; ce qui lui fit donner le nom de *Mélésigène*. Ce fleuve glorieux passe ensuite sous des aqueducs, enfin sous le pont des Caravanes, et presque par-tout de grands arbres le couvrent de leur ombre.

M. Méchain, fils du célèbre astronome de ce nom, gère le consulat général de France à Smyrne; il me reçut avec la plus aimable obligeance, et me facilita tous les

(1) Cette fête se célèbre les trois premiers jours de la lune de schowal

moyens de visiter les ruines d'Éphèse : Ismaël, son premier janissaire, fut chargé de trouver des chevaux, prépara notre départ et nous escorta.

Un jeune Français attaché au consulat, qui parle avec beaucoup de facilité le grec, le turc et l'arabe, se joignit à notre caravane; un élève de M. Huyot me suivit, ainsi que mon domestique, et nous prîmes gaiement le chemin de Sediceuil.

M. le comte d'Auchepied, consul du Roi des Pays-Bas et l'un des plus riches banquiers de Smyrne, habite, à Sediceuil, une belle maison, dont les jardins rappellent ceux d'Europe. Il est entouré d'une famille intéressante, qui nous combla, ainsi que lui, de toute sorte de prévenances et de bontés.

Notre caravane partit ensuite de Sediceuil de très-grand matin. Le chemin, à peine indiqué, traversait une plaine entourée de montagnes, et coupée par la petite rivière Tertulitthai et le ruisseau Durlikeuil : ce dernier porte le nom d'un mauvais village; les bords de la rivière étaient garnis de cyprès, d'agnus castus et de lauriers roses. Nous rencontrâmes une petite caravane juive *[tchifout]* : elle fut effrayée de voir arriver une douzaine d'hommes armés qui se dirigeaient sur elle ventre à terre. Ismaël avait fait notre allure ordinaire du galop le plus vif; nos chevaux s'animaient, le temps était magnifique, et la plaine de Develikeuil et la vallée de Palamon-Deressi furent franchies en peu d'instans. La cavalcade ne s'arrêta qu'à Ghiridli-Kawe : nous y déjeûnâmes dans une chaumière habitée par un paysan turc. Le lit d'un torrent sert de chemin dans un vallon pierreux : ce lieu, connu sous le nom d'*Alaman-Bogazi*, est fort sauvage; des rochers pointus montrent leurs cimes noirâtres et dentelées au-dessus des touffes épaisses de lauriers, d'oliviers et de chênes verts. On suit long-temps ces roches glissantes, avant d'arriver au café d'Alaman-Bogazi; Ismaël y fit encore une station, selon l'usage des Musulmans. Le voyageur trouve souvent, dans les lieux les plus déserts de l'Asie mineure, de petites cahutes; un Turc, un pauvre derviche, lui offrent quelquefois du riz, de l'eau fraîche, de mauvais fruits, mais toujours du café. Après avoir traversé le Caystre dans un bac, je vis, sur ses bords, les restes d'un quai des faubourgs d'Éphèse et les fondemens de plusieurs grands monumens. En suivant le rivage de la mer jusqu'aux ruines de *Neapolis*, nous arrivâmes de nuit à *Scala-Nova:* ce petit port est devenu l'entrepôt, le magasin d'une grande partie des grains de l'Asie mineure; il est situé vis-à-vis de l'île de *Samos*, dont les vins sont toujours transportés chez les marchands de *Scala-Nova*. Cette ville est bâtie sur un coteau en pain de sucre: je suis encore à concevoir comment nos excellens chevaux purent arriver chez le consul de France par des rues escarpées, sinueuses et pavées de la manière la plus inégale.

Helès Oglou, aga, commande une partie de la Carie et de l'Ionie; il réside habituellement à *Scala-Nova :* son gouvernement commence dans les jardins de Smyrne, aux portes de cette ville, comprend une partie de la Carie et de l'Ionie, et s'étend jusqu'à douze lieues au-delà du Méandre. Il gouverne avec beaucoup de fermeté; les formes de sa justice sont promptes et sévères : on cite quelques traits de la sagacité et de l'impartialité de ses jugemens. Plusieurs commandans sont sous ses ordres; entre autres, Gumuch Aga, propriétaire de Milet et de Magnésie. Le lendemain de mon

arrivée, je fus présenté à Helès Oglou. Logé dans une maison assez médiocre, dont l'apparence et le mobilier répondaient peu à la réputation de richesse de ce gouverneur, il était assis sur un tapis, dans l'angle d'une petite chambre. Pour affecter sans doute un air d'occupation et de sollicitude sur les intérêts de ses peuples, l'aga dictait à quatre secrétaires, placés à genoux devant lui. Ces pauvres gens n'osèrent même pas tourner la tête pour voir les étrangers introduits à l'audience de leur maître. J'avais trouvé beaucoup de gardes, beaucoup de Bosniaques, dans les cours du château; des Albanais s'exerçaient à tirer au but, et de jeunes Maures domptaient des chevaux d'une rare beauté. Helès Oglou fit assez peu d'état de nous : il se contenta d'envoyer chez le consul un présent de détestables petits poissons. Cet aga, dont la figure est spirituelle, est craint et aimé des siens. Il serait aisé de s'entendre avec lui, si l'on entreprenait des fouilles dans cette province, couverte des ruines de tant de villes opulentes. Le consul de France nous parla avec admiration, ainsi que sa famille, d'une jeune esclave, favorite d'Helès Oglou : cette Sicilienne, que l'on dit charmante, et dont le crédit est exclusif, a donné plusieurs fois des preuves de bienfaisance et de force de caractère; sa douceur tempère la surveillance despotique d'Helès Oglou.

Le jour nous trouva sur le chemin d'Éphèse, traversant à cheval une seconde fois les ruines de *Neapolis*. J'examinai le temple principal de cette ville, qui me semble avoir été circulaire et construit de grands blocs de marbre. Une montagne rocailleuse, assez pénible à gravir, conduit, par de longs détours, au-dessus de la plaine d'Éphèse, dont la longueur paraît être de trois lieues depuis le rivage de la mer jusqu'à la mosquée connue sous le nom d'église de Saint-Jean; les principales ruines sont à mi-côte, le long des collines qui bordent cette plaine; elle est couverte de bruyères, coupée par des ruisseaux qui descendent des montagnes et par les bras sinueux du Caystre : ce petit fleuve la traverse, et va se jeter dans la mer, près du lieu où les restes d'un quai désignent l'emplacement du port. Cet espace immense est semé de tronçons de colonnes, de ruines de maisons particulières dont on juge très-bien les distributions. On marche sur des substructions qui contenaient les eaux, et sur une innombrable quantité de morceaux de granit, de marbre et de porphyre. Un amphithéâtre dessiné d'une manière parfaite, de longs aqueducs, des arcs de triomphe, tout parle avec grandeur de l'élégante et magnifique Éphèse.

Les collines qui environnent cette plaine, sont entièrement creusées et voûtées; à chaque pas, des sépulcres, des épitaphes, sont confondus avec les inscriptions orgueilleuses d'un arc de triomphe. A droite, le phare s'élève comme si le navigateur s'approchait encore de cette grève abandonnée; à gauche, en allant vers le temple, on ne trouve que des fenouils de huit ou dix pieds de hauteur, des nopals et des figuiers sauvages recouvrant par-tout d'immenses débris.

La voie antique conduisait du port dans la ville; elle était formée de gros quartiers de marbre ou de pierre de la montagne, qui est une espèce de *palombina*. Cette voie commence à l'angle du quai, se prolonge devant les ruines des magasins, du *Stadium*, du théâtre, et passe entre les deux montagnes, dans le vallon où étaient

situés les principaux édifices de la ville. L'arène du *Stadium* était au niveau de ce chemin, et les gradins, taillés dans le roc, s'élevaient jusqu'au sommet de la colline. L'indication d'un portique désigne l'emplacement qui a pu être le *Forum*. Le Stade devait, ce me semble, contenir trois fois plus de spectateurs que le Colisée de Rome : en général, les théâtres de cette capitale du monde suffisaient à sa nombreuse population, tandis que ceux d'Éphèse attendaient toute la Grèce.

Deux grandes portes décoraient l'entrée du Stade : l'une d'elles est presque renversée : celle qui existe encore est en marbre; deux des assises ont été restaurées avec des fragmens rapportés d'un autre édifice : on y remarque plusieurs inscriptions grecques, quelques bas-reliefs très-frustes placés sans ordre, et une inscription latine, ACCENSO RENSI ET ASIAE.

En suivant la voie qui se dirige ensuite sur le penchant de la colline, j'arrivai jusqu'à un autre théâtre. Deux inscriptions étaient placées sur une arcade : je ne pus les copier, parce qu'elles avaient été laissées remplies de plâtre par des Anglais amis des sciences et toujours soigneux des jouissances des autres. Ce théâtre, taillé aussi dans le roc, est d'une grandeur surprenante : dans quelque lieu de son enceinte que le spectateur fût placé, il avait devant lui la mer, le cirque, la naumachie, les montagnes du golfe, le port, et le temple de Diane.

Plus loin était un temple dont on voit les colonnes, les entablemens; il était d'ordre corinthien et de la plus grande richesse. Un des angles du fronton me parut être de la dimension de ces fragmens qui sont conservés dans le jardin Colonne à Rome.

Derrière ces grandes ruines s'élève un théâtre beaucoup plus petit que le premier; c'était peut-être l'*Odeum* : il est circulaire; ses gradins, taillés dans la montagne, furent sans doute revêtus de marbre. Enfin des thermes immenses sont appuyés contre les restes d'un aqueduc, entre deux montagnes couvertes de débris plus ou moins importans. Cette recherche intéressante me conduisit jusqu'aux murailles de la ville : elles en laissent juger d'une manière assez positive le prodigieux circuit.

Je parvins, avec assez de difficulté, par une journée brûlante, jusqu'à la vaste enceinte du temple de Diane. L'ensemble paraît être de la grandeur du Louvre et des Tuileries, en y comprenant le jardin. La masse des constructions, sur laquelle était élevé l'édifice principal, subsiste encore : mais on ne retrouve plus de colonnes; une grande partie a été enlevée et portée à Constantinople. De fortes murailles en pierre et en brique indiquent une restauration faite à la partie postérieure du temple, du côté de l'opisthodome. Des souterrains, construits en gros blocs de pierre blanche, offrent une infinité de corridors qui pourraient donner les plus justes dimensions de l'édifice, la place des colonnes et des murs de la *cella*.

A la vue de ces constructions gigantesques, il est aisé de concevoir les dépenses qu'elles coûtèrent à tous les peuples de la Grèce et de l'Asie. On rencontre, derrière le temple de Diane, un monument circulaire orné de colonnes, un autre de forme carrée, et au milieu un emplacement dont le pavé était de marbre. Un édifice assis sur des souterrains est entièrement tombé. Ces ruines composent un grand monticule entouré

de plusieurs autres, tous formés de débris portant la merveilleuse empreinte du goût exquis des Grecs, à l'époque brillante de leur puissance, de leurs succès dans tous les genres.

Quel sujet d'émotions plus profondes que celui de cette grande destruction! Quelle terrible et singulière leçon que cette promenade d'une lieue où l'on marche sans cesse sur des décombres, où des matériaux d'une admirable richesse couvrent des plaines, des montagnes, des vallées, n'offrant d'asile qu'aux loups et à de nombreux sangliers!

La porte de la Persécution est un monument en marbre, construit des arrachemens et des restes d'édifices postérieurs; elle me rappela les monumens romains. Deux bas-reliefs étaient placés sans régularité au-dessus de la porte; les Anglais ont emporté depuis peu celui qui représente la mort d'Hector : l'opération a été si maladroitement dirigée, que le char d'Achille et le corps d'Hector restaient encore à prendre. J'essayai d'enlever l'autre bas-relief; mais, manquant de cordes et d'outils, nous fûmes forcés d'y renoncer.

Le dernier tremblement de terre a renversé cette porte, qui était encore si bien conservée lorsque je la dessinai. On marche pendant un quart de lieue sur un terrain couvert d'un épouvantable chaos de pierres et de marbres amoncelés, empilés: frises, frontons, architraves, métopes, statues, tout ce qui charmait autrefois les yeux par sa régularité et sa perfection, les effraie aujourd'hui par la confusion de ses débris.

Je suivis un aqueduc qui réunit dans les montagnes les eaux des sources les plus abondantes : il les amène encore; mais personne ne va s'y désaltérer. Cette rivière, portée sur des murs élevés, rencontre enfin une brèche chargée de vignes sauvages : elle tombe alors en cascade, et sa nappe limpide se brise sur le dôme des ruines et des bains turcs.

Les siècles les plus reculés et les âges de barbarie ont écrit leurs annales dans ce lieu des regrets, des hautes réflexions, où tout parle si noblement de la mort.

La citadelle, construite sur le mont Pion, dominait cette partie de la ville au bas de laquelle est la grande mosquée : c'est le plus précieux modèle de l'architecture moresque, préférable même à l'Alhambra sous le rapport du plan et de l'exécution. Elle est construite en entier de marbre d'une blancheur éblouissante. La porte, dont les ornemens sont d'un fini admirable, conduit dans une grande cour plantée de beaux arbres, au milieu de laquelle un bassin reçoit toujours des eaux fraîches et transparentes. La légèreté des arceaux, soutenus par des colonnes de quarante-cinq pieds de hauteur, le travail élégant des voûtes, tout, dans cet édifice, est ravissant et merveilleux.

Nous dînâmes près de trois ou quatre chaumières malsaines, qui composent l'Éphèse moderne. Les habitans sont pâles et malades. Un aga, aussi misérable que le peuple qu'il gouverne, se mourait aussi de la fièvre. C'est une chose remarquable, que le séjour de toutes les villes ruinées soit infiniment dangereux : j'en ai vu des exemples fréquens en Italie, dans la Morée, en Syrie. Par-tout, la mort semble jalouse de régner exclusivement sur les lieux qu'elle a conquis.

L'aspect général d'Éphèse me rappelait celui des marais Pontins. A l'heure où le

soleil descendait dans la mer, l'harmonie des lignes, la vapeur chaude des lointains, le voile de cette heure mystérieuse, formaient un ensemble touchant et mélancolique, supérieur aux plus beaux paysages de Claude Lorrain. Peut-être un jour, me disais-je, un homme des Florides viendra-t-il visiter ainsi les ruines de ma patrie, et, comme dans Éphèse, quelques noms seuls demeureront debout au milieu de la poussière des marbres et de la cendre du cèdre et de l'airain. Je me rappellerai long-temps l'impression triste et douce de cette soirée : les échos, cachés dans des conduits profonds, répétaient alors les moindres bruits ; le frémissement du vent dans les bruyères ressemblait à des clameurs souterraines ; l'imagination croyait entendre les derniers sons de l'hymne des prêtres de Diane, ou les chants des premiers chrétiens autour de l'apôtre d'Éphèse.

Une pluie constante attrista notre retour. Les stations marquées pour le repos n'étaient que de misérables habitations d'où les insectes nous chassaient. Galopant jour et nuit, la caravane atteignit enfin Smyrne, harassée de fatigue.

J'aurais consacré bien plus de temps à l'étude de cette portion célèbre de l'Asie, si je n'avais été contraint de saisir l'occasion que m'offrait le brick *le Lézard* pour me rendre en Syrie : j'aurais remonté le cours du Méandre et visité Magnésie, Sardes et Samos. La saison m'obligea de m'embarquer le 29 octobre pour la Palestine : je quittai à regret M. Huyot; nous arrêtâmes qu'il viendrait me rejoindre, au mois de mars, à Alexandrie. C'était l'époque où nous pensions qu'il devait être parfaitement rétabli; et si son état lui avait permis de remplir cet engagement, notre voyage aurait eu des résultats bien plus satisfaisans.

Après avoir appareillé, à quatre heures du matin, par une petite brise de nord-est, le brick courut des bordées toute la journée : ce fut avec assez de peine qu'on doubla le cap de Carabournou. Nous passâmes, le 31, à sept heures du matin, vis-à-vis de l'île de Scio : la ville me parut considérable ; elle est environnée de maisons de campagne; de jolis villages sont cachés dans des vallées fort bien cultivées, appuyées contre des rochers qui rappellent, pour la couleur et pour la forme, les montagnes des environs de Toulon. Scio est remarquable par l'aménité des mœurs de ses habitans. Ils doivent à la culture du lentisque des priviléges dont ils sont fort jaloux : celui de porter le turban blanc, comme les Osmanlis, n'est pas le moindre à leurs yeux. Je dessinai les îles de Spalmadori, et, vis-à-vis de Scio, la ville de Tchesmé dans l'Asie mineure. Ce rivage, qui avait vu le désastre des galères d'Antiochus, cent quatre-vingt-onze ans avant J. C., fut témoin, en 1770, de l'entière destruction de la flotte turque par les Russes : son incendie éclaira le massacre d'une grande partie de l'équipage et la fuite de tout le reste. La marine turque n'a jamais pu se relever depuis cette terrible catastrophe. Une brise fraîche de nord-ouest me montrait rapidement Nacri, Lipso, Lero, Colminé, Stancho, Nicero, Biscopi, Carchi, et enfin Rhodes. Du 1.er au 2 novembre, la mer devint houleuse, les éclairs furent très-fréquens, et, le vent augmentant toujours, nous perdîmes de vue la côte de Caramanie. Depuis le 3 de novembre jusqu'au 7 au matin, où l'on signala les montagnes de la Syrie, notre traversée devint toujours plus pénible.

Les soirées d'hiver sont bien longues à bord; et ces nuits orageuses inspirent une invincible tristesse. Je me demandais vainement pourquoi j'avais quitté ma patrie, mes amis, mon repos, lorsque les vagues couvraient le pont du vaisseau, quand la lune était cachée dans des nuages noirs, sillonnés par la foudre, et que l'équipage, fatigué, découragé, n'entendait plus la voix du capitaine. Les meilleures raisons paraissent alors frivoles ou absurdes. Des souffrances continuelles, des dangers qui semblent inutiles, ne sont cependant pas entièrement perdus : de grandes et profondes impressions retrempent l'ame et l'élèvent à la hauteur des plus nobles méditations. C'est peut-être sur le tillac d'un vaisseau battu par la tempête, que le monde est le mieux jugé, que ses grandeurs et ses misères sont appréciées à leur plus juste valeur. Quelle destinée que celle du navigateur! Il part plein de vie et d'espérance : envahi tout-à-coup par les horreurs du naufrage, il doit encore lutter contre sa destinée, interroger le péril, calculer la durée de sa propre agonie, assister enfin tout entier à son inévitable destruction.

Le matin du 6 novembre, un matelot cria terre. On s'efforçait d'entrevoir, au milieu des brouillards, une montagne dont chacun désignait la forme d'une manière différente. Le mont Carmel fut pourtant reconnu : une grève inégale lui servait de base; c'était la baie de Caïfa.

Le brick mouilla vis-à-vis de la petite bourgade de Caïfa, au pied du mont Carmel (1). Une embarcation nous conduisit à Saint-Jean-d'Acre, en traversant la baie. La mer était encore agitée, la lame difficile à couper, et nous arrivâmes avec peine au petit port de Saint-Jean-d'Acre.

Les murs élevés du môle sont tombés d'une manière inégale; quelques pans couverts de créneaux demeurent encore debout. Nous entrâmes par une brèche pour éviter les brisans qui couvraient d'écume cette jetée, ouvrage des Croisés.

Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne *Ptolemaïs*, est entourée de hautes murailles, de fossés profonds; de nouvelles fortifications forment à présent une double enceinte, terrassée, flanquée de bastions. Elle se défend ainsi par les vieux remparts des chrétiens et les travaux récens des ingénieurs européens; sa forme est celle d'un demi-cercle appuyé sur la mer. Les vagues se brisent contre les tours qui garnissent le rivage.

On trouve par-tout, dans cette ville, un mélange de ruines gothiques et de constructions modernes : ici une église entièrement détruite; là des cloîtres, un palais, un hôpital, également abandonnés; plus loin une mosquée nouvelle, riche et élégante; des minarets dont la base sort du milieu des décombres; enfin le sérail, que des jardins en terrasse séparent des remparts. Des sycomores, des orangers, les plus beaux palmiers, balancent gracieusement leurs cimes au-dessus de cet assemblage bizarre; et cette vue tempère seule la tristesse et le dégoût qu'inspire le séjour de Saint-Jean-d'Acre.

(1) Le nom de *Syrie*, donné par les Grecs au pays où je débarquais, vient probablement de celui d'*Assyrie*, sous lequel est connu un empire célèbre d'Asie, dont les Ioniens étendirent les limites jusqu'à cette côte, lorsque les Assyriens de Ninive eurent fait de la Syrie une province de leur empire.

La Syrie, à cette époque, ne comprenait ni la Phénicie ni la Palestine. Les Arabes la nomment *Barr el-Châm*, ou pays de la gauche : c'est ainsi qu'ils désignent tout l'espace compris dans le carré d'Alexandrette à l'Euphrate et de Gaza au désert, en prenant la Méditerranée pour base de ce carré.

Damas, réputée capitale de la Syrie, est appelée par eux *el-Châm*. Ainsi donc la Mecque sert de centre entre l'*Yémen*, ou pays de la droite, et *Barr el-Châm*, terre de la gauche.

Les rues sont étroites et fangeuses; les maisons, construites en pierre de taille, basses, écrasées, avec des toits plats et de petites portes, ressemblent à des prisons. De lourdes arcades établissent des communications entre les terrasses des différentes habitations.

Les consuls européens sont logés dans des kans (1), grands bâtimens carrés qui renferment une cour, et deviennent des forteresses dans les circonstances difficiles. On monte dans l'intérieur par des escaliers rapides, étroits, où un homme seul peut à peine passer : trois étages de grands corridors, ouverts en arcades, donnent sur la cour, au milieu de laquelle est une fontaine. C'est là que je reçus l'hospitalité chez M. Pillavoine, consul de France en Syrie : toute son obligeance parvint avec difficulté à faire de son logement un lieu habitable.

Huit ou dix mille Turcs, Arabes, Juifs et Chrétiens, promènent dans les rues de Saint-Jean-d'Acre, dans ses bazars infects, une tristesse sombre et farouche. Tous les sens sont désagréablement affectés par les difformités les plus hideuses : des êtres qui semblent sortir du sépulcre, se traînent à demi nus, enveloppés dans de grandes couvertures d'un blanc sale, bariolées de noir; leur tête est affublée de haillons qui leur servent de turban; et l'on rencontre, à chaque pas, à côté des victimes de l'ophtalmie, les victimes de la férocité de Gezzar Pacha (2), des aveugles ou des malheureux sans nez et sans oreilles. Cette masse d'hommes, inerte, misérable et dégoûtante, demeure sans cesse couchée au soleil, sous les murs des jardins du sérail. Soliman Pacha, qui habite ce palais, sort rarement en public : ce successeur de Gezzar, sourd aux cris d'une population infortunée, passe sa vie sous des bosquets de myrtes et de bananiers, rafraîchis par des ruisseaux profonds et limpides.

Il abandonne entièrement la conduite des affaires à un Juif, Haïm Farhi. Celui-ci, intendant de Gezzar Pacha, n'avait conservé la confiance de son maître qu'en subissant son caprice bizarre. Le tyran doubla ses gages et le combla de bienfaits le jour même où il lui fit couper le nez d'une manière si cruelle, que ce sarraf (3) en est demeuré horriblement défiguré. Haïm est un homme souple, adroit; ses trésors sont incalculables. Le pacha actuel de Saint-Jean-d'Acre ne dut qu'aux intrigues du Juif l'avantage d'être choisi pour successeur de Gezzar, mort dans son lit, entouré de soins et de respects. Soliman et Haïm Farhi font le commerce exclusivement et despotiquement : ils sont les seuls propriétaires des terrains immenses qui environnent Saint-Jean-d'Acre et Nazareth. Les concussions, les avanies, la tyrannie de détail de cet odieux gouvernement, n'inspirent que le plus profond mépris pour ceux qui peuvent l'endurer.

Haïm Farhi est le chef des Hébreux de la Syrie. Il possède un palais somptueux à Damas, et me reçut dans une maison assez médiocre, au milieu de sa famille et d'un grand nombre d'esclaves. Je fus admis le lendemain à l'audience du pacha. Soliman est âgé de soixante ans; né en Géorgie, sa belle figure lui valut des succès auprès de Gezzar, dont il fut esclave. Cet homme dépravé nomma Soliman pacha de Seyde; mais l'ingrat favori conspira contre son patron, fut découvert, exilé et long-temps errant chez les Bédouins. Indigne de cette vie indépendante, il finit par se jeter aux pieds

(1) Connus aussi sous le nom d'*okels*

(2) *El-Gezzar*, le Boucher.

(3) Secrétaire intime.

de son maître : Gezzar tint pendant quelques minutes son cimeterre sur le cou du proscrit; il lui pardonna cependant, et lui rendit même son pachalik.

Je trouvai Soliman accroupi dans l'angle d'un sofa broché d'or; ses officiers, ses mamlouks, assistaient à cette réception : tous, silencieux, attentifs, les mains croisées devant eux, osaient à peine sourire des plaisanteries d'un bouffon qui jouit d'une grande faveur à la cour de Soliman. Le pacha me fit asseoir à côté de lui; il fumait en regardant avec attention mes armes et toutes les parties de mon uniforme, et en m'accordant avec politesse ce que je lui demandais par l'entremise du drogman. On apporta le café dans des tasses d'or garnies de diamans. La pipe et le poignard de Soliman en étaient couverts. Il me questionna peu; il insista seulement sur la visite qu'il voulait que je fisse des nouvelles fortifications de Saint-Jean-d'Acre, ainsi que de ses chevaux arabes, dont il est très-occupé. Je dus à ses soins et à la terreur qu'il inspire, la tranquillité la plus profonde et la facilité de dessiner les lieux les plus remarquables. Jamais la plus petite insulte, la moindre menace, ne suivirent le mouvement de curiosité que nous inspirions en parcourant les bezestans. M'arrêtant par-tout pour prendre des vues, je dessinai, entre autres, celle de Saint-Jean-d'Acre, du lieu même où cette ville fut canonnée sans succès par les troupes françaises sous les ordres du général Bonaparte. Gezzar Pacha, aidé par les Anglais, soutint le feu le plus vif et repoussa les assauts les plus meurtriers : soixante mille Druses n'attendaient que la prise de Saint-Jean-d'Acre pour se réunir aux troupes françaises; et peut-être c'en était fait de l'Empire turc.

Les consuls étrangers sentent le besoin de s'appuyer, de s'entendre, contre un pareil gouvernement : aussi vivent-ils dans la meilleure intelligence. M. Catafago, riche négociant grec, consul de Russie, me reçut dans une salle meublée à la turque : sa femme, ses filles, portent ce costume. Elles étaient assises sur un divan très-bas et très-large, et leurs têtes étaient enveloppées de bandeaux garnis de sequins; elles portaient des robes de velours brodées d'or, et leurs cheveux, tressés et parfumés, pendaient sur leurs épaules. Deux d'entre elles me semblèrent charmantes, mais d'une immobilité si indolente et si fixe, qu'on aurait pu douter au premier moment que ce fussent des créatures animées.

M. Malagamba, consul d'Angleterre, est logé dans le même kan que M. Pillavoine et les Pères de la Mission : ils ont une petite église dans ce vaste édifice, qui s'écroule de toutes parts.

Les officiers de la milice dalmate et bosniaque m'invitaient sans cesse à venir prendre le café dans leur quartier, lorsque je dessinais sur les remparts : quelques-uns m'accompagnaient dans la campagne, m'offraient leurs chevaux, et parlaient avec admiration des efforts de l'armée française dans l'Orient. Le premier eunuque noir du pacha, jeune Éthiopien d'une adresse admirable pour tous les exercices militaires, me donna le spectacle du djeryd, dans la vaste plaine qui entoure les restes de la redoute des Français. Ses chevaux arabes, de la race de Guelfé, étaient choisis dans les haras de Soliman, dont il était le confident et le favori intime.

Son admiration, son étonnement, en voyant un dessin, ne peuvent se comparer à

rien. Il me fit demander si les secrets de mon art n'allaient pas jusqu'à deviner ce qui se passait dans l'intérieur des édifices dont il reconnaissait la forme extérieure : j'eus assez de peine à le rassurer; mais je ne pense pas l'avoir complétement convaincu de mon innocence.

Je quittai Saint-Jean-d'Acre le 12 novembre, avec une caravane assez nombreuse, à laquelle se joignirent quelques officiers du brick *le Lézard*. C'est à cette époque que M. l'abbé de Janson se sépara de nous pour aller visiter le mont Liban et les établissemens religieux de Seyde et de Damas. Après avoir traversé Caïfa et passé sous le mont Carmel, on trouve une plage blanche, sablonneuse, et des collines incultes qui bordent par-tout le rivage de la mer, dont elles sont éloignées d'environ une lieue. Les ruines d'une ville importante, de la dernière forteresse des Croisés, s'élèvent au-dessus des bouquets de lentisques et de caroubiers. Athlit montre ses tours, abandonnées depuis long-temps; son port, où les sables s'amoncellent; ses remparts, jadis le noble refuge des chrétiens de la Palestine; ses jardins, qui sont devenus des marais infects et impraticables.

Surpris par la nuit près de la plus malheureuse bourgade de la Syrie, le kan de Tantoura étant occupé par une caravane arrivée avant la nôtre, nous fûmes contraints de nous placer sous de petites cabanes, séjour habituel des crapauds et des insectes les plus importuns et les plus acharnés. Forcés de quitter cette triste demeure, nous allumâmes un grand feu, et nos Arabes dansèrent et chantèrent tout le reste de la nuit : cette fête n'a pas pu embellir le souvenir que je conserve de Tantoura.

Parti bien avant le jour, je voulais visiter Césarée. Cette ville, dans une position semblable à celle d'Athlit, est entièrement déserte, et la conservation de ses remparts, de son port, de ses monumens, inspire une surprise indéfinissable. On y trouve des rues, des places; et en rétablissant les portes de ses hautes et terribles murailles, il serait facile d'habiter et de défendre encore Césarée. Un événement désastreux semble avoir fait périr ou mis en fuite ses nombreux habitans depuis peu d'années, depuis peu de mois. Les murs de l'église sont empreints de la fumée de l'encens des chrétiens; on retrouve même jusqu'à la chaire illustrée par des évêques savans et courageux. Les tombes sont ouvertes, et des ossemens attestent seuls le séjour passé de l'homme au milieu de cette solitude effrayante. Le silence qui règne à Césarée, n'est troublé que par le bruit régulier et monotone de la mer : les vagues s'indignent de rencontrer des obstacles inutiles, d'obéir à ceux qui ne sont plus; elles brisent avec furie, elles couvrent d'écume la jetée et les quais du port. Leurs efforts redoublés ont ébranlé des masses énormes de granit; la tour du phare s'est entr'ouverte; l'escalier, les distributions du château restent à découvert, et l'oiseau de proie en fait sa demeure.

Césarée, que les Arabes nomment *Qaysâryeh,* renferme encore des colonnes superbes et en grand nombre, dont quelques-unes sont parfaitement entières ; plusieurs, dans le moyen âge, furent employées à la construction du môle : cet édifice s'avançait très-loin dans la mer; les matériaux les plus riches servirent à former sa base. On voit, parmi ces débris, des blocs de granit rose de huit pieds de proportion, qui portent des

inscriptions latines; mais elles sont trop frustes pour pouvoir être déchiffrées. La mer devenait toujours plus orageuse, l'écume réduite en pluie nous atteignait par-tout, et, malgré ma curiosité, je fus contraint de quitter le port de la noble et triste Césarée.

Nous suivîmes encore, pendant l'espace de deux lieues, la plage la plus âpre et la plus désolée : on s'éloigne ensuite de la mer pour traverser les plaines incultes qui précèdent Humcalad. Dégoûtée par la petitesse et la saleté du kan, la caravane bivaqua sous un sycomore auprès d'un puits abondant : de jeunes femmes, assez belles, y apportaient d'un pas majestueux la cruche de Rachel. Le cheykh el-beled (1), vieillard vénérable, nous offrit le chevreau, des pastèques, du bois. La cuisine fut faite à la hâte; nous avions à-la-fois le plus grand besoin de repos et une faim pressante.

Après ce repas frugal et un sommeil réparateur, on reprit la route de Jafa, où nous arrivâmes le 15 novembre. En suivant le rivage de la mer, on enfonce dans un sable dont la blancheur fatigue la vue; et ce n'est qu'assez près de la ville que l'on trouve tout-à-coup d'énormes figuiers, des fontaines, des orangers et des tombeaux.

Jafa, l'ancienne Joppé, que les Arabes nomment *Yafâ*, vient d'être agrandie, embellie, fortifiée par les soins de Mehemet Aga, son gouverneur, dont j'aurai occasion de parler dans la suite : il était absent, et venait de se rendre à Nabolos, l'ancienne *Sichem*, pour apaiser une sédition.

Le port de Jafa est petit, et dangereux pendant neuf mois de l'année. J'allai descendre au couvent des Pères de la Terre-Sainte. Ces religieux nous reçurent d'abord avec une sorte de froideur, qui fit place ensuite à la plus prévenante bonté. Leur hospice est très-pauvre; les aumônes deviennent rares, les pélerinages sont difficiles, et le sort des chrétiens de la Syrie est plus déplorable que jamais. Ils viennent timidement entendre la messe dans une petite chapelle voûtée, souterraine, mystérieuse, qui rappelle le culte des premiers chrétiens dans les catacombes. Persécutés sans cesse, ces malheureux oublient au pied de l'autel leurs sacrifices et leur profonde misère.

L'hôpital de Jafa, célèbre de tant de manières, célèbre aussi par le magnifique tableau qu'il a inspiré, est situé à peu de distance du couvent. J'essaierai de dire quelques mots sur Jafa, à mon retour de Jérusalem. Nous partîmes pour Rama à trois heures après midi. J'y arrivai de nuit, suivi d'un interprète : j'avais un cheval très-ardent, qui me forçait à précéder mes compagnons de voyage. Nous étions adressés au supérieur du couvent de Rama : c'était un Espagnol, naturellement brusque, dont la stature était haute et la voix tonnante. Ce bon moine ne me parut pas résigné au martyre, dont ces religieux sont toujours menacés. Le couvent de Rama, vaste, voûté, a l'aspect d'une forteresse : on m'y donna la chambre la plus propre, sur une terrasse environnée de palmiers.

Pour se rendre à Jérusalem, il faut traverser, pendant deux ou trois milles, des plaines assez bien cultivées, celles de l'ancienne Arimathie et de Lydda. Le soleil levant éclairait notre route : j'arrivai aux collines de Latroun. « Voilà, me dit le drogman, la » patrie du mauvais larron; ceux qui regardent long-temps au fond de ce puits, là-bas,

(1) Commandant du village : il est ordinairement choisi parmi les vieillards.

» ajouta-t-il, finissent par voir la figure de cet homme de sang. » On pénètre ensuite dans des vallées profondes : la végétation devient faible, rare ; elle cesse enfin tout-à-fait : les pieds ne foulent plus, jusqu'à Jérusalem, qu'un sol inégal, rougeâtre et ingrat; l'œil ne découvre au loin que des éboulemens immenses, les lits de torrens desséchés, et des chemins tortueux, couverts de pierres aiguës. Des citernes détruites, au fond desquelles séjourne une eau verdâtre; des montagnes nues, escarpées : voilà Jérémie, voilà la vallée de Térébinthe, voilà ce qui prépare l'ame à l'impression forte et terrible de l'apparition de Jérusalem.

Le soleil allait se coucher, quand, du haut d'une montagne, où je suivais un chemin pierreux, que deux murailles séparaient d'avec des champs tout couverts aussi de cailloux, j'aperçus enfin de longs remparts, des tours, de vastes édifices, environnés d'une terre aride et de pointes de rocher noircies et comme brûlées par la foudre : c'était Jérusalem. On voyait çà et là quelques chapelles ruinées, le mont Sion, et plus loin la chaîne décharnée des montagnes de l'Arabie déserte. Émus, pénétrés d'une terreur involontaire, nous saluâmes la ville sainte, dont la première vue fait autant d'effet sur les sens que l'existence et la dispersion du peuple juif peuvent en produire sur l'esprit.

La porte de Bethléem ou d'Éphraïm, par laquelle notre caravane fit son entrée, est peu éloignée du couvent des Pères de la Terre-Sainte, qui nous reçurent avec la charité la plus soigneuse. Ils habitent une maison immense, dont la porte, basse, écrasée, garnie de fer, est toujours ouverte aux pélerins, à tout ce qui souffre, et toujours insultée par les Musulmans. Ensuite, après avoir passé sous des voûtes, on entre dans une cour intérieure, où des escaliers sombres et détournés conduisent à plusieurs cloîtres et à l'église. C'est là que de courageux solitaires combattent chaque jour contre les persécutions des Turcs, la haine des Grecs et les souvenirs de la patrie. J'entendais tous ces hommes, venus de pays si différens, confondre leurs voix avec celle de l'habitant d'Israël. Un religieux qui avait autrefois exercé avec habileté les arts de l'Europe, jouait de l'orgue; et l'encens fumait dans ce lieu, où retentissent encore les paroles du Dieu d'Horeb et de Sinaï.

Je n'essaierai point de peindre Jérusalem après le grand écrivain dont la plume brillante et animée en a fait un si admirable tableau. Il est difficile de voir la Palestine sous un autre aspect que M. de Châteaubriand, et impossible d'en parler après lui : il a tout moissonné sur la terre de Chanaan. Malgré la malédiction dont cette terre est frappée, sa récolte a été abondante; elle a épuisé les champs de Zabulon, de Mageddo, et les plaines de Pharan : il serait inutile et maladroit de chercher à glaner sur ses traces.

Je plains le voyageur, s'il n'est guidé parmi ces nobles ruines que par le doute et l'ironie; j'envie, au contraire, le bonheur de l'homme qui voit cette terre singulière avec une foi vive et confiante. Mais, quelles que soient les opinions religieuses, le seul engourdissement de l'esprit pourrait s'opposer à la sensation de surprise et de respect qu'inspire Jérusalem.

Tout est silencieux autour de cette ville, tout est muet : le dernier cri de l'Homme-

Dieu semble avoir été le dernier bruit répété par les échos de Siloé et de Gehennon. Des sommets d'Abarim, de Phasga, d'Achor, la nature désolée se présente à vous comme un témoin encore frappé d'épouvante de la scène qui vient de se passer. On se figure les guerres meurtrières des Croisés comme ces combats qui se passent dans les nuages, et dont la vue annonce de grands désastres aux enfans de la terre.

Le jour même de mon arrivée, je vis toute la population juive de Jérusalem réunie dans la vallée de Josaphat : le *motsallam* (1) avait vendu aux Hébreux la permission d'y célébrer la fête des Tombeaux. A voir ces captifs assis en silence sur les pierres sépulcrales de leurs pères, on eût dit que la trompette redoutable s'était fait entendre, que les générations se pressaient sur les bords du Cédron, et que du sein de la nuée étaient déjà sorties des paroles de joie et de douleur.

Le quartier des Juifs est la première chose que je voulus visiter. Huit ou neuf mille fils des maîtres de Jérusalem habitent encore cette capitale du passé. A peine peut-on appeler du nom de rue un espace étroit, montueux, couvert de boue, qui divise les maisons à demi renversées du quartier des Hébreux. Des êtres hâves, malsains, d'une physionomie fortement prononcée, s'y disputent avec acharnement pour quelques médins (2). Descendu, par un escalier ruiné, dans des caves dont les voûtes étaient éboulées ou soutenues par des piliers qui furent jadis sculptés et dorés, j'appris avec surprise que c'était la grande synagogue : des enfans couverts de haillons y apprenaient d'un vieillard aveugle l'histoire de cette ville, où leurs pères adoraient le Dieu d'Israël et de Juda sous des portiques de marbre, sous des voûtes appuyées sur les cèdres du Liban. Ils redisaient les miracles de celui qu'ils attendront aussi, de celui qui guida jadis leurs ancêtres dans les déserts de Madian, et qui les ramena tant de fois en triomphe dans cette terre de Chanaan, où devaient couler des sources de lait et de miel. *Sciens dolorem ejus, descendi ut liberem eum de manibus Ægyptiorum, et educam de terra illa in terram bonam et spatiosam, in terram quæ fluit lacte et melle.* (Exod. III, 8.)

Tels sont les restes de ce peuple, dont la captivité laissa par-tout de si grands souvenirs, qui éleva de ses mains et baigna de ses sueurs les monumens les plus fastueux de Memphis et de Rome.

Je me rendis le même jour chez Abdil-Kerym, aga motsallam, gouverneur de Jérusalem (3); cette ville dépend du pachalik de Damas, dont elle est éloignée de quatre jours de marche. Le motsallam est un Turc de Constantinople, qui jouissait de quelque faveur à la cour de Sélim : à la mort de ce dernier, la fortune d'Abdil-Kerym lui valut une disgrâce complète; relégué depuis à Jérusalem, il tire parti de ce gouvernement avec des formes douces et polies. On prit du café, nous fumâmes la pipe. Abdil-Kerym approcha respectueusement de son front le firman du Grand-Seigneur : je lui présentai ensuite les personnes qui m'accompagnaient, et les lettres qui lui étaient adressées. Le drogman du couvent du Saint-Sépulcre nous servait d'interprète. J'insistai

(1) Gouverneur.
(2) Petite monnaie turque

(3) Cette ville est située, selon les tables françaises, par le 31° 46′ 34″ de latitude et le 33° de longitude est.

sur la permission de prendre des vues de la ville et des dehors; l'aga s'en fit expliquer longuement l'objet, les moyens, et finit par m'accorder cette grâce. Il s'empressa de m'offrir une escorte pour le voyage de la mer Morte, que je voulais entreprendre après celui de Bethléem.

Abdil-Kerym avait un bel enfant que je caressai beaucoup, des janissaires à qui je fis des présens, des esclaves que je payai, et nous nous quittâmes fort satisfaits l'un de l'autre.

Nous traversâmes la vallée de Rephaïm pour arriver à Bethléem (en arabe, *Beyt el-lahm*). Elle fut ainsi nommée, dit-on, par Abraham, et ce nom signifie *Maison du pain* (1) : on l'appela aussi *Ephrata* [Fructueuse], pour la distinguer d'une autre Bethléem située dans la tribu de Zabulon. David y garda les troupeaux. Abesan, Booz et Ruth étaient Bethléémites. Les premiers chrétiens se hâtèrent de construire une petite chapelle qui renfermait l'étable dans laquelle est né Jésus-Christ : l'empereur Adrien y substitua l'autel d'Adonis, qui fut renversé par l'ordre de S.te Hélène, et sur les débris duquel elle fit construire une église spacieuse, dont la forme et l'architecture rappellent celles de Saint-Paul hors des murs, à Rome. Quarante-huit colonnes de marbre rouge d'Égypte soutiennent une charpente que l'on assure être de bois de cèdre : les mosaïques, les peintures dont les murailles sont ornées, portent tout le caractère de la barbarie du moyen âge; mais le goût en est moins mauvais encore que celui des chapiteaux et des bases des colonnes. Les Arméniens sont en possession de ce temple.

Les religieux me conduisirent en procession dans l'église souterraine; ils me montrèrent le lieu où s'arrêtèrent les mages, et celui où Jésus-Christ reçut le jour : toutes ces chapelles sont incrustées de marbre, de jaspe, de lames de bronze doré; elles sont éclairées par une innombrable quantité de lampes d'or et d'argent.

Le couvent est vaste, enfermé par de hautes murailles; il a tout l'aspect d'un château fort : la porte principale est très-basse, très-étroite, pour éviter que les Arabes puissent pénétrer dans le couvent à cheval et en grand nombre. J'y trouvai, à mon arrivée, un tumulte effroyable : Bethléem venait d'être frappée d'une contribution de dix mille piastres à répartir sur la population, qui est entièrement chrétienne. On n'entendait que des menaces et des cris : les bons religieux, habitués à ces orages, ne nous en faisaient pas moins les honneurs de leur modeste réfectoire avec toute la prévenance de cet esprit charitable et hospitalier que j'ai trouvé dans les autres monastères de la Palestine.

Les habitans de Bethléem cultivaient une partie de ces coteaux de Rama qui entendirent les regrets touchans de Rachel : cette ressource leur a été enlevée; ils sont réduits à faire des chapelets, des croix de bois incrustées de nacre, et des imitations de la crèche : tout cela se bénit au Saint-Sépulcre, se vend aux pélerins, et se paie aux Turcs. Les filles de Bethléem ont généralement de la grâce et de la régularité dans les traits; un voile enveloppe leur visage sans le cacher; leurs bras sont nus et souvent de la plus belle forme : elles furent très-gracieuses pour nous. Je visitai plusieurs familles, et ces bonnes gens m'accompagnèrent en formant pour moi des souhaits pleins de bienveillance.

(1) Il signifie aussi *Maison de chair*.

Les maisons de Bethléem, basses et carrées comme celles de Jérusalem, sont couvertes d'une terrasse ou d'un petit dôme : presque tous les escaliers sont extérieurs. En sortant de la ville, la vue s'étend à droite sur les montagnes d'Hébron, où l'on montre encore le tombeau d'Abraham, et sur la vallée de Mambré, où reposent les cendres de Caleb. Plus loin, se voient les monts d'Engaddi, les collines d'Odollam, le rocher aigu qui protége la caverne où David se cacha pour se soustraire à la fureur de Saül, Massade, les vestiges du fort d'Hérode, Béthulie et les sommets de Sennacherib.

J'étais à peine de retour à Jérusalem, que je m'occupai des préparatifs de mon voyage à la mer Morte : la crainte que la tranquillité précaire de ce pays ne fût troublée, me fit avancer mon départ pour Jéricho. Abdil-Kerym me donna pour escorte quatre cavaliers des plus braves et des plus déterminés de sa garde, un drogman chrétien qui parlait un assez mauvais italien, un chef des Arabes nommé *Mehemet :* j'emmenai aussi un mamlouk, nommé *Hâggy-Soliman,* qui m'avait été donné par le pacha d'Acre. Soliman était le plus doux, le plus charitable des hommes : j'aurais été complétement satisfait de lui, s'il n'avait parfois déployé un zèle trop vif contre ceux qui me regardaient dessiner. Mon domestique me suivit, l'aga m'envoya d'excellens chevaux, et nous étions tous chargés d'armes.

Notre caravane sortit de grand matin de Jérusalem par la porte de Setty-Maryam, traversa le torrent de Cédron et se dirigea sur Jéricho en prenant le chemin de Béthanie. Il m'eût été difficile d'assigner, d'après la température de l'air et l'aspect des champs, l'époque précise de ce voyage : dans toute la Judée, quelques pluies seulement indiquent l'hiver, l'automne n'apporte point de fruits, le printemps ne fait pas éclore une fleur, et cependant les ardeurs de l'été consument Haceldama et tarissent la source de Siloé; on croirait qu'il n'y a plus de saisons pour cette contrée malheureuse.

C'est à Béthanie que se voit la grotte où Lazare fut enseveli. Dans sa résurrection peinte par Rembrandt, ce grand artiste a tout-à-fait deviné le lieu de la scène : n'aurait-il pas consulté le portefeuille de quelque voyageur?

Engagé dans une vallée étroite, on suit le lit d'un torrent, dont les sinuosités conduisent jusqu'au mont d'*Adomim :* c'est une colline argileuse et rougeâtre, inculte comme tout ce qu'on vient de parcourir; les restes d'un cloître ou d'un kan couronnent le sommet. *Adomim* signifie *du sang* en hébreu. Après une halte d'une demi-heure, nous entrâmes dans des ravins presque impraticables, qui semblent être les effets d'un désordre récent de la nature. Des montagnes blanches paraissent sillonnées par le feu, empreintes de la couleur du soufre, et ne peuvent être comparées qu'à la solfatara de Naples. Descendus dans des abîmes, nous fûmes obligés de gravir des roches aiguës, afin de découvrir la plaine de Jéricho (1), où l'on arrive peu après : les Arabes la nomment *Ryhah.* Ce n'est plus qu'un assemblage de cabanes de terre et de roseaux, recouvertes d'une espèce de fougère desséchée : ses murs si célèbres sont remplacés par des fagots de ronces et de chardons, qui défendent à peine les troupeaux contre les attaques fréquentes des bêtes féroces. L'aga, pour lequel j'avais une lettre du gouverneur de Jérusalem,

(1) *Jéricho* en hébreu signifie *lune.*

habite une tour carrée, ruinée à tel point, que j'eus beaucoup de peine à monter jusqu'au logement de cet officier. Il était malade, et, jugeant sans doute de mon crédit par les ordres qu'il recevait, il me pria d'intercéder auprès du motsallam pour le faire employer à Jérusalem. Ce chef de spahis m'assigna le lieu le moins incommode pour y passer la nuit : je n'avais pu supporter l'odeur et la saleté de l'habitation où notre caravane était déjà réunie. Mes gens se placèrent autour d'un grand feu allumé en plein air, et dévorèrent un chevreau égorgé devant nous, dont une partie fut brûlée sur les charbons. Enveloppé dans mon manteau et couché sur la terre, je m'endormis malgré ce mauvais souper et les cris de mes hôtes. Les notables de Jéricho étaient venus causer avec les Turcs de mon escorte; la conversation fut longue et bruyante. Nous étions debout avant le jour : le soleil se leva derrière les montagnes de l'Arabie déserte; leur forme se perdit dans une vapeur argentée, changeante, nuancée des teintes les plus riches et des plus admirables couleurs : combien je regrettai de ne pouvoir pas peindre cet effet fugitif et merveilleux!

Jéricho est assise dans une plaine. La mer Morte paraît sur la droite, cachée en partie par le promontoire de Segor. Le Jourdain se montre de loin sur la gauche, entre des monticules couverts de buissons épineux. Derrière moi étaient les montagnes que je venais de quitter, et dont le désordre et la solitude m'avaient frappé d'une manière si vive.

Les femmes de Jéricho sont vêtues d'une chemise bleue, attachée par une ceinture; leur tête est couverte d'un voile : elles ont les jambes et les pieds nus, ainsi que les bras, qui sont ornés de bracelets d'argent, d'étain ou de verre. Elles sont presque toutes grandes, élancées; mais leurs formes sont ordinairement appauvries, et l'on remarque chez les plus jeunes une lutte continuelle de la beauté contre la misère.

L'aga de Jéricho joignit quelques hommes à notre escorte. Nous traversâmes une plaine sablonneuse, où se trouvaient seulement de loin en loin quelques petits arbustes épineux et quelques plantes du parfum le plus suave. Plusieurs auteurs pensent que la couronne d'épines de Jésus-Christ fut formée d'une branche de *rhamnus*, arbuste que les Arabes nomment *alausegi*, et qu'on trouve en grande quantité près du Jourdain: plusieurs volumes ont été écrits pour attaquer ou défendre cette supposition. Ce pays est souvent couvert de sauterelles (1) : les Arabes les font cuire avec soin et les trouvent d'un goût très-délicat; je fus peu tenté d'en faire l'épreuve. Hélas! que sont devenus les jardins qui couvraient ce rivage? Jéricho n'a plus de fleurs, plus de moissons. *Sicut plantatio rosæ in Jericho.* Achor redemande ses sources vivifiantes; Asason-thamar pleure ses forêts de palmiers : une main puissante arracha ses vignes fécondes. *Botrus Cypri dilectus meus mihi, in vineis Engaddi.*

Nous marchions avec ordre, quelques hommes formant l'avant-garde. L'aga avait été prévenu qu'un corps d'Arabes Bédouins (2) s'était montré la veille, et qu'ils avaient dû coucher sur la rive opposée du Jourdain. On aperçut quelques lances au détour d'un

(1) *Aphros* et *onos*.
(2) *Arab*, solitude; *bedâouy*, homme du désert, dérivant de *bid*, terre inhabitée.

monticule : des hommes à cheval fuyaient sur plusieurs directions; nous courûmes ventre à terre à leur poursuite. Un Bédouin, trahi par son cheval, se laissa tomber au milieu des roseaux, au moment où il s'élançait dans le Jourdain : nos mamlouks l'atteignirent; les cimeterres étaient tirés, il allait périr, lorsque je demandai sa grâce, que Soliman eut beaucoup de peine à m'accorder. Cet Arabe, frappé de terreur, fut long-temps avant de pouvoir s'exprimer. Il était de la terre d'Hébron, et venait avec les siens venger la mort d'un de leurs cheykhs, tué depuis trois jours par des Bethléémites. Je ne pus jamais parvenir à lui faire rendre sa cavale, qui hennissait autour de nous. Les prières du Bédouin, ses pleurs, irritaient de nouveau nos spahis. J'arrachai une seconde fois ce pauvre Arabe de leurs mains : il se précipita dans le Jourdain, gagna la rive opposée et disparut.

Les bords du fleuve sacré, appelé par les Arabes *el-Charia*, sont élevés et couverts d'arbres; l'eau en est jaunâtre, trouble et assez profonde; sa largeur est d'environ un quart moindre que celle de la Seine (1). J'ai pris une vue exacte du Jourdain dans l'endroit où une île cachée dans les arbres et dans les roseaux (2) arrête le courant, le fait refluer, et donne du mouvement à cette onde par-tout assez paisible. Ravis du murmure de l'eau, dont nos oreilles étaient déshabituées, nous nous plongeâmes avec délices dans le fleuve.

J'ai rempli tous les devoirs du voyageur, accompli les ablutions, et emporté de cette eau sainte, dont nous bûmes avec tant de plaisir. Nos chevaux marchèrent d'abord difficilement dans la plaine sablonneuse qui conduit à la mer Morte. Mes janissaires et mes Arabes chantaient, et tiraient des coups de pistolet. Soliman Aga, chef de l'escorte, était le plus adroit; il montait un superbe cheval arabe. J'imitais mes guides : tantôt nous cheminions au pas en silence, plongés dans des rêveries dont le sujet était sans doute bien différent; tantôt nous courions ventre à terre sur ces plaines de sable, respirant les parfums, jouissant de notre indépendance : c'est ainsi que j'arrivai sur les bords de la mer Morte ou lac Asphaltite.

On assure que cette mer a vingt lieues de longueur et dix à peine dans sa plus grande largeur. Les Arabes la nomment *Bahar Loth*. Ils offraient autrefois de conduire à un pilier enduit de bitume, qu'ils montraient comme la statue de sel; il est impossible à présent de pénétrer jusque là sans danger : les Bédouins y sont dans un état de guerre continuel avec les voyageurs. La plus grande longueur de la mer Morte est du nord au sud. C'était du côté de la rive occidentale que se trouvaient les cinq villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboyn et Segor. Les Juifs croient qu'à la venue du Messie, ces villes abîmées dans les flots reparaîtront dans tout leur éclat. *Et soror tua Sodoma et filiæ ejus revertentur ad antiquitatem suam.* (ÉZÉCHIEL, chap. XVI, v. 55.)

La vue générale de la mer Morte et des montagnes qui l'entourent, jointe à l'atlas de cet ouvrage, est prise du sommet d'un monceau de ruines informes : on croit y reconnaître celles de Gomorrhe. C'est vis-à-vis, sur le mont Nebo, que mourut Moïse :

(1) On peut la supposer de quatre-vingts pieds. le Jourdain, dans ce lieu, a de douze à quinze pieds de profondeur.

(2) Les Arabes font des javelots, des piques, des lances, avec ces roseaux, auxquels ils attachent une idée superstitieuse.

c'est au-dessous qu'il fut enterré. Cherchant sur le rivage de la mer les vestiges des villes coupables, je vis, en effet, des restes de murailles, ceux d'une tour et quelques colonnes. L'eau de cette mer est pesante, âcre et amère. Elle rejette sur le rivage des bois pétrifiés, des pierres poreuses et calcinées. Les Arabes en racontent des choses mystérieuses, et n'en parlent qu'avec le respect le plus religieux.

Un enduit glutineux, salin, corrosif, couvre les ruines et tout le rivage du lac Asphaltite. La végétation, qui suivait les bords du Jourdain, depuis le lac de Tibériade, est remplacée, près de la mer Morte, par de petites touffes de zaqqoum et d'autres arbustes, dont on extrait des baumes précieux.

Nous prîmes ensuite, par les montagnes, la route du monastère de Saint-Sabas. Je n'avais encore rien vu de si funeste, de si sombre, que ces vallées profondes, qui sont quelquefois fermées tout-à-coup par une haute montagne complétement blanche: on la prendrait aisément, quand le jour diminue, pour un énorme fantôme qui défend le passage; les crevasses, les cavernes, figurent ses traits, et les ravins forment les plis de sa robe effrayante. Des montagnes de cendres, des cônes tronqués, renversés, des rochers d'une forme bizarre, fantastique et déchirée, voilà ce que je rencontrai pendant quelques lieues, jusqu'à un point plus élevé, d'où je revis la mer Morte. Le soleil se couchait sur l'Arabie déserte, derrière les montagnes d'Édom.

Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra? . . .

Calcavi eos in furore meo, et conculcavi eos in ira mea, et aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea, et omnia indumenta mea inquinavi. (Isaïe, chap. LXIII, v. 1 et 3.)

Cette mer me semblait une table du plus beau lapis, dont les montagnes qui l'entouraient formaient la bordure d'or.

Plus loin, des rochers entassés paraissaient tantôt une ville fortifiée, dont les murailles, les édifices, menaçaient le ciel; tantôt un amphithéâtre qui n'avait pour spectateurs et pour acteurs que les milans et les vautours : d'immenses aigles se balançaient aussi majestueusement dans les airs, au-dessus de leur empire.

Le monastère de Saint-Sabas, construit sur l'angle d'un rocher, domine de quatre cents pieds le torrent desséché de Cédron. Cette solitude est la plus affreuse que j'aie vue de ma vie : les grottes des cénobites sont creusées à cent pieds au-dessus du torrent, dans des lieux qui semblent inaccessibles. Des colombes et des milliers d'anachorètes habitaient autrefois cette vallée sinistre et désolée; les tourterelles bleues volent encore aujourd'hui au-dessus de cet abîme. L'enceinte de cet immense monastère, auprès duquel on ne trouve pas un arbre, pas une plante, pas une goutte d'eau, est défendue par de grosses tours carrées. Deux portes basses, étroites, chargées de bandes de fer et d'énormes clous, nous furent inhumainement fermées : l'heure semblait indue aux moines grecs; effrayés sans doute aussi par le nombre d'hommes qui composaient la caravane, ainsi que par l'expression d'impatience qui accompagnait nos sollicitations, ils nous refusèrent l'entrée du monastère. On nous parlait du haut des remparts, en se cachant derrière les créneaux; la négociation dura une heure : les

prières les plus instantes, les menaces les plus vives, tout fut inutile. Une cruche pleine d'eau, long-temps attendue, descendit du sommet d'une tour de quatre-vingts pieds de hauteur. Les caloyers y demeurent en sentinelle jour et nuit, dans la crainte des Arabes, dont souvent des tribus entières viennent les assaillir; ceux-ci s'emparent de toutes les issues, jusqu'à ce qu'un traité leur assure une contribution.

Nos chevaux, épuisés de fatigue, ne pouvaient plus faire un pas; la nuit était sombre : il fallait cependant regagner Jérusalem. Notre Arabe nous fit traverser des lieux inaccessibles, au risque de rouler à chaque instant dans des précipices : je fermai les yeux et m'abandonnai à l'adresse prudente de mon cheval, qui tantôt se laissait glisser sur des pentes rapides, tantôt s'arrêtait tout court, rebroussait chemin ou se détournait avec une intelligence admirable. Le tonnerre grondait, et il était deux heures du matin, lorsque la lueur d'un éclair nous montra Jérusalem; un autre, plus prolongé, frappa de sa clarté sinistre la vallée de Josaphat, le mont de l'Offension, et le tombeau d'Ézéchias : sans les cris presque continuels de nos guides, la caravane se serait sans doute égarée; jamais les ténèbres ne furent plus épaisses.

Après avoir gravi péniblement jusqu'à *Bâb el-Naby Daoud*, la porte de David, nous fîmes une décharge de tromblons et de pistolets qui finit par réveiller la garde, et nous entrâmes dans Jérusalem.

Je visitai le lendemain l'église du Saint-Sépulcre : le couvent de la Terre-Sainte n'en est éloigné que de quatre cents pas. Les rues de Jérusalem sont tortueuses et mal pavées; les maisons qui les bordent, ordinairement construites en pierre de taille, ne reçoivent de jour que par une petite porte et une ou deux fenêtres grillées en bois. On vend, dans quelques chétives boutiques, des olives, des fruits apportés de Damas, du riz, du blé, et quelques légumes desséchés : un groupe d'Arabes mourant de faim dévore des yeux ces richesses, et le marchand turc fume sa pipe avec indifférence, sans paraître occupé de ses intérêts. Le couvent des Pères de la Terre-Sainte étant situé dans la partie la plus élevée de la ville, on descend, par des escaliers abrités sous les voûtes en ruine de *Souq el-Nassâra*, jusqu'à la place du Saint-Sépulcre. La façade de ce monument est un mélange du style moresque et de l'architecture gothique : une tour carrée, privée de ses cloches, et rasée à la hauteur de l'église, est ainsi mutilée depuis l'époque où les Musulmans reprirent Jérusalem. Le dessin exact que j'ai fait de ce lieu, aidera peut-être à s'en former une idée. C'était un jour de fête, les portes étaient ouvertes, un grand nombre de pélerins se pressaient pour entrer ou pour sortir; des Turcs établis sur un divan percevaient durement le droit d'entrée; on criait, on donnait des coups de bâton; la foule s'embarrassait au milieu des processions qui se croisaient : tout cet ensemble composait un spectacle tumultueux et affligeant. L'église du Saint-Sépulcre a été décrite d'une manière si exacte, que je puis m'abstenir de répéter ce qui en a été dit par-tout : le plan de cet édifice est tellement irrégulier, qu'on est long-temps avant d'en pouvoir saisir la distribution. Le dôme de l'église circulaire au milieu de laquelle se trouve placée la chapelle du Saint-Sépulcre, avait été brûlé le 12 octobre 1807 : il fut rétabli, six mois après, sur les dessins d'un

architecte grec de Constantinople, nommé *Coméano Calfa.* Les Latins accusent de cet accident les Arméniens et les Grecs, que leurs richesses mettaient seuls en état de le réparer : les Grecs trouvent en effet dans cette reconstruction, qui leur coûta fort cher, le prétexte d'éloigner du Saint-Sépulcre les catholiques latins.

Cette coupole en pierre enduite de stuc, ouverte comme celle du Panthéon, est appuyée sur trente-six pilastres; chaque pilastre est séparé par une arcade, qui forme une tribune circulaire, partagée entre les diverses communions admises dans cette basilique.

Le Saint-Sépulcre est un autel de marbre assez bas, de sept pieds de long sur deux pieds et demi de large, enfermé dans une petite chapelle carrée construite en marbre, éclairée par des lampes d'une grande richesse, et recouverte en entier par une tenture d'une étoffe de velours. Un tableau placé dans l'intérieur, au-dessus de la pierre sainte, représente Jésus-Christ vainqueur de la mort. Il est impossible de n'être pas profondément ému, de n'être pas saisi d'un respect religieux, à la vue de cet humble tombeau, dont la possession a été plus disputée que celle des plus beaux trônes de la terre; de ce tombeau dont la puissance survit aux empires, qui fut couvert tant de fois des larmes du repentir et de l'espérance, et d'où s'élève chaque jour vers le ciel l'expression la plus ardente de la prière. On est dans ce tabernacle mystérieux, devant cet autel des parfums, dont on vous entretint dès l'enfance. Voilà la pierre promise par les prophètes, gardée par les anges, devant laquelle s'inclinèrent, et le front couronné de Constantin, et le casque brillant de Tancrède : il semble enfin que les regards de l'Éternel soient plus spécialement attachés sur ce monument, gage sacré du pardon et de la rédemption des hommes.

Je sortis de la chapelle et marchai pendant une heure, visitant toutes les stations, qui m'étaient expliquées par des religieux italiens. Combien je regrettais que Granet ne fût pas avec moi ! quel beau motif de tableau pour lui ! avec quel art il aurait rendu ces effets mystérieux, dont il possède si admirablement le charme et la magie ! Passant ensuite par des nefs latérales, sous des voûtes élevées et soutenues par des colonnes groupées qui n'appartiennent à aucun des ordres connus, nous rencontrions des arcades à demi fermées, éclairées pendant notre route, tantôt par des milliers de lampes, tantôt par la lumière incertaine des vitraux. Ici, Jésus-Christ avait été battu de verges; plus loin, une couronne d'épines avait été enfoncée sur son front; plus loin encore, ses vêtemens avaient été tirés au sort. *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem.* (Jérém.) Montant par un escalier qui tournait autour d'un énorme pilier, nous entrons dans une autre église, dont chacun baisait respectueusement le pavé : c'était Golgotha. Un religieux, tout en récitant des prières, me montrait à travers des grilles la fente du rocher où fut placé l'instrument du supplice de Jésus. « Voilà le lieu, me disait-il, où l'opprobre et la douleur vinrent » prêter leur secours à la mort pour consommer avec elle le triomphe du péché. » C'est là que fut commis ce crime qui consterna le ciel, épouvanta les sépulcres et » fit trembler la terre jusque dans ses abîmes. »

Disons avec Bossuet : « C'est là que Jésus-Christ sur la croix parcourt toutes les » prophéties pour voir s'il reste encore quelque chose : il se retourne vers son père, » et lui demande s'il est apaisé. Voyant enfin la mesure comblée, et qu'il ne restait » plus que sa mort pour désarmer entièrement la justice, il recommande son esprit » à Dieu; puis, élevant sa voix avec un grand cri qui épouvanta tous les assistans, » il dit hautement : *Tout est consommé.* »

Des chrétiens de Coptos, de l'Yémen, de l'Abyssinie, étaient là prosternés avec le pélerin de Tobolsk, de Novogorod et de Téflis.

Toutes les sensations que ces grands souvenirs font naître dans mon ame, seront donc vaines, inutiles, perdues pour les autres! me disais-je en sortant de ce lieu sacré.

Que vient faire ici le voyageur obscur, marqué pour l'oubli, dont le passage ne laissera aucune trace sur la terre? Comment parlera-t-il de Jérusalem, celui dont les plus nobles mouvemens furent étouffés entre les préjugés et les convenances du vieux monde? Comprendra-t-il ces monumens mystérieux et prophétiques, celui qui n'appartient plus à la terre que par les regrets, triste héritage du commerce des hommes et des passions de la jeunesse?

Mais quelle langue inconnue et divine eût été révélée au Dante, à Milton, à Racine, à Klopstock, s'ils étaient venus écouter ici, dans le silence de la nuit, les chants de douleur des filles de Jérusalem, si les harpes d'or de ces chantres immortels avaient accompagné ces voix touchantes au milieu des ruines du temple d'Israël!

C'est d'ici enfin, c'est du sommet de la montagne de Sion, que, comme l'oiseau dont le regard altier ose fixer le soleil, le génie de Michel-Ange aurait sans doute dérobé quelques traits de plus à la majesté de Jéhovah.

Quant à l'effet général de l'intérieur de cet édifice, je pourrais renvoyer ceux qui voudraient s'en former une idée assez juste, à quelque beau tableau de Rembrandt, sur-tout à celui de *la Femme adultère :* lorsqu'il traite le sujet du *Samaritain,* ce peintre semble avoir habité pendant toute sa vie la Palestine. Le Poussin peignait le peuple de Dieu, écoutant sa voix dans le désert; et Rembrandt a fait revivre les scribes et les pharisiens.

En quittant le Saint-Sépulcre, et suivant la voie Douloureuse, les pélerins se rendent à ce qu'on nomme le palais de Pilate : c'est une grande fabrique dominée par une tour, et qui porte évidemment dans son ensemble et dans tous ses détails le caractère de l'architecture sarrasine. On me permit de monter sur une terrasse élevée, d'où je découvrais la place immense jadis occupée par le temple de Salomon : il est remplacé par deux mosquées connues des Arabes sous les noms d'*el-Harem el-Moqaddes ou Cheryf* et de *Djâmi el-Hadrah.* Je pense que le dessin que j'en ai fait avec soin, vaudra mieux qu'une description difficile et toujours incomplète, telle que je pourrais la faire (1).

(1) Les Turcs sont convaincus que Mahomet est venu bénir ces mosquées, qu'il a visité Jérusalem monté sur sa jument *el-Borâq*, qui n'est autre chose qu'un ange au corps de cheval ailé et au visage de femme. Le prophète doit revenir à Jérusalem à l'époque du jugement dernier, accompagné de Jésus-Christ, *Rouh Allah* [Esprit de Dieu]. Il enjambera la vallée de Josaphat; un de ses pieds posera sur le temple, et l'autre sur le Djebel-Tor : sa robe sera formée de peau de jeune chameau; les ames des justes viendront s'y nicher comme des insectes; et, lorsque Mahomet sentira, au poids de ses vêtemens, que toutes les ames des vrais croyans sont venues se ranger sous ses ailes, il prendra son vol vers le ciel.

J'ai dit que cette place était immense; deux de ses côtés sont entourés de bâtimens soutenus par des arcades. Lorsque je fis la vue de ce lieu, j'avais derrière moi la piscine probatique; sur ma gauche, les longues murailles de Jérusalem qui ferment la partie orientale de la grande enceinte. Le temple octogone, placé au milieu, sur un parvis pavé de marbre, où l'on monte par quelques escaliers en passant sous des portiques isolés, est peut-être construit sur l'emplacement du *Sancta Sanctorum :* je renvoie à mon dessin pour juger de sa forme et de ses ornemens; on y retrouvera la recherche et le goût de l'architecture arabe. L'enceinte est enfin terminée et fermée au midi par un autre temple, appuyé sur les murailles crénelées de Jérusalem, qui dominent, ainsi que le mur oriental, la vallée de Josaphat. On pense que le second temple était celui de la Présentation *[Djâmi el-Hadrah].* Aly-bey el-Abbassy (1) assure que cette mosquée est soutenue par quatre rangs de colonnes : il donne, à ce sujet, des détails d'un grand intérêt, qui font vivement regretter qu'il n'ait pas dessiné l'intérieur de ces mosquées célèbres; il est plus que jamais impossible d'y pénétrer. C'est au milieu des murmures que j'ai achevé mon dessin, quoique je ne fusse entouré que des officiers de la garde du motsallam : mais quelques-uns d'entre eux étaient *hâggy,* c'est-à-dire, pélerins de la Mecque; ils pensaient faire éclater leur zèle en blâmant hautement la tolérance obligeante d'Abdil-Kerym. Les Musulmans en sont venus au point de maltraiter tous les individus des autres religions, dont les regards indiscrets cherchent à pénétrer de très-loin à travers les portiques de l'*Ecce Homo :* ils se vantent d'avoir refusé à sir Sidney Smith (2) la faveur de visiter ces monumens.

Je suis honteux du peu d'effet que produit mon faible croquis, quand je me rappelle la magie de la lumière sur ces édifices si variés dans la couleur de leurs ornemens et si élégans dans leurs détails. Une plaine de gazon, semée de fontaines, de tombeaux, de palmiers, enveloppe ce parvis de marbre; son reflet se mêle à l'éclat de l'émail et de l'or dont les mosquées sont couvertes.

A l'occident, derrière les remparts et au-delà du torrent de Cédron *[el-Ouald],* le mont des Oliviers *[Djebel Tor]* vient finir dans la bourgade de Siloan; plus loin, dans un paysage embelli par l'illusion d'une vapeur brillante et dorée, s'apercevaient les collines de Bethléem, la mer Morte et les montagnes de l'Arabie.

S'il était possible de faire aujourd'hui la recherche des restes vénérables de l'antiquité hébraïque, combien elle serait curieuse! Quand pourra-t-on fouiller cette terre enrichie par la destruction de tant d'immenses monumens!

Les mosquées actuelles, construites par Omar, furent témoins de la terrible vengeance des Croisés. Saladin, pour purifier le temple de cette souillure religieuse, en fit laver les pavés et les murs, lorsqu'il se rendit maître de Jérusalem, en 1188. Cinq cents chameaux suffirent à peine, dit-on, pour apporter de l'Yémen la prodigieuse quantité d'eau de rose employée dans cette cérémonie lustrale.

Je fis le tour des murailles de Jérusalem : on assure que cette ville a quatre mille

(1) M. Badia, Espagnol, connu dans l'Orient sous le nom d'*Aly-bey el-Abbassy*, qui entreprenait un second voyage dans le Levant, est mort, dit-on, près de Damas. Le pacha d'Egypte m'avait parlé de lui dans des termes qui me laissent le regret de n'avoir pu conseiller à M. Badia de ne pas reparaître dans cette contrée.

(2) Après la défense de Saint-Jean-d'Acre.

cinq cents pas de circuit. La porte de Sion, *Bâb el-Moghreb*, et la porte Sterquilinaire, sont au midi, comme celle de *Naby Daoud.* L'architecture romaine de la porte Dorée, *Bâb el-Dahrié*, murée depuis long-temps, rappelle l'époque d'Adrien. Les chrétiens de la Syrie sont persuadés que Jésus-Christ fit son entrée dans Jérusalem par cette porte, qu'ils vénèrent. *Bâb el-Sbal* ou *Bâb el-Setty-Maryam*, située à l'orient, donne, ainsi que *Bâb el-Dahrié*, dans la vallée de Josaphat. La porte de Damas, *Bâb el-Amoud*, placée au nord, est celle dont la forme m'a semblé la plus romantique, la plus pittoresque. On trouve enfin à l'occident la porte d'Éphraïm, de Bethléem, ou du Bien-aimé, *Bâb el-Khalyl.* Les murailles sont hautes, crénelées; des tours carrées, garnies de meurtrières, les appuient à des distances rapprochées. Godefroi de Bouillon prit Jérusalem d'assaut le 12 juillet de l'an 1099, à trois heures après midi, du côté de la porte de Damas. C'est encore l'endroit des remparts dont l'attaque serait la plus facile : Jérusalem résisterait avec peine pendant quelques jours à la plus faible batterie établie au-dessus de la grotte de Jérémie.

Jérusalem, en arabe *el-Qods* [la Sainte], est située sur deux collines, *Acra* et *Moria.* Lorsqu'Adrien releva cette ville, le mont Calvaire fut enfermé dans ses remparts. *Golgotha* est une pointe de la colline de *Moria*, si peu considérable, qu'elle se trouve entièrement enclavée dans la nef principale de l'église du Saint-Sépulcre. On croit que Jérusalem contient encore vingt-cinq mille habitans arabes, turcs, juifs, arméniens; il ne s'y trouve plus que deux cents familles chrétiennes. L'enceinte de la ville contiendrait aisément six fois plus d'habitans : aussi une grande partie de ses rues montueuses, dépavées, sont-elles inhabitées; de vastes maisons, des églises, des cloîtres, sont entièrement abandonnés.

Je parcourais souvent ces lieux déserts; je me faisais jour à travers les halliers, les ronces et les raquettes du figuier des Indes. Le lierre garnit les parois extérieures des hautes murailles, et l'aloès croît en sûreté sur les terrasses, dans les crevasses des clochers. Le palmier, oublié dans les jardins, s'est élancé jusqu'aux corniches les plus élevées : ses fruits négligés deviennent la pâture de l'oiseau solitaire. J'ai souvent passé des heures entières assis au sommet des terrasses, des tours, des minarets : mon ame s'y pénétrait d'une tristesse profonde, à la vue de cette affreuse désolation.

Plauserunt super te manibus omnes transeuntes per viam; sibilaverunt, et moverunt caput suum super filiam Jerusalem : Hæccine est urbs, *dicentes*, perfecti decoris, gaudium universæ terræ! (Jérém. Lament. chap. ii, v. 15.)

J'assistais à toutes les scènes désastreuses de cette ville infortunée, théâtre constant des passions des hommes et des vengeances du ciel : que de fois l'air y a été frappé de cris de douleur! combien de fois le sang de ses citoyens a-t-il vainement coulé, sans pouvoir éteindre l'incendie qui la dévorait et la colère des vainqueurs! Les tableaux les plus terribles s'offraient en foule à mes regards : les flammes du temple s'élevaient jusqu'aux plus hautes régions de l'air, qu'elles embrasaient; la milice céleste les voyait avec une sainte terreur consumer ces parvis, d'où n'étaient jamais sortis que la douce fumée des parfums, le nuage mystérieux de l'encens d'Israël. Oppressé par mille

sentimens, je redescendais dans d'autres monumens; je traversais les salles ruinées de l'hôpital de Sainte-Hélène, du couvent de Saint-Pierre, de la mosquée d'Aboubeker, de l'église des Sept-Douleurs : je trouvais par-tout des cendres, des débris, par-tout l'accomplissement d'un terrible arrêt.

Ainsi tout se détruit : je cherchai vainement deux nobles tombes dans l'église du Saint-Sépulcre; elles en furent enlevées par les Grecs, il y a peu d'années : leurs mains sacriléges osèrent mutiler et détruire les tombeaux de Godefroi de Bouillon et de Baudouin, son frère. On y lisait ces inscriptions :

ÉPITAPHE DE GODEFROI DE BOUILLON.

Hic jacet inclytus dux Godefridus de Bulion, qui totam istam terram acquisivit cultui christiano; cujus anima regnet cum Christo! Amen.

ÉPITAPHE DE BAUDOUIN.

Rex Balduinus, Judas alter Machabæus,
Spes patriæ, vigor ecclesiæ, virtus utriusque,
Quem formidabant, cui dona tributa ferebant
Cedar et Ægyptus, Dan ac homicida Damascus,
Proh dolor! in modico clauditur hoc tumulo

Indigné de cet outrage, oubliant que je n'avais nullement la mission de redresser un pareil tort, je courus chez le patriarche grec pour connaître la vérité, pour lui demander compte de ces monumens respectables. J'essayais de faire partager ma sainte colère au drogman qui m'accompagnait; nous cherchions ensemble à recueillir une quantité de choses que nous devions dire à ces Grecs, et qui toutes me paraissaient sans réplique.

Le patriarche était entouré d'évêques, servi respectueusement par des caloyers, et gardé par plusieurs janissaires à la solde des Grecs. Cette soldatesque leur fait sa cour en maltraitant les catholiques romains.

Le patriarche et ses archimandrites, ses diacres, se confondirent en politesses. Ils sont tous d'une finesse ignorante; et je comptai peu sur le succès de ma réclamation, dès que je me fus assuré qu'aucun d'eux n'avait entendu parler des croisades, et ne savait ce que c'était que la *Jérusalem délivrée :* que dire à de pareilles gens? Ils affirmèrent que ces tombeaux avaient été détruits par l'incendie, tandis que l'incendie n'attaqua point cette portion de l'église du Saint-Sépulcre. On fuma la pipe, on mangea des fruits confits de Damas. Je me plaignis du peu d'hospitalité des caloyers de Saint-Sabas. J'étais à peine revenu chez moi, que le supérieur de ce monastère m'y suivit : il venait me faire ses excuses, et des gens du patriarche m'apportèrent de sa part un présent de vin de Chyrâz. Voilà le meilleur résultat de ma négociation.

Depuis mon retour en Europe, j'ai parlé de cette profanation et de la facilité de faire rétablir ces deux tombeaux, avec aussi peu de succès que j'en avais eu auprès du patriarche de Jérusalem.

Quoique je n'aie nullement le projet de m'établir juge de la longue querelle de l'église grecque et de l'église latine, je me sens néanmoins plutôt porté à prendre

la défense des catholiques romains, parce qu'ils sont pauvres et persécutés. Cette guerre, dont le Saint-Sépulcre est le champ de bataille continuel, aigrit les moines italiens et espagnols à un point difficile à croire. Leurs rivaux sont riches, et paient journellement le gouvernement turc pour en acheter des priviléges qu'il arrache aux prêtres latins. C'est tantôt un buffet d'orgues qui est déplacé, tantôt un tableau qu'on enlève, quelquefois un refus de chanter une grand'messe; on écrit des volumes à Constantinople sur tous ces différends, et il n'est pas rare de voir un saint religieux mourir de chagrin d'un petit triomphe des Maronites, des Grecs ou des Jacobites. Les colères de ces pieux cénobites me faisaient une peine extrême : je ne concevais pas que de semblables misères pussent être aperçues des hauteurs de la montagne de Sion. Ils se chargent continuellement d'anathèmes les uns les autres, et chacun des partis se console par la conviction du succès qui l'attend dans l'autre monde.

Le gouvernement temporel et spirituel des couvens de la Terre-Sainte réside entre les mains des religieux espagnols. Leur souverain envoyait autrefois de grosses sommes en Syrie. Tous ces établissemens sont sous la protection du Roi de France. Aujourd'hui l'Espagne promet beaucoup; le Roi de Portugal offre des vœux; le Pape bénit la Palestine; les autres souverains permettent à peine de faire des quêtes dans leurs états en faveur du Saint-Sépulcre.

Les Pères de la Terre-Sainte (1) ont des dettes et des ennemis : je les ai trouvés en guerre ouverte avec plusieurs personnes. Ils poursuivaient vivement M. Pillavoine, consul général de France en Syrie, auquel ils reprochaient de n'être pas assez bon catholique; le consul se plaignait, de son côté, du peu d'affection des moines pour la France, et de la profusion d'écussons espagnols, portugais et autrichiens, dont ils couvrent leurs murailles. On voit que ce procès était de part et d'autre une sorte de passe-temps.

Si j'ai trouvé des modèles de vertu parmi les religieux de Jérusalem, j'y ai rencontré, comme par-tout, des prêtres beaucoup trop occupés des affaires de ce monde. Cependant, si les religieux qui composent les couvens de la Terre-Sainte ne sont pas également recommandables, je n'ai découvert chez aucun d'eux les turpitudes et l'avidité dont M. de Volney les accuse : voilà le seul point sur lequel il me serait impossible d'être d'accord avec cet écrivain, d'ailleurs si exact et si profond. Personne ne mérite moins d'être voué au mépris de l'Europe que les religieux qui nous reçurent au couvent du Saint-Sépulcre : leur pauvreté n'est que trop réelle, et leur courage est trop cruellement éprouvé. Peut-être l'état des choses, les principes des hommes, sont-ils fort changés depuis trente ans : dans cette dernière hypothèse, je puis seulement affirmer que la réforme est complète. Le Père révérendissime, Antonio Salvator, est Maltais, jeune, d'une santé faible, d'un caractère conciliant et doux; mais le pouvoir est tout entier entre les mains du procureur général, le P. Clemente Perez, Espagnol, d'un esprit ferme et décidé : tous les Castillans se réunissent à lui; ils sont d'une obéissance et d'un dévouement à toute épreuve.

(1) Ils sont de l'ordre de Saint-François, j'en ai laissé quarante à Jerusalem, six à Bethleem, autant à Nazareth, quatre à Rama et autant à Jafa.

Je sortis de Jérusalem, le 25 novembre, par la porte d'Éphraïm, pour aller visiter les sépulcres des rois. Ils sont situés à deux milles de la ville, dans une carrière de trente pieds de profondeur, carrée, divisée en deux cours par un rocher en forme de muraille, qui me parut avoir quatre ou cinq pieds d'épaisseur; on entre dans la seconde cour par une porte ronde, si basse, qu'il faut se courber extrêmement pour y passer. Les quatre côtés de cette carrière sont taillés perpendiculairement; une ouverture de huit pieds de hauteur et de trente de longueur environ, pratiquée sur l'un d'eux, s'enfonce de douze pieds dans le rocher. Le côté gauche de cette caverne artificielle présente une porte si étroite, qu'on ne pénètre dans une première chambre qu'en se traînant; cette chambre, qui est petite, est suivie de trois autres : chacune d'elles a une avance en forme d'autel, où les corps embaumés étaient placés. Les portes qui fermaient ces sépulcres, étaient de pierre, ainsi que leurs gonds, qui étaient artistement travaillés. Un gros serpent et d'énormes chauve-souris furent les seules choses que je trouvai dans ce lieu funèbre. On voit à l'entrée du souterrain une frise élégante et de bon goût, sculptée dans le rocher. Je renvoie, pour faire mieux comprendre cette description, à la vue que j'ai faite de ce lieu, dont la destination historique est incertaine; les sculptures du fronton pourraient appartenir à l'époque où Hérode le Grand gouvernait la Judée. Les sépulcres des juges sont assez éloignés de ceux des rois. Des ruines de citernes prouvent qu'on essaya jadis de cultiver l'espace stérile qui les sépare : le rocher paraît presque par-tout; quelques chétifs oliviers croissent dans ses fentes, qu'ils disputent à des broussailles et à des ronces.

J'ai dessiné avec une exactitude extrême ce qu'on nomme les tombeaux des juges, sur lesquels j'aurais à répéter à-peu-près les mêmes détails que j'ai donnés sur les sépulcres des rois.

Jérusalem est la ville des tombeaux; les vallées d'Haceldama et de Josaphat en sont couvertes; les vivans n'y semblent être que les gardiens de ces cendres innombrables : tous les rochers sont creusés pour recevoir des ossemens, et les flancs des montagnes sont chargés de pierres sépulcrales; des inscriptions mystérieuses défendent contre les efforts du temps le souvenir de ceux dont la mémoire fut si vite effacée du cœur de l'homme. Tels sont ces lieux de lamentations, ces vallées de larmes, vastes annales de la mort.

On vous montre, près de quelques vieux oliviers, la place qui fut baignée de la sueur de sang de Jésus-Christ, où lui fut présenté le calice amer des outrages et du trépas; plus haut, le lieu d'où les fidèles croient le voir encore s'élever dans les airs, et laisser après lui une trace lumineuse et brillante. Des marques de pieds humains sont empreintes dans le rocher : le pélerin les considère avec une pieuse confiance; il oublie toutes ses fatigues, toutes ses misères, en appuyant son front chargé d'ennuis sur cette terre des miracles.

Les bazars de Jérusalem, où se trouvent encore quelques négocians, quelques ouvriers, sont voûtés et spacieux; tout annonce qu'au lieu d'être habités comme ils le sont à présent par des gens craintifs et misérables, ces magasins furent jadis la demeure

de ces marchands de l'Asie qui trafiquaient des parfums de l'Arabie, des perles du Gange et des tissus de Lahor. De longues files de chameaux s'engagent sous ces galeries; la foule s'écarte; le chef de la caravane, couvert de son *gilabias* (1) et monté sur le dromadaire favori, salue les passans en appuyant la main droite sur son cœur; les autres lui répondent, le questionnent, et le derviche bénit le voyageur qui se courbe devant lui.

J'allais parfois chez un vieux et riche Juif de Constantinople, pour lequel j'avais eu des lettres de recommandation; il venait mourir dans la ville de David : *Raphaël-Baruch Motro* parlait espagnol avec pureté; sa conversation était piquante; observateur profond, il avait rapporté de ses longs voyages une philosophie douce et tolérante. J'ai rencontré peu d'hommes qui, connaissant aussi bien le monde, en parlassent avec moins d'humeur. Sa maison, qu'il arrangeait avec beaucoup de soin, lui avait coûté cinq cents bourses (2). Le hasard fit alors trouver dans les papiers d'un frère de Baruch Motro, mort à Jérusalem, un marché passé entre le défunt et deux rabbins, et qui assurait à ce Juif crédule une place commode dans le sein d'Abraham pour le prix de huit cents bourses.

Abou-Souan, second drogman du couvent du Saint-Sépulcre, me conduisit dans sa famille : son habitation est fort modeste; je m'y reposais parfois de mes longues promenades. La plus âgée des quatre sœurs d'Abou-Souan avait dix-huit ans; mais en Syrie une femme peut se marier à douze : toutes ces jeunes personnes étaient agréables ou belles. La plus jeune, Angéla, avait treize ans, des yeux superbes, des dents de perles, et une physionomie fine et timide, habituée à se cacher à demi sous un voile. Les femmes chrétiennes de Jérusalem sortent toujours enveloppées dans une mante noire : les plus âgées sont si scrupuleuses sur ce point, qu'il est inconcevable qu'elles puissent se conduire dans des rues étroites et mal pavées. C'est une faveur que d'être admis dans l'intérieur d'une famille chrétienne, d'y voir les femmes à visage découvert, de recevoir d'elles le café, l'eau de rose, la pipe qu'elles chargent d'aloès, qu'elles allument et qu'elles présentent avec grâce.

Nous aurions fort desiré que M. Prévost pût dessiner son panorama de Jérusalem, du haut de la tour de David (qui fait partie d'*el-Qalaa,* la citadelle), ou du moins de la terrasse des Arméniens; mais il fut impossible d'obtenir cette faveur, quoique l'absence du mufti, Laher effendy, pût nous être favorable (3). Abdil-Kerym redoutait le fanatisme du chef des émirs, Omar effendy, que les Francs désignent ordinairement par le titre de *Capo Verde.* On fut réduit à prendre le point central de ce panorama, du sommet du couvent des Pères de la Terre-Sainte. Je faisais à cette époque la vue générale de Jérusalem, prise, dans la vallée de Josaphat, du lieu où les chrétiens supposent que Jésus-Christ, regardant cette ville, prononça ces terribles paroles : *Væ tibi, Jerusalem!* J'eus fort à me louer, dans toutes ces circonstances, de la complaisance des religieux, et sur-tout de l'activité soigneuse des respectables PP. Bayon et Angelo Munnos, tous deux Espagnols. Ces bons religieux venaient le soir causer avec

(1) Grand manteau bariolé de noir et de blanc.
(2) Environ quinze mille francs.
(3) Il venait de partir pour la Mecque

nous dans un petit réfectoire, où ils nous traitaient de leur mieux. J'admirais toujours leur courage, leur abnégation d'eux-mêmes, et la gaieté avec laquelle ils attendaient la nouvelle persécution sous laquelle gémissent à présent les églises de la Palestine.

Rien n'est plus profondément triste que Jérusalem, lorsque le vent du nord, chargé de pluie, siffle à travers les créneaux des remparts, s'engouffre dans les rues désertes, ou gémit dans les cloîtres et les corridors du couvent. J'étais logé dans une chambre froide, éclairée par une petite fenêtre grillée : elle donnait sur un jardin auquel le mur élevé de la ville sert de clôture.

Le climat de Jérusalem est souvent rude pendant l'hiver ; il y tombe parfois de la neige, et le froid y était assez vif lorsque nous quittâmes cette ville. Les religieux me nommèrent chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre. L'épée de Godefroi de Bouillon, dernière relique qui me fut montrée, n'est pas celle qui m'inspira le moins de respect; je me la figurais entre les mains de cet homme fort et juste, qui renversait tout sur son passage : un noble orgueil me rappelait que ce héros appartenait à ma patrie. Ainsi les Français ne parurent jamais en armes dans l'Orient sans l'étonner ou l'asservir.

Mon départ de Jérusalem fut fixé au 2 décembre : je me séparai des religieux avec un secret pressentiment des nouveaux malheurs qui allaient fondre sur eux. Le convoi en bon ordre suivit le chemin de la vallée de Térébinthe : la journée, d'abord nébuleuse, devint très-belle. Arrivés au village de Jérémie, chef-lieu des Arabes d'Abou Goch, nous y trouvâmes cette nombreuse *qabyleh* (1) presque entièrement réunie : on nous offrit du miel, du lait de jument aigri; nous goûtâmes de tout pour ne pas mécontenter nos hôtes. Je dus ce bon accueil à l'amitié d'Ibrâhym Abd-el-Rahmân, frère d'Abou Goch, chef de cette tribu : notre liaison s'était formée chez le gouverneur de Jérusalem; il avait insisté pour me faire visiter son établissement au désert. Ibrâhym habite parfois Keryet-Lefta, ou le vallon d'el-Byr.

La différence de température est extrême entre les montagnes de la Judée et le rivage de la mer : l'hiver était à Jérusalem, et le printemps à Jafa. Nous aimions à respirer le parfum qu'exhalaient les jardins d'orangers et de citronniers qui précèdent Jafa sur la route de l'ancienne Arimathie. Ces jardins sont plantés sans ordre et sans art; des ruisseaux coulent parmi des rangs d'arbres pressés les uns contre les autres; des fleurs, des fruits, chargent les branches, les courbent, et se rafraîchissent dans cette eau dont le murmure est si doux; de beaux palmiers s'élèvent comme des minarets au-dessus de cette forêt embaumée. On ne saurait se faire une idée du plaisir que l'on éprouve à s'enfoncer dans ces bosquets, quand les yeux se sont promenés toute la journée sur une plage brûlante, quand l'oreille n'a été frappée que par les cris aigus et continuels de cette populace arabe, qui semble être toujours menaçante et révoltée.

Mehemet, aga de Jafa, prévint ma visite par un présent qu'il m'envoya, et qui était composé de quatre agneaux, de riz, de blé, de volaille, de sucre et de café. J'allai

(1) Tribu, famille. Les Arabes donnent communément aux habitans d'un pays le nom de fils de ce pays : ils nomment *Ouldd Masr* les Égyptiens, *Ouldd Châm* les Syriens, &c. Les pères ajoutent ordinairement à leur nom celui de leur fils premier né : ils disent ainsi *Mohamed Abou Qâsem*, Mohamed père de Qâsem.

le remercier : il me reçut dans un pavillon qu'il venait de faire construire sur le bord de la mer; ses manières furent cordiales, polies, et les meilleurs rapports s'établirent entre nous. Cet aga, Circassien d'origine, est âgé de quarante-cinq ans : amené fort jeune à Constantinople, il fut acheté par Gezzar, pacha d'Acre, qui le plaça parmi ses mamlouks. Chargé de quelques missions difficiles, Mehemet s'en acquitta en homme intelligent; sa bravoure fit le reste. Nommé gouverneur de Jafa depuis la mort de son patron, il vise à l'indépendance, et peut-être même aspire-t-il au gouvernement général de la Syrie. Cet homme, d'une belle figure, actif, adroit, dur jusqu'à la férocité, est capable de revêtir toutes les formes pour atteindre à son but. Mehemet Aga, qui fait cultiver à son profit les territoires de Jafa, d'Ascalon et de Gaza, s'est exclusivement emparé du peu de commerce de cette contrée : sans cesse à cheval, exerçant ses troupes, inspectant ses ouvriers, il se charge lui-même de veiller à la sûreté de la ville pendant la nuit. Lorsqu'il parcourt Jafa, suivi des exécuteurs de ses ordres, sa rencontre est toujours funeste pour ceux qui cherchent à tromper sa vigilance. Mehemet augmente chaque jour sa garde, fortifie ses remparts, agrandit le port, fait construire des quais : c'est enfin un homme destiné à rappeler Gezzar Pacha, et qui, comme ce dernier, finira peut-être d'une manière tranquille au milieu des nombreuses victimes de sa tyrannie journalière.

Mehemet Aga vivait en assez bonne intelligence avec les religieux du couvent de Jafa, qui sont tous Espagnols. Le Père procureur exerce l'hospitalité avec toute la simplicité évangélique. Le Père curé, Juan Soler, est plus travaillé de l'esprit politique, des intérêts de son ordre, du crédit qu'il tâche de conserver auprès de l'aga : il est lié avec un chrétien syrien, nommé *Elias Basila,* second écrivain de Mehemet Aga. Le P. Soler cherche à faire arriver Elias au premier ministère; il l'appuie, le souffle, l'agite : celui-ci, qui a de l'indolence et de la probité, se laisse faire, et fume deux cents pipes par jour, en attendant la faveur; ce qui n'est pas dénué de philosophie. Le drogman du couvent de Jafa est aussi pauvre et plus obséquieux encore que les autres interprètes, dont on est poursuivi dans les villes de la Syrie : on les trouve toujours à ses pieds, et l'on ne peut arracher l'ombre d'un renseignement qu'après avoir, au préalable, essuyé deux ou trois longs complimens en mauvais italien.

L'aga de Jafa me parlait souvent des armées françaises; il insista pour connaître ce que je pensais des nouvelles fortifications qu'il venait de faire ajouter à celles qui n'arrêtèrent le général Bonaparte que quelques heures (1) : cela le conduisit à me demander des détails sur les derniers événemens de l'Europe. Je le trouvai singulièrement instruit, non-seulement sur les faits, mais encore sur les hommes. Mehemet Aga affectait de montrer une profonde aversion pour les Anglais et les Russes : la réalité de cette inimitié me fut cependant confirmée par les personnes qui le voyaient le plus souvent et le plus intimement. Un matin, je le trouvai assis au milieu d'un quai qu'il faisait terminer : des paysans arabes battaient en mesure une sorte de pouzzolane ou de ciment

(1) Les Français enlevèrent d'assaut la ville de Jafa en 1799; ils pénétrèrent par le quartier des chrétiens, situé dans la partie la plus élevée de la ville, et commirent la faute d'en massacrer un grand nombre, les prenant pour des Musulmans : cette erreur, dont ils témoignèrent ensuite un vif regret, ralentit le zèle de tous les chrétiens de la Syrie, qui attendaient les Français comme leurs libérateurs.

qui devait garnir le pied des murailles opposées à la mer; ces ouvriers travaillaient au bruit de quelques instrumens bien aigres, bien discords, et accompagnaient cet orchestre par des chants tout aussi barbares que son harmonie; ils figuraient ensuite des danses, et sur-tout l'exercice et la marche des soldats européens. On apporta les pipes, le sorbet; nous causâmes ainsi long-temps, entourés de plus de cinquante mamlouks, presque tous échappés au dernier massacre qu'on en a fait au Caire. Mehemet me parla de ses troupes, et appuya beaucoup sur la confiance que lui inspirait le courage des habitans de Nabolos ou Naplouse, l'ancienne *Sichem :* cette portion des montagnes de la Syrie fournit la plus grande partie de la garde de Mehemet. On raconte en effet, de cette tribu d'Arabes, des choses singulières, qui prouvent l'intrépidité la plus féroce. Ils sont ennemis jurés de la tribu d'Abou Goch, l'ancienne Jérémie; *il y a du sang,* selon leur expression, entre ces deux pays, et les individus isolés en sont journellement victimes.

Que de fois, sous ce climat brillant, j'ai regretté les brouillards, le ciel nébuleux de la France! Combien de fois mes yeux se sont tournés tristement vers l'occident! Quand, après avoir rencontré sur tous les visages l'expression de la malveillance, je revenais au couvent de Jafa, cette charité douce et vive des religieux européens consolait mon cœur, le dilatait, lui rappelait ses plus chères affections.

Je partageais ma chambre avec une jeune hirondelle; elle s'établissait tous les soirs sur une cheville du plafond; chaque matin, au lever du soleil, je rendais la liberté à mon amie : peut-être venait-elle de France; peut-être avait-elle quitté un toit que je regrettais.

Un dérangement de santé tout-à-fait subit, la veille de mon départ de Jafa, m'effraya d'autant plus, qu'il me semblait être l'avant-coureur d'une maladie : je me soumis au remède turc; un mélange de café et de punch très-chaud me mit fort heureusement en état de monter à cheval le lendemain matin, quoique je ne fusse pas encore très-assuré de pouvoir continuer ma route. Point de médecins, point de secours d'aucun genre : il faut en Syrie se résoudre à guérir ou à finir selon le vœu de la nature, sans aucune intervention des hommes.

Décidé à traverser la Palestine et le désert pour me rendre à Damiette, je ne me laissai point décourager par toutes les difficultés que l'on opposait à ce voyage. L'aga voulut me donner un homme sûr : Abou Daoud, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, avait habité la France pendant plusieurs années; il en résultait que, lorsqu'il parlait français, j'avais de la peine à l'entendre, et lorsqu'il parlait arabe, on ne le comprenait plus. J'avais en outre pour escorte deux cavaliers, un Arabe de Nabolos et un Africain de Mogador. Toute la ville de Jafa assistait à ce départ. Notre caravane était fort nombreuse; les chameaux, les dromadaires, la garde de Mehemet, encombraient les rues : des janissaires maltraitaient les Arabes, qui poussaient des cris affreux; nos chevaux effrayés se cabraient; et les bons moines, affrontant les injures de cette multitude, se mêlaient à tous ces turbans pour nous faire leurs adieux. Je parvins enfin à me soustraire à cette foule, dont une faible portion était si insolente, et l'autre si misérable et si abjecte.

L'aga de Jafa, dont les chevaux nous conduisirent jusqu'à Gaza, m'offrit en signe de souvenir un cheval arabe, que je refusai : on lui porta en revanche, de ma part, une montre garnie de perles, dont il parut charmé.

Notre sortie de Jafa fut pompeuse; le canon tirait, et des hommes à cheval nous escortèrent pendant une partie de la journée. Nous couchâmes en rase campagne, sous une assez mauvaise tente, à Iabena, l'ancienne *Jamnia*, qui n'est habitée que par quelques Arabes pasteurs. Tout ce pays pourrait être d'une fertilité surprenante; mais la main du despotisme détruit pendant le jour ce que la rosée du ciel fait éclore.

Je quittai bien avant le jour la caravane, qui devait se diriger sur Gaza. Suivi d'un drogman, de mon domestique et d'un mamlouk, j'allai chercher les ruines d'Ascalon : le crépuscule parut bientôt. Un Arabe se joignit à nous près des ruines d'Azoth, jadis si florissante sous la domination des Philistins. Ce Bédouin, errant sans projet, fut charmé de trouver l'occasion d'entendre louer la beauté et la vîtesse de sa belle cavale aux yeux de gazelle; il se penchait sans cesse sur le cou de cet animal charmant, lui parlait comme à un enfant chéri, et le couvrait de baisers. Lorsque nous fûmes arrivés près d'un ravin, notre compagnon me montra *el-Tell*, chef-lieu de la tribu des *Ouahydyeh* (intime alliée de l'aga de Jafa), dont lui-même faisait partie; il s'étendit longuement sur la gloire et la puissance de sa tribu. Malheureusement, on me traduisait d'une façon fort laconique ce que le Bédouin disait d'une manière très-animée.

Nous franchîmes comme l'éclair l'espace de dix-huit milles qui sépare Iabena d'el-Madjedal. Cette bourgade, située à deux milles des ruines d'Ascalon [en arabe *Azqalán*] et de la mer, est assise dans une plaine superbe, entourée d'un rempart de palmiers et de grands aloès. Toutes les haies y sont formées d'une haute charmille de raquettes entrelacées, plus impénétrable que la muraille la plus épaisse. C'est dans ce lieu, c'est dans les plaines d'Ascalon, que les Croisés remportèrent cette victoire signalée contre l'armée du soudan d'Égypte; sa perte fut immense. Cette bataille mémorable a inspiré ces beaux vers à Jean-Baptiste Rousseau :

> La Palestine enfin, après tant de ravages,
> Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
> Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon;
> Et des vents du midi la dévorante haleine
> N'a consumé qu'à peine
> Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon.

J'aimais à les répéter dans ce même endroit où campèrent, il y a peu d'années, d'autres Français qui venaient chercher de nouveaux hasards. Une plaine conduit jusqu'aux ruines d'Ascalon. Cette ville, qui ne compte plus un seul habitant, est située sur un coteau immense, formant le demi-cercle : la pente est presque insensible du côté de la terre; mais l'escarpement est très-considérable au-dessus de la mer, qui forme la corde de cet arc. Les remparts, leurs portes, sont debout; la tourelle attend la sentinelle vigilante. Les rues vous conduisent à des places, et la gazelle franchit l'escalier intérieur d'un palais; l'écho des vastes églises n'entend plus que le

cri du chacal : des bandes entières de ces animaux se réunissent sur la place publique, et sont à présent les seuls maîtres d'Ascalon.

Les Arabes, qui la nomment *Djaurah*, frappés sans doute de sa tristesse imposante, en font le séjour des esprits malfaisans : ils assurent que, la nuit, cette ville est souvent éclairée; qu'on y entend le bruit de voix innombrables, le hennissement des chevaux, le cliquetis des armes et le tumulte des combats.

Non loin de ces monumens gothiques, se trouvent les grands débris d'un temple de Vénus : quarante colonnes de granit rose de la plus haute proportion, des chapiteaux, des frises du plus beau marbre, s'élèvent au-dessus d'une voûte profonde et entr'ouverte. Un puits d'un orifice immense descend dans les entrailles de la terre; des figuiers, des palmiers, des sycomores, voilent en partie ce grand désastre. Quel contraste pittoresque et philosophique que celui de ces ruines grecques disputant d'élégance avec l'ogive et les colonnes accouplées qui supportent le dôme d'une chapelle de la Vierge! Elle dominait ce rivage, et fut sans doute invoquée plus d'une fois au milieu des périls de cette côte orageuse. On lit encore sur l'azur de sa voûte ces paroles écrites en caractères gothiques : *Stella matutina, advocata navigantium, ora pro nobis.*

Les travaux du port sont devenus le jouet des vagues; elles se rompent avec furie et à une grande hauteur sur des rochers, bases inébranlables de ces tours inutiles, de ces créneaux abandonnés. Je ne pouvais m'arracher de ce lieu : j'aurais voulu attendre les ténèbres, qui devaient, ce me semble, repeupler ce séjour lugubre et redoutable.

C'est là qu'habitèrent la force, la valeur brillante; c'est dans Ascalon que l'élégance des temps chevaleresques, la politesse européenne, vinrent s'unir au faste voluptueux, à toutes les jouissances du luxe de l'Orient. C'est là que Dieu, l'amour et la gloire exaltèrent les imaginations au plus haut degré, et enfantèrent ces prodiges qui donnent à l'histoire de ce temps tout l'éclat, tout le charme des fictions les plus élevées de la poésie.

L'Arabe d'el-Madjedal, pressé par la misère, entreprend quelquefois de fouiller dans les sables d'Ascalon; il considère d'un œil stupide la cuirasse jadis dorée que le hasard lui fait trouver; son fils essaie de placer sur sa tête le casque dévoré par la rouille, et soulève avec effort la grande épée du chevalier chrétien.

Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabrâ rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit manes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.
VIRG. Georg. lib. I, v. 494.

On trouve à toute minute des cottes de mailles, le fer d'une lance ou les débris d'un bouclier. Lady Esther Stanhope (1) venait de tenter à Ascalon des fouilles dont le prix l'effraya trop tôt. Une tribu s'était chargée de cette entreprise; mais la protection ruineuse de l'aga de Jafa décida lady Stanhope à renoncer à ce projet.

(1) Lady Esther Stanhope habite la Syrie depuis plusieurs années; elle a fixé sa demeure dans la petite ville d'Antoura, au-dessous du Liban. Ses bienfaits lui ont conquis l'affection des Arabes Bédouins : on assure qu'ils sont très-disposés à la proclamer reine et à la reconnaître pour telle. Une cérémonie, qui ressemblait fort au couronnement de la souveraine du désert, l'attendait à Tadmour, l'ancienne Palmyre, lorsqu'elle est allée visiter ces ruines; mais sa modestie s'est refusée à ce triomphe étrange.

Je n'atteignis Gaza que fort tard. Après avoir traversé, pour y arriver, des forêts de palmiers et de nopals, on trouve, en s'éloignant de la mer, des vallées agrestes, des ruisseaux qu'il faut chercher sous les arbustes odorans qui les couvrent. C'est peut-être là que la noble et douce Herminie rencontra ces bergers, cette retraite, qui n'avaient jamais rien vu de si brillant que son armure, et rien de si agité que son cœur.

Cibo non prende già, che de' suoi mali
Solo si pasce, e sol di pianto ha sete.
. . . .
Non si destò finche garrir gli augelli
Non sentì lieti, e salutar gli albori,
E mormorare il fiume e gli arboscelli,
E con l' onda scherzar l' aura, e co' fiori.
Apre i languidi lumi, e guarda quelli
Alberghi solitarj de' pastori;
E parle voce uscir, tra l' acqua e i rami,
Ch' ai sospiri ed al pianto la richiami.
(T. Tasso, Gerusal. liber. VII.)

Ces campagnes, presque entièrement incultes, sont admirables : une végétation active, puissante, et des palmiers chargés de fruits savoureux (1), montrent la nature redoublant d'efforts sur la frontière du désert. On comprend fort bien qu'on se soit disputé long-temps cette terre fortunée. Gaza (2), élevée sur une colline basse et de forme circulaire, domine cette contrée si riche, si féconde. A la clarté douteuse de la lune, alors cachée par des nuages, je fus étonné de la grandeur de cette ville et des belles lignes du *serây*, de ce palais qui rappelle le règne des Saladins.

Gaza è città della Giudea nel fine,
Su quella via ch' inver Pelusio mena,
Posta in riva del mare; ed ha vicine
Immense solitudini d' arena,
Le quai, come austro suol l' onde marine,
Mesce il turbo spirante, onde a gran pena
Ritrova il peregrin riparo o scampo
Nelle tempeste dell' instabil campo.
(T. Tasso, Gerusal. liber. XVII.)

Je traversais des bosquets de bananiers, je franchissais des arceaux moresques, pour porter à l'aga la lettre de recommandation ou plutôt les ordres de Mehemet de Jafa, son supérieur. Ce maître terrible est si bien obéi, que l'on me reçut très-poliment. Le palais de marbre construit dans le temps des califes, où réside l'aga, a dû être la maison de délices des soudans. Tout y parle encore de ces princes braves et galans, qui prêtaient l'appui de leurs armes à la séduisante Armide. Le gouverneur de Gaza était misérablement établi sur un divan déchiré, au milieu de ces ruines somptueuses. Cependant les murs sont encore incrustés d'azur et d'or, et des arcades de marbre, gracieusement travaillées, laissent arriver les parfums des forêts voisines. L'illusion du soir embellit par-tout ce qui existe, et relève admirablement ce

(1) Les dattes, les oranges, les citrons de Gaza, sont d'un goût exquis et les plus estimés de l'Orient.
(2) En arabe, *Razzé*

qui n'est plus : aussi le lendemain ne trouvai-je plus que les vestiges de ce qui, la veille, avait prêté le plus de charme à mes rêves brillans et chevaleresques.

Après avoir fumé la pipe et bu le café, qui nous furent présentés par de beaux enfans de douze à quinze ans, je fus conduit chez un Grec, premier écrivain de l'aga.

Établis dans une cour, qui nous parut préférable à l'intérieur de la maison, nous dormîmes sous des treilles épaisses. On me réveilla de grand matin : un courrier de l'aga de Jafa m'apportait un présent de très-belles étoffes de Damas ; je n'en fus pas surpris, connaissant ses manières magnifiques et son desir d'être agréable aux étrangers, spécialement aux Français.

Gaza contient à peine maintenant huit mille habitans turcs, arabes et chrétiens grecs. Les palais appuyés contre le rempart sont tout-à-fait déserts. Tout prouve la richesse et l'élégance anciennes, le mauvais goût et la misère du temps présent. La mosquée principale est ornée de quatre rangs de colonnes de marbre africain, couronnées de chapiteaux corinthiens du meilleur goût : tout cela fut évidemment apporté d'Ascalon. Mon hôte me montrait avec respect des débris de murailles sur le sommet d'une colline : il en faisait les ruines du temple renversé par Samson, et marquait plus loin le lieu où cet Hercule des Israélites vint déposer les portes de Gaza. Nous rencontrâmes l'aga partant pour la chasse : il se dirigeait du côté de la mer, qui n'est éloignée que de quatre milles environ. Ce gouverneur était suivi d'un nombreux cortége de mamlouks, et je retrouvai parmi eux les jeunes gens dont la beauté m'avait frappé la veille : j'appris que ces malheureux enfans, couverts d'armes brillantes et montant des chevaux superbes, étaient les favoris de l'aga, dont ils se disputaient déjà l'argent et le pouvoir.

Les Français ne s'emparèrent de Gaza, à l'époque de la campagne d'Égypte, qu'après une action assez vive. Nos ingénieurs firent alors construire une redoute capable de maintenir la ville : j'ai encore vu les restes de cet ouvrage, presque informe aujourd'hui.

Si j'avais été seul, et que j'eusse été sur-tout moins effrayé du prix énorme qui me fut demandé, je me serais sûrement livré aux Arabes de Bâkyr et à des gens connus de Gaza, et je serais allé chercher dans le désert, au sud-est du lac Asphaltite, les ruines des villes des Nabathéens et des Iduméens. L'honorable voyageur Banks visite à présent cette partie de l'Asie, peu connue jusqu'à ce jour : on lui préparait, m'a-t-on dit, pour cette expédition, une escorte de trois cents hommes. Il verra sans doute le désert d'el-Tyh, où Moïse conduisit les Hébreux ; Pharan, et les restes d'Asion-Gaber et d'Aylah, qui servirent (du temps même de Salomon) d'entrepôt au commerce de l'Arabie et de l'Inde.

Le Grec chez lequel j'étais logé, parlait un peu italien ; il jouait la gravité et se donnait des airs d'importance, parce que l'aga ne faisait rien sans le consulter. Je n'ai jamais rencontré, même chez les autres drogmans, une indolence qui pût être comparée à celle de cet homme. J'ignore comment se traitent les affaires du gouvernement ; je le voyais sans cesse fumant sa pipe et roulant dans ses doigts les grains d'un chapelet d'ambre.

Il est impossible de se figurer l'embarras, les tourmens d'un malheureux voyageur obligé de perdre des journées entières pour l'expédition d'un *bouyourdik* (1). Les agas, les émirs, les truchemens, les chameliers, s'entendent tous pour le faire languir, et ce n'est qu'à force d'argent qu'il parvient à obtenir les choses les plus simples et les plus faciles.

On évaluait alors à trois mille bourses les sommes annuelles que la Syrie devrait payer au *khazneh,* trésor du sultan; ce qui représente environ trois millions deux cent mille francs de notre monnaie. Alep, Tripoli, Saint-Jean-d'Acre, seraient ainsi les lieux les plus imposés. Les Musulmans ne paient rien; les Chrétiens, les Maronites, les Druses, les Juifs, sont seuls considérés comme *rayâs,* sujets immédiats. Le *kharadj*, impôt auquel ils sont assujettis, forme une capitation régie distinctement, et dont ils sont comptables aussi envers le trésor du sultan. La Syrie pourrait verser dix millions à Constantinople ; cette province, accablée d'impôts, paie effectivement plus de trente millions de notre monnaie, qui sont dévorés par les pachas, les motsallams, les agas et leurs agens. En réunissant toutes les troupes soldées par les pachas de Damas et de Saint-Jean-d'Acre et par l'aga de Jafa, on trouverait à peine huit mille hommes, sur lesquels on ne peut compter que deux mille fantassins, tous métoualis ou moghrebins.

Je quittai Gaza le 9 décembre, après avoir essuyé toutes les contrariétés qui pourraient le plus décourager d'un voyage déjà pénible par lui-même. Je refusai des escortes armées; mais j'obtins des chameaux, des dromadaires, et un chef de chameliers, qui ne me fut recommandé, parmi beaucoup d'autres, que par la noblesse et l'honnêteté de sa physionomie. Abd-allah d'el-Arych ne trahit pas l'opinion que j'avais conçue de lui : cet homme, simple et bon, nous fut d'un grand secours. Les préparatifs de notre départ rassemblèrent à notre porte, selon l'usage, toute la canaille de Gaza : les plus hardis nous chargeaient d'injures, quelques pierres avaient été déjà lancées; mais la menace d'une décharge de nos armes à feu calma bientôt cette populace, la plus insolente de la Syrie. Nous montâmes sur nos dromadaires au milieu des cris des Arabes conducteurs. On aurait pu croire, à la fureur de tous ces gens armés, qu'ils allaient s'entre-tuer : il n'en était rien; à peine s'agissait-il d'une courroie, d'une corde ou de quelques médins : lorsque le plus faible était traîné par la barbe sous les pieds des chameaux, les janissaires survenaient, faisaient pleuvoir sur les combattans une grêle de coups de bâton, et tout rentrait dans l'ordre.

Assez inquiet d'abord de l'allure du dromadaire (2), qui me paraissait devoir être incommode pendant une route aussi longue, je finis cependant par en trouver le mouvement supportable; j'étais assez passablement établi sur cet énorme animal, si docile, si doux, dont le pas est d'une sûreté extrême : mais j'eus plus de peine à m'habituer au râlement affreux de cette pauvre bête, toutes les fois qu'on la forçait de se coucher pour me donner la facilité de monter sur son dos ou d'en descendre.

On s'arrêta au milieu des bruyères, à dix heures du soir : chacun s'empressait à ramasser du bois sec; nous allumâmes du feu tout près d'un monceau de cendres

(1) Sorte de passe-port ou de laissez-passer.

(2) Surnommé, par les Arabes, *le navire du désert.*

qui indiquait le passage d'une autre caravane. Je n'avais traversé que d'immenses plaines incultes; plus de palmiers, plus de sycomores : la monotonie de ce lieu désert n'était variée que par des ravins argileux et les lits de torrens desséchés. Je n'entendis pendant toute la soirée que le cri des chacals (1) : nos gens tirèrent des coups de pistolet pendant la nuit pour écarter ces désagréables voisins, qui se promenaient par bandes autour du bivac. Je n'en dormis pas moins bien, et je ne fus réveillé, à quatre heures du matin, que par le chant de prière des chameliers. La caravane se composait de neuf personnes : quatre montaient des dromadaires; les bagages, l'eau, les vivres, étaient portés par cinq chameaux : nos Arabes nous précédaient à pied.

Je voulais aller coucher le soir à el-Arych : la journée était longue, et le chemin fatigant. Nous traversâmes des collines et des vallées d'un sable fin, mouvant, et d'une blancheur éblouissante, sans découvrir aucune trace de végétation : par-tout, à notre approche, de gros rats se réfugiaient dans les trous dont le sable est rempli. A midi, le soleil était brûlant et la chaleur presque insupportable. Nous rencontrâmes quelques Arabes pasteurs auprès du tombeau d'un santon : ils buvaient avidement de l'eau saumâtre qu'ils puisaient dans une citerne à demi éboulée. Quelle misère ! quelle maigreur ! quel air de souffrance ! Cette tribu, indépendante il y a peu d'années, fut poursuivie et soumise par l'aga de Gaza : les femmes et les enfans sont demeurés prisonniers dans cette ville, et répondent à l'aga de la fidélité des hommes de la tribu, auxquels il a confié la garde de ses troupeaux.

Descendus vers les bords de la mer, nous suivîmes le rivage pendant près de six heures. On aperçut enfin les palmiers d'el-Arych long-temps avant de les atteindre. El-Arych n'a qu'un petit fort, entouré de chaumières enfouies dans le sable; mais sa forêt de palmiers est de la plus grande magnificence : ce fut sous leur dôme agité par la brise du soir, que nous oubliâmes les fatigues de la journée. Les ténèbres viennent reposer les yeux; le calme et la fraîcheur de la nuit sont d'une inconcevable douceur : l'ame retrouve des forces, et le corps reprend de la vigueur et de l'élasticité.

Les Arabes de cette contrée sont encore fort occupés du souvenir des Français : ils nous indiquaient les différentes positions qu'avaient occupées nos troupes, les lieux où s'étaient livrés les combats les plus vifs, et jetaient au vent des poignées de sable pour figurer le nombre des morts. On nous apporta du poisson, que nous fîmes cuire tant bien que mal, et des dattes fraîches d'un goût exquis.

Deux heures de marche sur le rivage de la mer conduisent à un puits dont l'eau est trouble, mais passable : nos outres furent remplies, et nous dirigeâmes notre caravane par les montagnes vers le grand désert. On ne traverse plus dès-lors que des sables coupés de collines très-basses, ou des plaines à perte de vue, couvertes d'une croûte saline d'une blancheur éblouissante. L'horizon ne présente que des dunes mouvantes, à la surface desquelles les diverses directions des vents impriment des formes variées : elles offrent des cannelures très-régulières, des festons, et le plus souvent des ondes comme celles que la mer dessine sur le rivage. L'eau de la Médi-

(1) Chacal, *canis aureus.*

terranée arrive par des vallées, quand les vents du nord dominent; et ce qui reste de ses eaux dans les plaines les plus basses, forme d'immenses salines naturelles. On ne trouve que de loin en loin de petits bouquets d'une bruyère noirâtre, épineuse : des troupeaux de gazelles se laissent à peine apercevoir à l'horizon. Quelques lièvres, dont l'œil aurait pu suivre la course pendant près d'une lieue, et quelques tortues se réfugiant lentement dans leur retraite, voilà les seules distractions du désert.

Jamais le chant d'un oiseau n'égaye ce paysage d'une imposante monotonie : le silence le plus profond n'est interrompu que par l'éclat du tonnerre ou le bruit sourd de l'ouragan.

L'Arabe nous montrait, sur le monticule de sable blanc qui s'opposait sur un ciel bleu-foncé, la trace récente de la bête féroce qui venait de le traverser avec ses petits, peut-être peu de minutes avant notre passage. Nous ne rencontrâmes que deux caravanes : des femmes arabes suivaient à pied la dernière, portant leurs enfans sur les hanches et un vase sur leur tête; les maris étaient entièrement nus, à l'exception des reins, que couvrait une ceinture de cuir à laquelle était attaché un petit morceau d'étoffe le plus exigu possible.

L'Arabe du désert vaut bien mieux que celui qui habite les villes; hospitalier, fidèle à sa parole, il sent tout le prix de son indépendance. Le Bédouin traverse sans envie les bazars du Caire et de la riche Damas; on ne le voit dans aucune circonstance se débattre contre sa destinée. L'homme civilisé attend toujours de la vie ce qu'elle n'a jamais pu lui donner; il essaie, dans son inquiétude, de remonter avec effort le cours d'un fleuve rapide, que l'Arabe descend avec résignation. Tous ceux que nous trouvâmes sur notre route, nous abordèrent avec la plus confiante bienveillance; leur main droite était appuyée sur leur poitrine, et ils nous offraient des vœux religieux : *Dieu est grand, il protégera votre voyage et le nôtre*, était la formule ordinaire de leurs souhaits. *Allah kerym* et *In châ Allah* terminaient cette conversation, qui avait commencé par des *salem* multipliés, les saluts de paix. Le soir, mes gens dressaient notre tente. Le repas était très-court : on se couchait à huit ou neuf heures, pour partir le lendemain à trois heures du matin. La chaleur qui régnait pendant le jour, était encore augmentée de toute l'action de la réverbération du soleil sur ces plaines de sel : la température ne pouvait être comparée qu'à celle d'une journée très-chaude du mois d'août dans le midi de la France. L'humidité des nuits fait éprouver ensuite le froid le plus pénétrant : ces rosées sont parfois si abondantes, qu'il devient très-difficile d'allumer du feu; notre tente était aussi mouillée le matin que si on l'avait trempée dans l'eau. Pour me reposer de l'allure de mon dromadaire, je montais souvent une petite jument arabe de trois ans, véritable modèle de beauté, de vîtesse et de douceur : elle était si caressante et si apprivoisée, qu'elle venait le soir appuyer ses beaux naseaux sur mon épaule et prendre sa part du souper.

Après leur repas, nos Arabes s'asseyaient en rond, et chacun à son tour racontait une histoire : on jugeait aisément de l'intérêt du récit par les physionomies de ceux qui l'écoutaient.

Un soir ils me parurent plus attentifs et plus émus; j'en voulus connaître la cause, et j'obtins d'Abou Daoud, notre interprète, la traduction d'une histoire qui devait être bien plus touchante dans la bouche d'Ibrâhym d'el-Arych. « Seigneur, me dit le drogman, » je l'ai entendu raconter plusieurs fois par un religieux de Jafa : je suis presque certain » de la dire aussi bien que lui. »

Histoire d'Ismayl et de Maryam.

Dans les démêlés continuels qui divisaient les Arabes du désert et le motsallam de Jérusalem, les gens de ce dernier firent prisonnier, dans une embuscade, près de la vallée de Beqâa, un jeune cheykh déjà connu par sa bravoure et sa hardiesse; il se nommait Ismayl, fils d'Ahmed, fils de Bâhir : son père était chef de la tribu des *Ouahydyeh*, l'une des plus considérables de Barr el-Châm (1). Ismayl se défendit avec le courage des lions, qu'il attaquait souvent dans les sables de Mâan et de Karac. Blessé mortellement, on eut beaucoup de peine à le transporter jusqu'à Jérusalem : il fut déposé dans la cour du palais du gouverneur, couché contre une colonne. La pâleur de la mort couvrait son visage basané, sans altérer la beauté mâle et fière de ses traits; cependant ses membres glacés, roidis, semblaient annoncer que celui qui fut le rempart du désert et la terreur de la Syrie, allait bientôt cesser de vivre : son sang coulait pourtant encore; et ce que la pitié n'a pas fait, est inspiré par un sordide intérêt. Le motsallam, espérant une rançon considérable du fils unique du cheykh des *Ouahydyeh*, fit appeler le drogman du couvent de la Terre-Sainte, qui passait pour un médecin habile. « Hakim (2), lui dit-il, puisque tu as reçu du ciel le don de guérir » les hommes, et que ce peuple voit en toi un second Averroès, je te confie ce pri- » sonnier, si tu crois pouvoir lui conserver la vie; qu'il soit emporté dans ta demeure. » Jure que tu me représenteras cet esclave le 20.e jour de la lune de schowal : si tu » y manquais, s'il échappait à ta surveillance, ta tête répondrait de cette trahison. Rends- » le à la vie; la moitié de sa rançon sera le prix de ce service. »

Le drogman s'inclina, visita les plaies du cheykh, et dit, en portant la main successivement sur sa poitrine, sur sa barbe et sur son front : « Seigneur, il sera fait ainsi que » tu l'ordonnes : livre-moi cet esclave, et je tâcherai de te le rendre valant toute la rançon » que ta justice doit en espérer. »

Le mourant fut transporté dans la maison du drogman, qui se nommait Youhannâ ben Temym. Le feu de la charité animait le cœur de cet homme chrétien : il habitait près de la porte de Saint-Étienne, sur la voie Douloureuse, et le jardin de sa maison était formé de l'éboulement d'une muraille de la piscine probatique, jusqu'au fond de laquelle il descendait.

Maryam, la plus belle des filles de la Palestine, entendit frapper à coups redoublés ; reconnaissant la voix d'Ebn-Temym, son père, elle ouvrit cette porte, barricadée comme celle de tous les chrétiens à Jérusalem, et ne vit pas sans surprise entrer des sâys

(1) La Syrie.

(2) Docteur, médecin.

portant le corps inanimé du jeune cheykh. Ma fille, dit le drogman, je t'amène un malheureux; et dès-lors la compassion se peignit sur le visage céleste de Maryam. « C'est le chef le plus redoutable de ces Bédouins, le fils d'Ahmed, cheykh des *Oua-» hydyeh.* — Quoi! si jeune, dit-elle, et c'est lui qui se rendit si terrible aux Bethléé-» mites! O mon père, pardonnons-lui; rappelle-toi l'histoire du Samaritain. Si ton art » pouvait sauver cet infortuné! — Va, cours, lui répondit Ebn-Temym, apporte du » baume de zaqqoum et des bandes de lin. »

Elle vole. On dépose Ismayl sur le modeste divan du drogman. Maryam a préparé la compresse : à genoux, elle soutient dans ses bras la tête défaillante du jeune homme; elle attend l'opinion que son père va se former de l'état d'Ismayl. Hélas! un dernier soupir est près de s'exhaler de sa bouche; les battemens animés du sein de la jeune vierge ne rallument pas pour lui le flambeau de la vie. Maryam épie le moindre mouvement, la plus faible étincelle : c'est la première fois qu'elle regarde un homme; elle contemple avec une pitié ardente les yeux fermés du Bédouin, dont les longues paupières noires dessinent leur ombre sur des joues éteintes. Une large blessure a brisé la poitrine d'Ismayl; Ebn-Temym la croit mortelle : Maryam frémit; elle serre contre son cœur le triste fardeau qu'elle soutient. Cet homme souffre, il ne lui est plus étranger : une de ses mains contient l'appareil destiné à étancher le sang qui coule avec abondance sur le barnous et le turban déroulé du Bédouin. Ses larmes, qu'elle ne peut essuyer, inondent le front du jeune homme : ce baume puissant l'aurait réveillé du dernier sommeil; il ouvre les yeux, il les fixe sur cette beauté touchante. Troublé par la fièvre qui le dévore, « Mahomet, dit-il, suis-je enfin dans ton divin paradis!..... — » O Vierge, mère du vrai Dieu, s'écrie Maryam, il vit encore! que ton nom soit béni: » soulage ce pauvre infidèle, car nous ne pouvons rien sans toi. »

Pendant tout le temps de cette longue maladie, Ebn-Temym et sa fille ne quittèrent pas un instant le fils d'Ahmed. Il voyait sans cesse, presque jour et nuit, l'expression de la plus douce pitié embellir les traits de Maryam; des paroles de bonté présentaient l'espérance d'un meilleur avenir à ce jeune homme ardent, moins accablé par ses maux que par la honte de l'esclavage.

Cependant Ismayl reprenait des forces, et son cœur payait avec usure la dette de sa vie. L'amour et la reconnaissance remplissaient son ame. Dès qu'il put marcher, Maryam le conduisit sous le sycomore dont les branches ombrageaient la maison et le jardin d'Ebn-Temym; assis à côté l'un de l'autre, elle se plaisait à lui faire raconter les guerres de sa tribu, la vengeance des *Ouahydyeh* contre le perfide Gezzar, et les détails de sa famille et de ses plaisirs au désert. Le soir les surprenait dans ces longues et douces distractions; ils n'en étaient réveillés que par le chant des *mouezzin,* qui, du haut des minarets de la riche mosquée d'el-Harem, appelaient les Musulmans à la prière.

« Maryam, lui disait l'Arabe, tu me fais oublier mon père, le Prophète et ma tribu. » Au milieu de ces murs sombres, élevés, d'où je ne puis voir le ciel, tes yeux sont » devenus la seule étoile que je veuille suivre. Ou mes os deviendront une cendre

» légère dont se jouera le vent d'yamyn, ou je planterai pour toi la tente nuptiale au » désert; mon père et ma mère tressailleront de joie à ta vue ; tous les *Ouahydyeh* » baiseront le bas de la robe d'Ebn-Temym, et les jeunes filles de la qabyleh se disputeront l'honneur de laver la poussière de vos pieds. » Maryam, attendrie et troublée, lui répondait qu'elle était chrétienne, que tout dans la vie les séparait. « Hélas ! la » mort, ajouta-t-elle avec un cruel pressentiment, la mort sera peut-être moins » injuste. »

Sur ces entrefaites, le pacha de Damas, jaloux des trésors du motsallam de Jérusalem, l'appelle à son divan, lui reproche ses rapines, et fait tomber cette tête dont un seul regard épouvantait, la veille, toute la Judée. Un favori du pacha obtint le gouvernement de Jérusalem, et voulut payer cette faveur à son patron par un présent digne de lui; il frappa d'une avanie le couvent du Saint-Sépulcre et ceux des Arméniens et des Grecs : vingt Juifs des plus riches moururent sous le bâton des chiaoux. Toute la ville de Jérusalem était dans le trouble et la consternation. « Écoute, fils d'Ahmed, dit le drogman au cheykh confié à sa garde : lié par un » serment sacré envers le dernier motsallam, je n'ai rien promis à celui qui lui » succède; si tes forces te le permettent, profite de la confusion dans laquelle se » trouve cette ville; sors demain, au coucher du soleil, par la porte de Naby Daoud; » cache-toi dans les grottes d'Haceldama, les sépulcres t'offriront un asile sacré; dirige » ensuite prudemment tes pas vers le désert. Que Dieu, qui t'envoya dans ma maison, » protége ta fuite, et qu'il te donne de longs jours, comme à ceux dont le sang coule » dans tes veines. » Maryam rougit à ces paroles; le breuvage qu'elle apportait, échappa de ses mains.

« O mon père, dit Ismayl, comment veux-tu que je m'éloigne de vous, lorsque le » péril menace ceux que mon cœur ne quittera jamais? Abd-allah, cet homme cruel, » persécute à présent les grands de Jérusalem; mais, quand ce nouveau motsallam » aura sacrifié les dromadaires, sa main égorgera les brebis et tondra le faible agneau. » Il se souviendra du combat de Tibériade, lorsqu'on lui dira qu'Ismayl est prisonnier, » et aucune rançon ne racheterait ma vie : il y a du sang entre nous et les enfans » de nos enfans. Bientôt Abd-allah te demandera compte de l'esclave; et ta bouche, » fille de la vérité, que pourra-t-elle lui répondre? Fuyons plutôt ensemble; ou, si tu » me jures ta foi, j'irai vers mon père; il s'approchera de Pharan avec les enfans de » sa tribu, doux comme des gazelles, courageux comme des lions, et j'amenerai un » chameau docile, que Maryam conduira sans peine. Vous viendrez vous réunir à » nous à l'entrée de la vallée de Gaza, et des cris d'allégresse vous accueilleront chez » les fils des *Ouahydyeh*. Nous resterons à vous attendre pendant les trois derniers jours » de la lune de sepher, et je veillerai sans cesse sur les hauteurs d'Ébor pour découvrir » votre arrivée. »

« Mon père, dit Maryam en embrassant ses genoux, l'offre de ce jeune homme est » une inspiration du ciel : j'étais prosternée hier devant l'autel de la Vierge, et mon » cœur devinait tout ce qu'il nous propose. Fuyons les premiers coups de ces barbares;

» la main de Dieu dissipera ensuite cet orage; ce Dieu puissant regardera son peuple » en pitié : mais, je t'en conjure, partons sans perdre de temps. »

Ebn-Temym, frappé de la sagesse de ces paroles et de la douleur de sa fille, se rendit à sa prière. Tout était convenu, toutes les mesures étaient prises; Ismayl leur adressait déjà le souhait du départ. « Puissiez-vous desirer la vue du camp d'Ahmed » fils de Bâhir, comme le voyageur fatigué desire celle de l'oasis! » Mais ce doux projet fut bientôt détruit : le tumulte était devenu tel dans les rues de Jérusalem, que jamais Ebn-Temym ne put se décider à laisser partir son hôte; il l'obligea même de se cacher sous les voûtes de la citerne, et d'attendre un moment plus favorable. Après cette précaution, il remontait plus tranquille auprès de Maryam, lorsque des spahis vinrent le saisir. Dénoncé par de perfides Grecs, il fut conduit chez le motsallam; sa fille ne le revit plus.

On s'empara du peu que possédait Ebn-Temym. Maryam éplorée courut se jeter aux pieds du supérieur des religieux de la Terre-Sainte, pour le conjurer de réclamer son père. Des soldats entouraient le monastère et menaçaient les religieux. « Ma fille, » dit le révérendissime à Maryam, Notre-Seigneur nous frappe d'une grande plaie, et » vous êtes une des victimes les plus éprouvées; offrez vos douleurs à celui qui, dans » ce même lieu, en a bu volontairement le calice jusqu'à la lie : fille de Jésus-Christ, » votre père n'est plus. »

L'infortunée ignorait cette perte funeste : elle tomba privée de mouvement. Lorsqu'elle reprit l'usage de ses sens, quelques femmes chrétiennes l'entouraient, et s'opposaient en pleurant à ce que Maryam fût conduite chez le gouverneur. Cet homme, informé de la beauté de cette jeune fille, desirait offrir au pacha de Damas une odalisque digne de lui. Les prières et l'argent des religieux suspendirent cette poursuite pendant quelques heures. Ils espéraient soustraire la jeune chrétienne à toutes les recherches, en la confiant à des femmes pieuses de Bethléem; mais on apprit le soir que cette ville était aussi livrée aux fureurs des Métoualis. En même temps on eut avis que le couvent de Jérusalem et l'église du Saint-Sépulcre devaient être forcés le soir. Dès ce moment, chacun ne pensa plus qu'à la fuite. Les femmes, les enfans, furent cachés dans les souterrains profonds des tombeaux des rois et des juges. Des chrétiens courageux franchirent les murailles; ils enfouirent les reliques les plus précieuses, les vases sacrés, sous le sable de la grotte de Jérémie ou dans les profondeurs de Siloé.

Abattue, consternée, sans conseil, sans asile, Maryam revient vers Ismayl, qu'elle trouve consumé d'inquiétude. Il frémit de rage, il ne respire que vengeance, en apprenant la mort d'Ebn-Temym, en voyant le désespoir de sa fille. « Si Dieu me laisse » quelques forces, lui dit-elle, c'est pour t'engager à partir. J'ai tout confié au Père du » couvent : Yousef, un des janissaires chargés de la défense des religieux, gagné par » eux, favorisera ta fuite; il a consenti à se cacher dans les ruines de Béthanie, » où les Arabes de Siloan lui fourniront un chameau. Voici la nuit, gagne la vallée de » Josaphat; tu trouveras ton guide, il doit t'attendre jusqu'à la neuvième heure. Que » Dieu bénisse ce voyage et qu'il accompagne tes pas! Souviens-toi quelquefois d'Ebn-

» Temym et de sa malheureuse fille. — Tu ne me suivrais pas, dit Ismayl, et tu me » proposes de fuir! — Je suis chrétienne; il ne m'est pas permis d'être ton épouse : » mais, si tu m'aimes, Ismayl, sauve ta vie, sois heureux au désert; Maryam trou- » vera toujours un refuge près du tombeau de son Dieu. » Puis, reprenant son courage, elle ajoutait d'une voix entrecoupée par ses larmes : « La seule douleur que » je ne pourrais supporter, serait celle d'oublier mes devoirs, ou de te voir perdre la » vie : je saurai résister à tout le reste. — Tu n'as pas cru que je partirais, dit Ismayl » d'un air sombre, en quittant ses armes et son manteau : je ne t'ai pas donné le droit » de soupçonner le fils d'Ahmed d'une insigne lâcheté. Voudrais-tu m'éprouver? Et que » m'importe la vie loin de ce que j'aime! Que viens-je d'apprendre? tu pourrais donc » vivre loin d'Ismayl! Je reste, et j'atteste le Prophète que rien ne m'arrachera d'auprès » de toi. — Tu restes, s'écria Maryam, et la mort qui te menace! — Je la méprise, » dit Ismayl.— Et ton père qui t'attend, et la tribu qui te redemande! — Je reste, répéta- » t-il de nouveau. — Malheureux, reprend Maryam, ne sais-tu donc pas que je ne » pourrais te survivre? — Mais du moins je mourrai le premier », dit Ismayl. Ces derniers mots, prononcés avec tout l'accent de la passion, eurent toute sa puissance : ils décidèrent du sort de Maryam.

« O mon Dieu! que faut-il faire? s'écria la jeune fille en tombant à genoux. » Puis-je quitter cette terre arrosée du sang de mon père? dois-je laisser périr Ismayl? » Que suis-je donc, pauvre orpheline, pour le sacrifier ainsi? Si mon père vivait, un » devoir sacré m'attacherait à lui; mais, seule au monde, isolée, sans appui, je ne » tiens à personne. Une famille nombreuse pleurerait Ismayl, et je pourrais consentir » à sa mort! Qu'importe le sort de Maryam! il vivra, il peut encore être heureux. » Ismayl, sauve ta vie, prends la mienne, je pars avec toi. Pardonne, ô Vierge sainte, » pardonne; et si nous sommes coupables, ne punis que moi seule. »

Il n'y avait pas un moment à perdre : guidés par le feu de l'incendie qui consumait l'hôpital des Arméniens, Ismayl et Maryam traversent avec difficulté les haies d'aloès qui ferment les jardins des environs. Ils arrivent au pied de la muraille d'enceinte de Jérusalem, et la franchissent, aidés du secours de quelques chrétiens, dont ils favorisent aussi la fuite. On pouvait les apercevoir, les entendre; le moindre bruit pouvait les trahir: Ismayl pour la première fois connaît la crainte; ils précipitent leur marche. Maryam, accoutumée à la vie sédentaire des femmes de l'Orient, peut à peine suivre son ami : il la porte dans ses bras. On aperçoit le minaret de Béthanie. Chargé de son doux fardeau, le fils d'Ahmed se croit maître de la destinée de Maryam; elle remerciait encore le ciel, lorsqu'ils arrivent aux ruines. Ils se hâtent de faire le signal convenu : personne ne leur répond, tout est muet; la nuit est obscure, le guide et le chameau ont disparu. Ismayl répète le signal; il cherche en vain, rien ne paraît : la neuvième heure était sans doute écoulée.

Que faire? Comment traverser soixante milles de chemins rudes, montueux, déserts, sans secours, sans provisions, pour trouver, à la fin de cette route, des sables mouvans, dévorés par l'ardeur du soleil? Tout paraît possible à l'amour : Ismayl

persuade sans peine à Maryam qu'il faut continuer leur voyage. « Je connais, dit-il, » une source à moitié chemin de la terre occupée par ma tribu; nous trouverons » auprès de cette fontaine des dattiers dont les fruits te nourriront. Je te porterai; » il ne nous faut que deux jours pour faire la route : si tes forces t'abandonnent, tu » en retrouveras sur mon cœur. »

L'innocence pure et sacrée les enveloppait de sa robe virginale; elle tempérait l'ardeur de leurs ames; elle y faisait régner cette sainte confiance, charme tendre et religieux du premier amour. Maryam croit aisément ce que lui dit Ismayl : ils s'empressent de quitter ces ruines désertes : ils veulent profiter de la fraîcheur de la nuit pour faire un peu de chemin avec moins de fatigue. Vain espoir! déjà Maryam se sent épuisée de lassitude; ses pieds délicats sont déchirés par les épines. Ismayl voit ses efforts, sa souffrance, et son cœur est brisé. Il la soulève dans ses bras, la porte long-temps; mais il avance lentement sur ces cailloux aigus qui se dérobent sous ses pieds. Le soleil levant leur montre le désert : une plaine immense de sable rougi par les premiers rayons du jour; pas un arbre, pas un abri. Mais cet aspect, loin d'abattre Ismayl, semble ranimer son ardeur; le désert est pour lui la patrie et l'image de la liberté. « O Maryam, dit-il, prends courage : avant la fin de ce jour nous trouverons » la fontaine d'Engaddi, et demain nous serons près de mon père. » Maryam, un peu ranimée par ces paroles, essaie de déguiser ses maux; elle veut marcher en s'appuyant sur Ismayl : bientôt sa pâleur la trahit, elle est près de s'évanouir; Ismayl la reprend dans ses bras. A la fin de cette longue journée, l'Arabe convalescent s'affaiblit aussi, et à peine aperçoit-il à l'horizon la cime des palmiers d'Engaddi : il lui paraît impossible d'y arriver avant les ténèbres, et cependant Maryam est mourante; consumée par la soif, elle peut à peine articuler une parole. C'est pour lui qu'elle meurt! Cette pensée ranime le Bédouin : il marche, s'arrête, marche encore. La crainte de perdre ce qu'il adore, couvre son front d'une sueur froide; tremblant, haletant, il presse son trésor contre sa poitrine oppressée : quelques pas encore, et ils atteindront cette fontaine tant souhaitée. Ils y arrivent enfin, et tous deux sont près de succomber; tous deux, privés de mouvement, demeurent étendus sur le sable.

Ismayl se traîne pourtant jusqu'à la citerne; il puise de l'eau dans ses mains, il en humecte les lèvres de Maryam : elle ouvre lentement des yeux humides de larmes, qu'un faible sourire voudrait vainement déguiser. Inquiète de l'état d'Ismayl, elle ne s'occupe que de lui. « Hélas! dit la jeune fille, sans moi tu ne serais pas ainsi mourant, » épuisé de fatigue. » Elle s'accuse, et veut trouver jusque dans ses sacrifices l'occasion de se blâmer et de plaindre ce qu'elle aime.

Ils se reposèrent pendant une nuit et un jour sous les dattiers. Le soir, Ismayl se plaçait aux pieds de Maryam; il veillait sur elle, tandis qu'au milieu d'un sommeil agité elle prononçait souvent des paroles inarticulées et sans suite. L'Arabe l'écoutait avec un mélange de surprise et de terreur. Le charme doux et merveilleux des nuits de l'Orient semble mettre l'homme en communication avec le ciel : les harmonies de ces heures mystérieuses accompagnent également la plainte de l'être souffrant ou

le cantique de la reconnaissance. Parfois, des lumières soudaines se promènent sur l'horizon comme un char de feu, et colorent d'un rouge pâle et fugitif les nuages légers arrêtés sur les cimes des montagnes : ces vapeurs indécises apparaissent alors comme des intelligences célestes qui défendent les enfans de la terre contre les entreprises de l'esprit de ténèbres. Les fruits savoureux du dattier, une eau pure, ranimèrent bientôt les forces d'Ismayl; la fille de Jérusalem ne recouvrera plus les siennes. Craignant toujours pour la sûreté du jeune cheykh, elle veut partir. Cette troisième journée est moins pénible que les autres : Ismayl emporte de l'eau et des dattes qui rafraîchissent leur poitrine desséchée.

Ils rencontrèrent enfin des Arabes pasteurs, qui, touchés de leurs maux, leur offrirent le lait de leur jument et le pain cuit sous la cendre. Le plus âgé d'entre eux, uni d'amitié avec les Arabes *Ouahydyeh*, voulut être le guide de ces pauvres fugitifs; ils se dirigèrent ensemble vers la vallée d'Harma : le pasteur les aidait à gravir les sommets de Gabar, à traverser le torrent de Soéta et les solitudes d'Hébron. « Ma » fille, disait-il à Maryam, espère en Dieu; c'est lui qui t'a adressée vers nous dans » les pâturages d'Édom. Il m'a enlevé une fille chérie, le seul appui de mes vieux » jours; tu me la rappelles : la douleur aime la douleur. Appuie-toi sur moi, pauvre » roseau; résistons ensemble à la tempête. » Et cependant Maryam pouvait à peine se traîner; déjà ses yeux n'avaient plus de larmes. La vue perçante de l'Arabe lui fit découvrir, le soir, quelques cavaliers placés sur une hauteur : il cacha ses amis derrière un rocher, et courut à la hâte vers ces hommes qu'il reconnaissait pour des Arabes. Dès que les Bédouins purent apercevoir le pasteur, ils descendirent la colline comme l'éclair. « O fils du désert, s'écria le vieillard, seriez-vous des enfans de la noble qabyleh » d'*Ouahydyeh*, reine de Bosor et d'Eblata? — Oui, oui », s'écrièrent-ils tous à-la-fois. Le vieillard, sans leur répondre, retourna auprès d'Ismayl, qui lui confia son dépôt précieux pour voler vers les siens, faire avertir son père, et amener un chameau. Il revint peu d'instans après; et se mettant à genoux devant Maryam, « Ma sœur, lui dit-il, » reprends courage, toute la tribu t'attend, et je veux te rendre un père. »

On plaça Maryam sur une jument douce et légère comme un chevreau : des Arabes aidaient son amant à la soutenir. Elle s'évanouit plusieurs fois avant d'arriver sur le plateau d'Harma, près duquel le vieux cheykh vint à sa rencontre avec sa femme et ses filles. Ismayl lui cria de loin : « Cheykh des *Ouahydyeh*, ô mon père, voici l'ange » qui t'a conservé ton fils! fais tuer en son honneur le chameau nouveau-né, et pré- » sente-lui le pain et le sel. » Ensuite il raconta les malheurs de la fille chrétienne, et des larmes inondèrent la barbe vénérable du fils de Bâhir. Hélas! la mort s'était déjà emparée du cœur de Maryam. Les jeunes sœurs d'Ismayl cherchaient vainement à la distraire : quand on la croyait un peu mieux, elles la conduisaient au puits de Laban; assises sous le figuier, les filles arabes lui racontaient leurs inquiétudes pendant l'absence de leur frère, et tout ce qu'il disait des bienfaits d'Ebn-Temym. Lorsqu'elles revenaient à la tente des femmes, leur mère, qui les attendait avec inquiétude, ouvrait ses bras à Maryam, l'appelait sa fille, et la traitait comme un enfant souffrant et chéri :

elle envoyait chercher à Gaza ce qu'on croyait être agréable ou salutaire pour Maryam. « On est pauvre et ignorant au désert, lui disait-elle ; mais nos cœurs s'ouvrent à » l'amitié, comme les grenades d'Ascalon aux rayons du soleil, qui les colore et les » adoucit. »

Maryam était vivement émue de ces marques d'un intérêt si simple et si vrai. Elle aimait le jeune cheykh : mais sa piété, les terreurs d'une autre vie, si puissantes chez une chrétienne née au pied du mont sacré de Golgotha, tout se réunissait pour troubler son ame ; elle croyait sans cesse entendre la voix de son père, qui l'appelait vers lui, et la fièvre et l'insomnie la consumaient. Ismayl, enivré d'amour, voyait Maryam descendre lentement dans la tombe : irrité contre le sort, il errait autour du camp, et rugissait comme un jeune lion blessé par la flèche empoisonnée du chasseur. Son père le ramenait alors. « Dieu est grand, disait Ahmed, puisqu'il a permis que la » colombe vînt se réfugier dans ma tente. Crois, Ismayl, que c'est un signe de bonheur » pour les *Ouahydyeh :* calme donc ton ame, plus agitée que les flots de la grande » mer. »

Les soins les plus tendres furent inutiles. Un jour, la tête de Maryam tomba sur sa poitrine, un dernier soupir sortit de ses lèvres décolorées, et son ame pure remonta vers le Tout-puissant. Toutes les racines qui faisaient vivre ce faible arbrisseau, avaient été coupées. La mort de son père, des scrupules religieux, un premier amour, tout se réunit pour flétrir cette fleur naguère éclatante de fraîcheur et de beauté. Ismayl demeurait morne, l'œil sec, au milieu des cris de toutes les femmes de sa famille. Le vieux cheykh, abattu, consterné, présida lui-même aux funérailles : il cacha sous des palmiers la dépouille mortelle de la vierge chrétienne, et fit placer sur sa tombe le crucifix que la jeune infortunée n'avait cessé de porter sur son cœur. Les mêmes mots dont on s'est servi pour exprimer tant de fois les regrets cuisans de l'homme, suffiraient-ils pour peindre la douleur d'Ismayl, de cet enfant de la nature, révolté contre ses arrêts barbares? C'était vainement que son père lui présentait lui-même un peu de nourriture, qu'on lui parlait des intérêts de la tribu, et des guerres qui la menaçaient : on n'obtint jamais de lui une seule parole. Cependant le repos de cette grande famille allait être troublé par l'aga de Gaza, et le conseil des vieillards venait de décider une retraite générale jusqu'au désert de Mephaath, derrière la mer Morte, au pays des Moabites. Chacun était occupé de ce départ, lorsqu'au coucher du soleil cet astre parut environné d'une auréole couleur de sang ; le ciel, devenu tout-à-coup jaunâtre, ne donnait qu'une lumière livide et sans ombre ; les oiseaux fuyaient vers l'occident en rasant la terre ; le sol paraissait lumineux, tandis que l'air était terne et opaque ; le palmier immobile laissait tomber vers le sable ses branches flexibles, que le moindre vent élève et secoue dans les airs ; tout se taisait ; la peur régnait sur l'espace ; les cris plaintifs des animaux annonçaient l'approche du terrible *semoum*, ce vent pestilentiel, l'effroi du désert. Ismayl, souriant à l'espérance de ce fléau, embrasse la tombe de celle qu'il aimait ; ses mains écartent le sable qui la couvre ; il a déjà touché, pressé le linceul sur son cœur ; le voile qui enveloppait le visage de la vierge, est soulevé : Ismayl contemple

d'un regard avide ces traits que la mort respecte encore. Maryam paraît sourire à son ami : « Viens, semble-t-elle lui dire, viens, ô mon bien-aimé; quitte la terre des larmes » pour le séjour de la paix. — Oui », s'écrie Ismayl en imprimant ses lèvres sur le front glacé de Maryam, « reçois le chaste baiser de l'époux du sépulcre : ma chaîne va se » briser, nous serons réunis à jamais. » L'infortuné attend avec une joie impatiente la mort, qui doit confondre ses restes avec ceux de l'objet de ses cruels regrets. Bientôt un nuage rougeâtre arrive du côté de l'orient : le souffle de l'ouragan fait un chaos de ce désert tranquille; des vagues de sable se heurtent, les plus hauts dattiers sont déracinés : quelques minutes suffisent pour combler une vallée. Ismayl disparaît dans cette épouvantable destruction. Ah! celui vers qui la prière des cœurs affligés s'élève plus vite encore que l'encens des tabernacles, celui qui juge les pensées les plus secrètes des hommes, voulait sans doute réunir ces deux ames nobles et pures dans la région des joies saintes, éternelles et ineffables.

Nous ne trouvâmes qu'une seule oasis sur la route d'el-Arych à Damiette, celle de Romalé, le soir de la quatrième journée; c'est un bouquet de palmiers, caché dans une vallée de sable. Des cabanes formées de branches de dattier sont placées dans ce triste lieu, où des Bédouins plus noirs encore que tous ceux que j'avais vus jusqu'alors, nous offrirent l'hospitalité. Après les avoir remerciés, nous continuâmes notre route, soutenus par l'espérance d'atteindre, vers le soir, le rivage de la mer. On m'assurait que les bateaux de pêcheurs qui sortent du lac Menzaleh, venaient fréquemment sur la côte de Péluse, où j'arrivai à dix heures du soir.

Les choses allaient si vite et si bien dans l'imagination d'Abou Daoud, notre drogman, qu'il croyait se reposer doucement à Damiette le lendemain matin. Il en fut tout autrement : nous ne pûmes jamais traverser sur nos dromadaires un canal qui communique dans ce lieu avec la mer, et que le refoulement des vagues rendait alors impraticable; il fallut coucher sur le rivage. Ibrâhym d'el-Arych retourna vers l'oasis, dont nous étions déjà fort éloignés, pour y chercher un Arabe qui connût mieux ce labyrinthe de canaux au milieu duquel nos conducteurs ne se retrouvaient plus. Ils avaient entre eux des explications assez vives, dont le sens, facile à comprendre, prouvait qu'ils s'étaient égarés, et qu'ils n'espéraient pas que le matin leur apportât des notions plus exactes. Le jour parut enfin; notre chamelier ramenait un Bédouin de la physionomie la plus malheureuse. La mer, agitée par le vent de nord, était devenue forte. Derrière nous, sur la droite, s'étendait le grand désert; sur la gauche, des canaux, des marais couverts d'énormes roseaux, laissaient entrevoir les ruines de Péluse. Des milliers d'ibis d'une blancheur éclatante, rangés les uns à côté des autres, dessinaient toutes les lignes de ces monumens, dont la forme majestueuse frappait pour la première fois mes regards. Des nuées d'oiseaux aquatiques s'élevaient du sein de cette plaine marécageuse. Un épouvantable ouragan avait bouleversé depuis peu la surface de cette solitude; des

trombes de sable, amenées du rivage de Suez, comblèrent des marais et des canaux. Les colonnes de Péluse, et les débris de Farama, qui garde les cendres de Pompée, étaient alors presque entièrement ensevelis.

Le Bédouin, aussi embarrassé que nous, essaya de traverser le canal; mais, au bout de quelques pas, il fut obligé de se mettre à la nage, et les chameliers déclarèrent qu'il serait impossible de tenter le passage.

L'Arabe de Romalé assurait que les eaux diminueraient au coucher du soleil; mais il doutait qu'après avoir franchi un grand nombre de canaux, on pût trouver la plus petite embarcation sur le lac Menzaleh. Il nous rançonnait, et se faisait payer fort cher le moindre conseil, la plus légère tentative. Le soir arriva sans qu'il y eût aucun changement dans notre position : elle commençait à devenir difficile; la nuit fut même assez inquiétante. Les onces et les chacals sont en possession de ce rivage : des feux furent allumés. La mer étant enfin plus calme, on se hasarda, le matin, à effectuer le passage : les plus grands chameaux avaient de l'eau jusqu'à la moitié du ventre; ces pauvres animaux, étourdis par le bruit et le mouvement des vagues, faillirent cent fois nous jeter dans la mer, ainsi que nos bagages. La caravane traversa de la même manière, avec plus ou moins de difficulté, des marais fangeux et profonds. Un Arabe marchait devant et sondait le gué avec le bois de sa lance : il enfonçait dans la vase, avançait, reculait; nous suivions de notre mieux. Un seul homme fut renversé par son dromadaire : il savait nager, et gagna le rivage sans accident. Arrivés péniblement dans l'endroit où les pêcheurs ont ordinairement une baraque, un poste avancé, nous ne trouvâmes personne. Manquant de tout, fatigués de corps et d'esprit, nous commencions à être de mauvaise humeur; chacun était mécontent d'Abou Daoud, qui n'était pas facilement compris par les Arabes, et dont je ne pouvais tirer que des phrases vagues et incohérentes.

La caravane était au bout de ses provisions : les conducteurs demandèrent avec instance qu'on les laissât partir, si l'on ne voulait pas revenir avec eux par le désert. Il était impossible de retenir des gens aux gages de l'aga de Jafa, dont la présence devenait inutile, et qui commençaient à manquer d'eau. Un nouveau Bédouin s'était joint à notre guide, et spéculait, ainsi que lui, sur notre position, dont ils surent tirer un parti assez avantageux. Ils s'offrirent pour aller à la recherche d'un bateau : le prix fut fixé à cent piastres, s'ils parvenaient à ramener le moindre canot. Ils parlaient d'un établissement de pêcheurs distant de quatre ou cinq lieues, et nous étions encore à quatre-vingts milles de Damiette et à une lieue de Péluse. Il fut convenu en outre que la caravane retournerait jusqu'à l'oasis de Romalé, où elle attendrait le chef des chameliers, qui voulut bien demeurer jusqu'au retour des Bédouins. Jean, mon domestique, et M. Linant (jeune élève de la marine, qui avait quitté *la Cléopatre* pour s'attacher à M. Prévost), se décidèrent à partir avec les Arabes : ils ne furent point arrêtés par les difficultés d'une excursion qui se présentait sous des couleurs peu gracieuses; tous les quatre se jetèrent gaiement à la nage, et nous demeurâmes, entourés de nos malles, dans une île dénuée de bois. Cette côte, fréquemment submergée, est la partie la plus

basse de l'Égypte : elle est entrecoupée de petites îles, dont quelques-unes sont entièrement recouvertes par une eau stagnante et méphitique. A trois lieues de là, sur les bords du lac, se voient les ruines d'un fort nommé *Tyneh*, construit par les Français pendant l'expédition d'Égypte, pour s'opposer au débarquement des Anglais et les empêcher d'arriver à Damiette.

J'étais d'autant plus inquiet sur le moyen d'effectuer notre retraite, qu'elle était presque impossible pour M. Prévost : affaibli par le voyage du désert, comment aurait-il pu repasser à la nage tout l'espace qui nous séparait de la terre ferme? Le projet le plus raisonnable, si la course de nos Bédouins et de nos compagnons devenait inutile, était d'abandonner le bagage et de marcher vers l'oasis de Romalé : de là, j'aurais dépêché, à force d'argent, des Bédouins avec des lettres pour M. Vasili Fackre, consul de France à Damiette, qui nous aurait envoyé un bateau et des guides. Peu d'heures après le départ de nos gens, on aperçut, à l'horizon, un petit bâtiment qui semblait se diriger de notre côté; chacun se livrait à l'espérance, sans se rendre compte de la possibilité de le voir arriver jusqu'à nous : en effet, il disparut, et nous laissa plus tristes qu'auparavant.

M. Linant et mon domestique revinrent vers le soir, nus, excédés de fatigue, les pieds déchirés par les épines; ils avaient laissé les Bédouins dans une île à trois lieues de distance : voyant qu'on les engageait sans cesse dans des marais, ils craignirent une trahison; et l'aspect d'un corps mort, abandonné sur la grève, acheva de les décourager. Nous comptâmes dès-lors fort peu sur le succès de l'entreprise des Arabes. Un troisième Bédouin, entièrement nu, maigre, chétif, malheureux enfant du désert, nous apparut à travers les roseaux, d'où il nous considérait avec une extrême curiosité; nous l'appelâmes : il vint d'assez bonne volonté s'accroupir devant notre feu. La nuit arrivait; Abou Daoud au désespoir, ne sachant pas bien s'il devait recommander son ame à Jésus-Christ ou à Mahomet, proposa à notre nouvel hôte d'aller aussi à la recherche de ce bateau si desiré : je jurai sur ma tête qu'il aurait une bonne récompense. Il partit par la nuit la plus sombre et sans vouloir répondre de rien. Nous soupâmes de trois poissons que le Bédouin avait apportés; on prit ce maigre repas auprès d'un très-petit feu, et, chacun s'enveloppant dans son manteau, le besoin de sommeil fut plus fort que l'inquiétude.

Le crépuscule commençait à poindre, lorsque le chef des chameliers vint me réveiller en criant de toutes ses forces, *Sultan! sultan! bateau! bateau!* et nous vîmes en effet, avec une joie inexprimable, tout-à-fait sur l'horizon, quelque chose qui ne nous parut ressembler à une embarcation que bien des heures après.

En effet, c'en était une, qui nous atteignit avec peine, à cause du vent contraire. Il était trois heures après midi lorsqu'elle parvint au rivage, ramenant nos trois Arabes. Cette barque était assez grande et fort sale; mais jamais vaisseau ne nous sembla plus beau ni plus commode : elle était conduite par des Arabes pêcheurs. Nous manquions d'eau depuis trente-six heures, et nous trouvâmes dans le bateau une jarre pleine d'eau du Nil. Cette boisson fraîche et pure, qui me parut délicieuse, effaça le souvenir de

nos privations. Je payai les Bédouins : mais la vue de cet argent éveilla la cupidité des bateliers, et produisit sur eux l'effet que nous en redoutions; ils voulurent être payés d'avance; leur chef faisait des difficultés sur tout, et il devint plus insolent lorsque les effets furent embarqués. Nous souffrions depuis trop long-temps de la mauvaise foi et de la cupidité dégoûtante de ces hommes, qui abusaient de la difficulté de notre position : je m'élançai dans la barque, le sabre nu à la main, et, saisissant le râys par la barbe, je le menaçai de lui ôter la vie, s'il ne mettait à la voile sur-le-champ; tous mes compagnons montèrent à la hâte. Ce peu de mots fut prononcé sans doute d'un ton bien persuasif : personne ne répliqua. Le fils du chef se mit à mes genoux; ils promirent tout ce qu'on voulut, et cinq minutes après nous étions partis.

Notre petit bâtiment s'engravait dix fois par heure; l'équipage entier se jetait à toute minute à l'eau pour tirer l'embarcation : on enfonçait jusqu'aux épaules dans une vase verdâtre et fétide. La nuit survint au milieu de ces embarras. Un vent d'est assez frais et tout-à-fait favorable porta notre bateau dans le lac Menzaleh, et le lui fit traverser directement. Le lendemain, à sept heures du matin, nous atteignîmes les palmiers de ce rivage de Damiette si desiré, après avoir mis treize jours à nous y rendre de Jafa.

Le petit port de Damiette sur le Menzaleh est éloigné d'environ une lieue de cette ville. J'étais à peine débarqué, qu'un douanier turc me montra, sur le rivage, un grand édifice construit avec soin, en me disant que j'y trouverais des Francs. Un grand nombre de matelots génois et vénitiens y étaient occupés à saler du poisson dans une cour carrée, entourée de grands magasins. M. Piozin, Français d'origine, dirige cet établissement pour le compte de Mohamed Aly, pacha d'Égypte, dans les états duquel nous venions d'entrer. Cette entreprise pourra devenir très-importante : le lac Menzaleh fournit une immense quantité de poisson, et je pense que l'on connaîtra bientôt en Europe les salaisons de Damiette. M. Piozin nous fut très-utile, et cette heureuse rencontre détruisit l'impression désagréable qu'avait produite sur nous la triste nécessité où nous avaient mis nos Arabes, d'être sans cesse en garde contre eux.

Damiette est située, par le 31.e degré 25 minutes de latitude, sur la rive de la bouche la plus orientale du Nil, au milieu d'une plaine entrecoupée de canaux vivifiés par les eaux de ce fleuve et bordés de palmiers. La végétation de Damiette, nommée par les Arabes *Doumyât*, est admirable. On est obligé d'employer des machines pour porter les eaux au niveau de ce terrain noir, gras et assez élevé. La canne à sucre, le bananier, le riz, le blé, l'orge, sont les produits les plus abondans de ce pays, dont le commerce, entièrement entre les mains des agens du pacha, est immense, et pourrait l'être encore davantage. On y compte vingt-cinq mille habitans, dont quatre ou cinq cents chrétiens du rit grec. Les rues sont étroites et sans pavé, les maisons construites en brique, et toutes à demi détruites. Il est impossible de marcher dans cette ville sans craindre la chute de quelque corps avancé, de quelque poutre vermoulue : tout est en poussière ou en pourriture; les mosquées n'ont plus de portes, et les minarets menacent d'écraser des voûtes déjà entr'ouvertes. Les bazars sont étroits et habités par la populace la plus misérable. Les femmes marchent enveloppées d'une draperie bleue

de toile grossière; la pointe de leur voile est attachée entre les yeux par une petite monnaie d'or ou d'argent : elles semblent être de véritables spectres. Les ophtalmies sont fort communes, et le nombre des aveugles très-considérable.

Le gouverneur de Damiette se nomme *Hasan Aga :* c'est une créature du pacha du Caire. Je suis allé chez lui, et le même jour il m'a rendu sa visite. Ce Turc est poli; il conserve un reste de l'urbanité de la cour de Sélim, dont il fut capidgi bâchy. Les troupes sont cantonnées à Ezbeh; ce n'est qu'un mauvais village, situé à deux lieues de Damiette, et que les Français fortifièrent. On vient d'y construire deux casernes pour la cavalerie et l'infanterie.

A peine Vasili Fackre, consul de France, eut-il reçu la lettre que je lui avais écrite chez M. Piozin, qu'il m'envoya des chevaux. Son chancelier ou drogman, jeune Smyrniote, et un capitaine de vaisseau marchand français, qui se trouvait alors chez le consul, vinrent au-devant de moi. Je me rendis chez Vasili Fackre en rêvant au contraste de notre entrée dans Damiette et des autres circonstances de notre voyage, qui n'avait été qu'une suite de privations et de désagrémens de tous les genres. Je me trouvais dans un pays superbe, me dirigeant vers une bonne maison, où m'attendait toute sorte de soins. On suit, pour arriver à Damiette, une avenue ombragée par des dattiers et bordée de canaux; les champs sont remplis de cultivateurs : mais, arrivé dans la ville, le despotisme reprend tous ses droits. On est frappé de l'air de destruction et de misère de la ville de Damiette, à laquelle ses nombreux minarets donnent de loin un certain air de grandeur. Dans toutes les rues, les maisons des deux côtés ont des corps avancés, soutenus par des piliers, et qui se touchent, pour ainsi dire, au premier étage. Des buffles, des aveugles, des marchands de poisson, un supplice, un mariage, un enterrement, tout cela se croise ou chemine pêle-mêle dans les rues de Damiette avec des cris horribles. Des trous, de grosses pierres, des canaux empestés, des maisons tellement ruinées, qu'on croirait que cette ville vient d'essuyer un long siége, suivi d'un assaut meurtrier, voilà le premier coup-d'œil de Damiette; et mon séjour dans cette ville ne me raccommoda point avec elle.

On vient de construire hors de la ville, pour Vasili Fackre, une maison superbe, dont il fait les honneurs avec une noblesse extrême. Ce palais, entouré de beaux jardins, est situé sur les bords du Nil; j'y fus reçu de manière à n'oublier jamais ce second Aboul-Qâsem. Héritier d'une grande fortune, qu'il a augmentée par le commerce, Vasili Fackre en jouit en philosophe. Les malheureux, les opprimés, trouvent toujours en lui un bienfaiteur et un appui. Il est indépendant par son caractère sous le gouvernement le plus absolu, adoré de ses nombreux esclaves, et sa maison est un asile toujours ouvert à tous les genres d'infortune. Ce consul jouit d'un grand crédit à la cour de Mohamed Aly; l'aga de Damiette est à ses ordres, le mufti est à ses pieds, et son divan ne désemplit pas de gens qui viennent baiser le bas de sa robe et solliciter son patronage.

Vasili Fackre est de la religion grecque. Cet homme, qui passe pour écrire et parler très-correctement l'arabe et le grec littéral, parle aussi l'italien avec une extrême pureté.

Il travaille dans ce moment à des traductions importantes. Sa femme et sa mère habitent le second étage de sa maison. Il me fit la grâce signalée, et tout-à-fait contre l'usage, de me présenter à ces dames. Sa femme était couverte de diamans, et assise sur un divan d'étoffes brochées d'or.

Il serait fort à desirer que Vasili Fackre voulût écrire l'histoire moderne de son pays : j'appris par lui une multitude de détails sur l'expédition des Français en Égypte, et les causes du peu de succès de la dernière entreprise des Anglais sur ce pays.

Je trouvai dans sa bibliothèque un choix des meilleurs livres écrits dans toutes les langues. On faisait bonne chère chez lui; le déjeûner était souvent porté sur les bords du Nil, et nous buvions du vin de Champagne, dont les fumées légères s'exhalaient sous les bosquets de citronniers du Delta. Une musique arabe, les mêmes sons qui charmaient l'oreille des califes de Bagdad, ajoutaient à l'agrément de cette maison hospitalière, où de nombreux esclaves prévenaient nos moindres desirs.

Les musiciens arabes sont toujours accompagnés d'un bouffon [*magannoun*]. Il saute, se moque des musiciens, prend les positions les plus obscènes, et charme toute l'assemblée, qui ne cesse de l'encourager en criant, *Tayb, tayb, mâ châ Allah,* et en frappant dans ses mains.

L'ancienne coutume des souverains de l'Europe d'avoir auprès d'eux des fous ou des bouffons s'est conservée chez les Orientaux; le plus mince aga (1) ne saurait marcher sans être accompagné d'un muet, d'un petit nain bien difforme, qu'on se plaît à charger d'armes embarrassantes : la difficulté de celui-ci à monter un cheval fougueux, sa gaucherie lorsqu'il présente la pipe ou le café, sont des sujets de gaieté continuels pour le maître et ses courtisans.

Quelques-uns de ces bouffons sont gens d'esprit; il en est aussi parmi ces infortunés qui sentent profondément le malheur de leur condition, et qui déguisent sous les formes du conte ou de l'apologue leurs profonds regrets et les leçons les plus amères : mais, en général, les grimaces ont bien plus de succès que les vers.

L'aga de Damiette venait de marier son nain muet à une pauvre petite muette; et l'on attendait à sa cour, avec une grande impatience, ce qui aviendrait de cette union déplorable.

J'allai visiter le bazar des esclaves noirs : il en était arrivé un grand nombre du Dar-four; mais tous venaient d'être vendus, à l'exception de deux négresses, l'une âgée de vingt ans et l'autre de quinze. Les marchands les firent lever à mon arrivée : elles étaient étendues sur une natte et enveloppées d'une pièce de pagne noire; leurs cheveux crépus, enduits de graisse, tombaient régulièrement sur leur front et leurs épaules; une sombre tristesse était empreinte sur leur visage. Je marchandai la plus jeune, dont on demandait mille piastres égyptiennes : ses formes étaient parfaitement belles. Je laissai quelques roubiers (2) à ces malheureuses, contre l'avis de mes drogmans, qui m'assuraient que ces pauvres femmes avaient été trop heureuses de paraître ainsi aux yeux de mon excellence.

(1) M. de Choiseul-Gouffier, auquel un pacha de l'Asie mineure demandait si son souverain avait des bouffons, lui répondit que son maître s'en rapportait sur cela aux hasards de la société

(2) Petite monnaie égyptienne.

Ce qui se passa la veille de mon départ de Damiette, suffira pour donner une idée assez juste des dangers auxquels la brutalité des Turcs expose les Francs dans le Levant. J'étais accompagné de deux personnes : M. Linant, dont j'ai parlé plus haut; et M. Vian, qui, après avoir servi dans la marine française, venait chercher de l'emploi auprès du pacha d'Égypte. Nous rencontrâmes, en revenant d'un village voisin de Damiette, un soldat albanais un peu pris de vin, armé jusqu'aux dents; mais, à six pas de là, nous en trouvâmes un second complétement ivre et tout aussi bien armé : le premier mouvement de celui-ci fut de nous coucher en joue; il demeura ainsi pendant une minute. J'allai droit à cet homme, et je parvins à me rendre maître de lui et à lui arracher ses pistolets, qui furent tirés en l'air. L'autre Albanais, qui avait d'abord craint qu'on ne voulût assassiner ce furieux, nous avait également menacés de faire feu sur nous; mais, rassuré bientôt sur nos intentions, il fut obligé de se défendre à son tour contre ce misérable : ils se roulaient par terre quand nous nous éloignâmes de cette scène, qui n'était plus que dégoûtante.

Je fis demander satisfaction de cette avanie à l'aga de Damiette, dans l'espérance d'épargner aux autres Européens des rencontres aussi fâcheuses; Vasili Fackre poursuivit l'affaire avec chaleur : le soldat fut arrêté, bâtonné; il aurait été chassé de Damiette, si je n'avais pas sollicité sa grâce.

Nous louâmes une djerme (1) pour remonter le Nil jusqu'au Caire. J'ai visité avec un soin religieux les environs de Damiette, et sur-tout ce rivage illustré par la victoire de S. Louis, et que les Arabes nomment encore *Bahar Dam*, la mer de sang.

J'avais vu les bouches du Nil et les communications du lac Menzaleh et de la mer, qui se trouvent les plus voisines de Damiette. Quelques digues brisées par les Turcs pour la sûreté de l'Égypte, du temps des Croisés, firent une vaste mer de la plaine la plus fertile; les eaux du Menzaleh couvrent les ruines de plusieurs villes : *Tanis* est de ce nombre; ses débris s'élèvent encore au-dessus des roseaux; deux colonnes indiquent la place de cette capitale du Delta, où furent jadis ces palais fastueux, ce trône d'or des Pharaons, ces temples qui gardèrent le secret des pompes bizarres et mystérieuses du culte d'Isis.

Je quittai Damiette le 22 décembre. Le vent du midi gênait notre navigation : nous remontions péniblement le Nil. L'eau de ce fleuve est trouble, jaunâtre, mais d'un goût excellent. Le rivage est constamment garni de petits villages. Aux palmiers et aux minarets près, les environs de Damiette ressemblent à la Hollande. Une lisière de culture borde le fleuve; derrière sont les déserts. Des femmes, de jeunes filles, presque entièrement nues, se plongent dans l'eau, font leurs ablutions, et remplissent de grandes cruches, qu'elles portent avec beaucoup de dextérité.

Je passai, le matin du 25 décembre, vis-à-vis du village d'el-Massoura. Je ne saurais mieux faire que de renvoyer le lecteur au récit à-la-fois noble et naïf du sire de Joinville. C'est dans cette grande plaine que la fortune trahit la valeur française. On

(1) Grand bateau plat, à la proue duquel se trouve communément une chambre assez spacieuse. Les djermes sont quelquefois montées par vingt rameurs, et sont aidées, pour remonter le Nil et pour le descendre, du secours d'une grande voile.

montre les restes d'une tour où les mamlouks vinrent, dit-on, offrir à S. Louis, chargé de fers, le trône des soudans. Ce lieu n'est plus qu'un petit village riant, caché dans des palmiers. Le soleil se levait derrière la mosquée, et les chants de mille oiseaux saluaient cette matinée du jour de Noël, qui me rappelait celles du mois de juin en Europe. Le fleuve était couvert de barques qui montaient ou descendaient; de ce nombre étaient les djermes de plusieurs riches Turcs : je les voyais assis sur des tapis, entourés d'esclaves, et ne regardant de ce paysage que ce qu'ils pouvaient en voir sans tourner la tête, sans déranger le moindre pli de leur turban ou de leur ample cafetan. Des esclaves noirs contenaient, dans les bateaux de suite, des chevaux qui hennissaient et frappaient du pied; d'autres serviteurs préparaient le café, le sorbet; et l'eunuque gardait d'un air farouche la kanje (1) qui renfermait les femmes de son maître.

Ces beaux rivages offrent un aspect peu varié, mais plein de mouvement : des bateaux chargent du riz, du blé; des troupes d'hommes, d'enfans, crient, agissent; tout est plein de vie; tout semble jouir de cette lumière brillante, de ce ciel heureux, de ce climat ravissant. Les villages sont ordinairement construits sur un tertre artificiel. Le reste du rivage n'est élevé que de trois ou quatre pieds au-dessus du fleuve, qui caresse doucement ses bords, sans attaquer cette terre noire et grasse, ouvrage de ses alluvions progressives et régulières. Presque tous ces villages se composent de chaumières construites de terre et de paille; leur forme est celle d'une ruche : la mosquée seule est carrée, un peu plus ornée, et souvent un minaret élégant sort du milieu de cette taupinière.

Nous étions encore à quinze lieues du Caire, et déjà les pyramides dominaient sur l'horizon du désert Libyque. Le vent devint plus favorable, et j'abordai, le quatrième jour, à Boulaq : cette petite ville sert de faubourg au Caire. J'y trouvai l'avant-garde de la caravane de la Mecque; elle se composait en grande partie de Moghrebins (2) : c'est ainsi que l'on nomme les habitans de l'occident de l'Afrique. Fatigués de cette longue route, ils étaient couchés pêle-mêle avec leurs chameaux. Des jeunes gens mourans, des vieillards exténués, tournaient tristement leurs yeux vers ce rivage de Fez et ces plaines de Mogador, qu'ils ne devaient peut-être plus revoir.

Et dulces moriens reminiscitur Argos.
VIRG. Æneïd. lib. X, v 782.

L'aspect de ce camp était le plus pittoresque du monde. Le costume des Moghrebins, quoique fort simple, porte un caractère de noblesse et de grandeur : il se compose d'une couverture de laine blanche qui couvre tout le corps et qui passe sur la tête, qu'elle enveloppe par des plis magnifiques. Leur visage est olivâtre; une barbe noire encadre des dents blanches. Des jambes, des pieds nus, une ceinture garnie d'armes, tout cet ensemble, sur-tout lorsqu'ils sont en grand nombre, compose un tableau digne

(1) Bateau couvert.
(2) *Moghreby*, homme du Gharb ou du Couchant, pays connu par les Européens sous le nom d'*états barbaresques*

du pinceau des plus grands maîtres : il formait le premier plan de la vue du Caire, lorsque cette ville singulière vint pour la première fois étonner mes regards.

Le Caire [*Misr el-Kahira*] est placé à une demi-lieue du Nil, sur la rive orientale de ce fleuve, sous un immense château, dominé lui-même par le mont Mokatam. D'un côté, ses murs sont environnés d'arbres, de canaux, de jardins; tandis que, de l'autre, le désert arrive jusqu'à ses portes. Je montai de suite à la citadelle, connue par les Arabes sous le nom d'*Olha*. Cette forteresse est encore une ville, couverte de monumens, de remparts, de tours, de bastions construits dans différens temps et ruinés en grande partie. On nous montra la salle où le sultan Salah ed-dyn donnait, dit-on, ses audiences. Un grand nombre de colonnes admirables, apportées à grands frais de Memphis, voient une seconde fois autour d'elles les vestiges des voûtes qu'elles soutenaient; tout est tombé : on a fait une ménagerie de ce lieu superbe, et la griffe du lion brise les ornemens dorés où les maximes du Coran s'enlaçaient avec le chiffre du vainqueur de Richard Cœur-de-lion. Je voyais un de ces terribles animaux venger ainsi le roi chevalier de la magnificence passée du monument de sa noble défaite. Placé entre deux créneaux, sur le sommet de ces murs d'une hauteur effrayante, je voyais à-la-fois le grand Caire, Boulaq, Fostat, *Heliopolis*, et le cours du Nil. Au-delà de ce fleuve, s'élevaient du milieu des sables les pyramides de Gyzeh, celles de Sakkarah et de Dachour; de l'autre côté, les tombeaux des califes, des sultans fatimites, ayoubites et baharites : ainsi les sépulcres des Pharaons et ceux des princes arabes terminaient cet horizon sublime.

On trouve ensuite ce qu'on appelle vulgairement le puits de Joseph. Ce n'est point au fils de Jacob que ce travail est dû, mais au sultan Yousouf Abou-Modaffar Ebn-Ayoub, dont le titre d'honneur était *Salah ed-dyn*. Sa main puissante, qui creusa cet abîme, éleva les plus beaux édifices de l'Orient. Cet ouvrage porte un caractère de véritable grandeur. Un escalier large et commode conduit jusqu'au fond de ce vaste souterrain, à deux cents pieds sous terre : on en tire constamment, à l'aide d'une machine fort simple, une grande quantité de l'eau la plus saine et la plus fraîche.

Les rues du Caire ne sont point pavées; elles sont tortueuses, et souvent si étroites, que les corps avancés des maisons de chaque côté se touchent et forment une sorte de voûte. On est ainsi à l'abri du soleil et du peu de pluie qui peut tomber; mais rien ne garantit des effets du vent de *khamsyn* (1). Ce fléau de l'Égypte est chargé d'une poussière subtile, suffocante, et si dangereuse pour la vue, que je ne crains pas d'exagérer en assurant qu'un quart de la population du Caire est complétement aveugle. On se souvient encore, dans cette capitale, de la révolte de ces malheureux qui sortirent pour la plupart de l'hôpital de Djâmi el-Azhar (2), et causèrent un désordre épouvantable dans la ville. La population se compose de Turcs, d'Arabes, de Coptes, d'Arméniens et de Juifs. Les gens aisés parcourent la ville sur des ânes (3), qui sont très-forts et

(1) En arabe *cinquante*, parce que ce vent désastreux règne ordinairement pendant cinquante jours. Les effets du *semoum*, vent pestilentiel, ne se font guère sentir qu'entre Alep et Bassora.

(2) Plus de vingt mille aveugles sont nourris dans cette mosquée.

(3) *Hoummars*. On nomme *hoummârah* les conducteurs des ânes, et *baglei betta el-nessouân*, les mulets caparaçonnés et couverts d'une selle à l'usage des femmes, les femmes les plus riches sont précédées par des esclaves nommés *sâys* et *abâbdeh*.

très-vites. Des femmes voilées et des Arméniens montés sur des mulets couverts de riches tapis, des Turcs à cheval, sont précédés par leurs esclaves *[sâys]*, qui font entendre les cris, *dahredj, imnek, oua ridjlak, indak, azâbi* (1). Des files de chameaux et de dromadaires obstruent les passages. Des Métoualis, des Albanais, des Algériens, des Abyssins, l'habitant de Djeddah et de Cosseyr, le Banian de Moka, l'Indien de Bombay, tout cela se heurte, se coudoie ou s'injurie; le Bédouin se prosterne devant le mufti, dont le cortége écrase tout le monde; la populace maltraite un Juif qui n'a pas eu le temps de se réfugier dans les bazars de Khan-Khalyl ou d'Hamsaouy : enfin un grand nombre de chiens affamés suivent en hurlant des processions de pélerins qui reviennent de la Mecque. Voilà une bien faible image du spectacle que présentent les rues du Caire, de la ville des *Mille et une Nuits*, grande parmi les grandes, délices de la pensée, et sourire du Prophète.

A la faveur de mon costume musulman, je suis entré dans presque toutes les mosquées : mes genoux se ployaient; je récitais à demi-voix la formule du vrai croyant, et ma barbe touchait la pierre sacrée. Je suis allé souvent à la mosquée de Sultan Hasan : cet admirable monument de la piété des califes, et du goût exquis des architectes arabes, est menacé d'une destruction prochaine; il s'écroulera comme les palais enchantés des beys; il suivra dans la poussière un tiers de la ville du Caire, et ses fontaines détruites arroseront sans ordre, dans les jardins qui les entourent, le jasmin de Deryeh et le rosier de Damas.

J'allai chercher avec empressement la place d'armes des Français, cette place de l'Ezbeqyeh célèbre par la mort du général Kleber. Le palais qu'il habitait est renversé, comme tous ceux qui l'avoisinent. La place de l'Ezbeqyeh est un lac pendant trois mois de l'année, et un jardin le reste du temps; mais ce lieu est attristé par d'immenses décombres, résultat funeste des guerres d'Aly-bey, de Mohamed-bey Abou Dahab, et de celles d'Ismayl-bey contre Mourâd et Ibrâhym beys. Enfin les derniers siéges du Caire par l'armée française ont fait de cette partie de la ville un monceau de ruines.

C'est malgré les efforts du despotisme que l'Égypte est fertile. Des Coptes, des Arméniens, quelques Grecs avides, entourent le pacha, maltraitent le fellâh cultivateur, s'emparent du commerce, avilissent la monnaie, et trafiquent des sueurs du peuple le plus malheureux de la terre. Rien ne saurait donner l'idée de l'abjection de ces traitans, ménagés par les négocians européens, méprisés par les Turcs, et qui ont mérité toute la haine des Égyptiens.

Chacun dans ce pays desire une révolution; on appelle même à son secours les fléaux les plus redoutables, les maîtres les plus cruels : le peuple qui gémit sous l'oppression, est, comme un malade, persuadé qu'il éprouverait du soulagement, si son mal changeait de nature.

Mohamed Aly, pacha d'Égypte, était à Alexandrie lorsque j'arrivai au Caire. Mohamed Aga Daza Ouley, son kyâhyah bey, y commandait en son absence : c'est le second personnage du gouvernement et l'ami intime de Mohamed Aly. M. Roussel, consul

(1) C'est-à-dire, range-toi, mets-toi en sûreté, gare ton pied, prends garde à toi, prends garde de te faire du mal.

général de France en Égypte, qui habite Alexandrie, était alors au Caire : il y venait apporter au pacha les présens du Roi. M. Roussel trouva convenable que je me joignisse à lui pour cette cérémonie : notre marche fut magnifique ; on nous conduisit à l'audience du kyâhyah bey par les rues les plus populeuses du Caire, sur des chevaux couverts de selles très-riches ; des *châouych*, des *qaouâs*, des *sâys*, des *qaouâs* arabes, des *daoueh*, ouvraient la marche, tandis que d'autres caracolaient autour du cortége. Le kyâhyah bey nous reçut dans une grande salle de la citadelle ; elle était remplie de mamlouks, d'*ichaghâssy* et d'officiers albanais. Après que nous fûmes établis sur le divan, auprès du kyâhyah bey, les deux drogmans restant debout, on échangea des complimens ; des pipes garnies de diamans furent apportées, ainsi que du café ; et, après une conversation d'un quart d'heure, le consul de France fut revêtu d'une kurque ou pelisse d'honneur. Nous fûmes reconduits jusqu'au bas de l'escalier : là, je trouvai un cheval qui me fut offert de la part du pacha, et sur lequel je revins dans le quartier des Francs, que nous habitions.

Je partis pour les pyramides peu de jours après, accompagné de M. Gaspary, second drogman du consulat de France, et d'Ismayl Rechouân, mamlouk français : il était demeuré en Égypte après le départ de l'armée française, ainsi que huit cents soldats de toutes les armes; incorporés dans les mamlouks, ils embrassèrent la religion mahométane. La guerre et la peste les ont décimés; ils n'étaient plus que quatre-vingts, et se plaignaient d'être fort négligés et médiocrement payés : Abd-allah de Toulouse, leur premier chef, était mort; et Sélim d'Avignon, qui lui succéda, se mourait quand j'ai quitté le Caire.

Après avoir traversé le Nil à Fostat (le vieux Caire), que le voyageur Norden a pris si improprement pour l'ancienne *Memphis*, on marche presque directement vers la grande pyramide de Gyzeh. Nous fîmes deux lieues à travers les prairies et les jardins que le Nil venait de rafraîchir et de féconder. La végétation cesse tout-à-coup à un quart de lieue des pyramides : citadelles immenses, éternelles, elles sont assises sur les confins du désert comme sur les frontières de l'empire de la mort. Les efforts du temps, la fureur des orages, se brisent contre les pyramides, comme les flots de la mer contre le rocher que Dieu lui assigne pour limite.

Rien ne saurait rendre les impressions qui s'emparèrent exclusivement de moi, à mesure que j'approchais des plus grands monumens élevés par la main des hommes (1). Lorsqu'on est au pied de ces masses énormes, que l'on ne peut comparer à rien, l'ame est d'abord frappée d'une sorte de surprise, de stupeur, qui ne fait place que long-temps après au sentiment de l'admiration. J'étais tenté de croire, avec le *Tarykh Tabary*, que ce qui s'offrait alors à ma vue était l'ouvrage des *pery*, des fées, qui gouvernèrent le monde pendant deux mille ans, après lesquels Éblis, envoyé de Dieu pour les chasser, les confina dans la partie du monde la plus reculée. Ces pyramides,

(1) Un membre de la Commission d'Egypte, dont le nom seul est une autorité, pense que toutes les pierres des monumens de Paris réunies ne composeraient pas les deux tiers de la grande pyramide de Gyzeh Je ne sais s'il n'y a pas un peu d'exagération dans sa supposition, que la grande pyramide détruite fournirait une muraille d'enceinte de dix pieds de hauteur et d'un pied et demi de largeur à une contrée égale en étendue à la France La base du carré du Parthenon d'Athènes est la sixième partie de la hauteur de la grande pyramide Le carré de ce même temple est la mesure exacte de l'ancien arpent égyptien.

que l'auteur Arabe nomme *el-Ahrâm* [les décrépites], sont-elles l'ouvrage de Djihân ben-Djihân, ce roi des génies, avant la création de l'homme? « Vois, dit l'épitaphe de » Kaioumarath, premier roi de Perse, ce qu'est devenu le peuple de Djihân fils de » Djihân : regarde ce que le temps en a fait. » Je ne suivis pas la marche ordinaire; je n'écoutai point les avis de mes guides (1) : j'éprouvais le besoin d'arriver au sommet de cette montagne artificielle et merveilleuse; ses angles forment des escaliers très-élevés, mais assez faciles. Lorsque j'eus atteint la plate-forme qui termine la pyramide, je crus voir l'univers entier se dérouler devant moi : non-seulement mes yeux ne rencontraient pas d'obstacles, non-seulement l'horizon de Suez, de Cosseyr et d'Alexandrie, semblait être soumis à mes regards, mais je croyais encore planer sur le monde moral. Passant du désert chez les peuples civilisés, je voyais les passions, les souffrances, les plaintes inutiles de l'homme, se perdre dans l'espace, qui amortissait jusqu'au bruit de la chute des empires; je n'entendais plus que le Nil et le temps supputer entre eux les révolutions du globe, et, sans s'arrêter à ce qui troubla le plus le genre humain, s'aider des générations comme des minutes dans ce calcul effrayant, dans la solution du problème solennel de l'âge du monde. Aucun emblème, aucun signe, ne fut gravé sur les pyramides; aucun caractère ne fut tracé sur les murs intérieurs : elles sont muettes comme la mort, à qui elles furent consacrées.

Revenant ensuite à considérer ce vaste tombeau où s'étaient réfugiés les restes du mortel le plus fastueux, je pensais que le nom de Léonidas avait passé, par une glorieuse succession, du cœur des Grecs jusqu'au nôtre; tandis que l'on ignore le nom de celui qui croyait arriver à la postérité la plus reculée et recueillir du moins l'hommage de son étonnement : les vents ont dispersé cette cendre ambitieuse, et l'oubli s'est joué de son nom et de ses espérances.

Il serait inutile d'entrer dans de grands détails relativement aux pyramides : Maillet, de Pauw, Niebuhr, Norden, Savary, le P. Sicard, Volney, Denon, et l'ouvrage de la Commission d'Égypte, ne laissent rien à desirer; les critiques les plus éclairés ont tout dit à ce sujet. Je joins à mon ouvrage une vue générale des pyramides de Gyzeh, et un plan exact des opérations qui donnèrent à M. Belzoni le moyen de pénétrer dans la seconde pyramide.

Il me paraît bien prouvé que les pyramides n'ont jamais été des observatoires, que jamais les recherches astronomiques n'ont pu être le but de cette construction gigantesque. Ces tombeaux, élevés sans doute avec des matériaux apportés de carrières éloignées, ne sont point le résultat du nivellement du terrain sur lequel ils sont assis; ce qui supposerait l'existence d'une montagne dans un lieu où rien ne porte à croire qu'il en ait jamais pu exister. Les souverains sont quelquefois peuple en fait de croyance : les dogmes religieux des Égyptiens faisaient espérer à leurs rois qu'ils reprendraient leur corps après quatre mille ans, si cette enveloppe se trouvait alors préservée de la corruption; cela explique comment un roi a fait souffrir tout un peuple, pour cacher sa misérable

(1) Je recommande aux voyageurs qui voudront pénétrer dans le puits de la grande pyramide, ou dans les souterrains récemment découverts dans la seconde, de s'y faire guider par un jeune Arabe nommé *Abdil-Naby*.

dépouille mortelle sous un amas de rochers. Mais quel fut ce roi ? le voile le plus épais couvre cette partie de l'histoire. Il est difficile d'ajouter foi aux exactions tyranniques de Chéops, aux prostitutions de sa fille, qui payaient ces immenses travaux. Peut-être pourrait-on supposer que la construction de la plus grande pyramide se rapporte à l'époque du siége de Troie, et au temps où Salomon fondait le temple de Jérusalem.

Nous déjeûnâmes, avant d'entrer dans la pyramide, sur une énorme pierre qui sert de fronton à la porte. Plus de cinquante Arabes se disputaient à qui servirait de guide dans les détours des pyramides. Après que le nombre et l'ordre de notre escorte furent déterminés, on alluma des flambeaux, et, le corps très-courbé, nous entrâmes dans un corridor d'environ trois pieds de hauteur. Ce chemin, qui descend avec assez de rapidité, est encombré de morceaux de pierre détachés des murailles ou apportés de l'intérieur, dans les dernières fouilles que M. Salt, consul général d'Angleterre, vient d'y faire faire conjointement avec MM. Kabitzsch et Caviglia, et qui furent couronnées du succès : ils parvinrent jusqu'à la communication du grand puits avec ce que l'on croit être la chambre sépulcrale du roi; ils ont en outre découvert une chambre dans la partie la plus basse de la pyramide : mais on sait qu'ils n'ont trouvé ni sarcophages, ni bas-reliefs, ni statues, pas même des médailles.

Après être descendu et monté environ l'espace de soixante pas, aidé par un Arabe, j'arrivai, le visage battu par les chauve-souris, jusqu'à la chambre du roi : on n'y voit autre chose que le sarcophage de granit brisé. J'éprouvais une oppression presque insupportable. Nous redescendîmes toujours courbés, étouffés par la fumée des flambeaux, et chacun atteignit avec grand plaisir la porte de ce labyrinthe terrible, dont le séjour produit l'impression d'un mauvais rêve.

Le sphinx colossal est encore élevé de trente-huit pieds hors du sable que le vent du désert amoncelle contre lui. J'arrivai trop tard pour profiter des travaux de M. Salt. Le déblaiement de la base de cette statue lui avait fait trouver un escalier qui communiquait à la porte d'un petit temple placé entre les pieds du sphinx ; l'égoïsme le moins excusable venait de faire cacher de nouveau ce qu'il aurait été si curieux d'étudier, ce qui aurait jeté un si grand jour sur l'un des plus beaux monumens de la puissance des arts dans l'ancienne Égypte.

Arrivés au village de Bousyr [l'ancienne *Busiris*], nous descendîmes dans le puits des oiseaux sacrés ; on m'apporta quelques momies que l'on venait d'arracher des tombeaux dont cette plaine est couverte. Je visitai la pyramide de Sakkarah et les environs de Memphis par un de ces clairs de lune dont l'éclat et le charme sont inconnus en Europe. Mon domestique, qui demeura quelques minutes en arrière, fut assez maltraité par les Arabes : nous accourûmes à ses cris; mais les Bédouins s'étaient déjà cachés derrière des dunes de sable assez élevées, où il eût été imprudent de les poursuivre. Revenu au triste hameau de Bousyr, j'y partageai mon souper avec deux sous-officiers bosniaques qui faisaient trembler tout le pays, dont ils venaient exiger le *myry* [l'impôt].

Nous passâmes la nuit sous une petite chaumière de boue et de paille; cependant

la pierre qui servait de seuil à la porte la plus irrégulière, était de basalte et couverte d'hiéroglyphes du travail le plus précieux. Mes Bosniaques croyaient me faire les honneurs de Bousyr, en m'offrant sans cesse de faire donner des coups de bâton aux curieux qui encombraient notre cour. Je les remerciai de leur bonne volonté, de leurs intentions bienveillantes. Je me couchai sur une natte, et nous retournâmes le lendemain au Caire.

J'allai le même jour à Mataryeh, l'ancienne *Heliopolis*, l'antique *On* des Égyptiens. Cette ville était consacrée au Soleil. Platon l'habita pendant treize ans, et, tout en s'occupant de son commerce, car il était marchand, il s'instruisait de l'histoire du pays, et s'initiait dans la connaissance des plus hautes sciences. Sans les voyages des philosophes, des poètes grecs et de quelques Juifs, nous ne saurions rien de l'Égypte, dont les nombreuses inscriptions sont devenues tout-à-fait inutiles. *Heliopolis* est à quatre lieues du Caire. Sanchoniaton, le plus ancien des historiens après Moïse, avait puisé de grandes lumières chez les prêtres de Mendès, le premier des plus grands dieux de l'Égypte, et l'emblème du soleil. *Mendès* (1) signifiait la vertu fécondante de cet astre; sous le nom d'*Osiris*, on l'adorait comme père du temps; sous celui d'*Ammon*, on indiquait son passage à l'équateur. *Hercule* désignait sa force; *Horus*, les progrès de l'inondation; *Sérapis*, son retour au capricorne; et *Harpocrate*, sa marche pendant l'hiver.

Un obélisque debout est presque le seul vestige d'*Heliopolis*. Placé dans un bas-fond, il était alors au milieu d'un lac, reste de l'inondation du Nil. Quelques palmiers se balançaient avec grâce sur le rivage : le vent, qui les agitait, sifflait dans les hauteurs de l'obélisque; et ce souffle inconstant semblait être l'image de toutes les fureurs, de toutes les misères qu'a vues passer ce monument impérissable. Cette aiguille de granit ne paraît plus dominer à présent les sables de Mataryeh que pour rappeler à la mémoire des hommes la gloire de Kleber, et la valeur de cette armée française qui, forte à peine de quinze mille hommes, défit cent mille Turcs commandés par le grand vizir.

Rien n'est si doux pour un Français que de recueillir l'expression des regrets laissés par l'armée française en Égypte. J'ai déjà entendu la voix de la postérité; on sait ce qu'elle dira du noble caractère de Kleber, de la justice et de la modération de Desaix. Le fils du malheureux fellâh (2) a recueilli l'héritage de ce grand souvenir; il saura le transmettre à ses enfans. Voilà le seul monument de cette glorieuse campagne qui soit demeuré en Égypte; celui-là du moins ne sera pas renversé par la jalouse envie de nos rivaux.

On sera peut-être bien aise de trouver ici quelques détails sur l'homme qui gouverne l'Égypte en ce moment, et sur Yousouf Boghos, son principal ministre. Voici ce que j'ai pu recueillir à ce sujet.

Mohamed Aly Pacha, né à la Cavalla, âgé de quarante-cinq à cinquante ans, a commencé sa carrière par être *byn-bâchy* dans l'armée du grand vizir, en 1800 : il fut fait *boulouk bâchy* à la prise d'el-Arych par les Turcs, ensuite *ser chichmé* [colonel]

(1) Le chacal était l'emblème du soleil, à cause de sa vue perçante : il était adoré comme tel à *Lycopolis*.
(2) Paysan égyptien.

sous Mehemet Pacha Khosrou. Il assiégea Khourchyd Pacha dans la citadelle du Caire en 1804, et chassa les mamlouks de cette capitale en 1805; les Albanais le nommèrent alors pacha. Il détruisit tout-à-fait, le 1.er mars 1811, par la plus insigne perfidie, le reste des mamlouks (1), qui luttaient encore sourdement contre son pouvoir.

Mohamed a eu trois enfans mâles : l'aîné, Ibrâhym Pacha, commandait l'armée du Hedjâz contre les Wéchabites; le second, Toussoun Pacha, mort de la peste à Rosette il y a deux ans, a laissé un enfant âgé de cinq ans; le troisième, Ismayl Pacha, est gouverneur de Boulaq.

Le pacha d'Égypte a deux filles : l'aînée est mariée à Mahram-bey, commandant d'Alexandrie, et la cadette à Mohamed-bey, defterdar et gouverneur de la haute Égypte.

Mohamed Aly ne connaît pas lui-même le nombre exact de ses soldats, parce que les divers commandans des corps ont tous un intérêt particulier à laisser ce nombre indéterminé, afin d'obtenir une paie plus considérable que celle qu'ils sont obligés d'effectuer réellement. Lorsque Mohamed Aly Pacha partit pour commander en personne son armée du Hedjâz, il s'arrêta à Suez; et, afin de connaître le nombre d'hommes qu'il emmenait avec lui, il s'avisa de vouloir gratifier lui-même chaque soldat de deux talaris (2). Mohamed s'assit sur le rivage de la mer, en ordonnant aux troupes de défiler devant lui; mais à peine avait-il commencé sa distribution, que les chefs firent entendre des murmures qui l'obligèrent de la suspendre, dans la crainte de quelque soulèvement. On peut cependant évaluer le nombre de ses soldats à trente mille hommes, qui sont maintenant payés très-exactement. On ne comprend pas dans cette évaluation incertaine la cavalerie arabe, dont plusieurs corps très-nombreux ont pris parti contre les Wéchabites.

Le caractère de Mohamed Aly n'est pas sanguinaire; mais il est entier, violent, et souffre difficilement la contradiction. Quant à sa figure, je renvoie au portrait que Mohamed Pacha me permit de faire de lui, qui a été lithographié avec tant de talent par M. Horace Vernet, et que l'on trouvera dans cet ouvrage. Mohamed montre souvent de la noblesse dans ses procédés, et, s'il était moins mal entouré, son penchant le porterait à adopter en partie la forme de nos gouvernemens européens, sur-tout depuis qu'il s'est défait de ses ennemis les plus dangereux.

Yousouf Boghos, premier drogman et ministre de Mohamed Aly Pacha, est un Arménien né à Smyrne, et qui est âgé d'environ quarante-cinq ans : il était d'abord négociant; il vint en Égypte, en 1800, en qualité d'employé à la suite du grand vizir. Yousouf fut attaché à la mission anglaise comme interprète, et il accompagna le grand vizir à son retour à Constantinople, où il obtint un firman de drogman, avec cinq cents piastres d'appointemens par mois. Boghos revint au Caire avec Aly Pacha, nommé gouverneur de l'Égypte, et qui fut ensuite massacré par les mamlouks. Cet habile drogman fit alors partie de la mission anglaise, et devint premier interprète de

(1) Ce titre vient du verbe *malek*, posséder, et désigne une personne qui est la propriété d'une autre.

(2) Deux piastres fortes, autrement appelées *douros*. Cette monnaie espagnole est celle qui a le plus de faveur dans les marchés de l'Orient.

Khourchyd Pacha. Lorsque celui-ci fut chassé du Caire par Mohamed Aly, Boghos entra au service de ce dernier, où il est toujours demeuré depuis, malgré quelques disgrâces.

Cet homme, d'un caractère souple, insinuant, traite les affaires avec une finesse voisine de la fausseté. Ses manières sont caressantes, et il sait ménager tous les partis. Il parle plusieurs langues avec facilité. Son esprit est un composé de la réunion assez rare de beaucoup d'audace et de beaucoup d'astuce. On lui suppose une fortune immense: mais sa position est difficile; et l'envie qu'excitent ses richesses, expose sa vie à des dangers continuels.

Le pacha d'Égypte est entouré de plusieurs Francs, auxquels il témoigne une grande bienveillance. Celui qui la mérite le plus, est incontestablement M. Drovetti, ancien consul de France au Caire, qui a servi avec distinction dans nos armées, et dont les sages conseils ont été fort utiles à Mohamed Aly. M. Drovetti fait l'usage le plus honorable de son influence, et, dans son extrême désintéressement, il s'est toujours oublié lui-même. Sa faveur ne lui a valu que le droit de faire fouiller sans obstacle les sables de Thèbes et de Memphis. Sa collection d'antiquités égyptiennes est admirable, et son vœu le plus vif serait d'en embellir le musée de Paris; c'est dans cette espérance qu'il a sans cesse refusé de la vendre, malgré les offres brillantes qui lui ont été faites. J'aurai encore occasion de parler de M. Drovetti, aux lumières et à la bienveillance duquel j'ai eu de très-grandes obligations.

Plusieurs médecins italiens ont été au service de Mohamed Aly. Celui qui lui inspira le plus de confiance, est le docteur Gorachoukia, qui est encore attaché à la personne du pacha. Ce Piémontais préside une réunion de Francs de toutes les nations, qui ont fondé au Caire une espèce de franc-maçonnerie. Ce club, dont le pacha est trésorier, est bien éloigné de se mêler de politique; cette société n'a d'autre but que de faire de longs dîners, où l'on s'avilit aux yeux des Orientaux, et n'a d'autre avantage que de faire rire le pacha, qui paie de fort bonne grâce les repas fréquens de ses bouffons.

Je n'ai jamais su pourquoi l'on s'est opposé à me laisser visiter le *Meqyâs* ou Nilomètre de l'île de Roudah, vis-à-vis du vieux Caire. Ce monument se trouve actuellement renfermé dans l'enceinte d'une poudrière. Lorsque je demandai la permission d'y entrer, le kyâhyah bey me fit répondre que, devant s'y rendre quelques jours après, il se réservait de me le montrer lui-même : mais, pensant que c'était une défaite, je n'en parlai plus.

J'allais souvent au bain, et je me plaisais à y passer plusieurs heures. Les bains du Caire sont les plus riches de l'Orient; on en compte un grand nombre, qui sont presque tous fort anciens. La délicatesse du dessin des mosaïques qui leur servent de pavé, la forme des bassins, le fini des colonnes légères qui supportent les coupoles, tout rappelle le goût des Arabes, à l'époque où ils portèrent le plus loin l'étude de l'architecture.

Lorsque j'éprouvais le besoin de la solitude, qu'il fallait chercher hors du Caire, j'en sortais par la porte *Bâb el-Nasr*, dont l'architecture est si noble, si majestueuse,

et qui annonce si bien la ville des *Mille et une Nuits :* je m'enfonçais au milieu des cimetières, dans les vallées arides et désertes du mont Mokatam; j'allais dessiner, dans Gamaï el-Affifi, les mosquées immenses où sont les tombeaux des califes ayoubites, seljeucides et baharites. Mohamed Pacha s'est emparé des legs pieux destinés à la conservation de ces monumens : ils tombent; les minarets, si variés dans leurs formes, se détruisent; les dômes élégans sont à demi renversés; les peintures et l'or qui décoraient ce qui en reste, se réfléchissent dans les réservoirs des ablutions; le chiffre de Mahomet et celui des califes s'effacent; et personne ne vient prier sur ces sépulcres de jaspe, au milieu de ces ruines vastes, silencieuses et presque inconnues aujourd'hui.

Le souvenir de ces princes si galans et si magnifiques est presque entièrement détruit, enseveli dans la poussière de leurs palais. Depuis que Sélim I.er s'empara de l'Égypte en 1518, depuis qu'il reçut l'étendard sacré et l'investiture de l'*imâmat*, Damas, Bagdad et le Caire, ont perdu tout leur éclat. L'ignorance a laissé détruire tous les monumens glorieux élevés par les mains des califes. A peine quelques hommes savent-ils encore, au milieu de ces immenses populations, qu'il exista jadis des Ommiades et des Abbassides. Les assemblées savantes des Arabes, qui se nommaient jadis *meqâmat*, n'existent plus : de pauvres *moulla* viennent seulement encore le soir, dans les cafés du Caire, chanter l'histoire d'Antar, de Roustam Zâl, ou de Beybars, roi d'Égypte; des fables succèdent aux chansons, et ils terminent par l'histoire de Bahlouldân, qui fut le bouffon du calife Haroun el-Rachyd.

Cette milice audacieuse des mamlouks (1), qui, depuis Melek Salah, faisait trembler l'Égypte, vient d'être détruite en grande partie par Mohamed Aly. Elle avait reçu l'ordre de se tenir prête à suivre le cortège de son fils dans une cérémonie qui devait précéder son départ pour la Mecque. Un jour le soleil se leva couleur de sang, me disait un habitant du Caire : le pacha parut sombre, soucieux; mais parfois il se rappelait qu'il devait présider, ce même jour, à la fête (2) la plus brillante des Musulmans, et un sourire forcé contrastait alors d'une manière effrayante avec le reste de sa physionomie. « Fils aînés du Prophète, avait fait dire Mohamed Aly aux mamlouks, puisque » la paix nous réunit, venez dans tout votre éclat fêter avec moi le départ de mon fils » pour le saint tombeau. »

Cependant des Albanais dévoués sont cachés sur les remparts, sur les tours, derrière des créneaux : les mamlouks arrivent avec confiance; les portes du château se ferment sur les derniers. Le pacha, placé au sommet d'une terrasse, assis sur un tapis, fumait son riche narguillé (3), et pouvait tout voir sans être aperçu; derrière lui étaient trois de ses officiers, ses confidens intimes. Mohamed Aly se retourne vers eux sans proférer un seul mot : ce regard fixe et terrible n'est que trop bien compris; il devient le signal du feu le plus vif et du massacre des mamlouks. Ils étaient couverts d'armes magnifiques, et montés sur leurs plus beaux chevaux : mais leur nombre, leur courage, tout devint

(1) On a remarqué que jamais les Circassiens, les Géorgiens, les Mingréliens, qui composaient ce corps redoutable, ne purent avoir ou conserver des enfans en Égypte, quoiqu'ils eussent de belles esclaves, et en grand nombre

(2) Celle du départ de l'émir hâggy.

(3) Pipe persane.

inutile; ils furent égorgés. Parmi ceux qui échappèrent à ce désastre, quelques-uns se réfugièrent en Syrie : le reste s'est retiré à Dongola, dans la Nubie. Ils ont enrôlé des Nubiens, des Maures, et les forment, dit-on, à tous les exercices qui distinguaient les intrépides mamlouks : peut-être un jour les verra-t-on encore essayer de descendre au Caire et d'y ressaisir le pouvoir. Déjà la division qui s'était mise parmi eux avant cette catastrophe, les avait fort affaiblis : une moitié suivait le parti d'Osman-bey Bardissy, mort de la peste; les autres obéissaient à Elfy-bey, victime du même fléau : ce dernier était vendu à l'Angleterre, et sa défaite a été la conséquence de celle des Anglais dans leur dernière et malheureuse expédition en Égypte.

Je dus à l'habit mahométan que je portais, la facilité de visiter les marchés des femmes esclaves. Je passais, dans les bazars, chez les marchands, pour Osmanli Châh, ou Turc du nord; ce qui pouvait faire supposer que je ne parlais facilement ni le turc ni l'arabe. Les esclaves (1) les plus agréables que l'on puisse acheter au Caire, sont les Abyssiniennes (2) : on en trouve souvent d'une grande beauté. J'en ai vu dont les traits me semblèrent réguliers et fins, les formes admirables, la peau légèrement olivâtre, douce et transparente; leurs cheveux noirs sont souples et d'une belle couleur. Il y en avait de charmantes dans la caravane qui arrivait du Dar-four (3) : elles étaient chrétiennes et fort attachées à leur croyance. Les plus belles se vendaient de quatre à cinq mille piastres du Caire. J'eus beaucoup de difficultés à surmonter pour obtenir la permission de pénétrer dans les marchés particuliers des esclaves blanches. J'en vis d'abord de très-médiocres, et quelques-unes assez agréables : mais le chef des mamlouks français m'introduisit le lendemain chez un riche marchand arabe, dont la maison était meublée avec recherche. Cet homme, qui fournit le harem du pacha, est associé au plus riche marchand d'esclaves de Damas. Il nous montra, parmi plusieurs femmes plus ou moins jolies, une jeune Circassienne âgée de quinze ans environ : c'est, je crois, une des beautés les plus parfaites que j'aie vues de ma vie; je fus si frappé des charmes de sa figure et si touché de son sort, que, malgré le peu d'apparence qu'il y eût d'obtenir la permission de la faire sortir de l'Égypte, j'en offris jusqu'à six mille piastres du Caire. La pauvre infortunée semblait desirer que le marché se conclût : elle levait sur moi ses grands yeux noirs, humides de larmes, en me présentant le sorbet. Il fallait qu'elle fût admirablement belle, pour paraître telle malgré son costume : un petit bonnet rouge, brodé d'or, était placé sur le sommet de sa tête; ses cheveux bruns, coupés sur le front, pendaient régulièrement sur ses épaules; une double robe serrée, d'une étoffe tramée d'argent, était retenue par un petit schâl placé en ceinture au-dessus des

(1) Trois différentes caravanes conduisent des esclaves et d'autres marchandises de l'intérieur de l'Afrique au Caire. l'une part de Mourzouk, capitale du Fezzan; l'autre, de Sennaar; la troisième, du Dar-four. Elles n'arrivent point en Égypte à des époques fixes, mais à des intervalles plus ou moins longs. Leur voyage dépend non-seulement de la difficulté qu'elles ont eue à se procurer des esclaves et d'autres objets propres à être vendus, mais des ordres de leurs chefs, et de plusieurs autres causes. (W. G. BROWNE, *Voyage dans le Dar-four.*)

(2) Les esclaves que l'on tire de l'Abyssinie, traversent ordinairement la mer Rouge, de Masuah à Djeddah. La plupart sont vendus à la Mecque, les autres sont amenés au Caire par Suez ou Cosseyr. Les djellâbs abyssins apportent aussi au Caire de l'or, qu'ils y échangent contre les marchandises dont ils ont besoin

Un missionnaire qui a vécu long-temps à Gondar, y portait le titre d'évêque d'Adel (royaume situé sur la côte de la mer Rouge, près du détroit de Bâb el-Mandeb). C'est là que croissent l'encens et la myrrhe.

(3) *Dar* peut signifier un royaume, et parfois un district, un village; *four* signifie *daim* : les Arabes ont ainsi qualifié les habitans de cette contrée, parce qu'ils fuyaient sans cesse devant eux.

hanches; un grand pantalon enveloppait toute la partie inférieure. Ses bras, ornés de bracelets, étaient nus; ses pieds, nus aussi, traînaient seulement une petite babouche brodée, avec laquelle il serait difficile de marcher ailleurs que sur des tapis. Le marchand, qui avait fixé à huit mille piastres le prix de cette esclave, me demanda quelques heures pour réfléchir sur l'offre que je lui avais faite, et je n'entendis plus parler de lui.

En sortant de ce lieu, je traversai la grande mosquée d'Hassanein (1), en songeant à la triste destinée de ces jeunes femmes, qui devaient, peu de jours après, être ensevelies toutes vivantes dans un harem (2), pour y devenir les victimes de la stupidité brutale de quelque vieux Musulman. Je fus tout-à-coup distrait de ma rêverie par un mendiant arabe, qui m'arrêta en me disant en français : « Eh bien! citoyen, tu ne donnes » donc rien aujourd'hui au pauvre bancal, qui n'a pas encore déjeûné ? » Cet homme avait appris cette phrase pendant le séjour de l'armée française en Égypte, et il la colportait alors avec succès dans les cafés du Caire. Le mamlouk qui me suivait, l'avait averti que j'étais Français; et le pauvre estropié se trouva bien de la confidence.

J'allai ensuite visiter le *Mouristân*, l'hôpital des fous. On y trouve le dernier degré de l'abandon, de la misère, de la dégradation humaine. Ces malheureux sont couchés nus dans des cachots infects, où ils sont renfermés sous de doubles grilles, comme des bêtes féroces dans une ménagerie. Quelques-uns sont chargés de chaînes : plusieurs poussaient des éclats de rire immodérés, tandis que d'autres rugissaient et mordaient les barreaux de leur prison. Une pauvre femme, les yeux fermés, se tenait immobile dans un coin de son cachot. On n'avertissait cette infortunée du moment où on lui apportait la nourriture, qu'en secouant une corde placée autour de son cou.

Je partis du Caire pour la haute Égypte, le 13 janvier au soir. Décidé à remonter le Nil, j'avais loué une kanje sur laquelle il y avait six rameurs nubiens, outre le râys ou patron. Le prix fut arrêté à cinq cents piastres égyptiennes par mois. Nous devions avoir deux hommes de plus : mais le propriétaire de la barque, habitant du Sa'yd, homme de mauvaise foi, ne me tint parole ni sur le nombre des matelots, ni sur l'époque du départ. Au moment où j'allais enfin m'embarquer au vieux Caire, une rixe s'éleva entre lui et ses gens qu'il payait mal. Cette dispute dura plusieurs heures. Ismayl Rechouân, qui m'accompagnait dans ce voyage, termina le différend en frappant sur tous ces malheureux, et en menaçant le râys de lui trancher la tête si nous n'étions pas partis dans quelques minutes. Il fut obéi avec une soumission admirable. J'avais en outre pour compagnon de voyage M. Martini, jeune médecin toscan, qui depuis long-temps attendait une occasion sûre de visiter les ruines de Thèbes. Il était habile dans son art, et fort instruit dans la littérature de son pays et du mien. Je partageais avec lui une petite baraque nommée pompeusement la chambre, où l'on ne pouvait entrer qu'en se courbant beaucoup; nous y dormions assez mal à notre aise. J'avais pour drogman un Syrien. Mansour sortait des mamlouks de la garde. Rechouân avait quitté la France pour l'Orient, tandis que Mansour était parti d'Égypte avec l'armée

(1) Consacrée aux nièces du Prophète.

(2) Lieu défendu.

française. Après l'avoir suivie dans ses chances de victoires et de revers, Mansour était revenu, couvert de blessures, jouir du respect de ses compatriotes, et oublier ses fatigues sous le beau ciel de l'Égypte.

Nous remontions le Nil avec une alternative de câlme, de vent contraire ou de vent favorable, extrêmement faible : nous atteignîmes ainsi Beny-Soueyf le 16 au soir.

Cette ville triste et ruinée, située sur la rive occidentale du Nil, est entourée de campagnes fertiles et d'une forêt de palmiers. Mohamed Pacha en fait un lieu d'exil pour les officiers et les soldats albanais qui troublent la tranquillité du Caire : aussi la garnison est-elle toujours fort nombreuse. Nous vîmes dès le lendemain matin des *almeh* (1), dont plusieurs étaient assez belles, exécutant des danses d'une expression très-vive, devant un café situé sur les bords du Nil. Des chefs d'Albanais, avec des physionomies féroces, jouissaient de ce spectacle en fumant leur narguillé, étendus sur des tapis et appuyés sur des coussins. J'appris qu'on célébrait, ce jour-là, une sorte de fête militaire en l'honneur des succès qu'avait obtenus le pacha dans l'Yémen. Les soldats couraient dans les rues, criaient comme des insensés, ou tiraient des coups de pistolet en l'air, en signe d'acclamations. Quelques-uns se précipitaient, le cangiar nu à la main, comme par plaisanterie, sur ces jeunes *almeh*, dont la plupart étaient leurs maîtresses, de sorte qu'il entrait toujours un peu de rage et de jalousie dans ces aimables jeux. Ces jeunes femmes se jetaient aux genoux de ces brutaux, ou se réfugiaient aux pieds des chefs; mais l'intervention de ceux-ci apaise difficilement les scènes de dépit amoureux, qui se terminent souvent par des coups de poignard. Telles sont les mœurs de la bonne compagnie de Beny-Soueyf; car les agas bosniaques ne sont ni mieux élevés ni plus tendres que leurs stupides soldats.

C'est de Bayad, vis-à-vis de Beny-Soueyf, sur la rive orientale du Nil, qu'on se rend aux monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul situés sur le mont Colzoum. Les montagnes de Gebeï et d'Hadjar Mossoun conduisent à la plaine sablonneuse d'el-Bakarah : du sommet du Kabil qui la termine, on aperçoit le désert d'el-Araba. Quelques religieux coptes habitent ces deux couvens, si vénérés par les chrétiens. De hautes murailles les mettent à l'abri des entreprises des Bédouins, ainsi que de la fureur des tigres, qui sont en grand nombre dans cette affreuse solitude. Un aqueduc fort dégradé leur apporte de l'eau saumâtre, qui arrose, dans leur jardin, quelques arbres et quelques légumes. Près de là sont les carrières de marbre précieux exploitées avec tant d'activité sous les Pharaons, qui en décoraient leurs tombeaux. Ces grottes, creusées par le faste et le pouvoir, devinrent plus tard l'asile du repentir et de la prière.

Reparti le 17 de Beny-Soueyf, le bateau mit trois jours à se rendre à Minyeh, l'antique *Cynopolis*, célèbre par le culte d'*Anubis* (2). Cette petite ville, commandée par un cachef, a beaucoup souffert pendant le dernier siége qu'elle vient de soutenir. Les mamlouks s'y étaient retranchés; Mohamed Pacha s'empara de la ville, et la détruisit presque entièrement. Les habitans logent dans des baraques ou sous les décombres. Nous trouvâmes à Minyeh un capitaine de port fort obligeant : il donna

(1) Danseuses publiques

(2) *Anubis*, qu'on croit signifier *horizon doré*

des ordres très-absolus pour que notre équipage se trouvât augmenté de quatre matelots; sans leur secours, nous ne serions jamais arrivés à Mellaouy. On atteignit cette hauteur le 21, à deux heures après midi. Le matin, j'avais parcouru les ruines d'*Antinoé* (1). Cette ville, qu'Adrien s'était plu à décorer de monumens magnifiques, est ensevelie sous des collines de sable. Quelques colonnes en sortent pour indiquer seulement la place qu'elle occupait. Le même soir, j'allai visiter le portique d'Achmouneyn, autrefois *Hermopolis*, à une lieue du Nil, sur sa rive orientale. Ce monument, d'un grand caractère, est tout-à-fait isolé. On ne trouve pas la moindre trace du temple dont il était le péristyle.

Un Anglais, M. Brymm, vient de faire construire une raffinerie de sucre pour le compte du pacha, sur le rivage du Nil, à une demi-lieue de Mellaouy. Cet établissement paraît bien conçu, bien dirigé; et les résultats en sont très-satisfaisans.

Fatigué de cette ennuyeuse navigation, je pris le parti de me rendre à Syout par terre. J'étais las de la riche monotonie des bords du Nil, las de voir toujours à un quart de lieue du village que je venais de quitter, un village qui lui ressemblait parfaitement : la rive orientale offrait un peu plus de variété; derrière la ligne des palmiers s'élevaient les crêtes arides du mont Mokatam, dont la chaîne se rapproche toujours davantage du fleuve depuis Beny-Soueyf jusqu'à Minyeh. C'est par-tout la même culture; par-tout ce sont les mêmes efforts pour faire arriver l'eau à vingt ou trente pieds de hauteur, le Nil étant toujours encaissé par des rivages taillés à pic.

Je m'arrêtai à Deyrout : c'est un gros village à cinq quarts de lieue du Nil, presque entièrement caché sous des palmiers et de gros sycomores. Le cachef voulut absolument partager avec nous son pilau : chacun, accroupi autour d'un plateau de bois, prend des poignées de riz, et porte à ses lèvres le vase de terre, la bardaque pleine d'eau fraîche, qui fait le tour, et sert même aux esclaves, qui se tiennent debout derrière leur maître. Les gens du cachef nous fournirent des chevaux jusqu'à Goussyeh. C'est la plus triste bourgade de l'Égypte. Je voulais coucher en plein air; mais M. Martini, qui était souffrant, insista pour qu'on acceptât la maison abandonnée que le cheykh el-beled nous avait assignée, et qui fut assiégée toute la nuit par les rats et les fouines. Un pauvre Turc, gouverneur de Goussyeh, offrit de faire cuire le riz et s'en acquitta fort bien. Long-temps prisonnier des Russes, il n'avait dû sa liberté qu'à l'incendie de Moscou. En suivant presque constamment la lisière du désert libyque, nous arrivâmes fort tard à Syout, l'ancienne *Lycopolis*. J'étais recommandé à un négociant grec, nommé *Anachamas*, chez lequel je fus logé.

On devait demeurer une journée entière à Syout. Décidé à la bien employer, je gravissais dès la pointe du jour le Tschebat el-Koffery, la montagne des Tombeaux et les grottes de Sababinath : elles furent habitées par des solitaires dans le premier âge du christianisme. Les cénobites partagèrent cet asile avec des momies qui dormaient dans ce lieu depuis un grand nombre de siècles. Dégoûtés du monde, ils anticipaient

(1) Origène, dans son traité contre Celse, prétend qu'Antinoüs, favori de l'empereur Adrien, faisait des miracles en Égypte par la force des charmes. On croit qu'une ville nommée *Besa* occupait la place d'*Antinoé*, avant que celle-ci fût fondée par Adrien.

ainsi sur la paix du sépulcre. Les Arabes trouvent parfois dans les profondeurs de ces catacombes des sarcophages assez précieux. Syout, capitale de la basse Thébaïde, contient environ quinze mille ames. Elle est située à trois quarts de lieue du Nil, au pied de la chaîne libyque. Mohamed-bey, gendre de Mohamed Aly Pacha, defterdar ou gouverneur de la haute Égypte, réside dans cette ville, ainsi qu'Achmet-bey, son kyâhyah. Ils sont tous deux remplis de bienveillance pour les étrangers. Le premier était absent, et l'autre se mourait des suites de son goût immodéré pour les liqueurs fortes. Ses excès, à cet égard, ont été portés si loin, qu'on a de la peine à concevoir comment il a pu y résister aussi long-temps. L'unique occupation de ces officiers et de leurs agens est de pressurer les malheureux habitans du Sa'yd. Toutes les petites villes de ce gouvernement sont surchargées d'une garnison de soldats métoualis ou dalmates. Tout tremble, tout paie, tout languit. Les terres sont cultivées pour le compte du pacha; les marchands ne trafiquent que pour lui. Il a le monopole des denrées, des esclaves, et s'empare même de la fougère brûlée des champs. Syout fait un grand commerce avec l'Abyssinie, Dongola, le Dar-four et Cosseyr. Des djellâbs (1) y amènent de Sennaar des esclaves noirs; ils y apportent de la poudre d'or, du tamarin, de la gomme arabique, des dents d'éléphant, des plumes d'autruche, et de la poudre de chiché, fort salutaire pour les maladies des yeux, si fréquentes en Egypte.

M. Marrouchi, médecin piémontais au service du bey de Syout, et qui s'occupe avec succès de fouilles et de recherches, allait entreprendre un voyage dans la grande Oasis: il espérait obtenir des renseignemens positifs sur les ruines des temples qu'elle renferme. J'ai souvent vu, dans la haute Égypte, des Italiens qui se disaient médecins: ils enterrent des agas, déterrent des statues, et se trouvent fort bien de cet échange. On doit faire une honorable exception en faveur de M. Marrouchi, qui joint beaucoup d'obligeance à beaucoup de lumières.

M. Anachamas est le négociant le plus considérable de Syout. Il correspond plus particulièrement avec Gondar, capitale de l'Abyssinie, où il expédie de la verroterie, des toiles, de l'absinthe, et des sabres droits des manufactures d'Allemagne.

Je quittai Syout le 25 janvier. Nous suivîmes des champs très-riches. Le Nil, bordé sur ce point par le mont Mokatam, coule avec assez de rapidité. Sur la droite, le désert libyque dessinait la plaine, dont les couleurs fraîches et variées contrastaient avec la blancheur du sable; l'horizon se terminait par de petites collines bleuâtres. On s'arrête, pour déjeûner, sous un bosquet de palmiers superbes, à el-Maragha. Nous couchâmes le soir à Tahta, l'ancienne *Aphroditopolis*, dans un couvent latin des Pères de la Propagande.

Des religieux italiens nous offrirent l'hospitalité : leur monastère est en ruine; leur misère et leur dénûment sont déplorables. M. Martini, se trouvant plus mal, attendit auprès de ces religieux que notre kanje, qui était restée sous la direction de Rechouân, fût arrivée à Tahta. Je quittai ce lieu pendant la nuit pour atteindre Mankié : cette route est semée de villages très-rapprochés les uns des autres. On appelle ainsi quelques

(1) Marchands

chaumières placées sur un monticule artificiel. De ces maisons construites avec de la boue, s'élancent des palmiers, dont ces pauvres édifices semblent être le vase. Des enfans entièrement nus, des femmes couvertes de haillons, des hommes enveloppés dans un reste de manteau brun, des chiens qui vous poursuivent, tandis que tous les habitans s'enfuient à votre approche : voilà ce que j'ai rencontré constamment depuis le Caire jusqu'à Louqsor. Mais quel soleil! quelle végétation! quels prestiges que ceux de cette lumière qui colore les lointains d'une façon si pure et si brillante! Pendant la journée de Mankié, je vis la vallée se rétrécir. On marche près du Nil, près aussi des montagnes libyques, à demi enterrées dans les sables, d'où sortent des pointes de rochers noirâtres.

Je rencontrai un grand nombre de Moghrebins qui revenaient de la Mecque par Djeddah et Cosseyr. Ce sont, de tous les Musulmans, les moins civilisés et les plus fanatiques, ceux dont les procédés sont les plus grossiers et les plus insultans : quelques-uns, accablés de fatigue, étaient étendus sur le sable, et retrouvaient des forces pour vomir des injures contre les chrétiens. J'arrivai fort tard à Mankié. Je trouvai Oualy cachef, auquel j'étais adressé, assis à la porte de sa maison, et jugeant un procès entre des Arabes pasteurs. Nous prîmes une haute idée de la force des poumons et de la volubilité des plaideurs : je n'ai de ma vie entendu un vacarme pareil. Le cachef fumait et souriait; il finit par prononcer quelques mots, et les parties furent renvoyées à grands coups de bâton. Nous passâmes une fort triste nuit, livrés aux rats, dans une petite chambre basse sans porte et sans fenêtre. Je ne pouvais cependant pas me plaindre; car les musiciens du cachef se crurent obligés de me donner une sérénade, que j'eus beaucoup de peine à faire finir. Une douzaine d'enfans nus, liés deux à deux avec des cordes, étendus sur le pavé de la cour du cachef, mouraient de faim et de soif. C'étaient des otages. Ces innocentes et faibles créatures connaissaient déjà les douleurs de la captivité, parce que leurs parens, dans l'impossibilité de payer le myry, s'étaient enfuis au désert. Les Égyptiens sont encore ce qu'ils étaient sous le sceptre des Pharaons; c'est pour un maître qu'ils cultivent leurs terres, c'est pour lui qu'ils couvrent le Nil de bateaux. Le fellâh sert aujourd'hui la cupidité de Mohamed Aly, comme il obéissait jadis à l'orgueilleuse volonté qui faisait construire les pyramides.

Les voyageurs sont, pour ainsi dire, les journalistes du monde. Ce numéro n'aura d'intérêt que par une date assez rapprochée. Je le répète, j'écris ce que je vois, ce qui me frappe. Ces notes, si insuffisantes pour les autres, ne sont que le miroir de mes impressions.

Nous marchâmes pendant treize heures pour nous rendre de Mankié à Farchout. Je traversai Girgeh, autrefois capitale de la basse Thébaïde. Je passai près d'*Abydus*, célèbre par le temple d'Ismandès. J'avais déjà vu la place où brillèrent jadis de tant d'éclat *Chemmis, Panopolis, Antæopolis;* cette dernière est remplacée aujourd'hui par Qâou el-Kebyr : enfin j'ai retrouvé les vestiges d'Aboutig et ceux de *Diospolis parva.*

Syout a hérité du commerce et du gouverneur de Girgeh, dont la décadence et la

misère actuelles inspirent la pitié. Les hameaux sont de plus en plus rapprochés les uns des autres; plus charmans quand on les aperçoit d'une demi-lieue, plus dégoûtans et plus pauvres quand on y arrive. Je voyais souvent les habitans sortir en procession pour aller au-devant de ceux des leurs qui revenaient du saint pélerinage. Le cheykh el-beled ouvrait la marche : un Arabe frappait en cadence sur de petits tympanons; d'autres, montés sur des ânes, battaient un gros tambour; des femmes suivaient en foule, poussant des cris mêlés de sifflemens. On portait, sur un plateau de bois, du pain de dourah, avec de l'eau pour désaltérer les voyageurs. Ceux qui restent dans les *dyouars* (1), nettoient, reblanchissent la maison du *hâggy* (2), et peignent avec du gros rouge et du bleu la porte de sa demeure. C'est une chose remarquable, que tous les édifices publics ou religieux qu'on trouve en Égypte, kans, fontaines, mosquées, n'offrent plus que des ruines, et soient uniquement propres à servir de refuge aux chacals. Sous le gouvernement des beys mamlouks, leur patronage se faisait sentir dans les districts dont ils étaient gouverneurs. Leur administration était, dit-on, assez paternelle : ils sont tombés; et tout ce qu'il y avait de moins mauvais dans les institutions de cette république aristocratique, n'a pas été remplacé. Le pacha d'Égypte, forcé de payer avec exactitude des troupes séditieuses auxquelles il doit le pouvoir, a remis ses intérêts entre les mains des Arméniens et des Grecs les plus avides : aussi jamais le peuple égyptien n'a-t-il été pressuré, vexé et ruiné, autant qu'à l'époque actuelle. La terreur impose silence aux murmures; mais ce silence est celui de la mort.

Je traversai Menfalout, où je fus fort bien reçu par l'aga cachef. C'est un Turc d'Erzeroum, jeune, riche, sensuel, d'une figure noble et douce, et qui a des manières très-polies. Soliman cachef était bien logé; il était couché sur des coussins de Damas et des tapis de Perse. Nous admirâmes la beauté de son fils, âgé de six ou sept ans. Une valetaille nègre le servait à genoux, en souriant servilement toutes les fois que l'enfant leur donnait des coups de kourbache (3) sur la tête. On apporta un fort bon déjeûner turc sur un plateau de cuivre bien luisant, on donna à laver avec du savon parfumé, et nous nous quittâmes, tous enchantés les uns des autres.

J'aperçus de l'autre côté du Nil, à l'aide d'une lunette, un couvent habité par des religieux coptes, où l'on ne peut entrer que hissé par une poulie qui vous élève à une grande hauteur. Ces solitaires n'ont trouvé que cette façon de se soustraire aux avanies des Arabes. J'avais déjà vu près de Minyeh, toujours sur la côte orientale du Nil, ces grottes de Girgarès, célèbres par l'austérité des anachorètes qui les habitèrent. Persécutés par-tout, ils ne trouvèrent de refuge que dans les déserts les plus âpres. Les bêtes féroces finirent par s'apprivoiser avec ces hommes si forts et si doux; elles venaient écouter leurs chants religieux, et creusaient parfois le tombeau du cénobite qui avait partagé leur épouvantable solitude.

Je descendis à Farchout dans un petit ermitage catholique du couvent de la Propagande. Le religieux qui habite ce lieu, plus pillé, plus ruiné qu'aucun de ceux que

(1) Villages.
(2) Pélerin.
(3) C'est une espèce de fouet très-souple, fait avec de la peau de rhinocéros.

j'avais vus, était absent. Il aura trouvé, le lendemain, sur la table vermoulue qui lui sert d'autel, le faible tribut de la reconnaissance de ceux qui s'étaient reposés sur sa pauvre natte, et qui avaient bu l'eau de sa cruche cassée.

On traverse le Nil assez près de Farchout, pour se diriger sur Qené, l'ancienne *Cœne.* Nous y arrivâmes après une journée pénible. Le terrain change de nature sur la rive orientale, où est situé Qené : il devient pierreux et moins fertile. Les campagnes sont couvertes de dattiers, et de cet arbre que les Arabes nomment *doum,* ou palmier à larges feuilles. Ce jour-là, je rencontrai deux chameaux chargés de la façon la plus pittoresque : toute une famille voyageait sur un plateau de bois placé sur le dos du premier; et, sur le second, une jeune esclave noire portait entre ses bras un petit dromadaire qui venait de naître.

On traçait alors, par ordre du pacha, une route qui doit aboutir à Qené. Le cachef de ce canton employait des tribus entières d'Arabes à planter des cassilliers, qui devront un jour ombrager ce chemin, très-fréquenté par les caravanes de Cosseyr. C'était un travail tout nouveau pour les Arabes, qui plantent rarement des arbres. Qené me parut être un village de dix mille ames environ, y compris trois mille Coptes. Cette échelle de Cosseyr n'en est éloignée que de deux jours de marche. Il n'est pas rare de voir des gens s'embarquer à Cosseyr et se rendre en vingt jours à Bombay.

On remarque qu'il pleut fréquemment à Cosseyr, tandis que la température de Qené est toujours égale, et si chaude, même en hiver, que, le 28 janvier, l'atmosphère me semblait pareille à celle du mois de juillet à Paris. Mollah Husseyn commande à Qené : il a quatre cents hommes sous ses ordres. Qené fait un grand commerce de toiles, de schâls de Cachemire, de poivre, de gingembre, et de ces vases de terre connus sous le nom de *bardaques.* De l'autre côté du Nil se voient les ruines de *Tentyra,* dont j'aurai occasion de parler plus loin; et au-dessus de Qené sont les vestiges de l'ancienne *Coptos* (1), d'où une grande route conduisait aux Bérénices.

Nous quittâmes Qené pour nous diriger sur Qous. C'est une petite ville où se trouvent des restes des monumens de l'antique Égypte, et, entre autres, une porte qui devait être celle de la ville ou d'un grand temple. Une inscription grecque attestait que ce monument avait été dédié au Soleil par Cléopatre et par Ptolémée son fils. Cette porte est enterrée jusqu'au sommet de l'arcade. Dans la voussure se voit un globe entouré de serpens qui semblent le supporter : autour sont des ailes déployées, peintes encore de couleurs assez vives.

Qous, qu'on suppose être l'ancienne *Apollinopolis parva,* n'est plus célèbre que par ses *almeh* vêtues avec recherche et drapées avec grâce. Le cou et les bras de ces danseuses sont couverts de chaînes de verre mêlé de grains d'or et d'argent, dont elles ornent aussi leur turban. Le khol noircit les cheveux et les paupières de ces courtisanes hardies, dont les ongles, teints avec le henné, semblent être de couleur d'or. Tout cela excitait la vive admiration de Mansour et des Arabes qui m'accompagnaient. Les plus jeunes *almeh* dansèrent, et nous apportèrent du café. Appuyé contre un obélisque

(1) Ruinée sous le règne de Dioclétien.

renversé, ce groupe bruyant me regardait ensuite dessiner avec une surprise extrême. On a beaucoup de peine à se débarrasser de leurs soins affectueux; elles avaient même la prétention de faire les honneurs des ruines de Louqsor, où nous n'arrivâmes qu'à neuf heures du soir, après avoir presque toujours suivi le cours du Nil, et traversé des bosquets de nabouls et de sycomores.

Nous passâmes la nuit enveloppés dans nos manteaux, et couchés sur le sable, sous le portique du temple de Louqsor. J'étais enfin arrivé dans ce lieu, dont mon imagination fut si souvent occupée; je touchais ces colonnes que ma pensée mesurait depuis si long-temps; j'étais dans la ville aux cent portes, dans la merveilleuse Hécatompyle (1).

Le jour, que j'attendais avec impatience, vint me montrer du sommet du portique, où nous étions montés, Louqsor, Karnak, Med-amoud, les restes des quais qui bordaient le Nil. De l'autre côté de ce fleuve j'apercevais Qournah, Medynet-Abou, et ces montagnes consacrées à la mort, dont les flancs creusés de toutes parts renferment tant de générations, et cette vallée de Bybân el-Molouk (2), que les rois s'étaient réservée pour leur dernière demeure.

Des plaines immenses sont couvertes d'avenues de sphinx, qui dirigent encore le voyageur vers des temples qui semblent être l'ouvrage des génies de l'ordre le plus élevé.

Des portes de quatre-vingts pieds de haut, couvertes d'hiéroglyphes, précèdent ces temples, dont le temps est venu révéler les sanctuaires mystérieux, fermés jadis à tous les regards. Des cours entourées de portiques, des milliers de colonnes sculptées (3), défient les sables du désert de pouvoir jamais les ensevelir : elles soutiennent encore ces pierres d'une inconcevable grandeur, couvertes de tous les signes de la religion qui les éleva. Une foule d'obélisques, d'une admirable conservation, paraissent vouloir remonter jusqu'au soleil, et semblent être un de ses rayons, dont ils étaient l'image. Par-tout la grandeur vous impose, par-tout le fini vous étonne.

Le petit village de Louqsor est construit dans un coin du grand temple. Des maisons de boue et de paille sont plaquées contre la base de ces colonnes éternelles. La vache et la cavale de l'Arabe sont attachées au pied du sphinx. Le trône mutilé d'Horus sert de foyer à des familles misérables, qui cachent le faible produit de leurs travaux dans un tombeau de basalte et de granit.

Le temple de Louqsor est bâti sur un quai qui lui sert de base. Chacun fouille à l'envi les parvis de ces lieux jadis sacrés (4). On cherche ce qui a pu échapper à la fureur de Cambyse, au fanatisme des chrétiens. Les premières églises du vrai Dieu sont tombées. On reconnaît à la forme des colonnes, aux ornemens grossiers de

(1) Nom donné par Homère à la ville de Thèbes, et qui signifie *les cent portes*.

(2) Vallée des Rois.

(3) Les colonnes égyptiennes ne sont jamais monolithes, et les obélisques le sont toujours; ce qui a donné lieu à quelques savans de douter que la colonne improprement dite de Pompée, à Alexandrie, fut un monument des anciens Égyptiens.

(4) Voici, je pense, le nom des ruines qu'on pourrait fouiller avec quelque espoir de succès en Egypte : l'île d'Éléphantine, el-Kab *[Elethyia]*, Thebes, Louqsor, Karnak, Qournah, Medynet-Abou, Akhmym [ancienne *Panopolis*], Araba el-Madfouneh *[Abydus]*, Achmouneyn *[Hermopolis magna]*, Benehseh *[Oxyrynchus]*, Medynet el-Fayoum, Arsinoé, Meteraнyeh, Abousyr, Memphis.

l'architecture, le style bâtard du Bas-Empire. Les mosquées de Mahomet, qui remplacèrent l'autel de Jésus-Christ, s'écroulent aussi. L'obélisque seul échappe au ravage des révolutions et du temps, et semble être un immuable pilier de la voûte céleste.

Je visitai les restes de Med-amoud, qui pouvait être un des faubourgs de Thèbes. Je dessinai son temple, qui sort du milieu des vestiges grisâtres d'une ville copte entièrement abandonnée.

Je traversai le Nil (1) sur une petite barque conduite par un Arabe, la seule qu'il fut possible de trouver alors sur ce fleuve, qui porta jadis avec orgueil les temples, les jardins, les maisons flottantes des anciens maîtres de l'Égypte. Que sont devenus ces vaisseaux dorés, ces voiles de pourpre, ces cordages tissus d'argent? Quel silence effrayant a succédé au bruit répété des rames, aux applaudissemens de la multitude, au chant des prêtres, à l'harmonie de cette musique dont les sons puissans calmèrent si souvent les passions haineuses des peuples! La douce mélodie a porté son charme ailleurs : elle règne sur d'autres nations, celle qui agit sur tous les êtres, qui transporte à son gré l'homme dans une autre sphère; l'homme, qui, pour se croire heureux, a toujours besoin d'être arraché d'où il est.

Le bateau vient d'atteindre l'autre rive : c'était la partie la plus populeuse de Thèbes. Strabon dit que des maisons de cinq étages contenaient à peine une foule industrieuse, la population brillante de cette ville, vaste métropole de l'univers. Thèbes, cette mère du monde civilisé, fut le modèle de toutes les réunions d'hommes, qui sentirent le besoin de se rassembler, d'invoquer l'Éternel, de s'assujettir à des lois, de s'entourer de murailles, de fermer leurs portes à des ennemis. Je ne vois plus rien, tout a disparu! Mais cette poussière qui s'élève est la cendre des premiers pères du genre humain. J'avance : je vois leurs autels, leurs sépulcres; je retrouve leurs idoles. Voilà ce colosse d'Aménophis (2), élevé par l'orgueil; ce fut encore l'orgueil qui le renversa. Le front seul de cette tête, à moitié cachée dans le sable, est une montagne; et le sourire de ses lèvres est exprimé par une caverne.

J'entre ensuite dans la vallée sacrée : je vais interroger ces innombrables catacombes; je descends dans les sépulcres des rois. Des peintures brillantes me disent les usages et le culte de ce peuple ingénieux, me montrent les triomphes de ces princes dont tous les sarcophages sont vides. Ainsi tout me rappelait à l'idée de la brièveté de la vie; tout disait autour de moi que l'homme n'est quelque chose que par son ame : roi par la pensée, frêle atome par son enveloppe, l'espoir seul d'une autre vie peut le rendre vainqueur dans cette lutte continuelle entre les misères de son existence et le sentiment de son origine céleste.

Je pénétrais dans les entrailles de la terre, dans des palais souterrains, distribués, divisés avec art, soutenus par des piliers, recouverts de stuc et de peintures

(1) Ce fleuve porta le nom général d'*Iaro* [fleuve]; il reçut ensuite l'épithète de *Neilon*, c'est-à-dire, croissant à une époque fixe. Les prêtres lui préparaient des repas sur le rivage : sans cette cérémonie, le peuple égyptien n'aurait pas espéré de débordement. La crue périodique du Nil paraît être encore la même qu'elle était dans les siècles dont l'histoire nous a conservé le souvenir, c'est-à-dire, de seize coudées. Il croît depuis la fin de juin jusqu'au commencement de septembre, augmentant dès-lors de quatre pouces par jour, et diminuant ensuite graduellement jusqu'au solstice suivant.

(2) Cette statue debout aurait dépassé de toute la tête la hauteur du Louvre.

d'un fini admirable. Ces hiéroglyphes, ces figures, sont sans doute l'histoire des connaissances humaines : les prêtres de l'Égypte ne les confièrent aux abîmes que pour les soustraire au bouleversement du globe. Des salles se succédaient, et la dernière contenait un sarcophage d'albâtre, aujourd'hui veuf des restes qu'on y renferma. Il est gravé, couvert de caractères symboliques (1), et d'une étonnante conservation.

Dans ces lieux de ténèbres, je me croyais sous la puissance d'Aladin, sous un charme magique : il semblait que je fusse guidé par la lumière de la lampe merveilleuse, et au moment d'être initié à quelque grand mystère. Le Bédouin qui nous suivait, expliquait facilement ces travaux surnaturels. Après le déluge, disait-il, les montagnes étaient plus tendres, les hommes plus puissans, les pierres plus légères : voilà comment furent creusés ces puits de la mort, comment furent élevées ces grandes mosquées qui couvrent notre désert.

Le génie des anciens Égyptiens était spécialement consacré aux tombeaux, tandis que le génie des Grecs sacrifiait aux grâces, à la valeur, à la beauté. Les Égyptiens cachaient leur magnificence dans des souterrains : le granit, le sombre basalte, étaient les matériaux qu'ils employaient le plus habituellement. Les Grecs, au contraire, construisaient des temples de marbre blanc sur des promontoires élevés ou dans les sites les plus rians.

Des Bédouins, plus noirs, plus desséchés que les momies qu'ils vendent, servent de guides dans ces labyrinthes souterrains : leurs familles sont logées dans d'autres tombeaux. La lance de ce fils des Troglodytes est soutenue par le bras d'une cariatide, et ses enfans dorment dans des sarcophages couverts de caractères mystérieux. Tous les sables des environs sont semés de lambeaux de momies, de restes de papyrus et de bandelettes dorées. Je trouvais ainsi, à chaque pas, de nouveaux témoins de la vanité des choses humaines. Je voyais cette tribu d'Oulâd-Aly trafiquer des restes des morts, et défendre contre les prétentions des autres Arabes le privilége de ce commerce impie.

Près de là, dans la plaine, sont deux colosses placés à côté l'un de l'autre, tous deux assis, le visage tourné vers l'orient. Je considérais avec une sorte d'épouvante ces montagnes taillées par la main de l'homme, qui leur imprima son image. L'aurore trouve à présent silencieuse cette statue qui la saluait jadis par des sons harmonieux. Des inscriptions dans toutes les langues rappellent la surprise et la vénération des voyageurs frappés de ce prodige.

Les noms de plusieurs maîtres de la terre sont tracés sur les pieds du colosse; mais les yeux se reposent sur le nom de Germanicus, parce que l'époque de son voyage dans la haute Égypte fut sûrement marquée par des bienfaits. Un obscur baronnet s'est cru obligé de nous instruire de son passage à Thèbes. On vient de tracer péniblement sur le granit, à côté du nom de César, celui de ce gentilhomme qui veut que la

(1) Les caractères hiéroglyphiques et les caractères hiératiques étaient la langue cursive des prêtres, la langue écrite sacrée. Les caractères coptes étaient grecs : les caractères coufiques étaient ceux de l'ancien arabe. Le copte était la langue des anciens Égyptiens : le coufique était une langue sacrée intermédiaire et qui servait à l'explication des hiéroglyphes; elle n'était connue que des prêtres. Quant au samaritain, il est à croire que c'est l'ancien hébreu, celui des Juifs avant leur esclavage, après lequel ils adoptèrent les caractères chaldéens.

postérité la plus reculée connaisse jusqu'au quartier de Londres qu'il habita. Ce qui servirait à prouver combien la véritable gloire est modeste, c'est que l'on chercherait vainement sur cette statue le nom de Desaix, ceux de Rapp et de Belliard. Rien ne rappelle le combat de Seydiman et de Benouthak.

Le *Memnonium*, nommé par les Arabes *el-Kasr* (1), placé au pied de la montagne, et auprès duquel se trouvent les vestiges du plus grand colosse, est construit en pierres d'une énorme dimension et d'une couleur blanchâtre. Il est enterré presque à demi sous le sable, ainsi que celui de Medynet-Abou. C'est sur une partie de la plate-forme de cet immense édifice que se voient les ruines de Pappâ. Une petite ville, qui eut des remparts, une église assez vaste, une place publique, fut construite sur une portion du toit de ce monument. On ne saurait mieux faire que de renvoyer, pour les détails de ces merveilleuses ruines, aux planches du grand ouvrage de la Commission d'Égypte. Il serait cependant possible de remarquer qu'on n'a pas toujours conservé à l'ensemble des monumens le caractère de grandeur qui les distingue. Peut-être l'usage constant de la chambre obscure a-t-il rétréci les moyens des artistes habiles chargés de ce travail. Je ne reconnais pas toujours dans leurs résultats l'image de ces temples dont la grandeur et la majesté réduisent à présent, à mes yeux, les plus beaux édifices de Rome et de la Grèce aux proportions des fabriques des jardins anglais.

Peut-être, pour s'en former une plus juste idée, devrait-on lire, après avoir vu ces détails si purement dessinés, les pages à-la-fois naïves et brillantes du Voyage de M. Denon. Cet artiste spirituel fut le Joinville de notre dernière expédition en Égypte. Sa bravoure, son sang-froid, contribuèrent puissamment au succès de ses études, à la justesse de ses recherches. C'est à cette réunion si rare que nous devons son ouvrage, ce livre devenu classique, qui charmera toujours les amis des arts, de la vérité, et de la gloire du nom français.

La chaleur était déjà insupportable à Thèbes dans les premiers jours de mars. Elle devient si épouvantable pendant l'été, que les Arabes la comparent au rugissement du lion. Le ciel est en feu, la nature paraît incendiée, et c'est à cette époque que les pierres éclatent et que s'écroulent souvent des portions des temples de la Thébaïde. Je me rappelle que, poursuivi par un chien, je ramassai un caillou : il était brûlant. Les harmonies de la nuit, les bruits dans la campagne, avaient déjà tout le charme de la plus belle saison de l'année, et je me promenais le soir au bord du Nil avec autant de plaisir que je le faisais au mois d'août, à Rome, sur le rivage du Tibre.

Je ne rencontrais ordinairement que des buffles qui venaient se plonger dans le Nil. Des ibis d'une blancheur éblouissante déployaient leurs ailes d'argent, et se plaçaient sur le dos de l'animal sauvage, tout fier de ce poids sacré. Je regardais couler ce fleuve, qui venait de traverser d'immenses solitudes. Le Nil désaltère les lions de Sabala, les tigres de Goyam, et porte la barque de l'habitant de Dongola et le radeau fragile de Sennaar. Il passait doucement à Thèbes, travaillant lui-même pendant son cours à détruire les autels qui lui furent élevés par la reconnaissance des peuples.

(1) Le château

M. Salt, consul d'Angleterre, était établi avec une suite nombreuse, sous des tentes, dans la vallée de Bybân el-Molouk. Il présidait aux fouilles que la société des antiquaires de Londres fait faire sur les points les plus importans de Thèbes. Beaucoup d'argent, beaucoup de présens, leur ont conquis l'affection des Arabes, et toutes les entreprises ont été jusqu'à ce jour couronnées d'un succès complet. M. Drovetti lutte cependant avec persévérance contre ces nouveaux maîtres de l'Égypte. Il avait deux agens à Thèbes : l'un, Yousef, mamlouk français, exploitait la rive occidentale du Nil; l'autre, nommé Riffo, fouillait dans l'enceinte du temple de Karnak. Ce dernier est un petit Marseillais, courageux, entreprenant, colère : il battait les Arabes qui s'obstinaient à ne pas comprendre le provençal. Nous lui vîmes déterrer, le jour même de notre arrivée, un bas-relief de granit rose, parfaitement conservé, de neuf pieds de haut, représentant les trois divinités Osiris, Isis et Horus : cet homme avait la main heureuse. Deux cents Arabes travaillaient sous ses ordres : j'en pris la moitié à mes gages pendant quelques jours; et mes essais ne furent guère plus heureux à Louqsor qu'ils ne l'avaient été dans l'Attique.

Je rencontrai à Thèbes un minéralogiste français, M. Cailliaud, qui revenait d'un voyage sur les bords de la mer Rouge. On l'avait envoyé, par ordre de Mohamed Aly, chercher une mine d'émeraudes, jadis exploitée par les anciens et oubliée depuis long-temps. M. Cailliaud avait en effet retrouvé un filon d'émeraude vert pâle.

Pour cette expédition, il était parti de Redessi, village de la tribu des *Abâbdeh*, situé à deux journées au-dessus de Louqsor. Il s'était fait escorter par deux mamlouks et cent vingt Arabes : le quatrième jour du voyage ils manquèrent d'eau; et ce ne fut que le septième qu'ils atteignirent Zabara, au-delà du désert de ce nom : l'on pense que la bourgade de Secket, où ils arrivèrent, pouvait être l'une des Bérénices. M. Cailliaud retrouva les ruines de huit cents maisons et les restes de trois temples, dont deux, bien conservés, étaient creusés dans la montagne : tout porte à croire que cette ville était sur-tout habitée par des mineurs. Ce voyageur parle de mille excavations, dont quelques-unes pénétraient dans un talc granitique et schisteux jusqu'à cent pieds sous terre. Trois cents personnes pouvaient, dit-il, travailler à leur aise dans plusieurs de ces carrières. La caravane souffrit plusieurs genres de privations, perdit du monde, et revint par la route de l'antique *Elethyia*. C'était peut-être le chemin qui communiquait dans la route de Coptos à la grande Bérénice. Pour se délasser de ses fatigues, M. Cailliaud abusait parfois du goût que professait pour tous les objets d'antiquité un voyageur fort éclairé, qui se trouvait alors à Thèbes. Un Arabe, gagné par M. Cailliaud, alla présenter avec mystère à l'amateur de raretés une pipe sur laquelle on avait gravé avec art des hiéroglyphes et des caractères coufiques. Le savant ne reconnut pas la forme des pipes bycharites, en usage en Abyssinie. L'odeur du tabac ne put jamais le détromper; elle était modifiée par un parfum de bitume qu'on avait habilement fait couler dans l'intérieur du tuyau. Le voyageur remercia beaucoup le Bédouin, et se hâta de payer trente-cinq gourdes une pipe antique, sur laquelle il se proposait d'écrire un long mémoire. Cette découverte importante

fera travailler sans doute bientôt les hommes les plus éclairés du monde savant.

M. Cailliaud, qui se rendait alors au Caire, a fait un second voyage dans la haute Egypte. Parti d'Esné pour la grande Oasis, il atteignit, après quatre jours et demi de marche dans une mer de sable, cette Oasis, dont il pense que le circuit peut être de quinze lieues. Les Arabes l'y reçurent avec hospitalité. M. Cailliaud y a trouvé un grand temple dédié au Dieu créateur, qu'il dit être de la dimension de celui de Medynet-Abou, et sur lequel est une inscription grecque de neuf mille mots, qu'il a copiée, et dont la traduction sera d'un grand intérêt (1). Il a mesuré, en outre, cinq autres temples d'une moindre dimension. Les Arabes de cette Oasis cultivent du riz. L'intérieur est à-peu-près abandonné, et les sources disséminées sur l'Oasis ne donnent qu'une eau saumâtre et malsaine. M. Cailliaud revint ensuite à Farchout. La publication de son voyage jettera beaucoup de lumières sur cette portion de l'Égypte, qui est la moins connue.

Ainsi la grande Oasis est située à la hauteur de Thèbes; une autre correspond à celle du Fayoum, et c'est d'Alexandrie qu'il serait plus aisé de se rendre à la troisième Oasis, dite de Syouah, où l'on croit trouver les vestiges du temple de Jupiter Ammon.

M. Cailliaud se propose de faire un nouveau voyage en Égypte : ses efforts, sa persévérance, lui mériteront sans doute l'appui du Gouvernement dans ces nouvelles tentatives.

Yousef (2), mamlouk français, employé par M. Drovetti, habitait une grotte sépulcrale de Qournah; il était absent lorsque j'allai le voir : une jeune fille me fit signe de m'asseoir sur la natte, et, se plaçant devant moi, elle me considérait attentivement. Yousef survint, et gronda son esclave. « Elle aurait dû rester chez elle », me disait-il. J'avais vu la pauvre Égyptienne se courber et descendre dans un coin de la caverne. « Sa demeure est plus spacieuse que vous ne pensez », reprit le mamlouk. On alluma une torche : nous descendîmes environ vingt escaliers pour arriver dans des chambres carrées, de douze pieds de largeur et de sept pieds de hauteur, taillées au ciseau, avec soin, dans un grès assez dur; on allait de la première dans trois autres. Nous retrouvâmes tout au fond l'esclave, qui pleurait, assise sur une caisse de momie : elle se leva, se jeta aux pieds de son maître, et lui baisa respectueusement la main. J'appris que cette jeune Bédouine, de la tribu des *Abâbdeh*, s'était donnée à lui dans un voyage qu'il avait fait à Cosseyr. La tribu regardait comme un honneur cette alliance avec un mamlouk, qui traitait néanmoins son épouse un peu légèrement. Grâce à moi, la paix fut conclue. Je revis au grand jour le visage jaune et maigre de la Bédouine, et ses grands yeux noirs me témoignèrent une vive reconnaissance.

La vie active et occupée que je menais à Thèbes, les émotions profondes et variées que j'y éprouvais, tout m'y attachait. Après des journées fatigantes pour le corps et si intéressantes pour l'ame, assis le soir sur les bords du Nil, je regardais danser les

(1) M. Cailliaud assure que ce monument a cent quatre-vingt-onze pieds de longueur. Il a trouvé aussi les vestiges de cinq villages abandonnés.

(2) Cet homme était tambour et fort jeune quand il demeura malade en Egypte, à l'époque du départ de l'armée française; il est mahometan zélé, courageux et très-intelligent.

Arabes *Ghaouâzy*. Les *almeh* de cette tribu errante sont les plus souples et les plus agréables : elles ne se marient qu'aux hommes de leur tribu; ces époux faciles vivent du talent de leurs femmes, et jouent le rôle de bouffon dans les pantomimes qu'elles représentent. On éprouve souvent pendant le jour, dès qu'on s'éloigne du Nil, une fièvre presque inconnue en Europe, celle de la soif. Cette souffrance cruelle est au-dessus de toute expression; elle a son sommeil, son délire : on rêve douloureusement le souvenir des vallées les plus fraîches, des boissons glacées; et la mémoire devient le tourment le plus terrible de cette maladie africaine.

J'avais le projet de visiter Éléphantine *[el-Sag]*, Syène, Philæ, Ibsamboul; j'aurais voulu pénétrer jusqu'à l'île de Méroé : mais il entre toujours plus ou moins d'esprit d'aventure dans ces excursions lointaines; l'envie de voir des lieux peu connus aide puissamment à supporter les fatigues et les privations d'un long voyage. Si tout le monde a pu voir ce que vous allez chercher, le dégoût vous menace, et le découragement le suit bientôt. Je n'éprouvai plus le besoin de remonter le Nil, dès que je vis arriver à Thèbes une famille anglaise qui revenait des cataractes. Lord et lady Belmor avaient visité une partie de la Nubie : ils voyageaient avec un luxe extrême; trois ou quatre grands bateaux suivaient celui qui les portait. Maris, femmes, petits enfans, aumôniers, chirurgiens, nourrices, cuisiniers, tout cela parlait d'Éléphantine. Dès ce moment le prestige s'évanouit pour moi : je quittai même Louqsor beaucoup plutôt, parce que je rencontrais sans cesse dans ses vénérables ruines une femme-de-chambre anglaise en petit spencer couleur de rose et un parasol à la main. Ne voulant plus rien regarder, je partis la même nuit pour *Tentyra*.

Nous descendions le Nil par un vent contraire ; car ma kanje était enfin parvenue à m'y rejoindre, mais seulement l'avant-veille de mon départ. Elle m'amena le docteur Martini si souffrant, qu'il put à peine se traîner sur le rivage et jeter un coup-d'œil languissant sur la merveilleuse Thèbes. Depuis on m'a appris la mort de ce jeune Italien ; elle aura privé le Caire d'un médecin habile et d'un homme spirituel et honnête.

Le temple de *Tentyra* (1) est situé à une demi-lieue du Nil, et à un mille environ d'une chaîne de rochers assez escarpés. Les vestiges d'une ville copte entièrement déserte l'entourent et couvrent sa plate-forme Ces petites maisons, construites en briques de terre cuites au soleil, sont du même genre que les ruines de Medynet-Abou; mais le temple est beaucoup mieux conservé que ceux de Thèbes. Les peintures qui ornent le plafond du péristyle, sont encore brillantes : on y remarque ce fameux zodiaque, dont la publication apporterait, dit-on, de si grands changemens dans la chronologie religieuse qui a été adoptée jusqu'à nos jours.

Le temple de *Tentyra* est d'une beauté de proportions à-la-fois majestueuse et simple; c'est incontestablement le plus admirable et le mieux conservé de tous les monumens égyptiens, dont il est le type et le modèle. Le soleil près de l'horizon dorait les

(1) Les habitans de *Tentyra* avaient la réputation d'attaquer les crocodiles avec tant de courage et d'adresse, qu'on les appelait jusqu'à Rome, pour y donner ce spectacle au peuple dans les naumachies. On assure aussi que, dans un combat contre les habitans d'*Ombos*, les Tentyrites vainqueurs furent accusés d'avoir mangé leurs prisonniers.

colonnes de ce parvis, qu'il éclaire depuis tant de siècles, et les ténèbres s'emparaient déjà de ces voûtes immenses. Le silence de ce lieu, la brise du soir agitant les bruyères, tout ce paysage avait quelque chose de triste et d'enchanté. Nous retournâmes au bateau sans nous parler; je laissais mon imagination errer dans le passé et rêver l'ancienne *Tentyra*, la crédulité de ses habitans, la jonglerie de ses prêtres, son opulence, ses fêtes et sa chute.

Un pauvre fellâh vint m'apporter avec une extrême méfiance quelques petites idoles de bronze. Nous ne nous serions pas expliqué l'air de crainte avec lequel il nous abordait, si nous n'avions été, pour ainsi dire, les témoins d'un fait qui pourrait faire excuser les Arabes de l'aversion que les voyageurs leur inspirent.

Un Franc (je ne saurais me décider à nommer le pays de l'Europe auquel il appartient, mais je me plais à dire que ce n'était pas un Français) faisait des fouilles dans la haute Égypte. Il apprend qu'un Arabe a découvert dans son champ un vase rempli de médailles; il veut les acquérir. Le propriétaire résiste; son projet était de les aller vendre au Caire. Le Franc a recours au cachef. On fait amener le fellâh; il nie d'avoir trouvé des médailles. Un fer rouge est appliqué sur ses joues : ce tourment lui arrache un aveu. Son trésor est apporté : le Franc et le cachef s'entendent pour taxer les médailles au prix le plus bas, et le malheureux Arabe retourne chez les siens, la rage et le désespoir dans le cœur.

Notre navigation était toujours lente et embarrassée. Le râys de ma kanje, Mehemet d'Asouan, qui me voyait lire appuyé contre le mât, vint doucement me faire observer que le vent n'était faible et incertain que parce qu'il s'amusait à lire avec moi, au lieu de faire son métier et de souffler dans nos voiles. Il me parut pénétré de l'idée que j'étais cause de ce retard : aussi mon livre fut-il fermé sur-le-champ.

Notre seule distraction était de troubler le repos des crocodiles, en arabe *temsâh*, qui dormaient sur le sable du rivage ou des petites îles qui couvrent le fleuve. Parmi ces animaux, je n'en vis aucun qui me parût excéder douze ou quinze pieds de longueur. Leurs petits étaient rangés autour d'eux, et un coup de fusil faisait rentrer toute cette famille dans le Nil. Nous en vîmes beaucoup avant *Crocodilopolis*, où cet horrible animal, consacré à Typhon (1), le mauvais principe, avait, dit-on, un temple magnifique. C'est non loin de là qu'étaient aussi le lac Mœris, et ce labyrinthe dont on sera peut-être bien aise de trouver une courte description : elle est d'Hérodote, et porte un grand caractère de vérité.

Après la mort de Séthos, prêtre de Vulcain, et le dernier prêtre qui a régné seul sur toute l'Égypte, ce pays fut divisé en douze parties, dont chacune fut gouvernée par un roi. Ces douze princes, qui vivaient entre eux dans la plus parfaite harmonie, résolurent de laisser en commun à la postérité quelque monument de leur règne, et en conséquence ils firent faire un labyrinthe un peu au-dessus du lac Mœris, et assez près d'une ville appelée la ville des Crocodiles.

(1) Le nom de *Typhon* est composé de *theu*, vent, et de *phou*, pernicieux : c'est ainsi que celui de *Nephthys*, divinité symbolique des Égyptiens, vient de *neph-theu*, contrée exposée aux vents.

« J'ai vu ce bâtiment, dit Hérodote, et l'ai trouvé au-dessus de toute expression. » Tous les ouvrages, tous les édifices des Grecs ne peuvent lui être comparés, ni du » côté du travail, ni du côté de la dépense; ils lui sont de beaucoup inférieurs. Les » temples d'Éphèse et de Samos méritent sans doute d'être admirés; mais les pyramides » sont au-dessus de tout ce qu'on peut en dire, et chacune en particulier peut entrer » en parallèle avec plusieurs des plus grands édifices de la Grèce. Le labyrinthe l'em- » porte même sur les pyramides.

» Il est composé de douze cours environnées de murs, dont les portes sont à » l'opposite l'une de l'autre, six au nord et six au sud, toutes contiguës; une même » enceinte de murailles, qui règne en dehors, les renferme. Les appartemens en sont » doubles; il y en a quinze cents sous terre, quinze cents au-dessus, trois mille en tout.

» J'ai visité les appartemens d'en haut; je les ai parcourus : ainsi j'en parle avec » certitude et comme témoin oculaire. Quant aux appartemens souterrains, je ne sais » que ce qu'on m'en a dit. Les Égyptiens gouverneurs du labyrinthe ne permirent point » qu'on me les montrât, parce qu'ils servaient, me dirent-ils, de sépulture aux crocodiles » sacrés, et aux rois qui ont fait bâtir entièrement cet édifice. Je ne parle donc des » logemens souterrains que sur le rapport d'autrui; quant à ceux d'en haut, je les ai » vus, et je les regarde comme ce que les hommes ont jamais fait de plus grand. On » ne peut en effet se lasser d'admirer la variété des passages tortueux qui mènent des » cours à des corps-de-logis, et des issues qui conduisent à d'autres cours. Chaque corps- » de-logis a une multitude de chambres qui aboutissent à des pastades (1). Au sortir de » ces pastades, on passe dans d'autres bâtimens, dont il faut traverser les chambres » pour entrer dans d'autres cours.

» Le toit de tous ces corps-de-logis est de pierre, ainsi que les murs, qui sont par-tout » décorés de figures en bas-relief. Autour de chaque cour règne une colonnade de » pierres blanches parfaitement jointes ensemble.

» A l'angle où finit le labyrinthe, s'élève une pyramide de cinquante orgyies, sur » laquelle on a sculpté en grand des figures d'animaux. On s'y rend par un souterrain.

» Quelque magnifique que soit ce labyrinthe, le lac Mœris, près duquel il est situé, » excite encore plus d'admiration : il a de tour trois mille six cents stades, qui font soixante » schœnes, c'est-à-dire, autant de circuit que la côte maritime de l'Égypte a d'étendue. » Ce lac, dont la longueur va du nord au midi, a cinquante orgyies de profondeur à » l'endroit où il est le plus profond. On l'a creusé de main d'homme, et lui-même il » en fournit la preuve. On voit en effet, presque au milieu du lac, deux pyramides » qui ont chacune cinquante orgyies de hauteur au-dessus de l'eau, et autant au-dessous. » Sur l'une et sur l'autre est un colosse de pierre, assis sur un trône (2). »

Nous arrivâmes, en nous laissant couler doucement sur le sable, jusqu'à l'endroit où les rochers blancs et crayeux de *Gebel Teyr* (3) bordent sa rive orientale. Ils sont coupés à pic, flanqués de tours naturelles : des grottes régulières, placées à une grande

(1) *Pastade :* c'est l'espace ou plutôt les deux tiers de l'espace qui est entre les antes. Voyez Vitruve, *de Architectura*, liv. VI, chap. 10.

(2) Hérodote, *Hist.* liv. II, chap. 147 et 148, traduction de Larcher.

(3) Montagne des Oiseaux : c'est le même nom dont on a fait par corruption *Gibraltar*.

hauteur, forment les meurtrières. On trouverait au besoin jusqu'aux créneaux de cette citadelle. Le fleuve coule silencieusement devant ce lieu funeste, qui semble être la retraite de l'enchanteur Merlin : cette solitude sert de refuge à d'innombrables oiseaux aquatiques. Un petit couvent copte couronne une des sommités. Nous apercevions comme un point un Arabe complétement nu, qui sautait lestement d'un rocher à l'autre. Il se précipita tout-à-coup dans une crevasse de la montagne, reparut quelques minutes après sur le bord du Nil, s'élança du fond d'une caverne à fleur d'eau, et vint à la nage demander l'aumône : sa figure était celle d'un véritable sauvage. Ce pauvre Bédouin souriait en se jouant au milieu des eaux et en maîtrisant le courant. Personne au désert ne m'a fait concevoir une plus juste idée de l'homme de la nature, de l'homme dans son état primitif. Je lui donnai une piastre du Caire, qu'il cacha soigneusement dans sa bouche. On y joignit de mauvais pain qu'il contemplait avec ravissement, et il regagna sa chère montagne en un instant, toujours chantant et poussant des cris de joie.

Nous rencontrâmes, le lendemain, vis-à-vis de Minyeh, le capitaine du port de cette ville, qui visitait toutes les parties du rivage qui sont sous sa dépendance. Ce Turc, de la Natolie, m'avait été utile : ses manières furent douces et polies; il vint fumer une pipe sur ma kanje, prit le café, accepta la moitié d'un mouton, un miroir, et me fit beaucoup d'offres de service. Cet officier partit ensuite pour se rendre à Qâou. Le temple que l'on voyait dans ce village, est tout-à-fait tombé : une seule colonne est encore debout; sa base est sapée par le fleuve, dont la première crue renversera sans doute ce dernier témoin de la magnificence d'un grand édifice. Le vent devenant alors favorable, nous passâmes rapidement devant le mont Colzoum, Beny-Soueyf, et ce rivage d'Arsinoé, célèbre par ses canaux, sa culture, ses jardins et le parfum de ses roses.

Je fus accueilli, à mon débarquement au vieux Caire, par M. Gounaud, Lyonnais, mécanicien très-habile, qui vient d'établir plusieurs manufactures pour le compte du pacha d'Égypte. Thèbes est à-peu-près pour le Caire ce que peut être le Caire relativement à Marseille : aussi me semblait-il que je fusse déjà revenu en Europe.

Je reçus de nombreuses preuves de bienveillance des Francs, qui vinrent me féliciter sur mon retour. On regrettait alors au Caire deux Européens, remarquables tous deux dans des genres différens. Celui dont la perte peut le moins se réparer, M. Bourchardt, de Bâle, était un savant fort distingué, jeune, entreprenant, dévoré du besoin d'apprendre, et très-versé dans les langues orientales. M. Bourchardt, connu en Égypte sous le nom de *cheykh Ibrâhym*, vivait habituellement avec les Arabes, portait leur costume, professait leur culte, avait séjourné long-temps au désert, et se préparait à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique : il fut emporté en peu de jours par une maladie aiguë. Cheykh Ibrâhym, entièrement dévoué aux Anglais, était aux gages du gouvernement britannique. Ses manuscrits, que l'on disait fort curieux, sont restés entre les mains du consul d'Angleterre.

Le chevalier de Lascaris, qui venait de mourir aussi, et dont la vie fut très-agitée,

avait suivi le général Bonaparte après la capitulation qui rendit celui-ci maître de l'île de Malte : on croit que M. de Lascaris avait été employé dans la négociation qui précéda ce traité. Attaché à l'armée française, il se dégoûta du service, et il demeura dans l'Orient, quand les troupes françaises quittèrent l'Égypte. Errant parmi les Arabes, il s'y était marié plusieurs fois; son humeur inquiète le ramena au Caire, où Mohamed Pacha l'avait chargé de l'instruction de ses icoglans (1). Il se plaignait assez hautement de la médiocrité de son sort, et l'on a pu imaginer que ses intrigues et ses menaces indiscrètes avaient hâté sa mort, qui sembla peu naturelle et donna lieu à quelques soupçons de poison. Telle fut la fin misérable d'un descendant des princes de Trébisonde.

M. l'abbé de Janson arrivait de la Syrie au Caire le jour même où je revenais de Thèbes. Les fatigues de son voyage lui causèrent une maladie assez grave : il reçut les soins les plus touchans des religieux du couvent de la Terre-Sainte, où il était logé.

Croyant pouvoir participer aux avantages de son voyage dans le mont Liban, à Baalbek et à Damas, j'ai vainement sollicité de son obligeance une note sur l'émir Beschir (prince des Maronites et des Druses, qui réside au mont Liban, près de *Deyr el-Kamar* ou couvent de la Lune), et en général sur cette portion peu connue de l'Asie. Il me la fit espérer; mais son refus m'a fait croire ensuite qu'il voulait publier lui-même ses observations.

A l'époque de mon retour au Caire, tous les regards étaient tournés vers l'Arabie Heureuse, et, malgré les succès fréquens des armes du pacha contre les Wéchabites, l'Égypte n'était pas sans inquiétude sur l'issue de cette guerre (2).

Ces peuples, animés par le double esprit militaire et religieux, ne se laissant jamais décourager par leurs revers, se rappelaient qu'il y a peu d'années ils étaient maîtres de la Mecque et de Médine. Cette insurrection a eu primitivement pour auteurs deux Arabes qui, après avoir voyagé pour affaires de commerce dans la Perse et le Malabar, ont formé des raisonnemens sur la diversité des religions qu'ils ont vues, et en ont déduit cette tolérance générale. Leurs principes fondamentaux sont, que Dieu seul doit être invoqué et adoré comme auteur de tout; qu'on ne doit faire mention d'aucun prophète en priant, parce que cela touche à l'idolâtrie; que Moïse, Jésus-Christ, Mahomet, &c., sont, à la vérité, de grands hommes, dont les actions sont édifiantes; mais que nul livre n'a été inspiré par l'ange Gabriel ou par tout autre esprit céleste.

L'un de ces deux Arabes, nommé *Abd-el-Ouaheb*, s'était formé dans le Nadjd un état indépendant dès 1760 : le second, appelé *Mekrâmy*, cheykh de Nadjerân, avait adopté les mêmes opinions, et, par sa valeur, il s'était élevé à une assez grande puissance dans ces contrées.

Le chef actuel des Wéchabites se nomme *Abdoul Massaoud* (3); il était alors

(1) Pages.

(2) On en connaît à présent les résultats, plus prompts et plus favorables au pacha d'Égypte qu'on ne pouvait l'espérer, quand j'étais dans ses états

(3) Les dernières nouvelles de l'Égypte annoncent la prise de Deryeh et l'entière destruction des Wéchabites. Abdoul Massaoud, envoyé prisonnier à Constantinople, y est mort dans des tourmens affreux.

enfermé dans la ville de Deryeh, capitale de l'Yémen. Cette place était, disait-on, investie par les troupes de Mohamed Aly, qui tiraient un grand avantage de l'expérience et de la bravoure d'un officier français nommé *Vessières*, dont le pacha m'entretint avec éloge, lorsque je fus présenté à ce prince à Alexandrie. La principale force des Wéchabites consiste dans une nombreuse cavalerie, qui harcèle l'ennemi sans relâche, attaque les convois sur les points les plus éloignés, et menace constamment les deux grandes caravanes du Caire et de Damas, quand elles se rendent à la Mecque, ou lorsqu'elles en reviennent. Cette guerre a cependant des avantages réels pour le pacha : elle l'établit, aux yeux de tous les Turcs, comme le défenseur, le vengeur de la foi musulmane; elle occupe et détruit cette milice albanaise, qui, après avoir placé Mohamed Aly sur le trône de l'Égypte, conspirait sans cesse contre lui, et dont les chefs livrèrent deux fois au pillage de leurs soldats les plus riches bazars du Caire (1).

Je voudrais parler bien plus longuement de plusieurs Francs que j'ai connus au Caire, et dont j'ai reçu de nombreuses preuves de bienveillance. M. Asselin de Cherville, vice-consul de France, unit beaucoup de savoir à la plus grande modestie. Il est très-versé dans la connaissance des langues orientales : ses études, ses recherches, offriront un jour le plus grand intérêt. M. Gaspary m'avait suivi aux pyramides. M. Duclos, négociant français, m'a donné l'hospitalité dans sa maison, au quartier Franc *[fy-l-hara el-Franguy]*; j'ai eu fort à me louer de son extrême bienveillance. M.me Barthélemy, nièce de l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, est née dans le Levant; mais elle est venue plusieurs fois en Europe. Son esprit, qui a de la vivacité et de la jeunesse, cache mieux son âge qu'elle-même, qui parle toujours avec reconnaissance des bontés que lui témoignait M. de Voltaire. Je dois nommer parmi les négocians estimables, M. Collière, M. Mongin. Je ne saurais oublier le docteur Dussap, médecin habile, dont l'air calme, la grande robe, la belle barbe, la démarche mesurée, rappellent les élèves d'Hippocrate, qui entouraient les anciens souverains de l'Asie. On venait de perdre, d'une manière qui semblait être une vengeance divine, un chirurgien nommé *Royer* : ce malheureux, après le refus de M. Desgenettes, qu'il n'eut pas le courage d'imiter, avait été chargé d'exécuter à Jafa l'ordre d'empoisonner le peu de blessés que l'armée française fut forcée d'abandonner après la levée du siége de Saint-Jean-d'Acre. Cet homme, qu'il n'est pas certain que l'on eût laissé vivre en France, s'était fixé en Égypte; à la suite d'une chute de cheval très-légère, il fut frappé d'une plaie qui dévora ses entrailles et le fit périr au milieu des tourmens les plus horribles.

J'allais souvent chez M. Mac-Ardley, qui gère les consulats d'Autriche et de Russie pour M. Rosetti. J'ai vu ce vieillard, qui a joué jadis un rôle si brillant sous le gouvernement des beys, âgé de quatre-vingt-deux ans, aveugle et paralytique. M. Rosetti fut l'ami et le confident de Mourâd-bey, et lui dut une grande fortune, dont il usa

(1) Quelques personnes m'ont assuré que le pacha, cerné par ces rebelles dans la citadelle du Caire, leur fit adroitement insinuer que l'augmentation de paie qu'ils exigeaient, leur serait bien moins avantageuse que le pillage des magasins; cette idée lui réussit au-delà de ses espérances : il fut délivré, il indemnisa les marchands du Caire, et les Albanais lui apportèrent, quelques jours après, pour peu d'argent, les têtes de tous les chefs de la sédition.

fort noblement. Négociateur adroit, on l'employa dans toutes les transactions politiques de l'Égypte avec les puissances européennes. Je n'ai plus trouvé que l'ombre de cet homme, si important au Caire il y a trente ans, et que les Arabes ne connaissaient que sous le nom de *Khaouâg el-Kebyr* (1). Aujourd'hui enveloppé de fourrures, des esclaves l'aident à soutenir sa longue pipe, seule jouissance qui lui soit demeurée dans ce monde.

M. Bogthi, consul de Suède, de la famille duquel j'ai reçu un aussi bon accueil que de M. et M.me Mac-Ardley, dirige les manufactures du pacha d'Égypte, et lui propose d'immenses travaux pour soumettre les eaux du Nil à des irrigations nouvelles. Cette famille venait d'être victime de la férocité brutale des Arnautes. M.me Bogthi eut l'imprudence de sortir dans les rues du Caire, vêtue à l'européenne, ainsi que sa fille, âgée de quatorze ans : le peuple les poursuivit, et un soldat fanatique tua d'un coup de pistolet la malheureuse jeune personne dans les bras de sa mère.

Je ne voudrais pas quitter le Caire sans dire un mot des mœurs de cette ville. Je ne pense pas que la dépravation ait jamais été portée nulle part à un degré aussi honteux. Les grands donnent l'exemple, et sont imités sur ce point d'une manière aussi dégoûtante que générale. Le second personnage du gouvernement cache si peu ses goûts infames, que l'on reconnaît ceux qui en sont l'objet, à la beauté de leurs chevaux, à la recherche de leur costume. Les femmes sont négligées au point que la vente des plus belles esclaves est souvent difficile. Les bains publics sont spécialement le théâtre de ces débauches hideuses. Il est triste d'ajouter que les chrétiens sont loin d'être exempts de ces désordres, dont l'exemple contagieux les infecte et les entraîne; quelques-uns même parlent, sans rougir, de leurs préférences, de leurs soins et de leur jalousie.

Je m'embarquai pour me rendre à Rosette (que les Arabes nomment *Rachyd*), sur une mâch, barque du commerce, chargée de marchandises. Nous regrettâmes fort de n'avoir pas pris un bateau plus léger; car nous fûmes extrêmement incommodés par les rats. On n'en vit jamais de plus énormes, de plus hardis et en plus grand nombre. Nous passâmes vis-à-vis des ruines de Terrâneh, d'où l'on se rend au désert de Saint-Macaire. Plusieurs monastères, entre autres ceux du Syrien et de Saint-George, sont habités par des Coptes. Ces religieux, qui sont dans une profonde misère, possèdent des manuscrits précieux, écrits sur de la peau de gazelle : ces couvens se trouvent sur la route de l'oasis de Syouah. On aurait eu des détails pleins d'intérêt sur cette partie de l'Égypte, sans la mort funeste du colonel Boutin. Cet officier français, si remarquable par son intrépidité ainsi que par la profondeur et la variété de ses connaissances, fut assassiné entre Baalbek et Tripoli, au moment où il se disposait à revenir dans sa patrie. M. Davenat, premier drogman du consulat de France en Égypte, a fait le voyage de la grande Oasis. Les ruines du temple d'Ammon sont à présent cachées en grande partie sous les eaux du lac, qui laissent entrevoir une immense quantité de pierres, de colonnes et de statues brisées (2). Les Arabes de l'oasis d'Ammon sont

(1) Le grand marchand

(2) Voyez W. G. Browne, *Voyage dans la haute et basse Égypte et dans le Dar-four*; et F. Hornemann, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique.*

soupçonneux et avides : peu de voyageurs ont pu pénétrer jusqu'à ces ruines célèbres, et tous n'en parlent que d'une manière vague ou mystérieuse. C'est environ à trois journées et demie à l'ouest des couvens coptes et de la vallée des lacs de Natron, que l'on passe sur un terrain immense couvert de bois pétrifiés.

Les deux rives du Nil jusqu'à Rosette sont chargées de villages toujours environnés de palmiers. Osman Aga commandait un camp d'Albanais assis dans la plaine de Foueh, sur la rive orientale du Nil. On passe vis-à-vis de Semenoud, où vient aboutir le canal qui porte à Alexandrie les eaux du Nil pendant l'inondation, et remplit les vastes citernes de cette ville. Je ne vis nulle part la nature plus riante, et l'homme plus morne, plus silencieux, qu'à Rosette. C'est le paysage le plus frais, le plus animé de l'Égypte; mais tout ce charme disparaissait pour les malheureux habitans, courbés sous le cimeterre d'Hallil Effendy, gouverneur de Rosette. La peste commençait à faire des ravages dans cette ville, et souvent des êtres abandonnés de la nature entière se traînaient dans les campagnes, où les bosquets de bananiers, de grenadiers et d'orangers qui bordent le Nil, devenaient les témoins des cruelles convulsions et des derniers cris de ces infortunés. Rien n'a pu me rappeler à Rosette les scènes voluptueuses si vivement décrites par Savary. J'ai quelque peine à croire qu'il ait rencontré les modèles de ses tableaux sous les palmiers du Delta.

Rosette fut construite sous le règne des califes, près des ruines d'une ville dont on peut trouver les vestiges autour du couvent d'Abou-Mandour. Des milliers de bateaux attendaient le vent du midi pour franchir le *boghâz* ou barre du Nil. Tous les autres rumbs de vent élèvent un combat entre les vagues de la mer et les eaux du fleuve : ce refoulement et ces tourbillons sont souvent funestes aux embarcations qui essaient de franchir ce passage dangereux. Les courans du fleuve changent journellement; on chercherait donc en vain les anciennes bouches Canopique et Bolbitine. Il est aisé de juger de l'étendue du terrain conquis par le Delta sur la mer, lorsqu'on est assuré que le château de Rachyd n'avait été construit que pour la sûreté du rivage de la mer, dont il est à présent éloigné de trois lieues.

Plusieurs circonstances s'opposèrent à ce que j'allasse visiter, ainsi que je le desirais, Saleh-Agiar, les ruines de l'antique *Saïs*, sur le temple de laquelle se lisait cette fameuse inscription : *Je suis ce que je suis, ce que j'ai toujours été, ce que je serai toujours ; aucun mortel n'a encore soulevé le pan de ma robe.* On entreprendrait à coup sûr des fouilles fructueuses dans Saleh-Agiar ; dans Atrib, l'ancienne *Athribis ;* comme à Bahbeyt, autrefois *Isidis Oppidum ;* à Tmay el-Emdyd, l'ancienne *Thmuis ;* dans Mogdan, qui fut *Bubastis*, où passait le fameux canal des Ptolémées; et enfin à Butis, où le sanctuaire de Latone était composé d'un seul bloc de granit apporté de la haute Égypte.

Nous traversâmes ensuite le désert pendant une très-longue journée pour nous rendre à Alexandrie. On ne trouve pas le moindre vestige de la riche Canope et de son temple dédié à Sérapis : le nom de cette ville signifiait *terre d'or.* On y fabriquait des cruches d'argile, et des vases d'une forme élégante portent encore son nom. Plus loin

est Abouqyr (1), célèbre par le double souvenir des malheurs et du courage de la marine française, et par la victoire éclatante qu'y remporta notre armée de terre. Ce triste et sablonneux rivage, témoin de l'action la plus meurtrière, épouvanté par la plus horrible canonnade, éclairé par le plus terrible incendie, et qui entendit les plaintes de tant d'infortunés, est aujourd'hui sombre, silencieux et désert. La mer y a rejeté d'énormes débris de ces forteresses flottantes qu'elle avait englouties.

Après avoir suivi les bords du lac Madyeh, après avoir vu les débris de la *Taposiris parva* de l'antiquité, j'arrivai fort tard à la première enceinte d'Alexandrie, nommée par les Arabes *Iskanderyeh.* Cette ville est entourée d'une muraille crénelée, percée de portes assez imposantes : un fossé large et profond règne tout autour. C'est dans une partie de ce vaste espace que l'on trouve l'Alexandrie moderne. La terre est couverte, jonchée de décombres, une demi-lieue avant d'arriver aux murailles; je remarquai sur-tout des pavés de mosaïque (2) assez bien conservés. Ces ruines sont assises sur d'autres ruines. Deux ou trois villes d'Alexandrie dorment ainsi brisées, mutilées, couchées les unes sur les autres. Tous les édifices sont tombés; la place qu'ils occupaient, est marquée par des monticules recouverts de colonnes et de morceaux de marbre précieux. Un obélisque essaie d'élever sa tête au-dessus de cette destruction; un autre est renversé sur des voûtes entr'ouvertes, où un grand nombre de chiens errans cherchent leur retraite. La colonne de Dioclétien, placée sur une hauteur, règne sur ce paysage mélancolique, comme un monument du triomphe des hommes sur le domaine de la mer. Leurs travaux avaient conquis une grande portion de la plage que couvraient les thermes, les théâtres, les palais, les temples de cette Alexandrie, héritière de Thèbes et de Memphis. Un château assez peu fortifié couvre l'île de Pharos, dont le nom servit depuis à désigner tous les monumens consacrés à la sûreté de la navigation. Les feux placés la nuit au sommet de cette magnifique tour furent mis par les voyageurs reconnaissans au rang des astres, dont ils imitaient les bienfaits.

On cherche la place des palais fastueux des Ptolémées, de cette bibliothèque, vaste dépôt de toutes les connaissances humaines. C'est là que le fanatisme, l'ignorance et le pouvoir absolu remportèrent une victoire si facile et si cruelle contre la science et la philosophie. Que dirait celui qui renversa la superbe Tyr, celui qui rêva la puissance future de la ville qu'il fondait, si sa grande ombre venait demander compte à ce rivage de l'immense trophée de sa gloire? Un monument de la primitive église, dédié à S. Athanase, s'était enrichi des dépouilles des palais et des temples. Quoiqu'un goût barbare eût fait un mauvais emploi de ces matériaux, cette basilique n'en offrait pas moins naguère un ensemble assez magnifique. On néglige ce lieu, qui est transformé en mosquée : les voûtes cèdent de toutes parts, et les décombres vont bientôt ensevelir ce sanctuaire, encore plein des souvenirs de Chrysostome, d'Eusèbe et d'Origène.

(1) Il ne reste environ que cent habitans à Abouqyr. Les sables qui s'amoncellent sur ce rivage, y ont recouvert tout ce qu'on y voyait encore d'antiquités il y a quinze ou vingt ans. Le pacha actuel voulut faire pêcher les débris des flottes qui combattirent sur ce point; mais tout s'est enfoncé dans la vase. On a sondé, plongé, sans pouvoir parvenir à retrouver un seul canon.

(2) La faveur de cette branche de l'art du dessin ne date que des époques de décadence, tant chez les anciens que dans les siècles derniers.

Ce lieu, qui vit la faiblesse d'Antoine, le luxe voluptueux de Cléopatre; cette ville, qui retentit des disputes subtiles des premiers chrétiens, Alexandrie, où deux millions d'habitans se disputaient le commerce du monde, n'est plus qu'une misérable bourgade, assise sur un amas de cendres et de débris. La mer s'avance avec furie sur cette plage; l'écume vient laver des marbres dont l'éclat étonne le pauvre Arabe. Les couleurs nuancées du jaspe, de l'agate et de l'albâtre, réveillent alors chez lui les idées confuses des trésors que cette terre renferme; il se rappelle les traditions des vieillards et les histoires merveilleuses de son enfance : c'est en cherchant avec avidité de l'or, qu'il ne trouve jamais, que sa main rencontre parfois ces pierres gravées, ces camées précieux, qui ornèrent jadis le front des rois ou le cou d'une belle Egyptienne.

Le premier spectacle qui frappa mes regards en arrivant à Alexandrie, fut une exécution. Le mohteceb, officier de police, chargé de la vérification des poids et mesures, fait couper journellement des nez et des oreilles. Il punissait cette fois un marchand d'huile convaincu d'avoir vendu à fausse mesure. On saignait ce malheureux pour ajouter son sang au poids fautif qu'il venait de faire.

Mohamed Aly, pacha d'Égypte, habitait alors Alexandrie, entouré d'une cour nombreuse et brillante. Il a fait construire un palais et de grands bâtimens pour le sérail au-dessus du port vieux. On assure que son harem est composé de cinq cents femmes, qu'il est fort occupé de leurs plaisirs et les comble de présens magnifiques. Une immense quantité de *taouâchy* [eunuques] sont employés à leur service.

On aperçoit de sa terrasse les deux ports, la colonne de Dioclétien, les aiguilles de Cléopatre, la porte de Rosette *[porta Canopica]*, les bains antiques, des ruines à perte de vue sur les bords du canal *[khalydj]*, une partie du désert cyrénaïque (c'est-à-dire, une plaine de sable, sur laquelle ne croît qu'une très-petite quantité de la plante el-kaly), et une grande étendue de mer.

Des Albanais de la garde de Mohamed s'exerçaient à tirer au but, et, placés dans toutes les directions, ils se plaisaient à faire siffler des balles aux oreilles de tous ceux qui se rendaient au palais. Cette mousqueterie bruyante était si rapprochée de l'appartement où me reçut le pacha, la première fois que je lui fus présenté, que nous pouvions à peine nous entendre.

Mohamed Aly m'accueillit de la façon la plus gracieuse, en me témoignant son regret de ne pas s'être trouvé au Caire pendant mon séjour dans cette ville. Sa physionomie est animée, et son regard plein d'expression. Il fumait : son narguillé de vermeil était couvert de pierres précieuses. Je remarquai, comme une chose assez rare chez les Turcs, qu'il y avait un portrait du Grand-Seigneur dans la salle où il me reçut. On le descendit, pour que je pusse voir plus à mon aise cette peinture détestable. J'appris qu'il venait de recevoir ce présent de sa Hautesse, qui avait fort bien fait d'y joindre un énorme diamant, une bague, que Mohamed Aly porta respectueusement à son front avant de me la laisser admirer. Il avait répondu à cette faveur, et venait d'expédier pour Constantinople un éléphant, des panthères, et fort peu d'argent. La conversation de Mohamed est souvent interrompue par une sorte de

hoquet convulsif. On m'assura que cette incommodité était la suite d'un poison violent, mais dont l'effet, prévenu à temps, ne lui laissa que cette infirmité, pour la guérison de laquelle on consulte vainement les plus habiles médecins de l'Europe.

Sa vie, tout-à-la-fois voluptueuse et agitée, abrégera certainement ses jours; mais les représentations de ses confidens intimes ne gagnent rien sur ses habitudes et ses goûts les plus vifs. On cite plusieurs traits de souvenir et de reconnaissance qui honorent le pacha d'Égypte. Il a fait récemment chercher avec soin un consul européen qui résidait jadis à la Cavalla, patrie de Mohamed Aly, où ce consul avait été utile à la famille du pacha, ainsi qu'à Mohamed lui-même, lorsqu'il n'était encore que simple chef de janissaires. Ce consul, que l'on retrouva dans un état voisin de la misère, fut si touché des lettres, des instances, des promesses de Mohamed Aly, que ce changement de fortune lui coûta la vie. Ce prince est fort tolérant en matière de religion; il savoure publiquement et sans scrupule les vins de Chyrâz, de Chypre et de Bordeaux.

Au milieu de notre conversation, et lorsqu'il me parlait de la France avec un vif intérêt, en homme bien instruit de sa situation et de ses ressources, on introduisit des Arabes, des Bédouins de la tribu d'Oulâd Aly, qui lui offrirent une jeune panthère, une gazelle blanche et une petite autruche. Mohamed Aly souriait : les Bédouins prosternés se traînaient jusqu'au bas de sa robe pour la baiser, et demeuraient dans cette position jusqu'à ce que des chiaoux les relevassent, en les faisant sortir du divan d'une manière assez dure.

Yousouf Boghos, premier drogman, ministre et confident de Mohamed Aly, me servait de truchement toutes les fois que j'allais chez le pacha; ce qui m'arriva assez fréquemment pendant mon séjour à Alexandrie. M. Drovetti m'accompagna quelquefois, et ces entretiens animés duraient souvent plusieurs heures. Le pacha me parla de son desir de vivre en bonne intelligence avec le Roi de France. La réputation des nobles et grandes qualités de ce prince était arrivée jusqu'à lui. Je contribuai peut-être à donner à Mohamed Aly des idées plus vraies sur la situation de la France dans ses rapports avec l'Europe. Quand l'intimité se fut établie entre nous, Mohamed Aly me permit de dessiner son portrait; il exigea même que j'essayasse de faire devant lui celui de M. Drovetti, dont la ressemblance le surprit. Il se plaignait, à ce sujet, de l'insuffisance de plusieurs plans que son fils Ibrâhym Pacha venait de lui envoyer, et d'après lesquels on jugeait difficilement ses opérations dans le Hedjâz. Mohamed Aly nous parlait de ses projets, des difficultés journalières qu'il rencontrait à l'établissement des fabriques, des usines, des fonderies qu'il faisait construire; il insistait sur la mauvaise foi des chefs, la maladresse des ouvriers, et le peu de renseignemens qui lui parvenaient, malgré les nombreux agens qu'il avait envoyés en Europe. Il revenait souvent et avec complaisance sur les avantages de son système de défense des côtes maritimes de l'Égypte; avantages que l'événement avait justifiés. Mohamed Aly se rappelle avec plaisir la tentative infructueuse des Anglais sur Alexandrie, et il conjecture, d'après leurs derniers succès en Europe, que puisque ses Albanais repoussèrent les forces

britanniques, ils pourraient se mesurer victorieusement contre tous les soldats soumis à la discipline et à la tactique européennes.

Le pacha d'Égypte est très-juste envers l'armée française, et parle avec admiration de la bataille des Pyramides, du combat d'Abouqyr et de la bataille d'*Heliopolis*. Il raconta des traits de générosité, des mots spirituels de nos soldats. En général, les Orientaux portent un grand respect au sentiment qui fait braver la mort sans abuser de la victoire.

J'ai parlé des Arméniens et des Grecs qui entouraient Mohamed Aly. C'est sous le règne de Mahomet IV que le grand vizir Cuprogli employa, pour la première fois, un Grec dans les affaires secrètes de la Porte. Panagiotti fut le premier drogman de cet empire, qui depuis a confié aux Grecs ses intérêts les plus chers.

Beaucoup d'aventuriers italiens disputent à ces derniers les faveurs de Mohamed Aly, et lui proposent chaque jour des entreprises inexécutables, des spéculations commerciales, dont le seul avantage est de les faire vivre et de leur donner les moyens de courir à de nouvelles chances de fortune; car la plupart sont des banqueroutiers de Gènes, de Livourne, de Trieste ou de Smyrne.

On remarque auprès du pacha, comme dans les cours de l'Europe, que les hommes les plus humbles devant leur maître, sont aussi les plus insolens hors de sa présence. On voit sous le turban, comme sous le chapeau à plumet, ces mêmes hommes devenir en apparence polis, humains, généreux, dès que la faveur les abandonne.

Les courtisans déchus ne parlent au Caire, comme à Paris, que du bien qu'ils se préparaient à faire, s'ils n'eussent pas été trahis par la fortune.

On y voit, comme chez nous, des gens qui se font récompenser pour des services rendus par les autres.

On rencontre enfin dans les cours de l'Orient une foule de personnes prudentes, adroites, toujours promptes à aider un succès bien assuré, toujours prêtes à gagner quelque chose à la chute de leurs meilleurs amis, dès qu'elles ont le temps de prévoir leur disgrâce.

Il est cependant hors de doute que les convulsions de l'Europe ont conduit en Égypte des gens honnêtes, malheureux, dont quelques-uns sont fort éclairés : mais le pacha, trompé tant de fois, doit finir par entrer dans une telle méfiance envers tous les Européens, que les gens probes et habiles seront compris dans une punition provoquée par la conduite d'un grand nombre d'intrigans.

Mohamed Aly a un goût décidé pour le commerce : on le croit lié d'intérêt avec la maison Briggs d'Alexandrie. Ces Anglais font en grand, et presque exclusivement, le commerce des Indes par Suez. Le pacha trouve dans ces spéculations l'avantage d'animer le commerce sur ce point, et de faire rentrer, par l'action seule des douanes, une partie des sommes qu'il emploie. Ce droit est de douze pour cent sur toutes les marchandises qui viennent des Indes, telles que porcelaines, mousselines, thé, poivre, rhubarbe, soie, sucre raffiné, indigo, cannelle de Ceylan, nankin, toiles de coton blanches de toute qualité, café, schâls de Cachemire, des tapissendis de Paliacate et de Visapour,

et des chites de Masulipatan et d'Amadabad. Le pacha venait en outre d'expédier Yousef Bozzari, frère de son médecin, à Bombay, avec cinq cent mille piastres fortes effectives : on ignorait le but particulier de cette entreprise. La monnaie d'Égypte est la plus altérée de l'univers : elle n'a aucun titre, aucune valeur intrinsèque. Si le pacha n'obligeait pas, de la manière la plus tyrannique et la plus rigoureuse, l'échange du talari à neuf piastres, la piastre d'Espagne vaudrait au moins douze piastres du Caire. A la Mecque, douze piastres valent un talari, et c'est sur ce pied que le pacha fait payer ses troupes qui poursuivent les Wéchabites, et qui sont à présent à Deryeh, capitale du Hedjâz. La piastre d'Égypte, qui ne vaut donc réellement que huit sous de France, valait, il y a vingt ans, vingt-cinq sous. La cause de cette dépréciation est l'altération de la monnaie, le peu d'argent qu'on y emploie, et la quantité de plomb et de cuivre qu'on y mêle (1).

Le myry se paie ordinairement en raison de l'étendue du terrain; on a néanmoins aussi quelque égard au produit. Le feddân (2) est imposé à huit pataques environ; mais les fellâhs sont assujettis en outre à des espèces de contributions indirectes, qui ont trop souvent la forme d'avanies.

Le gouvernement étant purement militaire, tout dépend de la volonté du chef, et il n'a d'autres conseillers que ceux qu'il admet dans sa familiarité. Le peuple de la capitale, et spécialement les négocians étrangers, regrettent le gouvernement des mamlouks, qui ne se mêlaient en aucune manière du commerce, tandis que Mohamed Aly s'est emparé successivement de ses branches les plus importantes. Depuis environ cinq ans, tout, jusqu'aux denrées, est devenu l'objet du plus odieux monopole.

Deux Arabes se sont occupés du commerce, et passent actuellement pour être les plus riches de l'Égypte. L'un, Seyd el-Maharouky, réside au Caire; l'autre, Seyd Mohamed el-Gharbé, habite Alexandrie : ce dernier est chargé du consulat de Tunis. Tous deux ont des agens à Djeddah, à Moka et à Bombay. Les maisons de commerce qui jouissaient du meilleur crédit en 1818, étaient J. Popolani, à Alexandrie; Foualoria et Tilché, de la même ville; Paolo Ambar, Autrichien; et le riche Vasili Fackre, de Damiette.

Le commerce d'Alexandrie avec l'Europe se compose essentiellement de blé et de riz. On exporte aussi de la gomme, du café, de la laine, du coton, du sucre, des plumes d'autruche, du safranum, du lin, du cuir, des toiles, et de la poudre d'or.

Ismayl Pacha, second fils de Mohamed Aly, était alors à Alexandrie auprès de son père. Ismayl, qui est d'une laideur repoussante, a peu de crédit auprès de Mohamed Aly. Ce vice-roi regrette vivement le fils que la peste vient de lui enlever à Rosette, et dont plusieurs personnes, entre autres M. Drovetti, me parlaient avec éloge. Toussoun Pacha fut victime de sa passion pour une jeune esclave qu'il ne voulut pas abandonner, quoique bien convaincu qu'elle était frappée de la peste : ces deux amans moururent

(1) Les pièces de dix et de cinq parahs jouissent, lorsqu'on les change contre les piastres et demi-piastres, d'un bénéfice de six à sept pour cent; et les parahs effectifs, de trente à trente-cinq pour cent. La raison en est que ces derniers seuls passent pour monnaie de Constantinople. On voit aussi des *maghbouby :* ce sont des sequins d'or qui valent dix piastres. Le quart de maghbouby vaut deux piastres et demie. Le sequin de Venise vaut vingt-une piastres du Caire; le doublon d'Espagne, cent quarante-quatre piastres.

(2) Le feddân est la quantité de terrain qu'une paire de bœufs pourrait labourer dans un jour, et qui équivaut, à peu de chose près, à une acre.

presque à la même heure. On s'accorde à dire que Toussoun Pacha joignait à la plus belle figure des sentimens généreux et élevés. Il laisse un fils âgé de cinq ans, que Mohamed Aly, son grand-père, aime avec idolâtrie.

J'allai voir le prince Ismayl, qui me témoigna un vif desir de voyager en Europe, où je pense qu'il aurait peu de succès. Maharam-bey, gouverneur d'Alexandrie, a épousé une fille du pacha. La garnison, qui redoute sa sévérité, se compose, comme le reste de l'armée, de spahis, de Bosniaques, de Valaques, de Serviens, de Turcs de l'Asie mineure : elle vient, en dernier lieu, de s'augmenter de Moghrebins ou Marocains et d'un corps d'Algériens.

Il est aisé de voir que la puissance de Mohamed Aly n'est pas plus assurée que celle de ses prédécesseurs, malgré son pouvoir absolu sur le peuple égyptien, et son indépendance complète des volontés de la Porte. La mort de Toussoun Pacha le laisse, pour ainsi dire, sans héritier. Les soins que se donnent les agens d'une grande puissance, leurs manières insinuantes auprès des cheykhs, leurs libéralités envers le peuple, leur empressement à s'interposer constamment entre les juges et les accusés, à demander la grâce de tous les coupables, tout semble indiquer les héritiers de Mohamed Aly. Des ingénieurs habiles parcourent le rivage de la mer Rouge, et d'excellens mémoires éclairent le gouvernement britannique sur sa marche, sur ses véritables intérêts dans cette affaire importante. J'ai souvent moi-même rencontré des officiers anglais qui revenaient de l'Inde ou qui s'y rendaient par Cosseyr : cette traversée est facile, sur-tout à plusieurs époques de l'année; aussi ce dernier port a-t-il depuis peu des relations plus directes et plus fréquentes avec ceux de Moka et de Bombay.

Je passais presque toutes mes journées chez M. Drovetti. Quoiqu'il eût déjà fait embarquer pour Livourne une grande partie de sa collection, je vis encore chez lui des médailles de la plus extrême rareté. Il faudrait tout décrire, tout mériterait une analyse. Ce cabinet curieux est rangé dans un ordre si parfait, qu'on y apprend l'histoire de l'Égypte par les monumens en peu d'heures et de la manière la plus intéressante et la plus certaine. Les Arabes assiégent sans cesse le kan où habite M. Drovetti : chacun apporte des momies, des bronzes, des monnaies, et parfois des camées. Ces habitans du désert savent si bien qu'ils traitent avec l'homme le plus juste et le plus noble, qu'ils s'en vont toujours satisfaits des prix qu'il fixe lui-même, et souvent à son désavantage.

Je vis parmi les momies une tête d'homme, embaumée depuis trois mille ans peut-être, si parfaitement conservée, que la physionomie avait encore l'expression des dernières souffrances de ce prêtre de Memphis.

M. Drovetti me montrait des cassettes de bois de cèdre richement ornées, à l'usage des femmes; des tablettes, des aiguilles, des ciseaux, des bobines, des tissus de plusieurs espèces (1), des palettes chargées de couleurs encore vives et brillantes, et une suite précieuse de papyrus.

(1) On conservait, dans le temple de Minerve à Samos, une cuirasse de lin du Pharaon Omasis. Ce tissu était remarquable par sa trame, chaque fil ayant été tordu avec trois cent soixante-cinq autres, par allusion à l'année vague.

Logé chez M. Roussel, consul général de France, pendant tout le temps de mon séjour à Alexandrie, je ne puis assez me louer de la loyauté, de l'obligeance de ses manières. Cet homme, recommandable par de longs et d'honorables services, va venir enfin se reposer de ses travaux dans sa patrie.

J'attendais M. Huyot à Alexandrie : je voulais retourner avec lui dans le nord de la Syrie, et m'aider de ses talens, de ses lumières, à Baalbek, à Damas et à Palmyre : des lettres qui m'arrivèrent alors de Smyrne, m'apprirent que cet artiste ne s'était pas trouvé en état d'entreprendre ce voyage. Plusieurs bâtimens de la division française venaient de recevoir une nouvelle destination. M. Halgan, qui commandait cette escadre, devait lui-même se rendre à Terre-Neuve; il me fit connaître l'impossibilité de m'expédier à Alexandrie le bâtiment qui devait amener M. Huyot et nous porter ensemble à Tripoli de Syrie. Toutes ces nouvelles me réveillèrent et firent cesser un beau rêve. Je dis adieu à l'Égypte, heureux d'avoir visité ses monumens et ces nombreux champs de bataille qui fixent si glorieusement le souvenir de l'armée française : j'aurais voulu me croire le moindre soldat de son arrière-garde. Toujours guidé par ses trophées, je n'ai marché qu'à l'ombre des palmes qui marquèrent tous ses pas dans l'héritage des Pharaons et des Ptolémées.

M. l'abbé de Forbin-Janson et M. Prévost quittèrent aussi Alexandrie pour Smyrne et Constantinople. Le public jouit déjà d'une partie des admirables travaux de ce dernier, qui trouvera, j'espère, quelque consolation dans des succès achetés si cher et si justement mérités.

Les voyages retrempent l'ame en nous rapprochant de la nature, des premiers besoins, de toutes les émotions vives et douces : aussi la vie passée dans le monde, qui parut autrefois supportable, ne devient-elle plus, s'il faut s'y assujettir de nouveau après les sensations animées d'un long voyage, qu'une suite de mécomptes amers et douloureux. Enfin les chagrins, le découragement, que le voyageur parvint à laisser sur le rivage à son départ, semblent y être demeurés pour attendre son retour.

On s'exagère toujours les fatigues et sur-tout les dangers d'un voyage dans le Levant. Une dépense excessive est le seul inconvénient réel de cette entreprise pour les personnes qui sont douées d'une santé robuste et d'un caractère ferme et résolu.

Les voyages dans le Levant seront toujours ruineux pour un particulier. Le mien m'a coûté fort cher, quoique j'eusse obtenu mon passage et celui de deux personnes qui m'accompagnaient, sur un vaisseau de Sa Majesté, qui me conduisit, ainsi qu'on l'a vu, jusqu'en Syrie. Les prodigalités de quelques Anglais ont éveillé la cupidité des Orientaux : les moindres monumens se vendent à des prix excessifs dans le Levant. Le crédit et les richesses de l'Angleterre rendent cette nation maîtresse presque exclusive des antiquités égyptiennes. Ainsi, quand les journaux français s'amusaient à me faire rapporter des colosses, ils ignoraient sans doute que le transport seul d'une tête colossale, de Thèbes à Alexandrie, coûtait cinq cents guinées au consul d'Angleterre; que la position de la France ne permettait pas de pareilles dépenses, et que toutes les acquisitions que j'ai faites à Athènes, au Caire et à

Thèbes, pour le Musée royal, ne s'élèvent qu'à vingt-huit mille francs, en comprenant dans cette somme les frais de transport de ces marbres jusqu'à Paris.

M. Huyot recueille encore pour moi des matériaux dans l'Asie mineure et la haute Syrie. Il doit avoir visité Baalbek et Palmyre.

Il faut qu'un voyageur se croie bien des titres à l'intérêt de ses lecteurs, pour s'imaginer qu'on ne lui saurait aucun gré de précipiter sa marche vers la fin de son voyage. J'épargne aux miens des préparatifs d'embarquement, des lenteurs, des adieux, des détails sur le vaisseau qui me portait, et enfin des tempêtes. Ils me pardonneront aisément de passer sous silence quarante-deux jours de la traversée la plus orageuse. Je ne me peindrai pas saisissant le gouvernail dans l'instant le plus difficile, me faisant obéir par l'ascendant du génie, sauvant le bâtiment, et me dérobant avec une douceur pleine de dignité à la reconnaissance de tous ceux qui me doivent la vie. Ce tableau se trouve par-tout; par-tout le voyageur se montre, au moment d'un naufrage, enveloppé dans le manteau d'une philosophie résignée, et regardant la mort d'un œil sec; le danger augmente, et son ame grandit avec le péril. Mon portrait serait moins brillant, parce qu'il serait plus vrai. Malade, affaibli, dégoûté de toute espèce de nourriture, je ne me suis traîné que deux ou trois fois sur le tillac, pour essayer de voir au-dessus des vagues le rivage mythologique de l'île de Crète, les sables de Tripoli, le sommet de l'Ithome, celui de l'Etna, ce rocher de Pantalarie, arrosé tant de fois des larmes amères de l'exil, et les ossemens de Carthage.

Nous étions sur un petit brick pour lequel toutes les brises étaient des tempêtes. Le capitaine, homme expérimenté, est aussi le Marseillais le plus morose que j'aie jamais rencontré. Abîmés par les avaries, nous atteignîmes enfin le golfe d'Hyères. A l'abri des îles de Portcros et de Porquerolles, nous trouvâmes une mer calme, azurée, un rivage chargé des parfums de la fleur d'orange, du pain frais, de l'eau excellente. On s'habitue promptement au bien-être : il nous sembla très-naturel de manger, le lendemain, des truites excellentes, des petits pois, des fraises exquises; de passer enfin des privations de tous les genres à l'abondance la plus recherchée.

Nos orages politiques ont, à des époques diverses, éloigné tant de gens de notre belle patrie, que chacun sait avec quelle sincérité on la regrette, avec quelle ardeur on la desire, avec quel bonheur on la revoit. Ce sentiment, commun à tous les hommes, est bien plus vif chez les Français : ils trouvent des expressions fortes et touchantes lorsqu'ils parlent de leur pays dans une contrée étrangère. Le jeune homme ne place que dans cette patrie ses rêves de gloire et d'amour. Le vieillard brave les fatigues, les dangers, pour venir s'y reposer dans le dernier sommeil. La terre la plus hospitalière pèse si douloureusement sur la cendre de l'exilé! Ah! puissions-nous ne plus connaître bientôt que des exils volontaires! puissent tous les cœurs, si long-temps attristés par un cruel éloignement, palpiter de joie à la vue de cette terre noble et sacrée que nous avons tant de raisons de chérir!

Je saluai ces montagnes de Provence, dont j'aime jusqu'à l'aridité. Je demeurai enfermé dans le lazaret de Marseille pendant trente jours. L'obligeance des adminis-

trateurs de cet établissement, l'amitié de M. de Montgrand, les soins aimables de M. de Villeneuve, quelques visites de M. Révoil, des livres, du repos dont j'avais grand besoin, me rendirent cette prison presque agréable. Je reçus bientôt des lettres de ma famille, des personnes qui m'intéressaient, et nous allâmes, mes compagnons de voyage et moi, remercier, sur le rocher de Notre-Dame de la Garde, la patronne des mers et du voyageur égaré, de notre heureux retour dans le pays de nos pères.

NOTES DIVERSES.

ILE DE MELOS.

L'ILE de *Melos* paraît avoir eu des Phéniciens pour premiers habitans. Festus dit qu'elle prenait son nom d'un certain *Melus* qui venait de la Phénicie (1), et le Syncelle fait remonter cet établissement des Phéniciens au temps où le premier Minos, fils d'Europe, régnait en Crète (2).

Les Phéniciens lui donnèrent plusieurs noms. Bochart prétend que celui de *Melos* n'était pas même celui d'un homme; mais que ce nom, dans la langue des fondateurs de cette île, signifiait *plénitude*, par la raison que, lorsqu'on y faisait des fossés, le creux se remplissait par de la terre qui était soulevée du fond du sol (3). Cela pourrait avoir eu lieu dans quelques parties de l'île, parce que le terrain en est volcanique, et qu'il s'y fait encore des boursouflures près d'un cratère que M. Olivier le voyageur a visité (4): mais il ne pouvait pas en être de même de toute l'île; sans quoi l'on n'aurait pu y asseoir aucune construction. Néanmoins Bochart dérive de ce même nom de *Melos* ceux de *Mimallis* et de *Byblis* qui lui sont donnés par Pline, Étienne de Byzance et Hésychius (5), et il tire encore du phénicien celui de *Zephyria* que lui donnait Aristote, selon Pline (6); quoique ce dernier puisse signifier seulement que cette île était la plus occidentale des îles Cyclades, comme elle l'est en effet par sa position. Elle portait encore le nom de *Lastus*, selon le même Hésychius (7), et même ceux de *Siphnon* et *Acyton*, selon Héraclide dans Pline (8).

Peu de temps après l'établissement des Doriens dans le Péloponnèse, cette île reçut une colonie de Lacédémoniens, ou plutôt de peuples venus de la Laconie. Des Minyens, qui s'étaient habitués près d'*Amyclæ*, s'étant révoltés contre les Lacédémoniens, ceux-ci, après les avoir vaincus, les envoyèrent en colonie dans l'île de Crète; mais, pendant leur navigation, ces colons s'étant approchés de l'île de *Melos*, une partie s'y établit, sous la conduite d'un nommé *Crathæis*, Lacédémonien; en sorte que cette île fut depuis regardée comme une colonie de Lacédemone (9).

Il paraît qu'elle parvint à un état florissant; car, au temps de la bataille de Salamine, elle était assez puissante pour fournir aux Grecs deux pentécontères (10). mais cet état ne dura pas, et, environ sept cents ans après sa fondation par les Lacédémoniens, elle fut presque anéantie par les Athéniens, en haine de sa métropole (11).

Les Méliens étaient très-attachés à leur mère-patrie (12). Les Athéniens, dans la guerre du Péloponnèse, tentèrent de les en séparer. D'abord, ils envoyèrent une flotte pour ravager leur île (13); mais, dix ans après, ils prirent la résolution de les subjuguer entièrement. Ils firent une descente dans l'île avec des forces considérables, et sommèrent les habitans de se rendre leurs tributaires et de leur fournir les troupes qui leur seraient demandées, ou de subir, comme vaincus, la loi qu'ils leur imposeraient. Les Méliens leur représentèrent qu'ils étaient alliés par le sang avec les Lacédémoniens, et que, par cette raison, ils ne pouvaient porter les armes contre leurs pères; que, s'ils voulaient leur permettre de rester neutres, ils se rendraient à leurs desirs. Les Athéniens, usant de leurs forces, leur dirent qu'ils n'avaient point à choisir; qu'il fallait qu'ils se rendissent tributaires, et qu'ils les suivissent par-tout où ils les meneraient, ou bien qu'ils devaient se résoudre à supporter tous les maux que pouvait leur apporter la guerre.

Les Méliens, espérant qu'ils seraient secourus par les Lacédémoniens, prirent le dernier parti. Aussitôt les Athéniens, ayant débarqué leurs troupes, entourèrent la ville de *Melos* par un mur de circonvallation; ils partagèrent le travail entre les troupes des différens peuples qui étaient à leurs ordres, et, ayant laissé un assez grand nombre d'Athéniens et d'alliés pour veiller au blocus de la place, ils ramenèrent le reste de leurs troupes à Athènes.

Les Méliens, de leur côté, firent tous leurs efforts pour rompre la ligne des Athéniens; ils attaquèrent, de nuit, la partie du mur qui regardait l'*Agora* ou place du marché; ils tuèrent les hommes qui le gardaient, et ils firent entrer dans la ville tout ce qu'ils purent de vivres et d'effets. Les Athéniens firent depuis meilleure garde; mais, leur nombre diminuant, et les Méliens ayant quelquefois des avantages, ils firent alors venir d'Athènes de nouvelles troupes, et la place fut plus étroitement serrée.

C'était le second été que le siége durait, et les Méliens ne recevaient point de secours du dehors. Les Lacédémoniens, dont ils avaient imploré l'assistance, semblaient les avoir abandonnés à eux-mêmes: le découragement et l'abattement s'emparèrent des habitans; et, la trahison s'y étant jointe, les Méliens, hors d'état de résister, furent obligés de se rendre à discrétion aux Athéniens, qui, irrités de la longue résistance qu'ils avaient faite, les traitèrent avec une inhumanité que ne méritait pas leur beau dévouement (14).

« L'île fut soumise, dit l'élégant historien d'Anacharsis; mais la honte » fut pour les vainqueurs : ils avaient commencé la guerre par une injustice, » ils la finirent par un trait de barbarie Les vaincus furent transportés dans » l'Attique : on fit mourir, de l'avis d'Alcibiade, tous ceux qui étaient en » état de porter les armes; les autres gémirent dans les fers, jusqu'à ce » que l'armée de Lacédemone eût forcé les Athéniens à les renvoyer à » *Melos* (15). »

Lorsque les Athéniens furent devenus maîtres de *Melos*, ils y envoyèrent une nouvelle colonie, formée de cinq cents des habitans de leur ville (16): mais ces colons n'y restèrent pas long-temps; car les enfans des Méliens, qui avaient été élevés dans l'esclavage, furent renvoyés dans leur patrie par Lysandre, aussitôt après la guerre du Péloponnèse (17).

C'était dans ce temps que vivait Diagoras, célèbre philosophe de cette île, qui, voyant les maux que souffrait sa patrie, nia l'existence des dieux après avoir été le plus religieux des hommes, et finit par mourir dans un naufrage (18). S'il avait été témoin du rétablissement de ses compatriotes dans leur île, il se serait certainement réconcilié avec la Divinité.

Depuis ce temps, *Melos* fut une île de peu d'importance. On voit que, du temps d'Auguste, il y avait quelques Juifs (19) qui avaient apparemment de l'affinité avec les anciens Phéniciens qui l'avaient peuplée. Dans le temps du christianisme, elle devint le siége d'un évêque, sous la métropole de Rhodes; et aujourd'hui, ou du moins il n'y a pas long-temps, il y avait deux évêques, l'un du rit grec, et l'autre du rit latin (20).

Dans le XIII.[e] siècle, elle fit partie du duché de Naxie, sous Marc Sanudo, premier duc de l'Archipel, qui vivait au temps de l'empereur Henri de Flandre, frère de Baudouin I.[er]; elle fut ensuite démembrée de ce duché par

(1) Festus, *verbo* Melos.
(2) Georg. Syncel. *Annal.* p. 158.
(3) Bochart. *Chanaan*, lib. I, cap. 14.
(4) Olivier, *Voyage dans l'Empire ottoman*.
(5) Plin. *Hist. nat.* lib. IV, cap. 12. Steph. *verbo* Βύβλος. Hesych. *verbis* Μιμαλλὶς et Μιμαλλὶς.
(6) Arist. *apud Plinium*, ibid.
(7) Hesych. *verbo* Λάστος.
(8) Plin. *ibid.*
(9) Plutarch. *De virtut. mul.* t. II, p. 247. Conon, *Narr.* 36. Clavier, *Histoire des premiers temps de la Grèce*, t. I, pag. 143. Raoul-Rochette, *Histoire des colonies grecques*, tom. III, pag. 61.
(10) Herod. *Hist.* lib. VIII, cap. 48.
(11) Thucyd. *Hist.* lib. V, cap. 112 et 116.
(12) Xenoph. *Hellen.* lib. II.
(13) Diod. Sic. *Bibl. hist.* lib. XII.
(14) Thucyd. *Hist.* lib. V, cap. 84 et seqq.
(15) Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. 76.
(16) Thucyd. *Hist.* lib. V, cap. 116.
(17) Xenoph. *Hellen.* lib. II. Plutarch. *in Lysandro*.
(18) Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. 6.
(19) Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XVII. *de Bell. Jud.* lib. II.
(20) *Oriens Christ.* tom. I, col. 945.

Jean Sanudo, sixième duc de l'Archipel, qui la céda au prince Marc, son frère; celui-ci la dònna en dot à sa fille Florence, qui épousa François Crispo. Ce Crispo réunit en lui tout le duché de l'Archipel. Ensuite le capitan pacha Barberousse soumit Milo à Soliman II (1). L'île de Milo est, en général, très-productive, et l'on disait autrefois qu'il suffisait d'y semer pour récolter trente jours après (2). On attribuait la fertilité de son sol à sa nature volcanique et à la grande quantité de soufre que l'on y trouvait (3).

ÉPHÈSE.

L'éclat dont a brillé, pendant plusieurs siècles, Éphèse, l'une des principales villes de l'Asie mineure, et qu'on regardait comme la métropole de l'Ionie, n'a pas préservé sa mémoire des ravages du temps, il a jeté sur l'origine de cette ville un voile que nous ne pouvons plus espérer de soulever. Les auteurs anciens que nous connaissons, nous laissent dans l'incertitude sur ce point comme sur tant d'autres, et nous avons perdu ceux qui auraient pu l'éclaircir en nous donnant plus de détails: nous avons sur-tout à regretter les ouvrages de Xénophon d'Éphèse, qui avait écrit une histoire de cette ville; celle de Créophyle, cité par Athénée; la description du temple, par Démocrite d'Éphèse; celle de Philon de Byzance, dont on n'a qu'un fragment (4); et le voyage du consul Mucianus en Ionie: il était contemporain de Pline le naturaliste, qui le cite avec éloge.

La fondation d'Éphèse remonte à une époque très-reculée, et se perd dans la nuit des temps mythologiques: le peu d'accord que l'on trouve dans les traditions, prouve sa haute antiquité. Suivant quelques auteurs, et Justin est du nombre (5), les Amazones, parties des plaines de Thémiscyre sur les bords du Thermodon, sous la conduite de leurs reines Lampédo et Marpésia, s'emparèrent d'une grande partie de l'Asie mineure, y fondèrent plusieurs villes, entre autres Éphèse, à laquelle, suivant Étienne de Byzance, elles donnèrent d'abord le nom de Smyrné, Amazone célèbre. A Marpésia succédèrent Antiope et Orithye qu'Hygin nomme *Otrera* (6), et qu'il dit femme de Mars; ce qui convenait assez à une héroïne. Il paraît que ce fut sous leur règne que d'autres Amazones, poursuivies par Hercule et Thésée, vinrent chercher un asile dans le temple de Smyrne, dont elles changèrent, dit-on, le nom en celui d'Éphèse, en mémoire de leur délivrance. On voudrait que du mot grec *Aphesis*, qui signifie *délivrance*, on eût, par un changement de lettre et de terminaison, formé le nom *Ephesos* (7). Thésée eut d'Hippolyte, sœur d'Antiope, le bel Hippolyte. D'après la chronologie de M. Larcher, Thésée régna depuis l'an 1322 avant J. C. jusqu'à l'an 1293. Ainsi, en suivant le récit de Justin, il semble qu'on pourrait placer la première expédition des Amazones vers le commencement du XIVe siècle avant J. C.

Pausanias (8) croit qu'Éphèse eut pour fondateurs Crésus et Éphésus, fils du Caystre, et qu'elle prit le nom du dernier. Ces héros inconnus, et qui devaient être regardés comme autochthones, furent peut-être les premiers qui formèrent quelques établissemens sur les bords du Caystre; et ils pourraient faire reporter la fondation d'Éphèse à une époque plus reculée que celle des Amazones.

Les auteurs anciens ne disent presque rien des premiers temps d'Éphèse. On sait qu'elle éprouva plusieurs révolutions qui la ruinèrent à différentes époques, ce qui a pu tromper sur celle de sa fondation. Nélée et Androclus, fils de Codrus, dernier roi des Athéniens, à la suite de dissensions et de changemens dans le gouvernement d'Athènes, vinrent, à la tête des Ioniens de l'Attique (en 1130 avant J. C.), s'établir dans l'Asie mineure, et y fondèrent ou rétablirent douze villes, parmi lesquelles se distinguaient Milet et Éphèse: ayant chassé de cette dernière les Lélèges et les Lydiens ou Cariens qui l'habitaient, ils ne leur laissèrent que la ville basse et les environs du temple, qu'ils occupèrent avec quelques Amazones consacrées au service de la déesse. Les vainqueurs s'établirent dans la ville haute, où devait être la citadelle, qui leur donnait les moyens de se maintenir dans leur conquête. Androclus s'empara de Samos, qui resta, pendant quelque temps, sous la domination d'Éphese, ainsi que quelques autres îles voisines; mais, les Samiens ayant repris leur île, Androclus porta du secours à la ville de Priene, l'une des douze de la conféderation ionienne, attaquée par les Cariens, anciens habitans du pays: il perdit une partie de son monde et fut tué; on enleva son corps, et, du temple de Pausanias, on voyait encore, entre le temple de Diane et celui de Jupiter Olympien, le tombeau d'Androclus, sur lequel était sculpté un guerrier armé. Les Éphésiens qui avaient survécu à l'expédition d'Androclus, se soulevèrent contre ses fils, et s'unirent aux habitans de Téos et de Carina, à qui ils permirent de s'établir à Éphèse et de faire partie de leurs tribus. Les plus anciens colons, probablement les restes des Lélèges et des Cariens, formèrent la tribu *ephésienne;* venaient ensuite celles des *Téïens*, des *Carinéens*, de *Benna* et de *Euhonymia*. Ces derniers avaient conservé le nom de la tribu ou du dème athénien d'où ils sortaient. Il y eut aussi, selon Strabon, des Éphesiens qui, du nom de Sisyrbé, autre Amazone, furent appelés Sisyrbites (9).

Pline (10) dit qu'Éphèse se nommait *Alopes*, à l'époque du siége de Troie: mais la ville de ce nom, dont parle Homère (11), ne peut être une ville d'Ionie; car elle est au nombre de celles qui faisaient partie des états d'Achille; et ce nom doit être *Alopé*, et non *Alopés*, qui est le génitif d'*Alopé*. Au reste, sur ce passage de Pline, Saumaise (12) cite un vers qu'il attribue à Homère, et qui ne se trouve ni dans aucun de ses poèmes, ni dans les fragmens qu'on lui attribue. Pline ajoute qu'Éphèse s'appela aussi *Morges*, *Ortygia*, *Smyrna Trachæa*, *Samornion* et *Ptelea;* mais il paraît que ces noms furent ceux de differens quartiers d'Éphèse: *Morges* ne se trouve que dans Pline; le nom de *Samornion* se rapporte à celui de *Smyrne*. Strabon (13) dit que le nom de *Trachée* [âpre, rude] était celui des flancs de la montagne de *Coressus*, aux environs de laquelle était située l'ancienne ville, qui s'étendait vers l'Athénée et la fontaine *Hypelæus*. Du temps de ce géographe, la position d'Éphèse n'était plus la même: ces endroits étaient hors de la ville; le lieu nommé *Smyrne* était près du gymnase, et derrière la ville, telle qu'elle existait alors, entre *Trachée* et *Lepré-acté*, nom par lequel on désignait le mont *Prion*, qui dominait la nouvelle ville, et sur lequel était une partie des murailles. On appelait *Opistho-Lepré* [derrière la Lepré], les fonds de terre situés derrière le Prion. Ce mont paraît être une branche du *Tmolus:* l'épithète de *Lepré* [rude, escarpé] lui convenait; ses contours découpés et rudes lui avaient fait donner, suivant Polybe, le nom de *Prion*, qui, en grec, signifie une scie. Il y avait, près de Carthage et en Sardaigne, des monts qui, pour la même raison, portaient le même nom. Dans quelques auteurs, la montagne d'Éphèse est nommée *Pion*, qui exprimait, dit-on, la fertilité de la contrée (14): mais il paraît que

(1) Saunier dans Tournefort, *Voyage*, tom. I, pag. 4[illegible]

(2) Théophrast. *Hist. plant.* [illegible] lib. VI [illegible] 3.

(3) Dioscor. [illegible] Plin. *Hist. nat.* [illegible] XXXV, cap. 15.

(4) Gronov. *Thes. antiq. græc.* tom. VIII.

(5) *Hist.* lib. II, cap. 4.

(6) *Fab.* 30, 223, 225.

(7) Ce changement n'est guère probable [illegible] entièrement altéré le mot, en substituant, dans sa composition, une préposition à une autre d'un sens différent [illegible]. On pourrait aussi bien supposer que le nom d'Éphèse vient du mot *Ephesis*, qu'on peut rendre par [illegible] et qui eût rappelé celle des Amazones. Au reste, on sait combien les Grecs [illegible] à rapporter à leur pays, à leurs dieux et à leur langue [illegible] ce qui leur venait d'autres nations plus anciennes qu'eux, et [illegible] devaient même une partie de leurs connaissances; c'est ce qui est arrivé au sujet des Amazones, dont l'existence est encore un problème. Les Grecs, jaloux de toute espèce de gloire, [illegible] la leur a passé pour avoir combattu et vaincu des armées de femmes guerrières. Le Parthénon et d'autres monumens rappelaient ces exploits. Mais, supposé qu'un peuple de femmes, une nation où il n'y avait qu'un sexe, ait pu exister pendant plusieurs siècles [illegible] que sur les bords du Thermodon, en [illegible], après un voyage de [illegible] sept cents lieues, et après avoir traversé plusieurs grands fleuves à leurs embouchures, elles soient venues attaquer la Grèce et l'Asie, ou qu'elles aient été chassées des bords du Tanaïs et des [illegible] du Caucase par Hercule et par Thésée, qui seraient allés chercher des aventures dans des pays aussi éloignés de la Grèce, et dont elle avait à peine alors quelque notion? et, supposé même que ces expéditions extraordinaires aient eu lieu de part et d'autre, peut-on croire que ces nations scythiques, qui certainement parlaient des langues tout-à-fait différentes de celle des Grecs, aient donné des noms grecs aux villes qu'elles auraient conquises ou fondées? Le nom d'*Æorpata* ou *tueuses d'hommes*, que, selon Hérodote, se donnaient ces femmes guerrières, ne ressemble en rien à celui d'*Amazones*, sous lequel les Grecs nous les ont fait connaître, et ne serait-on pas tenté d'adopter l'étymologie proposée par Fréret, qui la trouve dans deux mots du tartare kalmouk, *aeme*, femme, et [illegible] ou *saine*, forte, courageuse? *Aeme-tsaine*, [illegible], rendrait l'idée que les Grecs avaient des Amazones, et il serait inutile pour expliquer ce nom de supposer que ces femmes valeureuses s'extirpaient [illegible] privant [illegible], et [illegible] plus libre dans l'exercice de l'arc. Aucun monument [illegible] ne les offre aussi mutilées et privées du plus bel ornement de leur sexe.

Voyez, sur les Amazones, les *Héroïques* de Philostrate, le président de Brosses, *Académie des belles-lettres*, t. XXV, p. 504, Fréret, *ibid.* t. XXI, p. 106, et, dans le Ier volume des *Monumens inédits* de M. Millin, chap. XXVII, une dissertation sur un très-beau vase grec, qui, de la collection de M. Durand, a passé dans celle de M. le comte James de Pourtalès-Gorgier.

(8) *Græc. Descript.* lib. VII, cap. 2.

(9) Voyez Pausanias, *Græc. Descript.* lib. VII, cap. 12, Steph. Byzant. *voc.* Βεννα[illegible]. Il paraît qu'il faut lire Βέννα, au lieu de Βεννα[illegible], et que le mot μία fait partie de la phrase Βέννα μία, *Benna une des cinq* &c.

Voyez aussi M. Raoul-Rochette, *Hist. des colonies grecques*, tom. II, pag. [illegible] et suiv.

(10) *Hist. nat.* lib. V, cap. 31, edit. Bipont.

(11) *Iliad.* [illegible] II, v. 682.

(12) *Exercit. Plin.* pag. 810.

(13) *Geogr.* lib. XIV.

(14) *Ibid.*, [illegible]

le nom de *Prion* est le véritable (1). Celui de *Ptelea* aurait été donné à Éphese, selon Denys Périégète, à cause de l'orme, πτελέα, autour duquel les Amazones jetèrent les premières fondations du temple : mais, d'après Hérodote (2) et Pausanias, le temple était hors de la ville; et il est probable que ce nom venait des plantations d'ormes qui, autrefois, couvraient le terrain occupé depuis par ce quartier de la ville (3).

Il est probable qu'Éphèse n'était pas encore très-célèbre du temps d'Homère, car il n'en parle pas; et cependant il est question, dans l'Iliade, des cygnes du Caystre, aujourd'hui le *Kitchick-Meinder* [le petit Méandre], qu'à cause de ses sinuosités on a quelquefois pris pour le Méandre (4). Si Homère naquit à Smyrne, comme le croient plusieurs auteurs, entre autres Varron et Cicéron (5), il serait singulier qu'il eût entièrement passé sous silence Éphèse, qui, après avoir fondé Smyrne, lui donna le nom d'un de ses quartiers. Le temple de Diane, sa statue, auraient mérité d'être chantés par le père des poètes, qui a célébré des villes et des lieux beaucoup moins importans; et l'on est plus étonné de ce silence, si, comme le dit Pausanias (6), il composait ses poèmes dans une grotte, à la source du *Mélès*, qui coulait entre Smyrne et Éphèse : il était naturel qu'il en dît un mot dans son hymne à Diane (7); le sujet devait le lui inspirer.

Il est vrai qu'il est plus que douteux que ces hymnes soient du chantre de l'Iliade : mais, quand même ils ne seraient pas de lui, celui qui les a faits à une époque très-ancienne, a dû les composer dans l'esprit d'Homère et avec les connaissances qu'il lui supposait; et il croyait probablement qu'à l'époque d'Homère, Éphèse n'était pas encore digne de ses chants. Il s'était cependant écoulé déjà plus de deux cents ans depuis l'expédition des Ioniens (en 1130). Si, avec M. Larcher et d'autres chronologistes, on place Homère vers le milieu du X.e siècle avant J. C., Éphèse avait eu le temps de se relever de ses désastres, de faire partir de son sein plusieurs colonies, et elle aurait dû s'attirer l'attention d'Homère.

On ne connaît pas le gouvernement d'Éphèse à ces époques reculées; il est à croire qu'il changea plusieurs fois, et qu'il y eut des hommes puissans qui s'en emparèrent. Lorsque Crœsus tourna ses armes contre l'Ionie, Ephèse fut la première ville qu'il attaqua. Pindare, fils de Mélas, y régnait alors. Prenant à cœur les intérêts de la ville qu'il avait asservie et qu'il gouvernait avec modération, il la défendit avec courage. Les fortifications étaient déjà entamées; une tour, surnommée *la Traîtresse*, s'était écroulée : frappé de cet événement d'un augure sinistre, et pressé par les assiégeans, Pindare crut n'avoir d'autre moyen de résistance que de mettre Éphèse sous la protection immédiate de Diane, sa divinité tutélaire; il conseilla donc de joindre par des cordes la ville aux colonnes du temple de Diane, situé à sept stades hors des murailles; et en même temps il fit partir une députation chargée d'implorer la clémence de Crœsus. Ce prince rit du pieux stratagème de Pindare, et, touché de la confiance que les Éphésiens avaient dans le secours des dieux, il leur accorda une capitulation honorable et la liberté de vivre selon leurs lois. Pindare renonça au trône, et, après avoir mis en dépôt son fils et ses richesses sous la sauvegarde des Éphésiens et de son parent Pasiclès, il se retira dans le Péloponnèse (8).

Lors de la guerre des Perses, Xerxès s'empara d'Éphèse; mais il la ménagea et respecta ses monumens. Pendant les troubles du Péloponnèse, les Éphésiens avaient la prudence, ainsi que les autres villes d'Ionie, de se ranger du parti que favorisait la fortune. Après la victoire remportée par les Lacédémoniens sur les Athéniens à *Ægos-Potamos*, les Éphésiens consacrèrent à Olympie les statues de Lysandre, et de quelques généraux spartiates peu connus; et lorsque Conon eut battu la flotte lacédémonienne près de Cnide, Éphèse s'empressa de lui faire élever à Olympie une statue d'airain, ainsi qu'à Timothée et à d'autres généraux d'Athènes (9).

Soit par crainte, soit par flatterie ou par reconnaissance, les Ephésiens élevèrent aussi des statues à Philippe père d'Alexandre, et Memnon, général de Darius le rival d'Alexandre le Grand, ayant établi le gouvernement des Perses à Éphèse, il la soumit à de forts tributs, exila les principaux habitans, les dépouilla de leurs richesses, pilla le temple de Diane, et l'on renversa la statue de Philippe. Mais, après la victoire du Granique, Alexandre chassa les Perses d'Éphèse, lui rendit la liberté, et remplaça l'oligarchie par la démocratie; il rappela ceux que Memnon avait exilés, et, pour faire éviter au peuple les excès auxquels il voulait se porter, il fit punir ceux qui avaient détruit la statue de Philippe et renversé le tombeau d'Héropythus, bienfaiteur d'Ephèse (10).

Il paraît, d'après Strabon, qu'à cette époque il y eut quelque changement dans l'enceinte de la ville. Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, et roi de cette partie de la Thrace qui confinait à la Macédoine, après son expédition malheureuse contre les Gètes, et celle qui eut plus de succès contre Antigone, vint à Éphèse. Il changea en partie l'emplacement de la ville, l'agrandit et l'étendit sur les bords de la mer. Éphèse devint une nouvelle ville; et l'on dit que, pour forcer les habitans à abandonner l'ancienne, Lysimaque profita de grandes pluies pour boucher les égouts : les eaux, en refluant, causèrent, dans la partie basse, des inondations, auxquelles on donna le nom de *cataclysme* ou déluge d'Éphèse. Lysimaque transporta dans cette nouvelle ville les habitans de *Lebedos* et de *Colophon*, qu'il détruisit, et dont Phœnix, poète ïambique, déplora la ruine dans ses vers. Ce roi avait cru pouvoir remplacer le nom d'Ephèse par celui d'Arsinoe, sa femme; mais, après sa mort, l'ancien nom l'emporta (11). Ces événemens peuvent se placer entre les années 322 et 317 avant J. C. Antigone s'empara aussi d'Éphèse et des trésors que Polysperchon y avait laissés en dépôt.

On voit dans Polybe (12), qu'Éphèse fut toujours regardée comme une place d'une grande importance. Les rois d'Égypte, probablement depuis la conquête des Perses, entretenaient des troupes à Éphèse pour protéger le commerce de l'Asie mineure avec l'Égypte. Antiochus le Grand (196 ans avant J. C.) s'empara de cette ville, dont la position lui offrait de grands avantages contre celles de l'Ionie et de l'Hellespont, et qui pouvait servir aux rois d'Asie de forteresse contre les entreprises de l'Europe, et sur-tout contre les Romains, auxquels, excité par Annibal, il se disposait à faire la guerre. Il passa l'hiver à Éphèse, et en fit partir des troupes pour soumettre Smyrne, Lampsaque et une partie de la Chersonèse : il s'occupa aussi de rétablir Lysimachie. Scipion l'Africain eut à Éphèse une entrevue avec Annibal, pour le rassurer sur les projets des Romains à son égard, et peut-être aussi pour le rendre suspect à Antiochus. Éphèse devint le centre des opérations militaires et des négociations, et le lieu où se retiraient les troupes et les vaisseaux d'Antiochus après leurs défaites. Vers le même temps, le consul Cn. Manlius, après ses victoires sur les Galates, prit ses quartiers d'hiver à Éphèse. Ce fut près de *Myonnesus* que la flotte d'Antiochus fut battue par celles des Romains et des Rhodiens réunies sous les ordres d'Æmilius Regillus. Florus nomme cette grande bataille, la bataille d'Ephèse, et il la compare à celle de Salamine. Elle contribua à mettre fin à la guerre, et fut suivie, peu de temps après (188 ans avant J. C.), d'un traité de paix par lequel Antiochus abandonnait Annibal, dont il avait méprisé les conseils, et cédait à Eumène, roi de Pergame, allié des Romains, Éphèse et plusieurs autres villes (13).

Lors du massacre des Romains ordonné par Mithridate, il y en eut un grand nombre de tués à Éphèse. Les Romains mettaient cette ville à la tête de celles de l'Ionie. C'était là que descendaient les proconsuls et les préteurs, avant de se rendre dans leurs gouvernemens. Lucullus y vint après ses succès sur Mithridate, et il y déploya une magnificence qui étonna même une ville habituée au luxe des satrapes. Il dut plaire aux Éphésiens, qui vivaient dans la mollesse et le faste au milieu des plaisirs, et dont les vêtemens réunissaient tout ce que l'Orient offrait de plus recherché (14). Auguste aimait Éphèse; il la visita, et, depuis, on y éleva un temple à Jules-César et à la ville de Rome.

Sous le règne de Tibère, l'Asie mineure, pays sujet aux tremblemens de terre, en éprouva un des plus terribles, qui eut lieu pendant la nuit. Douze, ou, selon quelques auteurs, quatorze villes de cette contrée furent en grande partie détruites (15). Tacite ne nomme point Éphèse parmi les villes dévastées; mais Eusèbe en fait mention, et son opinion peut être appuyée par un monument découvert à Pouzzoles en 1697. C'est une grande base carrée de marbre blanc, qui paraît avoir porté une statue colossale; elle est ornée de quatre beaux bas-reliefs du meilleur style, qui représentent quatorze villes de l'Asie mineure. Il est probable que cette statue fut élevée à Tibère (l'an 21 de J. C.) en reconnaissance des secours considérables qu'il accorda pour réparer les désastres du tremblement de terre. La ville d'Ephèse, l'une des plus belles figures de ce bas-relief, est dans le costume des Amazones. La flamme qu'on voit sur sa tête, rappelle peut-être

(1) *Voyez* Saumaise, *Exercit. Plin.*, et la traduction française de Strabon.
(2) *Hist.* lib. II.
(3) *Voyez* Étienne de Byzance, *voc.* Ἔφεσος et Πτελέα.
(4) *Voyez* Spon, *Voyage du Levant*, tom. I pag. 329.
(5) Cic. *pro Archia poëta*, § 8.
(6) *Græc. Descr.* lib. VII, cap. 5.
(7) *Hymn.* XIII et *Fragm.* XXXVIII.
(8) Ælian. *Hist. var.* lib. III, cap. 26, et Polyæn. *Strateg.* lib. VI, cap. 50.
(9) Pausan. *Græc. Descr.* lib. VI, cap. 3.
(10) *Voyez* Jo. Freinshem. *Suppl. in Curtium*, lib. II, cap. 6.
(11) Pausan. *Græc. Descr.* lib. I, cap. 9. Strab. *Geogr.* lib. XIV. Steph. Byzant.
(12) *Hist.* lib. V, 3[illegible].
(13) Polyb. *Hist.* lib. XVIII, 32, 1, lib. XXII, 27. Tit. Liv. *Hist.* lib. XXXIII, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII.
(14) Athen. *Deipnosoph.* lib. XII, 515, lib. XV, 688.
(15) Strab. *Geogr.* lib. XII. Plin. *Hist. nat.* lib. II. Tacit. *Annal.* lib. II, § 47.

l'incendie du temple. Au reste, je ne me rappelle pas assez cette tête pour assurer que la gravure de la dissertation de Gronovius soit très-exacte; cependant elle paraît l'être. Éphèse tient à la main droite des fruits; je crois, des grenades ou des pavots, symbole de la fertilité de son territoire: auprès d'elle, la statue de Diane s'élève sur une colonne ou sur un tronc d'arbre. Ce curieux et superbe monument est à Pouzzoles, dans le recoin d'une petite place, exposé aux chocs des charrettes et aux insultes des muletiers. Il n'y a pas de musée qui ne se fit un honneur de le posséder (1).

Si, comme on a eu lieu de le penser, les oracles sibyllins que nous possédons, sont en partie des suppositions des premiers siècles de notre ère, et si l'on peut croire, avec Fréret (2), qu'ils ont été composés entre les années 169 et 177, on pourra croire aussi que c'est du tremblement de terre arrivé sous Tibère qu'il est question dans les oracles sibyllins, qui étaient sûrs de leur fait en prédisant après l'événement (3). Les villes nommées dans ces oracles ne sont pas toutes les mêmes que celles de Tacite, d'Eusèbe et du monument: mais, dans une des prophéties, il est question des malheurs qu'attirera sur ces villes l'apparition d'une comète; dans l'autre, on prédit le tremblement de terre qui ruinera Éphèse et son temple. Au reste, on sait que les sibylles ne s'expliquent pas très-clairement.

Après avoir donné un aperçu de l'histoire d'Éphèse jusqu'au commencement de l'ère chrétienne, nous allons nous occuper de ses monumens et de sa topographie.

Les environs de cette ville étaient célèbres dans la haute antiquité. Le mont *Solmissus* avait été habité par les Curètes, qui dérobèrent à la jalouse Junon le moment des couches de Latone. Au pied de ce mont, le bois d'Ortygie avait reçu ce nom d'une nymphe nourrice de Diane. On montrait même une grotte où Latone l'avait mise au monde, et les descendans de l'olivier sous lequel la déesse s'était reposée. Après ses couches, elle s'était baignée dans le *Cenchrius*, qui arrosait le bois d'Ortygie; ce bois était en grande partie de cyprès: parmi les statues qui l'embellissaient, on en admirait deux de Scopas; Latone portant un sceptre, et Ortygie tenant entre ses bras Apollon et Diane. La fontaine *Hypelæus*, dont le nom indique qu'elle coulait sous un olivier, était célèbre dans les anciennes chroniques d'Éphèse. Créophyle rapporte (4) qu'on était indécis sur l'endroit où l'on fonderait la ville. Un oracle ordonna de s'en rapporter à l'indication donnée par un poisson et par un sanglier. Quelque temps après, des pêcheurs préparant leur repas au bord de la fontaine *Hypelæus*, un poisson et quelques charbons tombèrent dans des buissons, et, en allumant des broussailles sèches, firent partir un sanglier que l'on poursuivit sur la Trachée; et, pour obéir à l'oracle, on jeta les fondemens de la ville et du temple à l'endroit où fut tué le sanglier. La mémoire de cet événement a été consacrée par des médailles. Les fontaines Callipia, Halitée, l'étang de Pégase, devaient aussi avoir leurs nymphes et leurs aventures. Du temps de Strabon, l'on voyait encore dans le lac *Selinusia*, près d'Éphèse, un temple royal, fondé, suivant une tradition, par Agamemnon (5).

Les Éphésiens avaient un port qu'ils devaient à Attale II Philadelphe, roi de Pergame: malheureusement, les architectes, pour obvier aux attérissemens formés par les limons du Caystre, firent au-devant du port un môle qui en rétrécit l'entrée, qu'obstruèrent bientôt en partie des bancs produits par les vases de la rivière. Il paraît que, sous Néron, l'on élargit l'entrée de ce port (6). Malgré ces inconvéniens, Éphèse était encore, au temps de Strabon, une des principales places de commerce de l'Asie en-deçà du *Taurus*.

Mais ce qui contribua le plus à la gloire d'Éphèse, ce fut son temple, mis au rang des sept merveilles du monde par les anciens, que toutes les villes de l'Asie mineure élevèrent à Diane, et auquel, selon Pline, on travailla pendant deux cent vingt ans; ce qui du reste ne peut pas surprendre, lorsque l'on sait qu'il n'y a presque pas de grande église d'Italie dont la construction n'ait demandé autant de temps (7). L'époque de la fondation de cet édifice, ainsi que celle d'Ephèse, est enveloppée de ténèbres; on ne sait laquelle des deux a précédé l'autre. Il est naturel de penser qu'elles sont de la même date, et que, si, d'un côté, on éleva d'abord une chapelle à Diane, si même on ne fit que la creuser dans le tronc d'un ormeau (8), de l'autre, il aura fallu construire des habitations pour les adorateurs de la déesse et pour les ouvriers employés à la fabrique. On racontait que le temple et la statue de la déesse étaient tombés du ciel (9). Pindare attribuait aux Amazones l'honneur d'avoir élevé ce monument, lorsqu'elles vinrent attaquer Thésée dans l'Attique. Pausanias (10), avec raison, n'est pas de cette opinion: il prétend que la construction du temple était bien antérieure à cette expédition, et que les Amazones s'y étaient réfugiées, lorsqu'elles furent poursuivies par Bacchus, et ensuite par Hercule. Au reste, ce passage n'existe pas dans ce qui nous reste de Pindare (11). Quelle que soit l'époque de la première fondation de ce temple, il est probable que, dans le principe, il fut peu de chose, et qu'ayant été détruit plusieurs fois, il s'accrut lorsqu'il eut acquis une grande célébrité, et qu'Éphèse devint pour l'Asie mineure le centre du culte de Diane.

Il paraît qu'il faudrait distinguer au moins trois époques différentes. Celle du premier temple appartient aux temps mythologiques et à l'enfance de l'art: ce fut, sans doute, ce temple qui fut brûlé du temps du roi des Latins, Sylvius Posthumus, fils d'Énée, et dont on peut placer le règne vers l'an 1197 avant J. C., et par conséquent plus de cinquante ans avant l'émigration ionienne, et ce serait vers l'époque de l'arrivée des Ioniens (1130 avant J. C.) qu'il y aurait eu une seconde ou peut-être une troisième reconstruction du temple. La seconde époque serait celle d'une fondation que l'on peut attribuer à des architectes grecs connus. La troisième époque de la reconstruction ou de la restauration du temple, qui est celle sur laquelle nous avons le plus de notions, pourrait être rapportée au temps où régnait Alexandre le Grand.

On ne peut faire remonter au-delà du milieu du VII.ᵉ siècle avant J. C. la fondation du temple d'Éphèse, tel qu'il est décrit par les auteurs anciens, qui lui donnent pour premier architecte Chersiphron, aidé par Rhœcus et Théodore de Samos. On ne trouve le nom de Chersiphron que dans Strabon et dans Vitruve; Pline le nomme *Ctésiphon*. Ces auteurs n'indiquent pas l'époque de cette fondation; mais on peut la connaître par celle de Théodore, qui avait gravé l'anneau de Polycrate, tyran de Samos (12), dont on place le règne vers la XL.ᵉ olympiade [620-617 avant J. C.]. Et comme Pline et Vitruve prétendent que, pour rendre plus solides et à l'abri de l'humidité les fondations du temple, bâti dans un terrain marécageux, Rhœcus et Théodore eurent l'idée de faire mettre du charbon pilé et des toisons de laine dans les fondations, on voit qu'ils croyaient que ces deux architectes avaient commencé l'édifice de concert avec Chersiphron. A celui-ci succéda, dans la construction du temple, Métagène, son fils; et par ce que Vitruve dit (13) des procédés employés par cet architecte pour transporter et placer les pierres de l'entablement, qui étaient très-grandes, il est clair que, sous la conduite de Métagène, le temple était déjà presque terminé, du moins quant à l'élévation et à la masse. Chersiphron et Métagène laissèrent des ouvrages sur l'ordre ionique, qu'ils avaient employé au temple d'Éphèse (14). La manière dont Vitruve décrit les machines qui servirent à voiturer les colonnes, porterait à croire que le fût était d'un seul morceau, ou du moins de très-grands blocs. Il y eut une pierre immense, destinée au dessus de la porte, qui embarrassa beaucoup l'architecte; mais Diane vint à son secours, le rassura, et, pendant la nuit, plaça la pierre de sa propre main.

Le procédé auquel on eut recours pour mettre en place les architraves, ne donne pas une idée avantageuse de l'habileté des machinistes de cette époque, et montre qu'on ne connaissait pas, ou que l'on connaissait très-peu, l'art des échafaudages, des grues et des autres appareils. On établit, le long des colonnes et jusqu'au-dessus de leur sommet, des couches de sacs remplis de sable; et, lorsqu'on avait amené les pierres de l'architrave au-dessus des colonnes et sur ce lit de sacs, on vidait peu à peu ceux des couches inférieures, et la pierre descendait à la place qui lui était préparée. Il fallait donc que ces pierres fussent tirées d'une carrière plus élevée que le haut des colonnes, et qu'on les fît glisser sur des plans inclinés. De quelque manière que ce fût, et quelle que fût la distance des carrières jusqu'au temple, il était nécessaire d'établir, ou des talus très-considérables en terre, ou des ponts de service en bois, très-élevés, pour amener ces pierres à une hauteur aussi considérable au-dessus du terrain du temple.

Cet édifice employa plusieurs générations d'architectes, parmi lesquels on nomme Démétrius et Poinius, qui continuèrent les travaux de Métagène. Il paraît, d'après Vitruve, que les marbres furent tirés d'une carrière que le hasard fit trouver, près d'Éphèse, à un berger nommé *Pyxodore*; on lui sut si bon gré de cette découverte, qui évitait de faire venir des marbres de Thasos, de Paros ou de Proconnèse, qu'on lui décerna de grandes récompenses, que son nom fut changé en celui d'*Evangelos* [qui annonce

(1) *Voyez*, sur ce monument, Gronovius *Thes. antiq. græc.* tom. VII.
(2) *Mém. de l'acad. des inscript.* tom. XXXI.
(3) *Voyez* p. 243, 252, 325 de l'édition d'Opsopæus.
(4) Athen. *Deipnosoph.* lib. VIII, pag. 361.
(5) Strab. *Geogr.* lib. XIV. Plin. *Hist. nat.* lib. V, 31. Pausan. *Græc. Descr.* lib. VI, cap. 3.
(6) Tacit. *Annal.* lib. XVI, 23.
(7) *Voyez* Cicognara, *Storia della scultura*, tom. I.
(8) Eustath. *ad Dionys. Perieg.* p. 123 et 124, edit. Rob. Steph.
(9) Suidas, voce Διοπετής.
(10) *Græc. Descr.* lib. VII, 2.
(11) *Voy.* Pind. *Fragm. ined.* XVI et LXX, ed. Heyne.
(12) Pausan. *Græc. Descr.* lib. VIII, cap. 14.
(13) *De Architect.* lib. X, cap. 2, edit. Schneider.
(14) *Ibid.* præf. lib. VII.

une bonne nouvelle], et que, chaque mois, le magistrat offrait en son honneur un sacrifice, et qu'il eût payé une amende s'il y avait manqué.

Le temple de Diane était d'abord près de la mer, qui depuis s'est retirée (1) : alors il se trouva situé dans les terres, à sept stades de la ville. Précédé d'un portique d'un stade de longueur, il s'élevait, à ce qu'il paraît (2), sur dix marches qui formaient une espèce de soubassement. Ce temple octostyle diptère, ou qui, ayant huit colonnes aux façades, en avait un double rang autour de la *cella*, ou du corps du temple, avait 425 pieds de longueur (3) [386 de nos pieds 8po 9l]; sa largeur était de 220 pieds [199pi 11po 8l] : il était d'ordre ionique, et orné de cent vingt-sept colonnes de 60 pieds [54pi 8po 8l] de haut, données par autant de rois ou de princes. On ne conçoit pas bien comment ces cent vingt-sept colonnes avaient été données par cent vingt-sept rois. Quoiqu'il y eût dans l'Asie mineure beaucoup de petits princes à qui Pline a pu donner le titre de roi, cependant le nombre en paraît considérable; et l'on ne peut guère admettre la supposition du marquis Poleni, que, la construction du temple ayant duré deux cent vingt ans, les rois qui se sont succédé pendant cette période, ont donné successivement leurs colonnes : les travaux eussent été souvent et long-temps interrompus; et nous avons vu que Metagène, fils de Chersiphron le fondateur du temple, plaça l'entablement. Ainsi, à cette époque, la plus grande partie des colonnes, et du moins celles du double rang du pourtour, durent avoir été livrées et placées. Trente-six de ces colonnes étaient travaillées et ornées de bas-reliefs; on en admirait sur-tout une qui était l'ouvrage de Scopas (4). Il est probable que ces colonnes, couvertes d'ornemens, étaient celles de l'intérieur du temple, à l'abri de l'air; les rois qui les firent travailler, voulurent y déployer une grande magnificence.

Je ne sais jusqu'à quel point on peut adopter la disposition des colonnes de l'intérieur de la *cella*, dans le plan du temple joint à la belle dissertation du marquis Poleni, qui, dans la 2.e partie du tome I.er des *Mémoires de l'académie de Cortone*, a traité ce sujet avec une grande érudition et beaucoup de sagacité. Cette disposition ne me paraît pas être celle qu'offrent les temples antiques, sur-tout à cette époque, où ils devaient être d'une grande simplicité. Ne pourrait-on pas croire que le plan de Chersiphron avait quelque rapport avec celui du grand temple de *Pæstum?* Le marquis Poleni ne suppose qu'un bas-côté dans l'intérieur de la *cella :* il ne met de l'autre côté qu'un rang de colonnes accolées à des pilastres; ce qui divise d'une manière inégale la largeur de la nef, et ne produit pas un bon effet. Pour pouvoir trouver l'emploi du nombre impair de cent vingt-sept colonnes donné par Pline, il suppose un emplacement circulaire derrière le sanctuaire, dans l'opisthodome, où il place sept colonnes. Cette disposition circulaire se trouve-t-elle dans les temples de cette époque? Est-il bien certain que le nombre de cent vingt-sept de Pline soit exact? S'il n'y en avait que cent vingt-six, en en prenant soixante-douze pour les colonnes des façades et des portiques autour de la *cella*, on pourrait trouver l'emploi des quarante-quatre autres dans l'intérieur de la *cella*, en les disposant, en partie, sur deux rangs surmontés de colonnes plus petites, comme à *Pæstum*. Au reste, le temple d'Apollon *Epicourios* [secourable] à Phigalie, en Arcadie, offre un exemple du nombre impair des colonnes; il y en a une au milieu de deux autres d'un ordre différent. L'édifice connu sous le nom d'*Atrium*, à *Pæstum*, a neuf colonnes aux façades, et le temple d'ancien dorique dont il ne reste que quelques ruines à Pompeii, d'après le relevé exact du plan, avait sept colonnes aux façades. Il est plus que probable que ces cent vingt-sept colonnes n'avaient pas toutes 60 pieds de hauteur, et que, sur ce point, Pline ne s'est pas expliqué clairement. On ne pourrait pas disposer ces cent vingt-sept ou cent vingt-six colonnes de la même hauteur autour d'un temple octostyle, dans une longueur de 425 pieds sur une largeur de 240; il n'y aurait pas de place pour les entre-colonnemens. Ainsi dans le nombre de ces colonnes sont comprises celles de l'intérieur, et certainement celles-là devaient être beaucoup moins élevées : il ne devait y avoir que celles des portiques extérieurs qui eussent 60 pieds de hauteur. On n'est pas moins embarrassé par rapport aux entre-colonnemens. La colonne ionique, selon Vitruve, avait de hauteur huit fois son diamètre à la base; des colonnes de 60 pieds de hauteur auraient donc eu 7 pieds 6 pouces de diamètre. En plaçant huit de ces colonnes dans une largeur de 240 pieds, on trouve près de 23 pieds ou plus de trois diamètres pour les entre-colonnemens; ce qui est beaucoup trop considérable, sur-tout pour cette époque, où l'on espaçait moins les colonnes qu'on ne l'a fait depuis. Mais, puisque Vitruve donne six diamètres de hauteur à la colonne dorique, et que l'on sait que celles de *Pæstum*, d'un temple de Corinthe, de ceux de Sicile, n'en ont pas même cinq, ne se pourrait-il pas que l'ancien ionique employé par Chersiphron n'eût pas les mêmes proportions que celui des temps postérieurs, et que, comme le dorique de cette époque, il eût été plus écrasé? et alors, les colonnes étant plus fortes, les entre-colonnemens eussent été moins grands. Les médailles ne peuvent jeter aucune lumière sur les dispositions du temple : le monétaire indique un monument sans prétendre en donner ni les proportions ni le plan. Les médailles qui portent le temple d'Ephèse, offrent des frontons à deux, quatre, six ou huit colonnes; et, malgré le peu d'accord, elles n'en rappellent pas moins la mémoire de ce magnifique temple.

Il n'est pas facile d'accorder ce que dit Pline, au sujet de la colonne travaillée par Scopas et de l'époque de ce célèbre statuaire : il le fait fleurir dans la LXXXVII.e olympiade [de 432 à 428 avant J. C.] Scopas serait alors un des derniers sculpteurs employés au temple de Diane, en admettant qu'il eût été commencé vers le milieu du VII.e siècle avant J. C., deux cent vingt ans avant Scopas. Selon Pausanias, il aurait travaillé au temple de Minerve Aléa à Tégée, brûlé la dernière année de la XCVI.e olympiade [393 ans avant J. C.]. Pline et Vitruve rapportent qu'il fut chargé des sculptures de la partie orientale du tombeau de Mausole, mort la seconde année de la CVI.e olympiade [355 ans avant J. C.]. Ce monument demanda plusieurs années de travail; et Scopas, en ne lui supposant que vingt-cinq ans lorsqu'il florissait dans la LXXXVII.e olympiade, aurait été centenaire lors de la construction du mausolée. Peut-être, comme le pense le marquis Poleni, y a-t-il eu deux Scopas. Cependant Pline ne le dit pas; et la manière dont il relève le mérite de la colonne du temple d'Ephèse et les sculptures du mausolée, fait croire que c'est du célèbre Scopas qu'il a voulu parler. Au reste, n'est-il pas permis de croire qu'ici Pline ou ses copistes se sont trompés de date, et que celle de la LXXXVII.e olympiade n'est pas exacte?

L'an 356 avant J. C., le jour même de la naissance d'Alexandre le Grand, un insensé nommé *Érostrate*, voulant, à quelque prix que ce fût, rendre son nom célèbre en l'attachant à quelque grand événement, mit le feu au temple d'Éphèse. Le sacrilége fut livré au supplice, et les Éphésiens défendirent par une loi que son nom fût jamais prononcé. Ce moyen maladroit ne lui donna que plus de célébrité, et Théopompe consigna dans son Histoire l'incendie du temple et le nom d'Érostrate (5). Cet événement avait fourni l'occasion d'une mauvaise plaisanterie ou d'une basse flatterie à Hégésias de Magnésie, ou à Timée de Tauromenium, surnommé *Épitimée* ou *l'Épilogueur*. Il n'est pas étonnant, disait-il, que Diane, occupée des couches d'Olympias, n'ait pas pu venir au secours de son temple. Les mages qui se trouvaient à Éphèse, alors soumise aux Perses, furent effrayés de cet incendie, et publièrent qu'il devait être né un enfant qui porterait un jour le fer et le feu dans l'Orient (6).

Il est à croire que l'incendie ne consuma que les charpentes et le toit, et que le reste du temple ne fut pas assez endommagé pour ne pas servir lorsqu'on le rétablit. Les Ephésiens voulurent avoir seuls la gloire de le reconstruire. Ils contribuèrent tous à l'envi aux frais de cette entreprise, les femmes mêmes donnèrent leur or et leurs bijoux. Suivant Strabon, l'on vendit les colonnes de l'ancien temple. Il est probable qu'on suivit le plan de Chersiphron en lui donnant plus d'étendue, et le nouveau temple l'emporta en magnificence sur celui que toute l'Asie mineure avait élevé à frais communs (7). Timée accusa même les Ephésiens d'avoir employé à sa construction les richesses que l'on y avait mises en dépôt; mais Artémidore et Strabon prouvent la fausseté de cette accusation. On ne sait pas positivement à quelle époque commencèrent ces grands travaux. Selon Strabon, Cheiromocrate fut l'architecte auquel on les confia. Les auteurs ne sont pas d'accord sur son nom : Vitruve le nomme *Dinocrate;* Plutarque, *Stasicrate;* et Pline, *Dinocharès*. Malgré la différence des noms, il paraît que c'est le même architecte dont il est question, c'est ce Dinocrate qui, probablement, lorsqu'Alexandre vint à Ephèse (334 ans avant J. C.), lui proposa de tailler le mont Athos, et d'en faire une statue qui le représenterait faisant une libation, et versant un fleuve dans une coupe : de chaque côté il devait y avoir une ville de dix mille ames. Alexandre n'adopta pas ce projet bizarre; il s'attacha cependant Dinocrate, qui le suivit en Égypte, et qu'il chargea de la fondation ou du rétablissement d'Alexandrie (331 ans

(1) Herodot. *Hist.* lib. II.
(2) Phil. de Byzant. *De sept. orbis spectaculis.*
(3) Je suis le système métrique de M. Gossellin, qui donne 10 pieds 11 lignes [illegible] au pied de roi au pied romain.
(4) Plin. *Hist. nat.* lib. XXXVI, cap. [illegible] D'après une leçon très-plausible et généralement adoptée, au lieu de [illegible] dans le texte de Pline *una a Scopa*, il faudrait lire *uno e scapo* [illegible] de ces trente-six colonnes, au [illegible] fait de plusieurs tambours [illegible] d'une seule pièce, et [illegible] plus question de Scopas et des raisons qui s'opposent à ce qu'il ait travaillé à ces colonnes.
(5) Strab. *Geogr.* lib. XIV. Val. Max. *De dictis factisque memorab.* lib. VIII, cap. 14. Eustath. *ad Dionys. Perieg.* p. [illegible]
(6) Plutarch. in *Alexandro*. Cic. *De natura Deorum*, [illegible] cap. 27.
(7) Callimach. *Hymn. in Dian.*

avant J.-C.). Ainsi le temple d'Éphèse, à cette epoque, devait être commencé depuis plusieurs années.

Quoique Diane d'Éphèse reçût de nombreuses offrandes de ses adorateurs répandus dans toute l'Asie mineure et jusqu'en Syrie, et malgré les revenus considérables qu'elle tirait de deux lacs près d'Éphèse, les dépenses du nouveau temple étaient si fortes, qu'elles étaient très à charge aux Éphésiens. Alexandre leur abandonna les tributs qu'ils payaient aux Perses, et, quelque temps après, il leur proposa de prendre à son compte toutes les dépenses faites et à faire, si l'on consentait à inscrire son nom sur le temple, et à lui laisser l'honneur de l'avoir rétabli Quelqu'obérés que fussent les Éphésiens, ils refusèrent les offres d'Alexandre, en lui représentant qu'il ne serait pas convenable qu'un dieu tel que lui élevât un temple à une autre divinité. L'excuse ne déplut pas au conquérant.

Tout, dans ce bel édifice, était d'accord avec le luxe de sa construction: la charpente et les portes étaient de bois d'ébène, de cèdre, de cyprès et d'autres bois précieux qui existaient encore en très-bon état à l'époque où Mucianus trois fois consul (50, 70, 75 de J. C.) vit le temple d'Ephèse, quatre cents ans après son rétablissement (1). Un escalier fait de bois de vigne de Chypre conduisait au faîte de l'édifice; Pline (2) croit que c'était de la vigne sauvage. Un grand voile séparait le sanctuaire d'avec la nef (3).

La statue de Diane, adorée dans ce sanctuaire, passait pour être d'une haute antiquité; Mucianus la croyait même plus ancienne que le *Palladium*. On serait étonné qu'on ne lui eût pas accordé l'honneur d'avoir été faite par la main des dieux, et d'être tombée du ciel: en donnant aux premieres idoles une origine divine, on les rendait plus vénérables. Mais, plus d'une fois, et même du temps des Ptolémées, suivant Isidore de Péluse cité par Suidas (4), pour honorer les statues, on fit disparaître ceux qui les avaient faites, afin d'ensevelir avec eux le secret de l'origine des dieux. Mais ces prétendues statues tombées du ciel, où, malgré la grossièreté du travail, on reconnaissait de certaines formes humaines, ne furent pas les premiers objets du culte. Les premières idoles ne durent être que des espèces de fétiches ou de bétyles, tels que la pierre noire tombée du ciel sur les bords du fleuve *Sangarius* près de Pessinunte, et sous la forme de laquelle on adorait Cybèle en Phrygie et à Rome; et tels que la Vénus de Paphos, l'Apollon Carinus, et la divinité d'Élagabale, le soleil d'Émèse, qui n'étaient que des pierres brutes. Le phénomène des pierres tombées du ciel, qui, de nos jours, excite encore la surprise, devait, dans des temps moins éclairés, causer une grande frayeur, être regardé comme un prodige; et il n'est pas étonnant que ces pierres aient trouvé des adorateurs. Plusieurs passaient pour rendre des oracles, et même pour être animées. Il y a bien quelques rapports entre ces pierres, les bétyles et les pierres huilées de l'Ecriture sainte; et peut-être les cylindres persépolitains chargés de caractères, et même les bezoards, si estimés et regardés dans l'Orient comme des talismans, offrent-ils des restes du culte superstitieux des pierres sacrées et des bétyles (5)

On sait que les dieux ne furent d'abord représentés en Grèce que par des poteaux ou pär des pierres carrées (6). Ce fut sans doute sous cette forme que Diane reçut les premiers hommages à Ephèse; et c'est peut-être le tronc d'ormeau ou de hêtre dont il est question dans l'hymne de Callimaque et dans d'autres auteurs. Tout ce que l'art ajouta depuis à l'idole, ne fit pas disparaître sa forme primitive: on voit qu'elle fut conservée avec un religieux respect; et l'on peut croire, avec M. de Caylus, que plus les statues de Diane d'Ephèse sont simples, plus elles sont anciennes. Cette forme primitive tient beaucoup de celle des figures égyptiennes debout, les bras collés au corps, et ressemble aux coffres de bois qui renfermaient les momies, et à ces figurines de bronze, de terre vernissée et de bois de sycomore, qu'on trouve en si grande quantité en Egypte. C'est ainsi que devait être l'Apollon d'Amyclées, dont M Quatremère de Quincy nous offre la restauration dans son bel ouvrage sur le Jupiter Olympien. C'est cette forme qu'on retrouve dans les Hermès qui rappellent la pierre carrée, premier objet du culte, à laquelle on ajusta une tête humaine et des attributs. Lorsqu'on se fut hasardé à séparer les bras du corps, pour leur donner plus de force, on les soutint avec des tringles ou de bois ou de métal. Ce sont sans doute de pareils supports que l'on voit aux statues de Diane d'Éphèse, et qui ont donné lieu à plus d'une dissertation, qu'on se serait épargnée, si l'on n'eût regardé ces étais que comme des indices certains de la timidité de l'art dans son enfance. On les avait conservés en copiant ces statues à une époque où l'art, à un haut point de perfection, n'avait pas besoin de ces ressources Ne voit-on pas d'ailleurs des supports, des tenons, à beaucoup de statues du bon temps, pour donner plus de solidité aux membres détachés du corps? Il y a même de ces tenons qui sont travaillés en spirale. On aura voulu aussi orner les supports de la Diane d'Éphèse; ils auront été plus travaillés, plus légers, selon la solidité de la matière de la statue; souvent même ils n'étaient plus que comme un ancien souvenir, une chose de pratique. Les anciens avaient un grand respect pour tout ce qui tenait aux anciennes origines et au culte: peut-être aura-t-on copié souvent ces statues d'Éphèse sans se rendre compte de ce que pouvaient être ces supports dont on ne voyait plus la nécessité, et l'on y aura cherché un sens caché et mystique; et de procédé d'art ou de métier, ils seront devenus des attributs de la déesse

Peu à peu la Diane d'Éphèse perdit sa simplicité; les Éphésiens, la regardant comme leur grande déesse et la mère de toute la nature, réunirent les attributs de plusieurs divinités à ceux qui appartenaient au triple caractère de la déesse sous les noms de Diane, *Artemis* chez les Grecs, de la Lune et d'Hécate; et l'idole d'Ephese devint alors une statue *panthée*, ou qui rassemblait plusieurs divinités. De sa tête couronnée de tours, ainsi que celle de Cybèle, tombait en arrière un voile pareil à celui dont s'enveloppait l'impénétrable Isis, et qu'on donnait à Cérès et à Diane considérée comme la déesse de la nuit Les crabes et les lions qu'on voit parmi les attributs de la déesse, pouvaient avoir rapport au soleil et à la lune. On croyait que le soleil avait paru pour la première fois dans le signe du Lion, et la lune dans celui du Cancer. On trouvait d'ailleurs encore d'autres analogies entre ce crustacé et les phases de la lune par sa figure ronde et ses pattes en croissant; il ressemble aussi au scarabée sacré des Égyptiens, emblème d'Isis. Les dragons, espèce de serpens, par leur marche onduleuse, pouvaient faire allusion au cours de la lune; et ils étaient consacrés à Hécate. Les cerfs indiquaient la vitesse de cet astre, et ils étaient aussi sous la protection de Diane, déesse de la chasse. Le grand nombre de mamelles qu'on donnait à la déesse, l'offrait comme la mère ou la nourrice du genre humain. J'ai fait remarquer, dans un petit ouvrage sur Pompeii, que presque tous les vases en métal, et ceux qu'on trouve dans les peintures antiques qui se rapportent au culte d'Isis, avaient la forme du sein d'une femme: on sait d'ailleurs, par Apulée, qu'on leur donnait cette forme. Les têtes de bœuf, les glands, les guirlandes, les roses, les abeilles, qui ornaient la Diane d'Éphèse, étaient des emblèmes de l'agriculture, de ses bienfaits, et des saisons qui parent la terre de productions diverses. Au reste, ces attributs pouvaient encore cacher un sens mystérieux, qui n'était dévoilé qu'aux adeptes. Ménétrier, dans sa savante dissertation (7), a cherché à en donner l'explication: ses conjectures sont bien appuyées et ingénieuses

Les auteurs varient sur la matière dont etait faite la statue de la Diane d'Ephèse: ils conviennent cependant qu'elle était de bois, comme presque toutes les statues les plus anciennes que l'on voyait en Grèce, et que l'on distinguait des autres par le nom de *xoana:* on y employait l'ébène, le cyprès, le cèdre, le chêne, le lierre de Cilicie, le lotus et le citrus (8). Plusieurs de ces bois étaient regardés comme incorruptibles. A l'époque de Pausanias, qui cite un grand nombre de ces statues, il y en avait qui remontaient à une haute antiquité Suivant Vitruve, l'idole de Diane était de cedre. Pline dit qu'on ne savait pas positivement de quel bois elle était faite, que la plupart des auteurs la croyaient d'ébène; mais que le consul Mucianus, qui l'avait vue un des derniers, prétendait qu'elle était de bois de vigne, et qu'elle s'était conservée intacte, quoique le temple eût été brûlé sept fois. Il paraît, d'après Pline, que les vignes sauvages, sur-tout celles de Chypre, fournissaient des souches assez fortes et assez compactes pour qu'on pût en travailler des statues; et l'on sait que celle de Diane n'était pas grande.

On pourrait croire que celle-ci avait été plusieurs fois arrachée du milieu des flammes, comme l'objet le plus précieux que renfermait le temple. Un passage de la *Cyropédie* de Xénophon, cité par Ménétrier et Poleni, ferait penser que la statue, du moins celle qu'il vit avant l'incendie du temple par Erostrate, était d'or. Il se peut qu'il y ait eu dans le temple deux statues de Diane: l'antique en bois, ou *xoanon,* qui était la plus révérée; et une en or, où l'on avait déployé toutes les richesses et les beautés de l'art. Après l'incendie, les Éphésiens ne rétablirent peut-être pas celle d'or, qui était l'objet le plus cher, mais le moins important du culte; et ils se contentèrent d'adorer celle de bois, qu'ils avaient reçue du ciel. Quoi qu'il

(1) Plin. *Hist. nat.* lib. XIV, cap. 2, XVI, cap. 79.

(2) *Ibid.* lib. XIV, cap. 2

(3) Pausan *Græc. Descr* lib. V, 12.

(4) *Voce* Διοπετής.

(5) *Voyez*, sur les bétyles, les *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. VI, pag. 513

(6) Pausan *Græc. Descr* lib. VII, cap. 22

(7) *Symbolica Dianæ Ephesiæ Statua*, in Gronov *Thesaur* tom. V

(8) Pausan. *Græc. Descr* lib. VIII, cap. 17

en soit, d'après les différentes copies antiques de la statue d'Éphèse, dont la tête, les mains et les pieds sont ordinairement en bronze ou en marbre noir, et le reste en albâtre oriental ou en marbre blanc, il est probable que ces parties étaient d'une couleur foncée dans l'original. Cette couleur, que la vétusté donne à plusieurs bois, ajoute au respect que, dans tous les cultes, on porte à des statues et à des images célèbres.

On peut croire, avec M. Quatremère de Quincy, que l'idole d'Éphèse était du genre des statues polychromes, ou de plusieurs couleurs, et que les ornemens ou les attributs se relevaient en or et en ivoire sur un noyau ou une *ame* de bois. On ne peut guère en douter d'après ce que rapportait le consul Mucianus de la manière dont on faisait couler de l'huile de nard dans l'intérieur de la statue pour l'empêcher de se dessécher et pour en maintenir les joints; ce qui convient aux procédés de la statuaire chryséléphantine, ou à compartimens en or et en ivoire, si bien décrits par l'auteur du *Jupiter Olympien*. On voyait à Corinthe, du temps de Pausanias, une Diane d'Éphèse en bois doré, et dont le visage était peint en vermillon (1).

Xénophon, pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait dans la retraite des dix mille, consacra près de Scillunte un champ à Diane d'Éphèse, il lui éleva, au milieu d'un bois sacré et au bord d'une rivière, un petit temple sur le modèle de celui d'Éphèse. La statue de la déesse était en bois de cyprès. Le général athénien institua en l'honneur de Diane une fête annuelle, célébrée pendant plusieurs jours par une chasse générale et par des repas où se réunissaient les habitans des environs, et où régnaient l'abondance et la joie. Une partie des revenus du champ était destinée aux frais de la fête

On voit la statue de la Diane d'Éphèse sur un grand nombre de médailles, entre autres, sur celles d'Éphèse, de Colophon, d'Apamée de Phrygie, de Philadelphie en Lydie, de Magnésie en Ionie Cette dernière ville donnait à Diane le surnom de *Leucophrys*, aux blancs sourcils. Sa statue ressemblait à celle d'Éphèse. Le temple, moins grand et moins riche que celui d'Éphèse, était construit avec plus d'art et d'élégance (2); il était, après celui d'Éphèse et d'Apollon Didyme à Milet, le plus grand de l'Asie mineure. Plusieurs collections offrent des copies de cette statue; une des plus belles est peut-être celle du musée de Naples : elle est en albâtre oriental; la tête et les extrémités sont en bronze. Une pierre gravée du cabinet de Florence représente Diane d'Éphèse avec de grandes ailes (3).

Les peintres et les statuaires les plus habiles concoururent à orner le temple d'Éphèse de leurs chefs-d'œuvre, et cependant, suivant Strabon, ce fut au rabais qu'on leur donna à exécuter la plus grande partie des travaux. On y admirait encore, du temps de Pline, le tableau où Apelles avait représenté Alexandre armé du foudre, flatterie que lui reprocha Lysippe Plutarque dit qu'il avait donné au héros un teint trop brun. Ce tableau avait été acheté vingt talens d'or. Apelles peignit aussi à Éphèse, sans doute pour le temple, une pompe ou cérémonie religieuse conduite par un mégabyze ou prêtre de Diane. On ne peut savoir si ce mégabyze est le même que fit Parrhasius et que celui dont le tombeau fut orné de peintures de la main de Micon. Il est singulier que l'on ne trouve pas dans les auteurs anciens que Parrhasius ait travaillé pour le temple d'Éphèse Son amour-propre, qui était excessif, eût dû être flatté de contribuer à la beauté de cet édifice, l'honneur de sa patrie. Dans un tableau d'Euphranor, on voyait Ulysse contrefaisant l'insensé, et attelant un bœuf et un cheval à sa charrue. Pausanias (4) cite le combat des Grecs et des Troyens sur les vaisseaux, peint par Calyphon La figure de la Discorde qu'il y avait introduite, était d'après celle du coffre de Cypsélus. La Diane, tableau très-ancien de Timarète, fille de Micon, était probablement dans ce temple (5).

Parmi les sculptures, on remarque l'Amazone de Polyclète de Sicyone, qui fut préférée à celles de Phidias, de Ctésilas, de Cydon, de Phradmon

Au-dessus de l'autel de Diane Protothronia, on voyait la seule statue de Rhœcus qui existât en Grèce du temps de Pausanias, les Éphésiens disaient qu'elle représentait la Nuit (6).

Une statue d'Hécate, par Ménestrate, était d'un marbre si éclatant, que les gardiens du temple conseillaient de ne pas la regarder trop fixement. Strabon attribue cette statue à Thrason, de qui l'on voyait aussi une fontaine et un groupe qui représentait Pénélope et Euryclée

L'autel du temple était orné de sculptures de Praxitèle.

Myron, célèbre statuaire en bronze, avait fait pour les Éphésiens un Apollon, qui leur fut enlevé par Marc-Antoine, et qu'Auguste leur rendit. La manière dont Pline parle de tous ces chefs-d'œuvre, montre qu'ils existaient encore de son temps, quoique plusieurs fussent de statuaires et de peintres d'une époque antérieure à celle de l'incendie d'Érostrate.

Le temple d'Éphèse jouissait d'un droit d'asile qui fut d'abord très-étendu, et que l'on fut souvent obligé de restreindre à cause des inconvéniens qui en résultaient Alexandre l'avait porté jusqu'à un stade autour du temple. Mithridate avait fixé les limites à la portée d'un trait lancé d'un des quatre coins du toit; « ce qui, ajoute Strabon, paraissait faire un peu plus qu'un » stade. Antoine doubla la mesure de cette distance, de sorte qu'une partie » de la ville y était aussi comprise : mais cette extension du privilége, ayant » paru dangereuse, parce qu'elle livrait la ville à la merci des malfaiteurs, » a été abolie par Auguste. » D'après un passage de Tacite (7), on pourrait croire que ce fut Tibère qui abolit ou réduisit de beaucoup ce droit d'asile, il paraît cependant, par des médailles, que, du temps de Trajan Dèce, ce temple jouissait encore d'un droit d'asile. D'après un endroit d'Ulpien cité par le marquis Poleni, la Diane d'Éphèse aurait eu le privilége de recevoir des legs selon les lois romaines.

Les prêtres du temple d'Éphèse se nommaient *mégalobyzes* ou *mégabyzes*, nom qui pourrait être venu du persan; ou peut-être fut-ce le nom de celui qui le premier fut prêtre de Diane à Éphèse (8). Quoique ces prêtres fussent eunuques, leurs places étaient recherchées par ce qu'il y avait de plus distingué à Éphèse. Héraclite, dans une lettre à Hermodore, reproche aux Éphésiens de mutiler ainsi des personnes consacrées à une divinité représentée comme la mère de la nature. On pourrait croire, d'après Hésychius, que les chefs de ces mégabyzes se nommaient *Acritobatæ*. A ces prêtres étaient associées de jeunes vierges, les novices s'appelaient *mellieré*, future-prêtresse : elles devenaient ensuite *hieré*, prêtresse; et *parhieré*, ex-prêtresse, lorsque leur temps était fini.

D'autres prêtres, attachés au temple et nommés *Essenes*, présidaient aux repas sacrés : c'étaient les épulons des Romains. Leur charge ne durait qu'un an (9)

On célébrait à Éphèse de très-belles fêtes en l'honneur de Diane : il paraît qu'on ne lui offrait que des couronnes et des branches d'olivier, et que le sang ne coulait pas sur ses autels; ce qui serait une espèce de preuve que son culte à Éphèse ne venait pas des Amazones, qui, des bords du Pont-Euxin, eussent apporté le culte cruel de Diane Tauropole, adorée dans la Chersonèse Taurique, à qui l'on sacrifiait des victimes, quelquefois même des victimes humaines, et que rappelaient les Diamastigoses de Sparte célébrées en l'honneur de Diane Orthia d'origine scythique, pendant lesquelles on fouettait impitoyablement, et jusqu'au sang, des enfans autour de l'autel de la déesse. Dans les Éphésies, les hommes, s'enivrant par piété, couraient les rues armés, enlevaient les femmes qu'ils rencontraient, et excitaient du tumulte. Il était défendu, sous peine de la vie, aux femmes mariées et libres d'entrer dans le temple où la fête était célébrée par les jeunes gens et les jeunes filles, qui tâchaient de se plaire les uns aux autres pour trouver à se marier. Les femmes esclaves, mécontentes de leurs maîtres, avaient la liberté de venir dans le temple les accuser auprès de la déesse : si l'accusation était fausse, on les rendait à leurs maîtres, à condition qu'ils n'en tireraient pas vengeance; si leurs plaintes étaient justes, elles restaient dans le temple attachées au service de Diane. Dans le bois sacré, derrière le temple, était une grotte où les jeunes filles avaient la permission d'entrer, et dont les femmes étaient exclues. Cette fête devait donner lieu à de très-grands excès. Il paraît qu'on la nommait aussi *Catagogion*, ou du moins que c'était celle que les hommes célébraient pendant la nuit dans la ville. On voit, par un passage des *Amours de Leucippe et de Clitophon*, que, lorsque la théorie ou procession sacrée de Diane traversait la ville, le grand-prêtre jouissait du beau privilége de suspendre le supplice des criminels : mais peut-être était-ce dans des fêtes plus graves que celles dont nous venons de parler, et où il se passait beaucoup de désordres (10).

Il y avait tous les ans une fête dans le bois d'Ortygie, et la jeunesse, par un usage particulier, se piquait d'y donner des repas magnifiques. Le collége des Curètes avait le même usage et offrait des sacrifices secrets, probablement sur le mont *Solmissus*. On célébrait aussi à Éphèse des jeux nommés *Bar-*

(1) *Græc. Descr* lib. II, cap. 2

(2) Strab *Geogr.* lib. XIV

(3) *Voyez* sur la Diane d'Éphèse, outre les ouvrages cités, le comte de Caylus *Mém. de l'acad. des belles-lettres*, tom. XXX, Saumaise *Exerc. Plin.* pag. 813 et suiv., Luc. Holstenius et Johan. Petr Bellori, dans le *Trésor* de Gronovius, tom. VII, le *Dictionn. d'antiq.* par M Mongez dans l'*Encycl méthod.*

(4) *Græc. Descr* [illegible] X, 19

(5) Plin. *Hist. nat.* lib. XXXV et XXXVI

(6) Pausan *Græc. Descr* lib X cap 38

(7) *Annal.* lib III 60

(8) *Voyez* les notes de la traduction française de Strabon, liv XIV tom IV 1re partie, pag 291

(9) Pausan. *Græc. Descr* [illegible]

(10) *Voyez* Achilles Tatius *De Clitophontis et Leucippes amoribus*, lib VI, 8, et lib VII, 1

billées, et qui, au rapport de Dion Cassius (1), avaient été institués en l'honneur de Barbillus, astrologue célèbre, très-estimé de Vespasien. Il en est question, ainsi que des *Adrianées* d'Éphèse, dans une belle inscription des Marbres d'Oxford, n.° XXXIV. Il est à croire que ces Barbillées sont les mêmes que les *Babbildées* citées dans une inscription de Gruter (2), et qui avaient aussi lieu à Éphèse. Des concours de musique faisaient une grande partie de ces fêtes.

Le temple d'Éphèse et ses trésors, respectés par les Perses, furent souvent exposés aux rapines des généraux romains. Jules-César rapporte que C. Métellus Scipion, beau-père de Pompée, voulait piller le temple de Diane et en enlever les statues; mais, ayant été obligé de rejoindre en Macédoine Pompée, contre qui marchait Jules-César, il renonça à son projet (48 ans avant J. C.). L'arrivée de César dans l'Asie mineure préserva une seconde fois le temple, que T. Ampius s'apprêtait à dépouiller. Il est probable qu'il ne fut pas épargné, lorsque Néron envoya Acratus et Carinas enlever les richesses des temples de l'Asie mineure. Ils s'acquittèrent avec trop de zèle de leur mission pour que celui d'Éphèse leur eût échappé (3). L'on ne parle plus de ce temple jusqu'à l'an 263. Sous le règne de Gallien, les Scythes, qui faisaient partie des Goths, dévastèrent alors l'Asie mineure et brûlèrent le temple d'Éphèse (4). Il paraît cependant qu'il se releva encore en partie de ses ruines, et que ce ne fut que sous Constantin qu'il fut entièrement détruit, avec la plupart des autres temples païens. Ses restes ont fourni des colonnes et des matériaux à plusieurs mosquées de Constantinople. On peut voir, dans les Voyages de Spon, de Wheler, de Monconis, de Tournefort et de M. de Choiseul, dans quel état se trouvaient ces ruines lorsqu'ils les ont visitées. Nous pouvons espérer un travail complet sur ce sujet, des recherches de M. Huyot, qui a relevé tout ce qui reste du plan et des détails du temple. D'après sa belle restauration de Palestrine, on peut croire qu'il répandra un nouveau jour sur les débris d'Éphèse, et qu'il la fera sortir de ses ruines, comme il a retiré Préneste de celles qui la couvraient.

Éphèse avait un sénat composé, comme celui des Romains, de sénateurs conscrits, avec lesquels les *epiclètes*, ou sénateurs surnuméraires, s'assemblaient et administraient toutes les affaires. On voit sur les médailles les noms d'Eucritus et d'Eutycratès, de Ménippus, de Démétrius, &c., qui avaient probablement la charge d'asiarque ou de *grammateus*, greffier, dont les fonctions, à ce qu'il paraît, étaient de présider aux fêtes, à certains sacrifices et à ce qui avait rapport au temple de Diane : il est question de ce *grammateus* dans les Actes des Apôtres (5). Il eut assez d'autorité pour calmer une émeute excitée contre S. Paul. Ce magistrat d'Éphèse a des rapports avec le *grammateus* d'Isis, qui, dans Apulée, dirige les fêtes de la déesse. M. Mongez pense que cette place était assez importante dans quelques villes de l'Asie pour être *éponyme*, ou pour que l'année prît le nom du *grammateus* en exercice, comme à Athènes l'olympiade, celui de l'archonte éponyme (6).

Les médailles d'Éphèse offrent le temple et la statue de Diane; des palmes, des abeilles, des cerfs, symboles de la déesse; la lyre d'Apollon Larisséen, honoré à Éphèse. Une médaille de Gordien représente aussi Diane d'Éphèse sur un vaisseau; ce qui est un rapport de plus avec Isis, et peut indiquer l'alliance ou l'union des Éphésiens avec les habitans d'Alexandrie. Des médailles de Béotie, qui portent la Diane d'Éphèse, peuvent faire croire qu'il y avait dans cette contrée un temple bâti à l'imitation de celui de cette déesse, ainsi qu'il y en avait dans plusieurs villes de la Grèce. Une abeille sur une couronne de laurier, prix des jeux Pythiques, rappelle peut-être un vainqueur éphésien ou des fêtes en l'honneur de Diane d'Éphèse; ce que l'on peut croire, d'après ce que dit Macrobe des prix proposés aux poètes qui célébraient la déesse de la manière la plus digne d'elle. Pausanias nomme des athlètes d'Éphèse dont on voyait les statues à Olympie. Sur plusieurs médailles, les Éphésiens prennent le titre de *néocores*; ils se disent même *néocores* pour la quatrième fois. Ces néocores, chargés du soin des temples, avaient aussi l'inspection des fêtes, sur-tout de celles en l'honneur des empereurs, qui accordaient ce titre aux villes qui l'avaient mérité par leurs services ou par leur dévouement. On croit que le quatrième *neocorat*, que l'on ne trouve que sur les médailles d'Éphèse, était celui du temple de Diane (7).

Éphèse donna le jour à plusieurs hommes célèbres, parmi lesquels on cite Héraclite, fils de Blyson, et surnommé *l'Obscur*, qui pleurait sans cesse sur les vices et les misères de l'humanité; il vivait dans la LXIX.ᵉ olympiade. Ce philosophe, trouvant les Éphésiens trop corrompus, refusa de leur donner des lois, qu'ils n'auraient pas suivies; il rejeta les offres de service que lui fit Darius, et, fuyant le commerce des hommes, il mourut de chagrin et d'une maladie aiguë, à l'âge de soixante ans.

Hermodore était ami d'Héraclite. Ses vertus faisant un trop grand contraste avec les vices des Éphésiens, ceux-ci le trouvèrent trop honnête homme pour vivre parmi eux, et le chassèrent : aussi Héraclite prétendait-il que, pour ce seul fait, ils méritaient tous la corde. Cet Hermodore paraît avoir été chargé par les Romains de rédiger une partie des lois des décemvirs, et on lui éleva, à Rome, une statue dans le lieu des comices (8).

Le poète Hipponax, dont les satires avaient tant de causticité, était aussi d'Éphèse; on a vu, dans le cours de cette notice, plusieurs écrivains de cette ville.

Artémidore, Éphésien, écrivit une géographie en onze livres, dont le Périple de Marcian paraît être un abrégé. Il rendit de grands services à sa patrie, en lui faisant restituer par les Romains les lacs dont on l'avait dépouillée; il lui assura aussi la possession d'une partie importante de son territoire qui lui était disputée : en reconnaissance, on lui éleva une statue d'or dans le temple de Diane.

Il y eut encore un autre Artémidore d'Éphèse : celui-ci est auteur des Oneirocritiques, ou explication des songes.

L'orateur Alexandre, surnommé *Lychnus*, la Lampe, était d'Éphèse; il écrivit sur le gouvernement : on avait aussi de lui des ouvrages en vers sur la géographie et l'astronomie (9).

Il paraît qu'Apelles, le Raphaël de l'antiquité, était d'Éphèse; honneur que l'île de Cos disputait à cette ville. Ses tableaux étaient répandus dans toute la Grèce; mais il contribua beaucoup par ses chefs-d'œuvre à la gloire d'Éphèse, et il y forma de nombreux élèves, qui, devenant eux-mêmes de grands maîtres, firent briller avec éclat l'école d'Ionie. Lorsqu'Alexandre vint à Éphèse, il se plaisait dans l'atelier d'Apelles et à le voir peindre. Il lui accorda le privilége exclusif de faire ses portraits; ce fut alors qu'il lui fit présent de la belle Pancaste ou Campaspe, courtisane qu'il aimait et dont Apelles était épris (10). Parrhasius, l'un des plus grands peintres de l'antiquité, était d'Éphèse. On remarque encore, parmi les artistes dont le talent a illustré cette ville, Pharax, statuaire, qui ne manquait pas d'habileté, mais qui n'eut pas le bonheur ou l'adresse de la faire valoir. Le statuaire Posidonius, qui vivait du temps de Cicéron, excellait à représenter les athlètes et les chasseurs; ses ouvrages en argent avaient une grande réputation.

Ce Démétrius dont il est question dans les Actes des Apôtres (11), était, à ce qu'il paraît, le chef des orfèvres, qui s'occupaient principalement à fabriquer de petits temples de Diane en argent, qu'ils vendaient en grande quantité aux voyageurs de tous les pays. Aussi, lorsqu'ils craignirent que les prédications de S. Paul ne fissent tort au culte de Diane, excitèrent-ils un mouvement du peuple contre l'apôtre (12).

Nous ajouterons à ces artistes Agasias, qui devait être un des plus habiles statuaires d'Éphèse, à en juger par la statue du *Héros combattant* que possède le Musée royal, et qui est connue sous le nom de *Gladiateur Borghèse*. Le nom d'Agasias d'Éphèse est gravé sur le tronc d'arbre qui sert de support à la statue.

Éphèse fut célèbre dans les premiers siècles de l'ère chrétienne : c'était la première des sept églises d'Asie. Il paraît que la Sainte Vierge y passa une partie de sa vie, après la mort de Jésus-Christ. L'apôtre S. Jean y habita pendant long-temps, et y écrivit son Évangile : ce fut même du nom de *Hagios Theologos*, le saint théologien, sous lequel il était connu dans ces contrées, que vint à Éphèse le nom d'*Aio-Solouck* qu'on lui donne aujourd'hui, et qui n'est qu'une corruption de *Hagios Theologos*. On y voit encore une église consacrée à ce saint, qui, à ce qu'on croit, y avait été enterré.

S. Paul prêcha à Éphèse pendant près de trois ans; il aimait beaucoup les Éphésiens, et l'on a les lettres qu'il adressait aux chrétiens de cette église, qu'il visitait souvent, et en particulier à Timothée. Ce jeune homme était de Derbe ou de Lystre en Lycaonie. Son père était païen : mais sa grand'mère Loïde et sa mère Eunice avaient quitté le judaïsme pour

(1) *Hist. rom.* lib. LXVI, pag. 1084.
(2) *Inscript. antiq.* pag. 314.
(3) Tacit. *Annal.* lib. XV, 45.
(4) Trebell. Poll. *Hist. Aug.* tom. II, 190.
(5) Cap. XIX, v. 3[illegible].
(6) *Voyez* l'art. de *Éponyme* par M. Mongez, *Dictionn. d'antiq.* dans l'*Encycl. méthod.*
(7) *Voyez* le Père Frœlich, *Notitia numismatum* [illegible] *Ephesia*, &c. Mém. de Vaillant père, *Acad. des belles-lettres*, tom. I, pag. 207; l'article *Néocore*, par M. Mongez, *Dictionn. d'antiq.* dans l'*Encycl. méth.*
(8) Plin. *Hist. nat.* lib. XXXIV. Diog. Laërt. *De* [illegible], cap. [illegible].
(9) *Voyez* les notes de la traduction française de Strabon.
(10) *Voyez* Freinshem. *Supplem. in Curtium*, [illegible] *vitis* [illegible] *philosoph.* lib. IX.
(11) Cap. XIX, v. 24.
(12) On peut voir sur tous ces artistes [illegible] Junius, *de pictura veterum*.

embrasser avec zèle le christianisme; Timothée fut élevé par elles dans l'étude des saintes lettres. Lorsque S. Paul vint à Éphèse, Timothée s'attacha bientôt à lui, et, après avoir été circoncis par l'apôtre, il le suivit. Après avoir gouverné pendant quelque temps l'église d'Éphèse, il en fut fait évêque, en l'an 64, par S. Paul, qui avait en lui la plus grande confiance, et qu'il accompagna dans plusieurs de ses nombreux voyages; il visita aussi les églises de l'Asie mineure, dont on lui avait remis le soin. Il paraît qu'il suivit S. Paul à Rome et qu'il y partagea sa prison. On voit par les deux lettres de l'apôtre à Timothée, qu'il avait pour lui l'amitié la plus tendre. On croit que Timothée fut lapidé à Éphèse, l'an 97 de J. C., sous le règne de Nerva, pendant les Catagogies ou fête de Diane, qu'il voulait empêcher de célébrer. Les Grecs placent son tombeau auprès de celui de S. Jean sur le mont Libate, peut-être l'ancien *Lepré-Acté*. Les reliques de S. Timothée furent transportées à Constantinople, l'an 356, sous le règne de Constance. On trouve des détails sur la vie de S. Timothée dans la Bibliothèque de Photius et dans S. Jérôme, P. Pithou a écrit sa vie sous le nom de Polycrate (1). L'*Oriens christianus*, tom. I.er, pag. 662 et suiv., offre tout ce qu'on peut desirer sur l'église d'Éphèse, où, depuis S. Timothée, son premier évêque, on en compte soixante-neuf jusqu'en 721 : il y en a eu plusieurs accusés d'hérésie.

Grégoire de Tours, sans doute d'après d'anciennes légendes, rapporte l'aventure des *Sept Dormans*, qui a tout l'air d'une fable. L'an 253, sous le règne de Trajan Dèce, les chrétiens essuyèrent une cruelle persécution : sept jeunes hommes d'une illustre famille d'Éphèse, pour y échapper, s'enfermèrent dans une caverne nommée *Ochlon*, près d'Éphèse. Le plus jeune d'entre eux sortait quelquefois pour aller chercher des provisions : on les découvrit, et, n'ayant pu réussir à les engager à sacrifier aux idoles, on les enferma dans la caverne, dont on boucha l'entrée, et Trajan Dèce y fit mettre le scellé. On devait les croire morts et on les oublia. L'an 408, cent cinquante-cinq ans après, sous Théodose le Jeune, lorsqu'on s'y attendait le moins, les sept Dormans se réveillèrent comme s'ils se fussent endormis la veille, et se croyant encore exposés aux persécutions; très-étonnés de voir la croix s'élever de toutes parts, de ne reconnaître rien de ce qu'ils avaient quitté autrefois en entrant dans la caverne, ils y retournèrent : Théodose et l'évêque d'Éphèse allèrent chercher ces illustres confesseurs de la foi; mais ils s'endormirent une seconde fois et ne se réveillèrent plus. On pense bien que cette aventure dut faire beaucoup de bruit dans le temps, et depuis on montre encore la grotte des sept Dormans (2).

On a tenu à Éphèse sept conciles, dont un œcuménique, ou général, et quatre qu'on ne regarde que comme des synodes et des conciliabules. Le premier en 196, sous Polycrate, évêque d'Éphèse : on y décida que la Pâque serait toujours célébrée le 14 de la lune; cette décision fut condamnée par le pape Victor. Le deuxième, en 245, contre Noët, qui niait la distinction des personnes dans la sainte Trinité. Le troisième, en 401, concile de soixante-dix évêques d'Asie, présidé par S. Chrysostome, pour en élire un d'Éphèse : on y déposa six prélats simoniaques. Le quatrième, en 431, 22 juin, troisième concile œcuménique, présidé par S. Cyrille, évêque d'Alexandrie, tenant la place du pape S. Célestin : deux cents évêques y assistèrent; on y condamna les hérésies de Nestorius, des Pelagiens, de Jean d'Antioche et d'autres schismatiques. Le cinquième, la même année : pendant le concile, il y eut un conciliabule tenu par Jean d'Antioche et quelques évêques orientaux qui n'étaient pas arrivés au commencement du concile; ils se décidèrent en faveur de Nestorius, en s'appuyant du concile de Nicée, et prétendirent déposer S. Cyrille et Memnon, évêque d'Éphèse. Théodose prit part à ces débats : il y eut quelques troubles; il finit cependant par approuver S. Cyrille et les actes du concile, qui du reste ne rétablit pas la paix dans les églises d'Orient. Le sixième, l'an 449 : trompé par deux hérésiarques, Chrysaphius et Eutychès, Théodose fit rassembler à Éphèse un concile où assistèrent cent trente évêques, sous Dioscore, évêque d'Alexandrie : on y condamna les saines doctrines et S. Flavien, que l'on battit au point, que, trois jours après, il en mourut; on approuva Eutychès et d'autres hérésiarques; enfin tout s'y passa dans un tel désordre, que ce conciliabule a conservé le nom de *brigandage d'Éphèse*. Le septième, en 476 : il y eut cette année un concile tenu par les Eutychéens, et qui ne fut pas reconnu (3).

Depuis cette époque, il n'est presque plus question d'Éphèse : elle suivit le sort des autres villes de l'Asie mineure, lors des conquêtes des successeurs de Mahomet; et, quant à ce qui regarde son histoire dans des temps postérieurs, je me bornerai à rapporter ce qu'en dit Tournefort (4), d'après les histoires d'Anne Comnène, de Ducas, les historiens de Constantinople, &c.

« Éphèse était une place trop considérable pour n'être pas exposée aux » ravages des Mahométans. Anne Comnène rapporte que, les infidèles » s'étant rendus les maîtres d'Éphèse, sous le règne de son père Alexis, » vers l'an 1081, il y envoya Jean Ducas, son beau-père, qui défit » Tangriperme et Marace, généraux des Mahométans. La bataille se donna » dans la plaine au-dessous de la citadelle; ce qui fait connaître que la plus » belle partie de la ville était alors déjà détruite. Les chrétiens eurent tout » l'avantage : on fit deux mille prisonniers, et le gouvernement de la place » fut donné à Petzeas. Il y a apparence que la citadelle dont parle Comnène, » était l'ancien château de marbre abandonné.

» Théodore Lascaris se rendit maître d'Éphèse en 1206. Les Mahometans » y revinrent sous Andronic Paléologue, qui commença à régner en 1283. » Mantachias, un de leurs princes, conquit toute la Carie; et Homur, fils » d'Asin, prince de Smyrne, lui succéda. Tamerlan, après la victoire qu'il » remporta, en 1401, sur Bajazet, près d'Angora, ordonna à tous les » petits princes d'Anatolie de le venir joindre à Éphèse, et s'occupa pendant » un mois à faire piller la ville et les environs. Ducas assure que tout » fut épuisé, or, argent, bijoux; on enleva même jusqu'aux habits.

» Après le départ de ce conquérant, Cineites, grand capitaine turc, fils » de Carasupasi qui avait été gouverneur de Smyrne sous Bajazet, déclara » la guerre aux enfans d'Asin, qui s'étaient établis à Éphèse. Il ravagea » d'abord la campagne, à la tête de cinq cents hommes, ensuite il se » présenta devant la citadelle avec un plus grand nombre d'autres troupes, » et l'emporta facilement. Mais, quelque temps après, un autre fils d'Asin, » qui s'appelait *Homur*, du même nom que son frère, qui venait de » mourir, se joignit à Mantachias, prince de Carie, qui l'accompagna à » Éphèse avec une armée de six mille hommes. Carasupasi, père de Cineites, » commandait dans la ville, où ce même Cineites, qui était dans Smyrne, » n'avait laissé que trois mille hommes. Malgré la vigoureuse résistance » des Éphésiens, les assiégeans mirent le feu à la ville, et, dans deux » jours, tout ce qui était échappé à la fureur des Tartares, fut réduit en » cendres. Carasupasi s'étant retiré dans la citadelle, en soutint le siége » jusqu'en automne, mais, ne pouvant être secouru par son fils, il se » rendit à Mantachias, qui remit le pays d'Éphèse à Homur, et fit enfermer » dans le château de Mamalus, sur les côtes de Carie, Carasupasi et ses » principaux officiers. Alors Cineites partit de Smyrne avec une galère, » et fit savoir à son père son arrivée à Mamalus. Les prisonniers firent » tant boire leurs gardes, qu'ils les enivrèrent, et, profitant de cette ruse, » ils descendirent avec des cordes et se sauvèrent à Smyrne. Au commen» cement de l'hiver, ils entreprirent le siége d'Éphèse. Homur, à son tour, » se retira dans la citadelle : la ville fut livrée aux soldats; on y commit » toute sorte de crimes et de cruautés. Au milieu de tant de malheurs, » Cineites se réconcilia avec Homur, et lui donna sa fille en mariage.

» Éphèse ensuite tomba entre les mains de Mahomet I.er, qui, ayant » vaincu non-seulement tous ses frères, mais encore tous les princes maho» métans qui l'embarrassaient, resta paisible possesseur de l'empire. Depuis » ce temps-là, Éphèse appartient aux Turcs; mais son commerce a été » transporté à Smyrne et à Scala-Nova. »

C'est ainsi que, précipitée du faîte de ses grandeurs, Éphèse a été dépouillée de sa gloire et même de ses ruines. Diane ne reconnaîtrait plus son temple; et les ténèbres de la barbarie recouvrent d'un voile funèbre cette ville, que Pline nommait *la lumière de l'Asie*.

(1) *Voyez* Tillemont, *Mém. pour l'hist. ecclésiast.* tom. [illegible], p. 155.

(2) *Voyez* Moréri, article *Dormans*.

(3) Voyez *Oriens christianus*, *l'Art de vérifier les dates*, et Moréri, article *Éphèse*.

(4) *Voyage du Levant*, tom III.

CÉSARÉE.

Césarée, ville de Syrie, sur la Méditerranée, était primitivement nommée *Tour de Straton*. Straton, venu de Grèce, lui donna le premier la forme de ville. Ptolémée et S. Épiphane la nomment *Cesaree de Straton*. Hérode la consacra à l'empereur Auguste. L'auteur des Novelles dit que le nom de *Césarée* lui fut donné par Vespasien; mais Vespasien ne fit qu'y envoyer une colonie romaine. Elle s'appelait autrefois *la Tour de Straton*, dit Josèphe; elle était située au bord de la mer dans la Phénicie, entre Dora et Joppé. Hérode l'orna de temples et d'un port. Il y employa dix ans. Les Syriens de Césarée soutenaient contre les Juifs, qu'elle avait été bâtie par Hérode. Elle etait à six cents stades de Jerusalem, et habitée par les Grecs (1). Vespasien la fit colonie en même temps qu'*Ælia Capitolina* [Jérusalem]. Il en est souvent parlé dans le Nouveau Testament. Le prophète Agabus avait prédit à S. Paul qu'il serait arrêté et lié à Jérusalem, et qu'il demeurerait deux ans prisonnier à Césarée, en attendant qu'on le conduisît devant Néron, à Rome (2). Théophane assure que, l'an 548 de Jésus-Christ, 29.ᵉ de l'empire de Justinien, elle était peuplée de Juifs et de Samaritains, qui se révoltèrent contre les chrétiens. La 2.ᵉ année de Justinien (3), les habitans de Césarée abjurèrent le samaritanisme et embrassèrent la foi chrétienne; mais ceux de la campagne se révoltèrent, et plus de cent mille personnes furent tuées.

L'an 1102, les chrétiens, sous la conduite de Baudouin I.ᵉʳ, l'assiégèrent, et forcèrent les habitans de se retirer dans le magnifique temple eleve par le roi Hérode en l'honneur de César-Auguste. Les assiégés tinrent pendant quelque temps; mais, contraints de céder à la force, ils furent passés au fil de l'épée ou mis aux fers. Les Génois eurent pour leur part des dépouilles un grand bassin fait d'une seule émeraude; quelques-uns ajoutent que c'est celui qui servit à la dernière cène. Les Génois le gardent religieusement sous ce titre

Les chrétiens gardèrent la ville jusqu'au temps de Saladin, qui la prit et l'abandonna après l'avoir ruinée. Conradin, après lui, acheva de renverser le château. Quelque temps après, des pèlerins la rétablirent. Depuis encore, S. Louis la releva de ses ruines, et la mit en état de défense, mais, en 1264, Bondoqdâry la prit par trahison, et, depuis qu'elle est dans la possession des Turcs, elle est toute ruinee Elle était la métropole de tout le pays : on y jugeait les chrétiens accusés. La plupart des martyrs de la Palestine ont souffert à Césarée (4). Cette ville est la patrie de Procope; Eusèbe en a été évêque. Ce dernier a écrit l'Histoire de l'Eglise, la Vie de Constantin, &c.

« Et en son premier passage [Sainct Loys], puis que il fu delivrez de » la prison des Sarrazins, pour la defense des chrestiens et pour la garde » et pour l'enneur de la foi chrestienne, il fist fermer à ses propres despens » une cité qui a non *Cesaire*, à murs si hauz et si lez, que l'on peust » par-dessus mener un char; et fist faire les murs à tors et à breteches et » defenses moult espesses. Et aussi il fist fermer une cité qui a non *Jopen*, » et Sydoine, et le chastel de Cayphas, et une partie de la cité de Acre. » (*Voyez* le sire de Joinville, page 305.)

DAMAS.

Le pachalik de Damas, quatrième et dernier de la Syrie, en occupe presque toute la partie orientale. Il s'étend au nord, depuis Marra, sur la route d'Alep, jusqu'à Habroun, dans le sud-est de la Palestine : la ligne de ses limites, à l'ouest, suit les montagnes des Ansâriés, celles de l'Anti-Liban, le cours supérieur du Jourdain; puis, traversant ce fleuve au pays de Bisân, elle enveloppe Nablous, Jérusalem, Habroun, et passe à l'orient dans le désert, où elle s'avance plus ou moins, selon que le pays est cultivable; mais, en général, elle s'y éloigne peu des dernières montagnes, à l'exception du canton de Tadmour ou Palmyre, vers lequel elle prend un prolongement de cinq journées. Dans cette vaste étendue de pays, le sol et les produits sont variés : les plaines du Hauran et celles des bords de l'Oronte sont les plus fertiles; elles rendent du froment, de l'orge, du doura, du sésame et du coton. Le pays de Damas et le haut Beqâa sont d'un sol graveleux et maigre, plus propre aux fruits et au tabac qu'aux autres denrees. Toutes les montagnes sont attribuées aux oliviers, aux mûriers, aux fruits, et en plusieurs lieux aux vignes, dont les Grecs font du vin, et les Musulmans, des raisins secs. (Volney, *Voyage en Syrie*.)

JÉRUSALEM.

Jérusalem, bâtie, l'an 2023 de la création, dans un terrain pierreux et stérile, a eu Melchisedech pour fondateur, suivant l'historien Josephe. Elle a porté primitivement divers autres noms. Cette ville occupait les monts *Moria et Acra,* et était entourée de montagnes · *Montes in circuitu ejus* (5). Son territoire et ses environs étaient arroses par les sources de Gehon et de Siloé et le torrent de Cédron Elle fut la capitale de la Palestine sous les règnes de David et de Salomon, elle devint ensuite celle du royaume de Juda. David, reconnu roi de tout Israël, marche contre Jérusalem huit cent quatorze ans après sa fondation, la réduit, en chasse les Jébuséens, et y établit le siége de son royaume. Sur la montagne de Sion, à l'opposite de l'ancienne ville, il en bâtit une nouvelle, qu'il appela *cité de David*, et qui était separée de l'ancienne par la vallee de *Mello*. Il augmente et embellit la première; mais Salomon, par la quantité de beaux ouvrages qu'il y fait faire, la rend une des plus belles villes de l'Orient. Cinq ans après la mort de ce dernier, et sous le règne de Roboam, fils de son successeur, Sésac, roi d'Egypte, la prend, et enleve les trésors du temple et du palais. Hazaël, roi de Syrie, étant près de Jérusalem, et menaçant de la prendre, Joas, roi de Juda, lui envoie une grande somme d'argent, pour l'engager à lever le siége. Le même Joas, quelque temps après, ayant déclaré la guerre à Amasias, roi d'Israël, celui-ci defait son armée, le fait prisonnier, entre dans la ville, s'empare de tous les trésors, et fait démolir les murailles depuis la porte d'Ephraïm jusqu'à la porte de l'Angle. Sous le règne de Sédécias, Nabuchodonosor prend, pour la quatrième et dernière fois, Jerusalem, quatre cent soixante-dix ans après sa fondation, la ruine, brûle le temple, et emmène les princes et le peuple en captivité.

Après la captivite de Babylone, Jérusalem est rebâtie la première année du règne de Cyrus, et repeuplée de nouveau : mais ce n'est qu'après le retour de Néhémie, sous le règne de Zorobabel, environ quatre-vingts ans après, que les murs et les portes sont relevés, et le temple reconstruit. Alexandre y entre après la prise de Tyr, l'an du monde 3583 · après sa mort, elle reste en la puissance des rois d'Égypte. Ptolémée fils de Lagus la prend par ruse, et emmène de la Judée cent mille captifs; Évergètes, Philopator, Antiochus le Grand, y passent successivement. Ce dernier y est accueilli, et devient favorable aux Juifs; Séleucus, son fils, y envoie, pour piller le temple, Héliodore, qui est forcé de se retirer sans succès. Antiochus Épiphane y arrive pour la piller et pour placer dans le temple du vrai Dieu la statue de Jupiter Olympien.

Jérusalem jouit de la paix jusqu'au règne d'Hyrcan et d'Aristobule, fils d'Alexandre, roi des Juifs. Aristobule détrône son frère pour régner à sa place, et Arétas, roi des Arabes, l'assiége pour rétablir Hyrcan : les deux frères, alors, ont recours à Pompée, qui se déclare pour Hyrcan, à l'exclusion d'Aristobule; il attaque et prend Jérusalem, et respecte les lieux

(1) Joseph *de Bell. Jud.* lib. III, cap. 14.
(2) D. Calmet *Dictionn. de la Bib.*·
et 16
(3) Procop. *Hist.*
(4) Baillet, *Topogr. des Saints*, p. 115
(5) *Psalm.* CXXIV, 2

saints. Herode s'en empare, mais il est forcé de l'abandonner à Antigone, fils d'Aristobule, et il se sauve à Rome, où Marc-Antoine et César lui obtiennent du sénat le titre de roi : aidé ensuite de Sosius, qui commandait l'armée romaine dans la Syrie, il revient assiéger Antigone. Herode règne, le temple est rebâti pour la deuxième fois, quatre à cinq ans avant Jésus-Christ. Agrippa gouverne la Judée; les Juifs se révoltent, assiégent la forteresse *Antonia*, et passent la garnison au fil de l'epée. Titus vient assiéger la ville, et la détruit l'an 71 de J. C. Le temple est encore brûlé, trente-huit ans après la prédiction que Jésus-Christ en avait faite.

Adrien relève Jérusalem, et comme il s'appelle *Ælius*, il lui donne le nom d'*Ælia*. Il y joint aussi le surnom de *Capitolina*, parce qu'il fait mettre une statue de Jupiter Capitolin à l'endroit où était le temple. Elle continue à être appelée ainsi jusqu'au IV.e siècle, qu'elle reprend son nom sous Constantin. Après avoir été ruinée par les Perses en 614, elle tombe, l'an 636, sous la puissance des Sarrasins. L'an 1099, au temps des croisades, les Français et autres y fondent un nouveau royaume; mais il ne dure que quatre-vingt-huit ans sous neuf rois. La mésintelligence se mêlant parmi les successeurs de Godefroi, Saladin profite de leur division, fond sur eux, et les chasse l'an 1187. Les Sarrasins gardent ce pays jusqu'à l'an 1517, où il tombe sous la domination des Turcs, qui le possèdent encore actuellement.

TEMPLE DE SALOMON.

Le temple de Salomon est au plus bas de la ville de Jérusalem, à cent pas proche des murailles, vers l'orient, sur le mont *Moria*, qui est celui sur lequel Abraham avait mené son fils Isaac pour l'immoler par le commandement de Dieu. Salomon, voulant construire le temple, assembla des ouvriers au nombre de trente mille, pour couper les bois de cèdre et de cyprès du mont Liban. Des trésors immenses furent employés à la perfection d'un si prodigieux ouvrage. Il fut détruit par Nabuchodonosor, quatre cent quarante-un ans après qu'il fut bâti : puis Zorobabel le fit rebâtir, et, cinq cent quatre-vingt-six ans après, il fut derechef brûlé par Titus.

Quant à celui qui se voit à présent, il a été bâti par les Turcs au lieu même où était le *Sancta Sanctorum* de celui de Salomon, sur la partie orientale du mont *Moria*. On entre par un parvis de cinq cents pas de longueur et quatre cents de largeur. Pour entrer dans ce parvis, il y a douze portes, chacune étant comme une voûte de dix ou douze pas, où sont quatre ou cinq lampes; ce qui sert d'oratoire aux Mahométans, lorsque le temple est fermé.

Ce temple est tout enrichi et revêtu par dehors de tables de marbre et de carreaux damasquinés, où sont peintes des moresques dorées, chose très-agréable à voir, lorsque le soleil darde ses rayons dessus, pour le grand éclat qu'ils rendent. Il est tout couvert de plomb, et les vitres sont de diverses couleurs.

Dans l'intérieur, il y a trente-deux colonnes de marbre gris en deux rangs, dont seize grandes soutiennent la première voûte, et les autres le dôme, chacune étant posée sur son piédestal et ornée de son chapiteau. Tout autour des colonnes, il y a de très-beaux ouvrages de fer et de cuivre dorés, faits en forme de chandeliers, sur lesquels il y a sept mille lampes posées, lesquelles brûlent depuis le jeudi après le coucher du soleil, jusqu'au vendredi à midi; et tous les ans, pendant le temps du ramadan ou carême, qui dure un mois.

Dans le milieu du temple, est une petite tour de marbre, où l'on monte en dehors par dix-huit degrés; c'est où se met le cadi tous les vendredis, depuis midi jusqu'à deux heures que durent les cérémonies.

Outre le temple de Salomon, que les Arabes appellent *Haram*, il y en a un autre qu'ils nomment *Djami el-Hadrah*, qui est le temple de la Vierge, lequel est à cent ou cent vingt pas de celui de Salomon, du côté du midi. Après celui de Salomon, c'est le plus bel edifice de la Terre-Sainte. Il est de forme longue, du midi au septentrion, bâti de belles pierres; il y a trois voûtes couvertes de plomb, soutenues de deux rangs de colonnes de pierre grise. La porte est au septentrion, prise dans le parvis du temple de Salomon; le porche est formé de trois arcades soutenues de douze colonnes de marbre. C'est en ce lieu que la Vierge demeura depuis l'âge de trois ans, qu'elle y fut présentée par S.te Anne et S. Joachim, jusqu'à ce qu'elle fût près de se marier. Ce lieu est en grande vénération parmi les Turcs, et leurs femmes vont ordinairement y faire leurs dévotions.

SAINT-SÉPULCRE.

L'Église du Saint-Sépulcre comprend le saint-sépulcre, le mont Calvaire et plusieurs autres lieux saints. Ce fut S.te Hélène qui en fit bâtir une partie pour couvrir le saint-sépulcre; mais les princes chrétiens qui vinrent après, la firent augmenter pour y comprendre le mont Calvaire, qui n'est qu'à cinquante pas du saint-sépulcre.

Anciennement le mont Calvaire était hors de la ville : c'était le lieu où l'on exécutait les criminels condamnés à mort; et, afin que tout le peuple y pût assister, il y avait une grande place entre le mont et la muraille de la ville : le reste du mont était environné de jardins, dont l'un appartenait à Joseph d'Arimathie, disciple secret de Jésus-Christ, où il avait fait faire un sepulcre pour lui, dans lequel fut mis le corps de Notre-Seigneur. La coutume, parmi les Juifs, n'était pas d'enterrer les corps comme nous le faisons : chacun, selon ses moyens, faisait pratiquer dans quelque roche une espèce de petit cabinet, où l'on mettait le corps, que l'on étendait sur une table du rocher même; puis on refermait ce lieu avec une pierre que l'on mettait devant la porte, qui n'avait d'ordinaire que quatre pieds de haut.

L'église du Saint-Sépulcre est fort irrégulière; car l'on s'est assujetti aux lieux que l'on voulait y renfermer : elle est à-peu-près faite en croix, ayant vingt pas de long et soixante-dix de large. Il y a trois dômes, dont celui qui couvre le saint-sépulcre sert de nef à l'église, il a trente pas de diamètre, et il est ouvert par le haut comme la rotonde de Rome. Il est vrai qu'il n'y a point de voûte; la couverture en est soutenue seulement par de grands chevrons de cèdre, qui ont été apportés du mont Liban. On entrait autrefois dans cette église par trois portes; mais aujourd'hui il n'y en a plus qu'une, dont les Turcs gardent soigneusement la clef, de crainte que les pélerins n'y entrent sans payer les neuf sequins, ou trente-six livres, à quoi ils sont taxés. Cette porte est toujours fermée, et il n'y a qu'une petite fenêtre, traversée d'un barreau de fer, par où ceux du dehors donnent des vivres à ceux qui sont dedans, lesquels sont de huit nations différentes.

La première est celle des Latins ou Romains, que représentent les religieux cordeliers. Ils gardent le saint-sépulcre, le lieu du mont Calvaire où Notre-Seigneur fut attaché à la croix, l'endroit où la sainte croix fut trouvée, la pierre de l'Onction, et la chapelle où Notre-Seigneur apparut à la Vierge, après sa résurrection.

La seconde nation est celle des Grecs, qui ont le chœur de l'église, où ils officient, et au milieu duquel il y a un petit cercle de marbre, dont ils estiment que le centre est le milieu de la terre.

La troisième nation est celle des Abyssins, ils tiennent la chapelle où est la colonne d'*Impropère*.

La quatrième nation est celle des Coptes, qui sont les chrétiens d'Égypte; ils ont un petit oratoire proche du saint-sépulcre.

La cinquième est celle des Arméniens; ils ont la chapelle de S.te Hélène, et celle où les habits de Notre-Seigneur furent joués et partagés.

La sixième nation est celle des Nestoriens ou Jacobites, qui sont venus de Chaldée et de Syrie; ils ont une petite chapelle située près du lieu où Notre-Seigneur apparut à la Magdelène en forme de jardinier, et qui, pour cela, est appelée la chapelle de Magdelène.

La septième nation est celle des Géorgiens, qui habitent entre la mer Majeure et la mer Caspienne; ils tiennent le lieu du mont Calvaire où fut dressée la croix, et la prison où demeura Notre-Seigneur en attendant que l'on eût fait le trou pour la placer.

La huitième nation est celle des Maronites, qui habitent le mont Liban; ils reconnaissent le Pape comme nous faisons.

Chaque nation, outre ces lieux, que tous ceux qui sont dedans peuvent visiter, a encore, dans les voûtes et dans les coins de cette église, quelque endroit particulier qui lui sert de retraite, et où elle fait l'office selon son usage; car les prêtres et les religieux qui y entrent, demeurent d'ordinaire deux mois sans en sortir, jusqu'à ce que, du couvent qu'ils ont dans la ville, l'on y en envoie d'autres pour servir en leur place Il serait difficile d'y demeurer long-temps sans être malade, parce qu'il y a fort peu d'air, et que les voûtes et les murailles rendent une fraîcheur assez malsaine.

En entrant dans l'église, on rencontre la pierre de l'Onction, sur laquelle le corps de Notre-Seigneur fut oint de myrrhe et d'aloès, avant d'être mis dans le sépulcre. A cause de l'indiscrétion de quelques pélerins qui la rompaient, on a été contraint de la couvrir de marbre blanc, et de l'entourer d'un petit balustre de fer, de peur que l'on ne marche dessus. Elle a huit pieds moins trois pouces de long, et deux pieds moins un pouce de large; et au-dessus, il y a huit lampes qui brûlent continuellement.

Le saint-sépulcre est à trente pas de cette pierre, justement au milieu du grand dôme dont j'ai parlé; c'est comme un petit cabinet qui a été creusé et pratiqué dans une roche vive, à la pointe du ciseau. La porte, qui regarde l'orient, n'a que quatre pieds de haut et deux et un quart de large; de sorte qu'il se faut grandement baisser pour y entrer. Le dedans du sépulcre est presque carré : il a six pieds moins un pouce de long, et six pieds moins deux pouces de large; et depuis le bas jusqu'à la voûte, huit pieds un pouce. Il y a une table solide de la même pierre, qui fut laissée en creusant le reste : elle a deux pieds quatre pouces et demi de haut, et contient la moitié du sépulcre; car elle a six pieds moins un pouce de long, et deux pieds deux tiers et demi de large. Ce fut sur cette table que le corps de Notre-Seigneur fut mis, ayant la tête vers l'occident, et les pieds à l'orient.

A l'entrée de la porte du sépulcre, il y a une pierre d'un pied et demi en carré, et relevée d'un pied, qui est du même roc, laquelle servait pour appuyer la grosse pierre qui bouchait la porte du sépulcre : c'était sur cette pierre qu'était l'ange lorsqu'il parla aux Maries; et, tant à cause de ce mystère que pour ne pas entrer d'abord dans le saint-sépulcre, les premiers chrétiens firent une petite chapelle au-devant, qui est appelée la chapelle de l'Ange

A douze pas du saint-sépulcre, en tirant vers le septentrion, l'on rencontre une grande pierre de marbre gris, qui peut avoir quatre pieds de diamètre, que l'on a mise là pour marquer le lieu où Notre-Seigneur se fit voir à la Magdelène en forme de jardinier.

Plus avant, est la chapelle de l'Apparition, où l'on tient, par tradition, que Notre-Seigneur apparut premièrement à la Vierge, après sa résurrection. C'est le lieu où les religieux cordeliers font leur office, et où ils se retirent; car, de là, ils entrent dans des chambres qui n'ont point d'autre issue que cette chapelle.

Continuant à faire le tour de l'église, on trouve une petite chapelle voûtée, qui a sept pieds de long et six de large, que l'on appelle autrement la prison de Notre-Seigneur, parce qu'il fut mis dans ce lieu, en attendant que l'on eût fait le trou pour planter la croix. Cette chapelle est à l'opposite du mont Calvaire

Assez proche de là, est une autre chapelle de cinq pas de long, et de trois de large, qui est au même lieu où Notre-Seigneur fut dépouillé par les soldats, avant d'être attaché à la croix, et où ses vêtemens furent joués et partagés.

En sortant de cette chapelle, on rencontre, à main gauche, un grand escalier qui perce la muraille de l'église, pour descendre dans une espece de cave qui est creusée dans le roc Après avoir descendu trente marches, il y a une chapelle que l'on appelle vulgairement la chapelle de S.[te] Hélène, à cause qu'elle était là en prière pendant qu'elle faisait chercher la sainte croix. On descend encore onze marches jusqu'à l'endroit où la croix fut trouvée avec les clous, la couronne d'épines et le fer de la lance, qui avaient été cachés en ce lieu pendant plus de trois cents ans.

Proche du haut de ce degré, en tirant vers le mont Calvaire, est une chapelle qui a quatre pas de long et deux et demi de large, sous l'autel de laquelle on voit une colonne de marbre gris, marqueté de taches noires, qui a deux pieds de haut et un de diamètre . elle est appelée la colonne d'*Impropère*, parce que l'on y fit asseoir Notre-Seigneur pour le couronner d'épines.

On rencontre, à dix pas de cette chapelle, un petit degré fort étroit, dont les marches sont de bois au commencement, et de pierre à la fin. Il y en a vingt en tout, par lesquelles on va sur le mont Calvaire. Ce lieu, qui était autrefois si ignominieux, ayant été sanctifié par le sang de Notre-Seigneur, les premiers chrétiens en eurent un soin particulier, et, après avoir ôté toutes les immondices et toute la terre qui étaient dessus, ils l'enfermèrent de murailles : de sorte que c'est à présent comme une chapelle haute, qui est enclose dans cette grande église. Elle est revêtue de marbre par dedans, et séparée en deux par une arcade. Ce qui est vers le septentrion, est l'endroit où Notre-Seigneur fut attaché à la croix. Il y a toujours trente-deux lampes ardentes, entretenues par les cordeliers, qui célèbrent aussi tous les jours la messe en ce saint lieu.

Dans l'autre partie qui est au midi, fut plantée la sainte croix. On voit encore le trou qui est creusé dans le roc environ un pied et demi, outre la terre qui était dessus. Le lieu où étaient les croix des deux larrons, est proche de là : celle du bon larron était au septentrion, et l'autre au midi, de maniere que le premier était à la droite de Notre-Seigneur, qui avait la face tournée vers l'occident, et le dos du côté de Jerusalem, qui était à l'orient Il y a continuellement cinquante lampes ardentes pour honorer ce saint lieu. Le mont Calvaire est la dernière station du Saint-Sépulcre; car, à vingt pas de là, l'on rencontre la pierre de l'Onction, qui est justement à l'entrée de l'église. (DESHAYES, *Voyage dans la Terre-Sainte.*)

LAC ASPHALTITE ou MER MORTE.

TOUTE cette contrée est évidemment volcanique. Une grande convulsion de la nature fit d'une plaine cultivée, couverte de villes florissantes, un volcan destructeur. Le terrain s'affaissa; les eaux du Jourdain s'y arrêtèrent, et se mêlèrent aux sources bitumineuses et soufrées du lac Asphaltite, d'ou s'élèvent encore, de nos jours, des trombes de fumée, et sur les bords duquel s'ouvrent sans cesse de nouvelles crevasses. On peut croire que le Jourdain traversait jadis cette plaine, et peut-être était-il conduit à la Méditerranée par les vallées qui débouchent du côté de Gaza.

Analyse de l'Eau de la Mer Morte.

L'EAU analysée avait été recueillie et conservée dans un vase de fer-blanc fermé hermétiquement. Au moment où elle a eté retirée du vase, elle n'avait point d'odeur de bitume, ni aucune autre mauvaise odeur: elle était un peu trouble, mais elle est bientôt devenue parfaitement transparente. M. Bosc n'a pu y découvrir aucun vestige d'animaux microscopiques. Sa saveur était très-saline et amère

Sa densité, à la temperature de 17 degrés centigrades, est de 1,2283 Cette densité est assez grande pour qu'un homme puisse facilement surnager sur la mer Morte, sans faire aucun mouvement . mais elle dément ce que dit Strabon, qu'un homme pourrait y demeurer debout sans s'enfoncer au-dessus du nombril, car aujourd'hui il s'enfoncerait à-peu-près des 81 centièmes de son volume Il n'est pas d'ailleurs probable que la salure de la mer Morte ait été plus grande autrefois qu'elle n'est aujourd'hui.

L'eau, exposée à un froid de 7 degres au-dessous de la glace fondante, ne laisse précipiter aucun sel; ce qui prouve qu'elle n'est point saturée: cependant elle commence à déposer du sel marin à la température de 15 degrés, lorsqu'elle a perdu par l'évaporation les 4,71 centièmes de son poids

L'hygromètre de Saussure, plongé dans de l'air en contact avec cette eau, marque environ 82 degrés; c'est-à-dire que l'air ne prend que les deux tiers de l'humidité qu'il prendrait, s'il reposait sur de l'eau pure. Il résulte de là que l'air n'enlève de l'eau à la mer Morte que lorsqu'il est au-dessous de 82 degrés d'humidité, et qu'il lui en abandonne au contraire, toutes les

fois qu'il est au-dessus de ce même terme. Les bords de la mer Morte devraient donc jouir, en général, d'une atmosphère sèche. Il est très-probable que cette mer est parvenue à un point fixe de salure, relativement à l'humidité de l'air et à sa température; et l'on pourrait vérifier cette conjecture, si l'on connaissait le degré moyen de l'hygrometre à sa surface.

Cent parties d'eau de la mer Morte laissent, par l'évaporation, un résidu salin qui, complétement desséché, et après qu'on a tenu compte de l'acide marin que la chaleur en dégage, pèse 26,24.

Ce résidu est composé de

Chlorure de solium [sel marin]	6,95.
Chlorure de calcium [muriate de chaux]	3,98.
Chlorure de magnesium [muriate de magnésie]	15,31.
	26,24

Il contient aussi une petite quantité de chlorure de potassium [muriate de potasse], et des traces d'un sulfate, très-probablement à base de chaux.

JOURDAIN.

Essai de l'Eau du Jourdain.

Cette eau est parfaitement transparente; elle n'a pas de saveur sensible.

Le nitrate de barite et l'oxalate d'ammoniaque en troublent légèrement la transparence, et y annoncent par conséquent la présence du sulfate de chaux.

Le nitrate d'argent y produit un précipité très-sensible

L'eau de chaux et l'eau de barite y forment un précipité floconneux et leger, qui est de la magnésie.

Par l'évaporation, elle donne des cristaux de sel marin.

Il résulte de ces essais, que l'eau du Jourdain tient en dissolution principalement du sel marin, du muriate de magnesie, une très-légere quantité de sulfate de chaux, et probablement aussi du muriate de chaux, mais en quantité extrêmement petite Ces sels, autant qu'on peut en juger par ce premier aperçu, n'y sont pas dans le même rapport que dans l'eau de la mer Morte : le sulfate de chaux, par exemple, est relativement beaucoup plus abondant dans l'eau du Jourdain que dans celle de la mer Morte; mais il est probable que la grande quantité de muriate contenue dans cette dernière empêche le sulfate de chaux de rester en dissolution

JAFA.

Jafa s'appelait autrefois *Joppé;* ce qui peut signifier belle *Pulchritudo aut decor* On prononce *Yafâ* en arabe. Ce fut là que Noé entra, dit-on, dans l'arche sainte (On assure que ce patriarche y est enseveli.) Elle tomba en partage à Éphraïm, ainsi que Ramleh et Lydda.

Les flottes d'Hiram y apportaient les cèdres du Liban. Jonas s'y embarqua. Elle fut prise cinq fois par les Égyptiens et les Assyriens. Joppé fut la onzième toparchie. L'idole Ascarlen y était adorée; Judas Machabée la brûla. S. Pierre y ressuscita Tabithe, et y reçut les hommes de Césarée chez Simon. Joppé fut ravagée par Cestius. Vespasien la détruisit. Guillaume de Sabran y gardait les vaisseaux des Croisés, ceux des Génois et des Pisans. Richard Cœur-de-lion l'enleva à Saladin, qui l'avait prise. Gautier de Brienne fut comte de Japhe ou Jafa. La femme de S. Louis y accoucha d'une fille qui fut nommée *Blanche*. Le saint roi y apprit la mort de sa mère. Joppé fut prise par les soudans d'Égypte, et passa depuis sous l'empire des Turcs.

CHEVAUX ARABES.

Puisque c'est en Syrie que j'ai eu occasion de voir les plus beaux chevaux arabes, je ne dois pas quitter Jafa sans nommer les races les plus estimées, et sans donner une idée du prix de ces admirables coursiers. Les plus chers et les plus rares sont ceux de la race d'*Oœl-Nagdy*. On les fait venir de Bassora; ils sont beaux, doux, très-vites, bai-brun, et, le plus souvent, gris pommelé. On en a trouvé d'une intelligence rare; on cite d'eux des traits extraordinaires d'attachement à leurs maitres : aussi leur prix s'élève-t-il ordinairement jusqu'à huit mille piastres. Une jument se vendit, il y a peu de temps, quinze mille piastres, à Saint-Jean-d'Acre.

La race du cheval de *Guelfé*. On tire ce cheval de l'Yémen. Il est patient, infatigable et d'une extrême douceur. Il se paie jusqu'à quatre mille piastres.

Le cheval *seclâouy*. On l'amène de l'orient du désert, et il se vend un peu moins cher

Oœl-Mefki. Il est superbe, mais moins en état de supporter la fatigue Les riches Turcs de Damas en font beaucoup de cas : on l'achète dans les déserts voisins de cette ville, son prix est ordinairement de trois mille piastres

Oœl-Sabi. Ce cheval ressemble à l'*oœl-mefki;* il lui est cependant inférieur, et se vend ordinairement de douze cents à deux mille piastres.

Oœl-Treïdi. Ceux-ci sont beaux, mais souvent rétifs, moins intelligens, moins intrepides que ceux des autres races, et ils ne se paient ordinairement que de neuf cents à mille piastres.

CHAMEAUX.

On voit dans l'Orient quatre espèces de chameaux. La premiere est le chameau arabe, qui porte les fardeaux les plus pesans; il n'a qu'une bosse et peu de poil sur le corps. La seconde est le dromadaire ou chameau coureur, appelé *hedjyn* par les Arabes : il est plus petit, plus léger; il n'a qu'une seule bosse. Quelques-uns de ces animaux ont le trot si allongé, qu'ils peuvent parcourir l'espace de vingt lieues depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : cette espèce est fort rare et fort chère. Le chameau turkman forme la troisième espèce; et c'est de celle-là que se composent les caravanes de la Perse, et celles qui se rendent d'Alep à Smyrne et à Constantinople · il n'a qu'une bosse; ses jambes sont plus courtes et plus grosses que celles du chameau arabe; il est plus brun, et le poil de son cou pend jusqu'à terre. La quatrième espèce est le chameau bactrien, il a deux bosses : on en fait un usage habituel à la Chine et en Tartarie; il est rare dans la basse Asie.

ASCALON.

Ascalon etait sur le bord de la Méditerranée, entre Azoth et Gaza, à cinq cent vingt stades de Jérusalem, et appartenait aux Philistins. La tribu de Juda s'en empara après la mort de Josué. Les anciens ont fait l'éloge de l'*échalote,* qui en tire son nom. Origène parle de puits qu'on voyait à Ascalon, et qu'on prétendait avoir été creusés par Abraham et Isaac. Eutychius Ebn-Batrik dit que Maounié Ebn-Aby-Syfan fut le premier des Mahométans qui, l'an 7 du règne d'Omar fils de Khettab, se rendit maître de cette ville et la prit de force. Le calife d'Égypte, apprenant que Baudouin II l'avait soumise, s'y porte, en 1112, avec soixante-six mille hommes et soixante-dix galères; mais six mille Croisés lui tuent sept mille des siens et l'obligent à la retraite. Baudouin III, après sept mois de siége, s'en rend maître l'an 1154. Baudouin IV la donne, avec Jafa, à Guillaume Longue-Épée, marquis de Montferrat, pour la dot de sa sœur Sibylle, et les infidèles la reprennent après s'être remis en possession de Jérusalem.

Cette ville est fameuse dans l'histoire sainte Samson y tue trente infidèles, et paie de leurs dépouilles ceux qui avaient donné l'explication de son énigme, que sa femme leur avait découverte (*Jud.* XIV)

Jonathas, ce vaillant Machabée, vient l'assiéger, après avoir défait Apollonius. C'est du nom d'Ascalon qu'Hérode est surnommé *l'Ascalonite,* pour y avoir pris naissance. *(Macch.)*

GAZA.

Gaza, ville de Palestine, que le texte hébreu nomme *Haza,* appartenait, comme Ascalon, aux Philistins, et formait une de leurs cinq satrapies; elle passa successivement aux Hébreux, aux Chaldéens et aux Perses: Alexandre le Grand la prit ensuite et la ruina. Il y a eu deux villes de ce nom la petite ou la nouvelle Gaza, que les anciens appelaient *navale*, était située sur la mer, et a été surnommée *Majuma*, tandis que l'ancienne en était à une petite lieue. Antiochus en déposséda les rois d'Egypte et la saccagea; elle a éprouvé, au reste, une foule de vicissitudes Voici ce qu'en dit Thévenot, dans son Voyage au Levant:

« Cette ville était autrefois fort illustre, comme on peut voir par ses » ruines; car tout y est plein de colonnes de marbre de tous côtés: et » même j'y ai vu des cimetières dont tous les sépulcres étaient entière» ment de marbre; entre autres, il y en a un, fermé de murailles, qui » appartient à quelque famille particulière de Turcs, lequel est rempli de » beaux sépulcres, faits de grandes pièces de fort beau marbre, qui sont » des restes et des témoignages de l'ancienne splendeur de cette ville. C'était » une des cinq satrapies des Philistins, à qui Samson fit tant de mal, et même » il emporta un jour sur ses épaules les portes de cette ville. Proche de la » ville est le château, qui est tout rond, avec quatre tours, savoir, une à cha» que coin, le tout en bon ordre; il a peu de circuit, et a deux portes de » fer. Auprès de ce château est le sérail des femmes du bacha, et au-dessus, » près de ce sérail, un reste de masure, qui est si bien lié, qu'on n'en » saurait rien rompre avec le marteau; c'est le reste d'un château des Ro» mains. La ville est fort petite; il y a un besestein en assez bon ordre.

» Il y a une église des Grecs assez grande, dont l'arcade du milieu est » soutenue par deux gros piliers de marbre avec leurs corniches d'ordre » corinthien. Ils disent que la Sainte Vierge y fut trois jours, lorsqu'elle » s'enfuit en Égypte. Il y a encore une église d'Arméniens.

» On voit à Gaza le lieu où était le palais des Philistins, que Samson » fit écrouler: ce n'est plus qu'un monceau de terre. Il y a hors de la ville » plusieurs belles mosquées, toutes bien revêtues de marbre en dehors: » je crois que toutes ces places étaient de la ville ancienne. »

LE GRAND CAIRE.

Le grand Caire a été bâti par Giouaher, général de Moëz le-dyn-illah, premier calife de la race des Fatimites en Égypte, l'an 358 de l'hégire, ou l'an 968 de J. C. Le sultan Salah ed-dyn fit entourer cette ville de murailles. L'époque de sa plus grande splendeur a été sous le règne des sultans mamlouks. Sa décadence date de celui du sultan Sélim, qui en fit la conquête en 1517. Son commerce avait déjà commencé à décliner, à l'époque de la découverte du cap de Bonne-Espérance par les Portugais. Les soldats la dévastèrent plusieurs fois. Un sultan, nommé *Hakem bi-amr-illah,* y fit mettre le feu en 1019; et les flammes en consumèrent au moins la quatrième partie. La pauvreté toujours croissante des habitans a long-temps empêché d'en reconstruire les maisons; cependant, toutes les richesses s'y trouvant maintenant concentrées, on rebâtit peu à peu sur les décombres des anciens édifices abandonnés. Sa population actuelle offre une masse d'environ cinq cent mille ames, répartie entre Boulaq et le vieux Caire. On y compte environ quatre cents mosquées à minarets, où l'on fait la prière, et dont les principales sont celles d'el-Azhar (1) et de Sultan Hasan

THÈBES ou DIOSPOLIS.

« La grande *Diospolis,* que les Grecs ont nommée Thebes, dit Dio» dore de Sicile, avait six lieues de circuit. Busiris, son fondateur, y éleva » des édifices superbes, qu'il enrichit de magnifiques présens. Le bruit de » sa puissance et de ses richesses celebrées par Homere a rempli l'univers. » Ses portes et les vestibules nombreux de ses temples engagèrent ce poète » à lui donner le nom d'*Hecatompyle,* ou de ville aux cent portes. Jamais » cité ne reçut autant d'offrandes en or, en argent, en ivoire, en statues » colossales, et en obélisques d'une seule pierre. On y admirait sur-tout » quatre principaux temples Le plus ancien était d'une grandeur et d'une » somptuosité surprenantes; il avait une demi-lieue de tour (2): des mu» railles de vingt-quatre pieds d'épaisseur et de soixante-dix d'élévation en » formaient l'enceinte. La richesse et le fini de ses ornemens répondaient » à sa majesté. Plusieurs rois contribuèrent à l'embellir. Il subsiste encore; » mais l'or, l'argent, l'ivoire et les pierres précieuses en furent arrachés, » lorsque Cambyse mit le feu à tous les temples de l'Égypte (3). »

« Thèbes ou *Diospolis* n'offre plus que les débris de sa grandeur, ré» pandus dans un espace de quatre-vingts stades de long. On y remarque » encore un grand nombre de temples, détruits en partie par Cambyse. » Les habitans se sont retirés dans les bourgs situés en Arabie, où est » la ville actuelle, et sur la rive opposée, près du *Memnonium* (4). On » admire en cet endroit deux colosses de pierre placés à côté l'un de l'autre. » L'un subsiste en entier. La partie supérieure de l'autre a, dit-on, été ren» versée par un tremblement de terre (5). Si l'on en croit l'opinion générale, » la partie de cette statue demeurée sur la base rend un son une fois » chaque jour. Curieux d'examiner la vérité de ce fait, je m'y transportai » avec Ælius Gallus, qui était accompagné de ses amis, et suivi d'un

(1) Espèce d'université du Caire. Des jeunes gens viennent de tous les côtés de l'Asie et de l'Afrique pour s'y instruire dans les langues orientales.

(2) Diodore de Sicile comprend dans cette enceinte les avenues de sphinx, les portiques, les édifices et les cours qui environnaient le temple proprement dit.

(3) Diodore de Sicile, *Biblioth. hist.* liv. I.

(4) Strabon appelle *Memnonium* un temple près duquel est la statue de Memnon.

(5) Strabon est le seul des anciens qui attribue la chute de ce colosse à un tremblement de terre; tous accordent à dire qu'il fut renversé par l'ordre de Cambyse.

» nombreux cortége de soldats : j'entendis en effet ce son vers la première » heure du jour ; mais je n'oserais affirmer s'il sortait de la base ou du » colosse, ou s'il avait été produit par quelqu'un des assistans ; car on est » tenté d'imaginer toute autre cause, plutôt que de penser qu'il soit l'effet » d'une certaine disposition des pierres. Au-delà du *Memnonium*, sont les » tombeaux des rois, creusés à la pointe du ciseau dans le rocher : on en » compte environ quarante ; le travail en est merveilleux, et digne de fixer » l'attention des voyageurs. Des obélisques placés auprès portent diverses » inscriptions qui attestent la richesse de ces souverains, leur puissance, » et l'étendue de leur empire, qui comprenait la Scythie, la Bactriane, » l'Inde et l'Ionie actuelle ; elles détaillent aussi la grandeur des tributs qu'ils » avaient imposés, et le nombre de leurs soldats, qui montait à un million » d'hommes (1). »

MEMNONIUM.

Le colosse de Thèbes connu sous le nom de *Memnonium* a souvent été pris pour la statue d'Osymandyas. Strabon dit qu'on la nommait *Ismandès*. Ces mots venaient d'*Ou Smandi*, donner un son, propriété qu'elle avait, dit-on, au lever de l'aurore et au soleil couchant. Son véritable nom était *Amenophis* (2). Germanicus la visita. On lit, sur les jambes de cette statue, des inscriptions grecques et romaines qui attestent le prodige des sons harmonieux que rendait ce colosse, qui prononçait distinctement les sept voyelles. On peut croire qu'une machine ingénieusement inventée par les prêtres était la seule cause vraisemblable de ce miracle, qui cessa dans le IV.ᵉ siècle après J. C. Une pierre de Mégare rendait aussi des sons, quand elle était frappée par un instrument de fer

L'opinion de plusieurs savans, et, entre autres, celle de M. Denon, est tout-à-fait contraire à l'idee que c'est l'une des deux statues qui sont encore debout dans la plaine, qui ait eu la propriété de rendre des sons harmonieux au lever du soleil. Voici ce qu'il dit du grand colosse qui est renversé près de la porte du temple connu sous le nom de *Memnonium* : « Elle » avait soixante-quinze pieds de proportion ; on en voit encore le torse et » les cuisses : il y a sur le bras une inscription hiéroglyphique. Il est » probable que c'était là la statue de Memnon, puisqu'elle se trouve devant » l'édifice qu'Hérodote et Strabon ont indiqué comme étant le *Memnonium*, » puisque l'on a mis une grande volonté à le renverser, ce qui suppose un » projet de découvrir un mystère célèbre ou de détruire un objet de culte, » et parce qu'elle est seule au lieu des deux, de l'une desquelles on s'est » obstiné à faire la statue de Memnon. » (Denon, *Voyage en Égypte*.)

EXTRAIT

DU COURRIER DU MONT MOKATAM.

18 Février 1818.

Les Italiens, fiers d'avoir été jadis maîtres de l'Égypte, cherchent encore à se signaler dans ces contrées fameuses. Le capitaine J. B. Caviglia voulut pénétrer, l'an dernier, dans la grande pyramide de Gyzeh ; elle était ouverte, et l'on pouvait, avec quelques efforts, monter aux appartemens du roi et de la reine. Son courage, toutefois, a levé tous les doutes sur le fameux puits, et fait évanouir toutes les fables inventées et qu'on pouvait encore imaginer à ce sujet. Nous ne nous arrêterons pas à repéter ses opérations ultérieures, dont on a déjà bien assez parlé, et sur lesquelles nous lui rendons toute la justice qui lui est due.

Tandis que le capitaine Caviglia explorait cette grande pyramide, le S.ʳ Jean Belzoni de Rome faisait transporter de la haute Égypte le fameux buste colossal dit *du jeune Memnon*, pour l'envoyer en Europe · dans ce même temps il observait la situation de Thèbes, pour y découvrir quelques tombeaux des anciens rois d'Égypte ; car les eaux du Nil rapidement accrues lui avaient fait abandonner, dans la Nubie, la découverte du grand temple d'Abousamboul, consacré à Osiris. Ses travaux de l'année dernière ont eu le plus heureux succès. Il a découvert six tombeaux, parmi lesquels en est un, sans contredit, du plus superbe travail que puissent offrir à l'admiration les restes de la grandeur égyptienne. Il est entré dans le temple d'Abousamboul, qui passe pour être enfoui dès le temps des anciens Égyptiens. Ce temple, creusé dans le roc, a cent cinquante pieds de longueur sur une largeur proportionnelle ; il contient quatorze chambres (ou appartemens) avec une grande salle, et huit colosses de la proportion de trente pieds chacun.

Aux environs du temple de Karnak, il a découvert une ligne de sphinx en granit noir, enfouis à la profondeur de vingt pieds, et entourés d'une très-forte muraille ; enfin il a trouvé la tête colossale d'Horus, bien plus grande que celle du jeune Memnon.

Les travaux de cette année s'annoncent par des succès remarquables · sans protection puissante, sans compagnons, sans souscriptions, il a, ces jours derniers, ouvert la seconde pyramide de Gyzeh, et trouvé la voie d'Orphée. On s'attend, d'un moment à l'autre, à apprendre la découverte de toutes les routes souterraines et des chambres que cette pyramide renferme, pour communiquer au public des connaissances si importantes. *Credat Judæus, non ego,* s'écriera quelque envieux du nom italien : mais il est de fait que, jusqu'à présent, cette pyramide n'avait point été ouverte, et que la tradition ne nous a rien transmis qui puisse le faire présumer. Il était réservé à un Italien de l'ouvrir Grâces soient toujours rendues au génie qui gouverne l'Égypte ! A l'ombre de son gouvernement libéral, on voit les talens encouragés entreprendre de nouvelles découvertes, et il semble que les arts et les sciences veuillent de nouveau revenir habiter *(jure postliminii)* ce sol, qu'ils avaient quitté pour illustrer et la Grèce et les autres régions du globe.

Ammien Marcellin a nommé *syringes* les rameaux par lesquels communiquaient entre eux les appartemens qu'on savait être à cent soixante pieds sous le fondement des pyramides.

Prosper Alpin assure que, pendant qu'il était en Egypte, quelqu'un, descendu dans le puits de la grande pyramide, était arrivé jusqu'à l'endroit où le souterrain se partage en deux branches, et qu'à l'aide de la boussole, il reconnut que l'une courait vers le sud, et que l'autre se rapprochait du rumb de l'est

Le S.ʳ Belzoni n'a dû qu'au grand nombre d'Arabes que la situation actuelle de l'Égypte et la protection efficace du gouvernement permettent d'employer à ces sortes d'ouvrages, l'avantage d'avoir pu emporter la tête colossale d'une statue qu'on appelle, sans savoir pourquoi, la *tête* ou le *buste du jeune Memnon ;* les habitans des grottes de Qournah, peuple sauvage, qu'aucun gouvernement de l'Égypte n'avait pu dompter, ne se seraient jamais prêtés à une pareille opération en tout autre temps et en toute autre circonstance.

Le grand temple d'Abousamboul, près de la seconde cataracte, à deux cents pas sur la rive occidentale du Nil, n'a point été découvert par le S.ʳ Belzoni : l'honorable M. Banks, voyageur d'un très-grand mérite, l'avait vu avant lui, et, ce qui est plus encore, il avait mesuré les parties supérieures des statues colossales qui en garnissent la façade. Il n'y avait d'autre obstacle à vaincre, pour y pénétrer, que des sables qui en obstruaient l'entrée, et qu'il était aisé de faire glisser dans le Nil, qui coule immédiatement audessous de ce temple. Ces sables, poussés par les vents du sud, n'étaient

(1) Stra[illegible] *Geogr.* l[illegible]b. xv[illegible]

(2) Son nom venait d'*une nymphe*, [illegible] une bonne nouvelle, parce que c'était à l'équinoxe du printemps, si précieux pour les Égyptiens, qu'elle prononçait, dit-on, les sept voyelles qui composent la musique terrestre, image des sept planètes, dont le cours harmonique avait reçu des prêtres le nom de *musique céleste*.

certainement pas là depuis les anciens Égyptiens. Tous les voyageurs, en examinant attentivement la rive gauche du Nil, depuis la première jusqu'à la seconde cataracte, se sont aperçus que quantité de terrains cultivables, des maisons et sur-tout d'anciens monastères coptes, sont ensevelis sous les sables poussés par les vents du sud. En plusieurs endroits, ces vents sont d'une telle violence, que, malgré l'élévation des crêtes de la chaîne libyque, sur-tout dans le pays des Barâbras, des trombes énormes passent par-dessus ces montagnes, et viennent s'amonceler et ensevelir tout ce qui arrête leurs premiers efforts.

Quant aux sphinx (1) trouvés à Karnak, M. Belzoni ne se vantera pas de les avoir découverts. Les Français avaient déjà fait des fouilles dans l'emplacement où il a trouvé ceux qui appartiennent actuellement à M. Salt et à lui; les Français avaient même vu ceux dont il s'est emparé : mais, ne pouvant les emporter, ils les firent recouvrir. Au reste, il est connu en Egypte que M. Barthow, Américain, en avait fait apporter deux au Caire pour le compte de M. Banks, long-temps avant que M. Belzoni s'occupât de chercher des antiquités.

Il n'est point exact de dire que la dernière tête colossale portée au Caire par le S.r Belzoni soit d'une plus grande proportion que la prétendue tête de Memnon, et l'on ne sait trop sur quoi l'on se fonderait pour la croire une tête d'Horus : le bonnet dont elle est surmontée, n'est pas un trait caractéristique; les sculpteurs égyptiens en affublaient Osiris comme Horus, leurs rois et leurs prêtres, selon la représentation emblématique qu'ils voulaient leur donner.

M. Belzoni a un droit plus positif à la reconnaissance des voyageurs qui se rendent en Égypte pour en visiter les monumens, par la persévérance avec laquelle il supporte les peines et les travaux qui l'ont conduit à l'ouverture d'un tombeau des rois dans la vallée de Bybân el-Molouk. Quoiqu'on assure qu'il ne doive cette découverte qu'à la confiance qu'il sut inspirer à un Arabe de Qournah, M. Belzoni n'en aura pas moins le mérite d'avoir exposé à la curiosité des voyageurs un des plus beaux monumens et des mieux conservés qu'on voie dans l'ancienne Égypte. On s'empressera de rendre toute la justice due à son bonheur dans ces entreprises, s'il parvient à trouver un passage dans l'intérieur de la seconde pyramide; mais on ne saurait lui passer la dénomination impropre qu'il vient de donner au souterrain dans lequel il travaille, et qu'il appelle *la voie d'Orphée.* Trop de mysticité finirait par ressembler à du charlatanisme

HABITANS DE L'ÉGYPTE.

Les Coptes sont les plus anciens habitans de l'Egypte. On peut croire qu'ils tiraient leur nom de *Coptos*, ville de la Thébaïde, ou de *Cobtos* [circoncis]. S'ils n'ont plus le génie de leurs pères, ils ont peut-être conservé leur ancienne langue vulgaire. Comme ils sont presque tous adonnés au commerce ou à l'intendance des terres qui sont le domaine des vainqueurs, c'est parmi eux que sont choisis ordinairement les écrivains, les gens d'affaires du pacha, des beys et des cachefs. Les Coptes sont chrétiens, mais livrés au monothélisme (2). Ils tiennent leurs livres en copte, sans connaître les principes de cette langue. Mais, le Pentateuque, leur livre religieux, étant accompagné d'une traduction arabe, on aurait aisément des notions exactes sur l'ancienne langue vulgaire de l'Egypte. Les Coptes sont superstitieux, fins, fort occupés de leurs intérêts, mais doux et humains. Élevés dans l'asservissement, ils se voient enlever sans résistance le fruit de leurs longs travaux, dont on les laisse rarement jouir avec sécurité.

Après les Coptes, les Arabes sont le plus ancien peuple de l'Égypte. Ils gouvernèrent deux fois ce pays : la première époque est un peu incertaine, puisqu'elle précède l'entrée de Joseph en Egypte; la seconde a duré depuis le VII.e siècle jusqu'au XII.e Les deux tiers de la population égyptienne se composent d'Arabes. Ceux qui sont devenus laboureurs, sont connus sous le nom de *fellâh.* Arabes dégénérés, il est rare de rencontrer chez eux la bonne foi, la droiture, qui caractérisent le Bédouin. Ce sont eux qui habitent les nombreux villages des bords du Nil Ces esclaves malheureux cultivent la terre pour des maîtres qui leur laissent à peine de quoi se nourrir, et qui les forcent néanmoins à prendre part à leurs querelles.

Quant aux Bédouins, ils n'ont que des rapports passagers avec les gouverneurs de l'Égypte, dont souvent ils sont obligés d'acheter la protection et le secours. Leur caractère a de la noblesse et de la générosité Ils sont hospitaliers et d'une fidélité inviolable. On ne peut prendre qu'une noble idée de l'homme primitif en l'étudiant, en cherchant à démêler les premiers traits de son caractère chez l'Arabe Bédouin

Les Moghrebins ou Mahométans occidentaux sont assez nombreux en Égypte : ces hommes, presque tous fugitifs, bannis de Fez et de Maroc, sont ordinairement intrépides, vindicatifs et sans foi.

Le corps des Azabs est composé de véritables Turcs janissaires. Ils forment la garde des pachas, auxquels ils se rendent souvent très-redoutables.

Les trois ou quatre millions d'habitans de l'Égypte ont à maudire aussi l'influence passagère et l'ignorance astucieuse de quelques chrétiens grecs, de quelques Juifs, qui, chaque jour, proposent au gouvernement de nouveaux, de plus infames moyens de pressurer cette population pauvre et sans énergie Le cimeterre fait bientôt justice de ces petits tyrans, mais il ne restitue pas le fruit de leurs rapines à ceux qu'ils dépouillèrent de la manière la plus injuste et la plus lâche

SCIENCES ET LITTÉRATURE

DES ARABES.

Les Arabes, avant Mahomet, n'étaient pas entièrement sans littérature : on ne parle que de ceux du Hedjâz ou Arabie Pétrée et de la Mésopotamie. Tous renseignemens nous manquent sur l'état de culture de l'Arabie Heureuse; nous savons seulement que les Hémyarites, habitans du midi de l'Arabie, avaient une écriture qui a disparu vers le temps de Mahomet, et qui nous est inconnue. Quant aux Arabes du milieu et du nord de la péninsule, il paraît que l'écriture fut introduite chez eux tout au plus un siècle avant Mahomet. Toutefois nous possédons plusieurs compositions poétiques antérieures d'un demi-siècle, plus ou moins, à ce législateur, qui, jointes aux traditions et au style de l'Alcoran, prouvent que la langue était fixée, que les règles de la grammaire, de la prosodie, du mètre et de la rime, avaient été déterminées, et par conséquent qu'il existait une littérature. Si l'on est autorisé à croire que la langue grecque avait été cultivée et avait eu des poëtes avant Homère, on peut aussi assurer que les poëtes fameux Amriolkaïs, Lebid, Amrou ben-Kelthoum, &c., n'avaient pas été les premiers à polir la langue, à l'enrichir, à la fléchir aux règles de la poésie. Quant aux sciences, soit philosophiques, soit physiques, soit mathématiques, rien ne donne lieu de croire que les Arabes les eussent cultivées. Ils pouvaient connaître le ciel pour se guider dans leurs déserts, avoir observé des phénomènes et les mœurs des animaux qui vivaient avec eux, connaître la vertu de quelques remèdes; l'astrologie, la divination, la magie, les sortilèges, pouvaient avoir profité de ces observations pour former une sorte de théorie systématique : mais il n'y avait pas de sciences proprement dites.

Toute culture des sciences ne naquit donc chez les Arabes qu'après l'islamisme, par une suite des conquêtes des Musulmans, et de leur contact avec les Perses, les Syriens et les Grecs. Leur poésie ne dut rien aux étrangers, mais toutes les sciences, jusqu'à la théologie et la jurisprudence, ne furent, chez les Musulmans, que le résultat de leur mélange avec les peuples conquis. Peut-être la médecine fut-elle la porte par laquelle commença à s'insinuer chez les Arabes la philosophie des Grecs avec toutes les

(1) Pourquoi M. Belzoni donne-t-il ce nom à des figures symboliques assises et rappelant les époques de l'inondation du Nil par l'emblème du Lion et de la Vierge? Ces figures sont gravées avec soin dans le grand ouvrage de la Commission d'Égypte.

(2) Les [illegible] refusent à Jésus-Christ [illegible] la [illegible] humaine et la [illegible]

sciences rationnelles L'astrologie servit aussi, selon toute apparence, à introduire chez eux l'astronomie, et, à sa suite, toutes les sciences mathématiques Dès la fin du II.e siècle de l'hégire, toutes les sciences florissaient à la cour et sous la protection des califes ; et la philosophie grecque, mêlée à la théologie des mages, et peut-être aux subtilités judaïques, avait divisé les Musulmans en une multitude de sectes, et armé, grâce aux divisions politiques, les sectateurs de Mahomet les uns contre les autres. Ainsi, si les lumières produisirent chez les Arabes une amélioration dans la civilisation, elles y firent naître aussi bien des vices et des fléaux qui leur étaient inconnus.

La culture des sciences pénétra par-tout où le mahométisme s'étendit, et se conserva dans les états qui se formèrent successivement dans cette vaste monarchie, et qui n'avaient avec le souverain de Bagdad que des relations de pure déférence. Elle se conserva aussi dans les contrées qui, comme l'Égypte, étaient entièrement séparées du califat de Bagdad, et, jusqu'au XII.e ou XIII.e siècle de notre ère, les Musulmans ne cessèrent de cultiver avec succès toutes les connaissances scientifiques. L'invasion des Mogols, l'établissement des dynasties turques et kurdes, les révolutions politiques de l'Afrique, l'affaiblissement des Maures en Espagne, amenèrent successivement la décadence des sciences et de la littérature dans les contrées musulmanes.

On n'a pas encore déterminé bien précisément ce que chaque science en particulier a dû aux Arabes : on peut dire cependant que, d'une part, les sciences mathématiques et toutes les applications qui en dérivent, comme la mécanique et la construction des instrumens, et, de l'autre, la philosophie rationnelle, sont les deux branches des connaissances humaines dans lesquelles ils ont fait le plus de progrès. Le préjugé religieux qui s'oppose toujours chez eux à la pratique de l'anatomie, arrêta leurs progrès dans les études naturelles et dans la médecine : cette dernière science fut souvent pour eux un système arbitraire, plutôt que le résultat des observations La subtilité de leur esprit se fait sur-tout remarquer dans leurs livres de logique, de dialectique et de rhétorique, dans leur théologie dogmatique et polémique, et dans leurs traités de droit civil et des rites de religion. Leurs innombrables commentaires sur l'Alcoran suffiraient seuls pour prouver à quel point ils ont porté l'esprit d'analyse; et s'il existe encore aujourd'hui chez eux quelque culture de l'esprit, il faut l'attribuer à la nécessité où ils sont d'étudier et d'entendre ces commentaires, puisque l'Alcoran est la seule source de tout leur droit positif et de leur morale, et à leur goût pour la poésie, qui exige l'étude de la grammaire et de toutes ses subtilités

Je ne dis rien des beaux-arts. Le préjugé religieux a proscrit, dans la plupart des contrées musulmanes, la peinture et la sculpture. L'art théâtral leur a toujours été étranger. La musique paraît avoir été portée fort loin; mais elle n'a jamais été fixée par des signes écrits, et peut-être a-t-on beaucoup exagéré ses effets. L'architecture a été livrée aux caprices des artistes; et, dans les décorations, la richesse et la magnificence paraissent avoir beaucoup surpassé le goût. Par-tout la volupté des sens a laissé dans le néant la volupté de l'esprit et de l'imagination

MONNAIES D'ÉGYPTE.

Ce fut sous le règne d'*Aryandès,* sous la domination persane, que les premières monnaies furent frappées et eurent cours en Egypte. Il n'en fut mis en circulation qu'un petit nombre On en trouve peu dans les sables, tamisés tant de fois par les Arabes, et celles qu'on rencontre, ne remontent pas au-delà du siècle d'Alexandre. Quelques villes, sous la domination grecque, eurent le droit de battre monnaie. De ce nombre furent Péluse, Thèbes, Memphis et *Abydus.* Les Pharaons ne furent jamais aussi riches qu'on l'a imaginé. Les statues de bronze et d'or étaient fort rares en Egypte Le cercle d'or du tombeau d'Osymandyas, la statue d'or du Delta, sont regardés comme des fables Les Athéniens avaient plus dépensé pour la statue de Minerve, que les Égyptiens pour l'un des grands obélisques de *Saïs.*

COLLÉGES.

On comptait dans l'ancienne Égypte quatre *chomatim* ou colléges : un à Thèbes; un à Memphis, où Orphée, Thalès et Démocrite, étaient allés; celui d'*Heliopolis,* que Platon et Eudoxe avaient fréquenté; celui de *Saïs,* où étudia Solon. Athènes passait pour être une colonie saïte. Le collége de *Saïs,* qui était le dernier, avait moins de priviléges que les autres. Les trois premiers députaient dix personnes à Thèbes, elles y formaient le tribunal des Trente, présidé par un archidicaste

CASTES.

Le peuple égyptien avait primitivement été divisé en douze castes. Deux d'entre elles, les *Hermotybies* et les *Calasiries,* étaient des tribus militaires. Ces familles habitaient le Delta, le nord de l'Égypte. On remarque aussi que les *Rayás* et les *Naïres,* castes militaires des Indiens, habitent le nord de cette contrée

EXPLICATION DES PLANCHES.

Planche 1re *Ruines du théâtre de marbre blanc de Milo, l'ancienne* Melos, *par M Hippolyte Lecomte*

Ce monument a porté malheur aux artistes qui s'en sont occupés Le baron Haller, mort dernièrement dans la Moree, avait fait faire des fouilles dans ce lieu, où il projetait d'en executer de plus considérables M Huyot avait mesure ce theâtre, dont les proportions et les détails rappellent les plus beaux temps de l'architecture grecque.

Planche 2 *Ruines du temple de Jupiter Olympien à Athènes, par M Descynes.*

Cette vue est prise des bords de l'*Ilissus* M. Fauvel conteste l'origine de ce temple. Il croit trouver celui de Jupiter Olympien dans les restes magnifiques d'architecture corinthienne qui se trouvent encore au milieu du bazar, dans l'intérieur de la ville moderne On aperçoit dans le fond la porte d'Adrien, sur laquelle se lit cette inscription. *Ceci n'est plus la ville de Thesée, c'est la ville d'Adrien* On distingue aussi une partie de l'*Acropolis* et du Parthenon

Planche 3 *Entree du bazar à Athenes, par M Hippolyte Lecomte*

C'est dans ce lieu, le plus fréquente de l'Athenes moderne, que les Turcs, les Albanais, viennent fumer autour d'une petite fontaine La coupole que l'on aperçoit, appartient à la mosquee la plus considerable de la ville

Planche 4. *Place de l'Atmeidan a Constantinople, dessinee par M Castellan, lithographiee par M Bourgeois*

Cette vue est prise dans le sens de la largeur de la place. Le spectateur tourne le dos à la mosquée de Sultan Achmet, il a Sainte-Sophie sur sa droite, et devant lui les ecuries du Grand-Seigneur Cette place est decrite avec beaucoup de soin et d'agrement dans l'ouvrage de M Castellan, 2e partie, page 38

Planche 5 *Interieur d'un jardin à Constantinople, dessiné par M Castellan, lithographié par M Bourgeois*

La toilette d'une jeune et riche dame grecque de Constantinople peut rappeler, ainsi qu'on le voit, les usages de l'antiquite

Planche 6 *Porte de la Persecution a Éphese, par M Bourgeois*

Ce monument a ete entierement detruit par le dernier tremblement de terre Il avait ete construit du temps des empereurs romains On avait même place avec assez peu d'ordre et de discernement les admirables materiaux dont on s'etait servi pour sa construction.

Planche 7 *Femme de l'ile de Santorin, par M. ' Bouteiller.*

Non seulement ce costume est exact, mais la tete meme est ressemblante La noblesse des traits de l'original rappelait les modeles qui inspirerent les Phidias et les Protogenes.

Planche 8 *Remparts de Saint-Jean-d'Acre, par M Deseynes*

Ce sont encore les vieux murs de cette ville, les nouveaux travaux que l'on achève, sont assez éloignes de ce point, et fortifient celui qui fut attaqué par les Français.

Planche 9 *Vue de Saint-Jean-d'Acre, prise de la batterie des Français, par M Hippolyte Lecomte*

Il reste bien peu de traces des travaux de l'armée française dans ce lieu mémorable, mais l'imagination des habitans de Saint-Jean-d'Acre ajoute sans cesse des faits plus merveilleux au récit de ce grand évenement On aperçoit dans le fond la baie de Caïfa et le mont Carmel Le dôme principal est celui de la grande mosquee construite par Gezzar Pacha

Planche 10. *Entree de la rue du bazar a Saint-Jean-d'Acre, par M. Carle Vernet*

Ce dessin charmant donne une idee assez juste de la foule qui remplit les rues de cette ville

Planche 11 *Interieur du bazar de Saint Jean-d'Acre, par M Fragonard.*

Ce monument date de 1400 On voit à gauche un cafe, où quelques Turcs importans se reposent, des esclaves leur apportent le pilau et le cafe L'homme entièrement nu qui est accroupi sur une natte, est un sydy, espece de saint mahometan, qui marmotte des passages du Coran et reçoit de nombreuses aumônes.

Planche 12 *Ruines du port de Cesaree en Syrie, par M Thienon.*

J'ai bien regretté de ne pouvoir m'arreter plus long-temps au milieu de ces ruines interessantes On ferait dix vues de Cesaree, toutes pittoresques, toutes imposantes. mais j'y étais presque seul, et mon drogman eprouvait une terreur invincible des Arabes, qui se cachent souvent dans les souterrains de la grande eglise et du château.

Planche 13. *Vue de Jafa, par M. Legros*

Elle est prise d'un jardin charmant. C'est un bois d'orangers, où je passai quelques heures avec delices Les Français forcerent Jafa de ce côte On montre encore la breche par laquelle ils penétrèrent dans la ville

Planche 14 *Porte de Damas à Jerusalem, par M Isabey*

Ce monument tres-ancien date de la meilleure époque de l'architecture arabe, il est pris du côte interieur de la ville

Planche 15. *Porte d'Éphraim à Jerusalem, par M. Thienon*

Cette vue est prise hors de la ville La construction de cette porte est de la même époque que celle de la porte de Damas La tourelle elevee que l'on aperçoit, appartient au castel Pisano, ou château de David Cette porte est la plus fréquentee de Jerusalem, et conduit a Bethleem, dont on lui donne aussi le nom, ainsi que celui d'*el-Khalyl*, ou du Bien-aime

Planche 16 *Interieur de la piscine de Siloe a Jerusalem, par M. Bouton*

Cette source, reverée par les chretiens et les musulmans, leur sert aussi de lavoir M l'abbé Desmazures (1) s'est engage dernièrement, au péril de sa vie, dans le conduit souterrain de cette fontaine Il marcha long-temps, ayant de l'eau jusqu'au cou, dans cette source glacee. Les Arabes de Siloan prirent un peu d'humeur de cette recherche, dont les resultats furent peu importans

(1) [illegible] aumônier de M [illegible] de R[illegible] Il a parcouru toute la Palestine mesurant soigneusement [illegible] ce qui presente [illegible] et le moins [illegible]

PLANCHE 17. *Vue générale de Jérusalem, par M. Debucourt.*

J'ai fait ce dessin à mi-côte du *Djebel Tor*, dans la vallée de Josaphat, au-dessus du torrent de Cédron, j'avais à ma droite le jardin des Olives. J'ai choisi cette place, parce qu'elle me sembla celle d'où l'on jugeait le mieux le circuit de Jérusalem, ses monumens, et le mouvement des collines *Acra* et *Moria*. La tradition veut que ce soit dans ce lieu que le Sauveur pleura sur les malheurs de Jérusalem.

PLANCHE 18. *Intérieur d'une famille chrétienne à Jérusalem, par M.lle Bouteiller.*

J'étais là chez le second drogman du couvent de la Terre-Sainte. La mère, la femme et la sœur de ce chrétien causaient avec lui dans une petite salle au rez-de-chaussée.

PLANCHE 19. *Chrétien de Bethléem, par M.lle Bouteiller.*

Cet homme est attaché au service du couvent de la Terre-Sainte. Son costume est celui de tous ses coreligionnaires.

PLANCHE 20. *Intérieur de l'église de Bethléem, par M. Vauzelles.*

Ce dessin représente une nef latérale de l'église qui appartient aux Arméniens. C'est derrière la chapelle du fond que se trouve l'escalier qui conduit à l'étable où Jesus-Christ reçut le jour.

PLANCHE 21. *Vue de Bethléem, par M. Thiénon.*

On voit sur le devant les ruines d'une porte qui devait clore une enceinte, une cour précédant le couvent.

PLANCHE 22. *Vue de Jéricho, par M. Thiénon.*

On a derrière soi les petites huttes de terre qui composent la moderne Jéricho. Cette tour carrée est à-la-fois la citadelle et le palais du gouverneur. On voit dans le fond la mer Morte et les montagnes qui l'entourent.

PLANCHE 23. *Vue du Jourdain, par M. Hippolyte Lecomte.*

La tradition regarde comme très-vénérable le lieu d'où fut pris ce dessin. Les chrétiens de la Syrie croient que c'est là que Jésus-Christ fut baptisé par S. Jean.

PLANCHE 24. *Vue de la mer Morte, par M. Bourgeois.*

Le dessinateur a donné des formes trop arrêtées aux ruines qui sont amoncelées sur le devant. C'est au-dessous et derrière ces vestiges que l'on voit des portions de muraille à demi cachées sous les eaux de la mer Morte.

PLANCHE 25. *Ruines de l'église des Sept-Douleurs à Jérusalem, par M. Bourgeois.*

On croit que cette église avait été fondée sous le règne de Godefroi de Bouillon. Je ne connais rien de si pittoresque au monde, que ce mélange de ruines et de jardins abandonnés qui remplissent une grande portion de l'enceinte de Jerusalem et s'appuient sur ses murailles.

PLANCHE 26. *Entrée de l'église du Saint-Sépulcre, par M. Daguerre.*

Si l'on ouvrait cette grande porte, si l'on dessinait sur cette place une procession, des groupes de pelerins de toutes les communions chrétiennes, on se formerait une juste idée de ce lieu célèbre.

PLANCHE 27. *Vue intérieure de l'église du Saint-Sépulcre, par M. Bouton.*

La pierre sur laquelle sont placés les candélabres de bronze, est celle de l'Onction. L'escalier que l'on aperçoit, conduit aux chapelles élevées du Calvaire, de l'Invention de la Croix, &c.

PLANCHE 28. *Chapelle du Saint-Sépulcre, par M. Bouton.*

Un prêtre copte fait son oraison, avant d'entrer dans la chapelle. Le pourtour de ce monument est de marbre. L'étoffe qui le couvre est une sorte de damas, dont les coutures sont cachées par de larges galons d'or. On aperçoit une portion de l'église circulaire au milieu de laquelle le saint-sépulcre se trouve placé. Le grand voile qui remplit la partie supérieure du dessin, est étendu sur la chapelle sainte pour la garantir de la pluie, le sommet du dôme étant entièrement ouvert, ainsi que celui du Panthéon à Rome.

PLANCHE 29. *Porte de l'*Ecce Homo *à Jérusalem, par M. Thiénon.*

La rue sur laquelle est placée cette arcade, fait partie de la voie Douloureuse, que suivit Jesus-Christ le jour de sa passion.

PLANCHE 30. *Ruines de l'église de Saint-Pierre à Jerusalem, par M. Deseynes.*

Elles se trouvent placées vis-à-vis l'église du Saint-Sépulcre. Ses cloîtres étaient immenses; elle fut aussi construite par les Croisés.

PLANCHE 31. *Quartier des Juifs à Jérusalem, par M. Baltard.*

C'est le quartier le plus montueux, le plus sale et le plus ruiné : il avoisine la porte de Damas. La synagogue est située dans la rue dont on voit le commencement sur la droite du dessin.

PLANCHE 32. *Mosquée d'el-Haram à Jérusalem, par M. Debucourt.*

Placé sur la terrasse de la maison du motsallam, ce n'est pas sans quelque difficulté que j'ai pu achever ce dessin. On aperçoit, sur la gauche, des montagnes qui font partie de la vallée de Josaphat, la mer Morte, l'Arabie, et sur la droite, le mont d'Haceldama et celui de l'Offension. Le grand monument octogone, surmonté d'une coupole, est entièrement recouvert de carreaux de faïence peints et dorés. On ne saurait pénétrer dans l'enceinte même qui environne ces mosquées, sans courir risque de la vie.

PLANCHE 33. *Vue de la mosquée d'el-Haram, prise hors des murs de Jerusalem, par M. Bourgeois.*

Cette portion de la grande mosquée porte le nom de *Djâmi el-Hadrah*. La partie des murs de Jérusalem sur laquelle cet édifice est appuyé, est de construction romaine.

PLANCHE 34. *Tombeaux dans la vallée de Josaphat, par M. Bourgeois.*

Une tradition absurde fait de ces tombeaux ceux d'Absalom et d'Ezéchias; ils sont évidemment de construction romaine. Une immense quantité de pierres sépulcrales hébraïques couvrent ainsi les flancs de la montagne.

PLANCHE 35. *Porte de Setty-Maryam et tombeaux des Mahométans à Jérusalem, par M. Bourgeois.*

Cette porte, qui donne sur la vallée de Josaphat, est aussi connue sous le nom de S.t Etienne. On montre près de là le lieu où ce martyr fut lapidé.

PLANCHE 36. *Ruines de l'église de l'Ascension à Jérusalem, par M. Legros.*

C'est dans ce lieu que l'on montre la trace des pieds de Jésus-Christ. C'est là, dit-on, qu'il s'éleva dans les airs, la face tournée vers l'occident. Son dernier regard, disent les Pères de l'Eglise, se porta vers les peuples barbares qui furent appelés plus tard à la connaissance du vrai Dieu.

PLANCHE 37. *Entrée du sépulcre des Juges à Jérusalem, par M. Bourgeois.*

Je ne puis rien ajouter au dessin exact que j'en ai fait.

PLANCHE 38. *Entrée du sépulcre des Rois, à Jérusalem, par M. Hersent.*

Mon dessin et la description de ce lieu me dispensent de donner d'autres détails à ce sujet.

PLANCHE 39 *Vue de Jérémie, chef-lieu de la tribu arabe d'Abou Goch, par M Baltard*

J'y trouvai une eglise gothique de l'epoque la plus reculee Les Arabes d'Abou Goch y enferment leurs nombreux troupeaux Les anciens de la qabyleh, les femmes, quelques cultivateurs, habitent ce lieu Les guerriers de la tribu sont toujours en campagne, specialement charges de percevoir des pelerins le *gaffar*, ou droit de passage, qu'ils exigent avec une grande dureté

PLANCHE 40 *Rama, Ramleh [l'ancienne Arimathie], par M Baltard*

Ce dessin donnera une juste idee de la plaine de Ramleh, aujourd'hui si inculte, si negligee Les montagnes du fond sont celles de Jerusalem et d'Hebron

PLANCHES 41 et 42 *Ruines d'Ascalon, par MM. Carle Vernet et Bourgeois*

J'aurais pu dessiner pendant un mois au milieu de ces ruines si touchantes et si pittoresques. L'epaisseur, le circuit des murailles d'Ascalon, la profondeur des fosses, tout prouve que ce fut un des points les plus importans de la Syrie. Une colonie europeenne qui s'y transporterait, trouverait une ville prete a la recevoir, une plaine feconde, le plus beau ciel, et tous les moyens de rétablir un port considerable

PLANCHE 43 *Palais des Soudans à Gaza, par M Baltard*

L'edifice entier est construit en marbre Tous les details de l'architecture sont executes avec une delicatesse et une precision extremes ce sont les mêmes soins, c'est le même fini qu'à Grenade La distribution interieure aide a juger les habitudes et la richesse voluptueuse des anciens maitres de l'Orient On ne repare jamais ce monument, qui a eté fort degrade par les secousses du dernier tremblement de terre

PLANCHE 44 *Vue de Gaza, par M Thienon.*

On voit une fontaine publique et le minaret de la mosquee principale

PLANCHE 45 *Vue de Gaza, par M Bourgeois*

On aperçoit les débris des palais qui bordaient le rempart. Les deux tiers de la ville de Gaza ne sont plus que des ruines.

PLANCHE 46 *Vue de Damiette, par M Carle Vernet*

L'aga de Damiette, suivi de ses gens, se promene hors des murs de la ville, sur le bord du Nil. On aperçoit a gauche les mâts de quelques embarcations

PLANCHE 47 *Repos des Arabes, par M Fragonard.*

J'ai voulu conserver la ressemblance des Arabes qui nous guiderent dans le desert Le talent de M Fragonard a rendu avec une admirable justesse la physionomie expressive d'Ibrâhym del-Arych

PLANCHE 48 *Concert arabe, par M. Fragonard.*

J'ai dessine cette scene avec soin L'instrument qu'un Arabe pince sur ses genoux, se nomme *canoun*, ce qui ressemble a une petite guitare, s'appelle *coud*, le *kemangeh* est un petit violon dont joue le musicien qui est sur la gauche, un autre musicien frappe sur un *tar*, espèce de tambour de basque Le bouffon, *moucharyeh*, se tient derriere, enveloppe dans son manteau, et se moque froidement, pour le plaisir de l'assemblee, des *alatyeh* ou musiciens.

PLANCHE 49. *Mosquees des tombeaux des sultans ayoubites et fatimites près du Caire, par M. Debucourt*

PLANCHE 50 *Mosquees des tombeaux des sultans baharites près du Caire, par M Debucourt*

PLANCHE 51 *Ruines de la mosquee de Sultan Amir près du Caire, par M. Debucourt*

Je n'ai rien vu qui puisse mieux inspirer un peintre d'interieur que ces grandes mosquees precedees de cours, de galeries, où les colonnes de Memphis soutiennent tout le luxe de l'architecture moresque Du haut de leurs minarets abandonnes, au sommet desquels on ne monte plus qu'avec difficulte la vue est vraiment admirable, elle s'etend sur toute la ville du Caire, dont elles sont eloignees de deux milles environ, et sur le cours du Nil

PLANCHE 52 *Interieur de la salle du palais de Salah ed-dyn dans le chateau du Caire, par M Bourgeois*

C'est un des restes les plus fastueux, les plus imposans, de la magnificence de ce prince brave et eclaire, dont les Musulmans ne prononcent le nom qu'avec respect

PLANCHE 53 *Vue generale des pyramides de Gyzeh, par M Bourgeois.*

Je me suis cru oblige de joindre a mon atlas une vue de ces monumens, dessines tant de fois, et, en dernier lieu, d'une manière si precise et si habile dans le grand ouvrage de la Commission d'Egypte

PLANCHE 54 *Vue des bords du Nil, par M Fragonard*

La scene qui fait l'objet de ce dessin, se represente a chaque pas sur les bords du Nil

PLANCHE 55 *Massacre des Mamlouks rebelles dans le chateau du Caire, par M Horace Vernet*

Je renvoie au texte de mon ouvrage, dont M Horace Vernet a bien surpasse l'expression dans ce dessin, et sur-tout dans le beau tableau qui sera exposé dans le salon prochain

PLANCHE 56. *Vue de Minyeh sur les bords du Nil, dans la haute Égypte, par M Hippolyte Lecomte*

Ce tombeau d'un santon est presque le seul monument qui soit demeuré debout a Minyeh, depuis les derniers sieges qu'a essayes cette petite ville Le fond donne une idee des bords du Nil, et l'on peut juger de la forme du bateau à l'aide duquel j'ai remonte ce fleuve jusqu'à Melaouy.

PLANCHE 57 *Vue de Syout [l'ancienne* Lycopolis*], haute Égypte, par M Bidauld*

Ce sont les restes d'un kan abandonne, aux portes de la ville

PLANCHE 58 *Fontaine près de Syout, haute Égypte, par M Bourgeois.*

Cette fontaine est le lieu le plus agréable des environs de Syout. Les habitans viennent souvent fumer a l'ombre de ces grands sycomores

PLANCHE 59 *Salut des Arabes, par M. Fragonard*

Le salut dure plusieurs minutes chez les hommes polis de cette nation. On doit repéter mutuellement pres de vingt fois *salâmat, taybyn, salamat, taybyn* Salamat signifie *soyez le bienvenu*, salamat ktyr, *soyez le très-bien venu*, mesâkoum belkhayr, *je vous souhaite le bon soir;* sabâkoum belkhayr, *je vous souhaite le bon jour*, rahakoum allah, *Dieu vous benisse!* raham allah oualidyna aoua oualidykoum, *Dieu benisse nos pères et les vôtres!* kabba lallah, *que Dieu accepte vos prières!*

PLANCHE 60 *Portique de Louqsor a Thebes, haute Egypte, par M. Bourgeois*

J'ai habité sous ce beau temple, dont la vue réveillera toujours chez moi les plus grands souvenirs de ma vie Ces colonnes enormes sont a present à moitie enfouies dans le sable, mais elles ont du produire autrefois l'effet le plus majestueux et le mieux calcule pour la magnificence de cet aspect, du côté du Nil

PLANCHE 61. *Porte du grand temple de Karnak a Thebes, haute Egypte, par M. Hippolyte Lecomte*

C'est pres de la que M Rifaud faisait des fouilles si fructueuses pour le compte de M Drovetti Ce site est celui dont un croquis peut le moins rendre la noblesse et la grandeur. C'est par cette porte que l'on penetre dans la portion occidentale du temple

PLANCHES 62 et 63. *Ruines du temple de Karnak, à Thèbes, haute Égypte, par M. Debucourt.*

PLANCHE 64. *Obelisques de Louqsor à Thèbes, par M. Debucourt.*

PLANCHE 65. *Ruines du temple de Karnak, à Thèbes, haute Égypte, par M. Baltard.*

PLANCHE 66. *Ruines de Med-amoud, près de Karnak, à Thèbes, haute Égypte, par M. Baltard.*

PLANCHE 67. *Colosses de la plaine de Qournah, à Thèbes, haute Égypte, par M. Hersent*

PLANCHE 68 *Ruines du* Memnonium *à Qournah, Thèbes, par M Baltard.*

Je ne finirais pas si j'entrais dans le detail de ces merveilleuses ruines, de ce labyrinthe de parvis, de sanctuaires, de colonnes. Il faut laisser à l'ouvrage de la Commission d'Égypte ce mérite éminent d'exactitude, de justesse et de pureté. C'est donc à cet ouvrage que je renverrai, toutes les fois qu'il s'agira de science et de recherches profondes.

PLANCHE 69. *Réunion d'Arabes autour du cheykh, par M.lle Bouteiller*

C'est à Louqsor que j'ai vu ce tableau. Les Arabes d'un âge avancé aiment leurs petits-fils avec une sorte d'idolâtrie. Ce jeune enfant tout nu jouait ainsi avec la barbe de son aïeul; celui-ci écoutait gravement l'histoire du conteur, qui semblait intéresser vivement tout le groupe des Arabes.

PLANCHE 70. *Halte d'Arabes Bédouins sur le bord au Nil, par M. Fragonard.*

Cette halte a été dessinée sur le rivage, vis-à-vis de Rosette. Je puis assurer que le portrait de cette famille est d'une exactitude scrupuleuse. Elle retournait alors au désert. Le chameau était chargé de quelques marchandises achetées à Rosette.

PLANCHE 71. *La danse de l'almeh à Beny-Soueyf, par M. Fragonard.*

Cette almeh de la tribu des *Ghaouâzy*, à peine âgée de seize ans, avait autant de succès, autant d'admirateurs à Beny-Soueyf, que M.lle Noblet pourrait en avoir à Paris. Sa mère était une *zaggâr* [diseuse de bonne aventure], qui passait pour très-habile

PLANCHE 72. *Ruines de la grande mosquée d'Omar au vieux Caire, par M. Vauzelles.*

Cet édifice passe pour avoir été construit sur l'emplacement de la tente d'Omar. Une tourterelle avait fait son nid sur le sommet, lorsqu'il assiégeait le Caire. Omar victorieux ordonna que sa tente fût conservée, pour ne pas déranger le nid, et fixa ce souvenir par l'érection de cette mosquée élégante et superbe. Elle est citée, à juste titre, comme le modèle le plus parfait de l'architecture arabe. Le pacha actuel laisse ruiner ce monument, quoiqu'il soit en grande vénération chez les Musulmans.

PLANCHE 73. *M. Drovetti et sa suite mesurant un fragment de colosse dans la haute Égypte, par M. Granger.*

Dans ce dessin, M. Granger a réuni autour de M. Drovetti plusieurs personnes de sa suite ou de la mienne. J'ai voulu rappeler les traits d'un homme dont la conduite a fait tant d'honneur au nom français en Egypte.

PLANCHE 74. *Cour intérieure de la mosquée d'el-Affifi au Caire, par M. Fragonard.*

Ce dessin donnera l'idée de la proportion des cours intérieures des mosquées abandonnées qui se trouvent au nord du Caire

PLANCHE 75. *Porte de Rosette à Alexandrie, par M. Thienon*

Cette vue est prise dans ce quartier d'Alexandrie où l'on marche sur les plus riches débris des thermes, des temples et des citernes abandonnés.

PLANCHE 76. *Obélisques de Cléopatre à Alexandrie, par M. Bourgeois.*

Les Anglais viennent de faire de vains efforts pour remuer l'obélisque couché, dont on aperçoit la base à côté de celui qui demeure encore debout. Tout porte à croire que ces monumens servaient à la décoration extérieure d'un palais : la place était admirablement choisie. Le rivage est encore couvert de cubes du plus beau granit, de pierres énormes et de marbre de toutes les couleurs. On en trouve ainsi jusqu'à cinquante pas dans la mer.

PLANCHE 77. *Hôpital des Grecs à Alexandrie, par M. Thiénon.*

On construit à présent un lazaret pour tous les Francs; mais les travaux de cet établissement important sont lents et incertains En attendant, les malheureux frappés de la peste ne trouvent d'asile nulle part, les moines grecs ne voulant recevoir que ceux de leur nation. Les efforts des missionnaires catholiques pour l'achèvement d'un grand hôpital, leurs soins pour les malades, leur abnégation d'eux-mêmes, sont à-la-fois le spectacle le plus touchant et le plus consolant pour l'humanité.

PLANCHE 78. *Ismayl et Maryam, par M. Horace Vernet.*

Ce dessin charmant en dit bien plus que ma petite histoire arabe, dont le seul mérite sera d'avoir pu inspirer le tableau noble et touchant que vient d'en faire M. Horace Vernet.

Plan du Saint-Sépulcre, par M. Leisnier.

Ce plan du Saint-Sépulcre n'a pas besoin d'explication. Je puis affirmer qu'il est d'une exactitude extrême.

Plan d'une des catacombes de Milo.

Le plan des tombeaux de Milo est fidèle, ainsi que la représentation des objets qu'on y trouva.

Plan de l'ouverture de la seconde pyramide de Gyzeh.

Le plan de l'ouverture de la seconde pyramide de Gyzeh donne une idée exacte des efforts et de la marche de M. Belzoni dans cette découverte importante. Le bruit de sa mort s'était faussement répandu, tandis qu'il rendait de nouveaux services à la société des antiquaires de Londres. Ce jeune Romain a six pieds; sa force physique est extraordinaire · il est intelligent, entreprenant, courageux, et très-dévoué au gouvernement britannique.

D'après la dernière lettre du consul général de France en Égypte, datée du 8 mars 1819, M. Belzoni se serait emparé, depuis mon départ, au nom du consul d'Angleterre, d'un bras colossal de granit rose que j'avais pris à Thèbes, et qu'il me fut impossible de faire enlever aussitôt, le Nil étant alors très-bas Cet abus de pouvoir n'aurait certainement pas eu lieu pendant mon séjour en Egypte.

FIN

Pl. 1



Ruines du théâtre de Milo



Ruines du Temple de Jupiter Olympien à Athènes



Entrée du Bazar à Athènes



Place de l'Atmeidan à Constantinople



Intérieur d'un jardin à Constantinople



Porte de la persécution à Ephèse

Pl. 7



Femme de l'île de Santorin



Remparts de St Jean d'Acre



Vue de St. Jean d'Acre prise de la batterie des Français

N.° 11



H. Vernet — Lith. de G. Engelmann

Entrée de la rue du Bazar à St. Jean d'Acre

N° 17



Intérieur du Bazar de S.t Jean d'Acre

Pl. 12



Ruines du port de Césarée en Syrie.

Pl. 13



Vue de Jafa

P. 14



Porte de Damas à Jérusalem



Porte d'Ephraim a Jerusalem





Vue de Jérusalem, prise de la Vallée de Josaphat



Famille chrétienne à Jérusalem

A 19



L. Boutellier — Lith. de G. Engelmann

Chrétien de Bethléem



Intérieur de l'église de Bethléem

P. 21



Vue de Bethléem



N°23



Vue du Jourdain

Pl. 24.



Vue de la mer morte

P. 25



Lith. de G. Engelmann

Ruines de l'Eglise des sept couleurs à Jérusalem

N° 20



Entrée de l'église du St Sépulcre

P. 27



Vue intérieure de l'église du St. Sépulcre



[illegible]



Porte de l'Ecce homo à Jerusalem

Pl. 31



Ruines de l'église de St Pierre à Jérusalem



Quartier des Juifs à Jérusalem



Mosquée d'El Haram à Jérusalem

N° 33



Vue de la Mosquée del Haram prise hors des murs de Jérusalem



Tombeaux dans la Vallée de Josaphat



Porte de Sette Maryam et tombeaux des Mahométans à Jérusalem

Pl. 36



Ruines de l'Église de l'Ascension à Jérusalem

Pl. 37



Entrée du sépulcre des Juges à Jérusalem

P. 58



Entrée du Sépulcre des Rois à Jérusalem



Vue de Jérémie Chef lieu de la tribu arabe d'Abou-gosh



Rama Ramla [illegible] Arimathia



Ruines d'Ascalón



Ruines d'[illegible]



Palais des Sultans à Giza

N° 11



Vue de Gaza



Vue de Gaza

N.° 46



Carle Vernet — Lith. de G. Engelmann

Vue de Damiette



Repos des Arabes

Pl. 4



Fragonard f.

Lith. de G. Engelmann

Concert Arabe.



vue des Tombeaux des Sultans Ayoubites et [illegible] près du Caire







[illegible]

P. 53



Vue générale des Pyramides de Gyzé

P. 54



Un des bords du Nil



Massacre des Mameluks rebelles dans le Château du Caire



Vue de Menieh sur les bords du Nil dans la haute Egypte

Pl. 7



Vue de Siut, l'ancienne Lycopolis haute Egypte

N° 15



Lith. de G. Engelmann

Fontaine près de Luxor haute Égypte



Lith. de la Koselawan

Tatar et Juive.

N° 1



Bourgeois

Lith. de C. Engelmann

Portique de Luxor à Thèbes, haute Égypte



Vue du grand Temple de Carnak à Thèbes haute Égypte



Ruines du Temple de Carnak a Thebes Egypte



Ruines du Temple de Carnak a Thebes Egypte



Obélisques de Louxor à Thèbes

Pl. 3



Baltard — Lith. de G. Engelmann

Ruines du temple de Carnak à Thèbes, haute Egypte

N° 16



Ruines de Medamouth près de Carnak à Thèbes haute Egypte



Colosses de la Plaine de Gourna à Thebes haute Egypte

N.° 65



Ruines du Memnonium à Gourna Thèbes

Pl. 9



th de C Engelmann

Réunion d'Arabes autour du Cheik

Pl. 70



Fragonard f. — Lith. de Engelmann

Halte d'Arabes Bédouins sur les bords du Nil

Pl. 11.



La danse de l'Almée à [illegible]



Ruines de la grande Mosquée d'Omar au vieux Caire



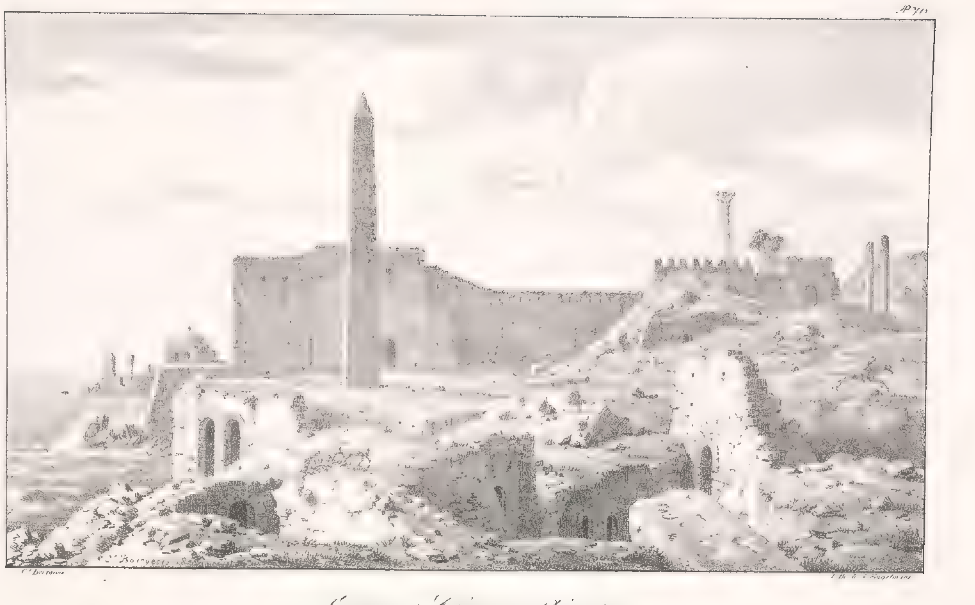


Cour intérieure de la Mosquée d'Affifi au Caire



Porte de Rosette à Alexandrie

Pl. 70



Obélisques de Cléopâtre à Alexandrie



Aspect des jardins d'Alexandrie



Ismaël et Mariam

Plan d'une Catacombe de Milo. (Ile de l'Archipel)

Coupe horizontale supposée faite a la hauteur des Tombeaux

Quatre lignes pour pied dans les deux Plans

Vase trouvé dans le 1er tombeau a droite



(No 2) On a trouvé quelques autres vases contenant aussi des cendres et a peu pres de la meme forme

Casque trouvé dans le 1er tombeau a droite



On a trouvé aussi un paquet de flèches et un arc

T T T T T T T T T

(T Tombeau

E Escalier conduisant dans l'interieur de la grotte

Coupe Verticale passant par le milieu de la grotte dans le sens de la longueur

Lacrymatoire



Lampe Sepulchrale



T T T T T

E

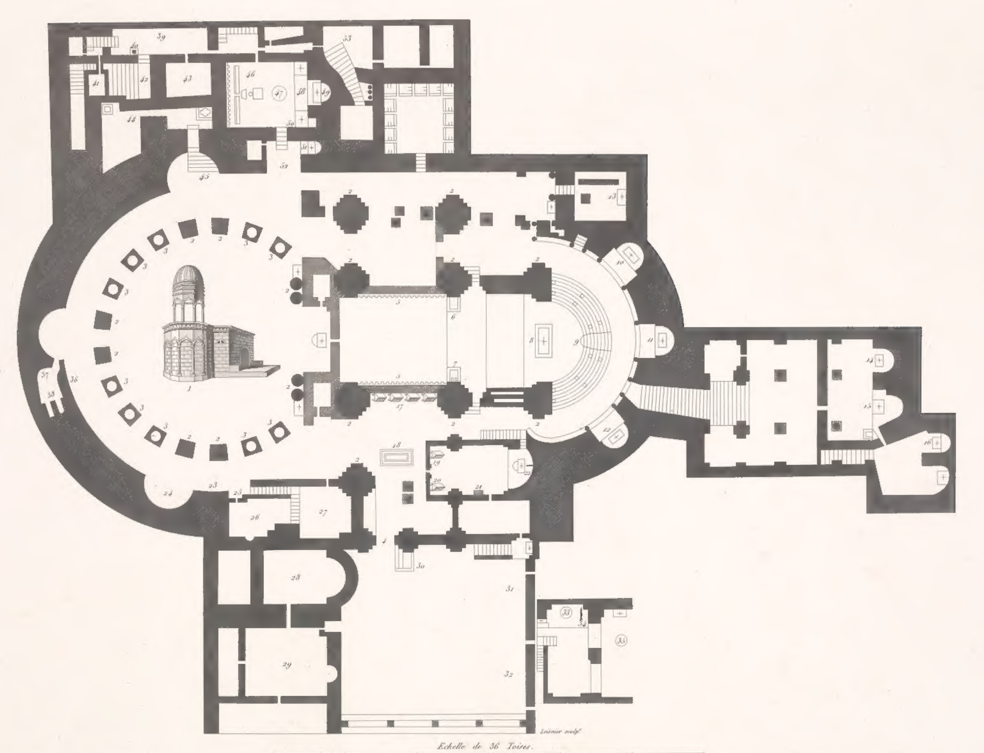
Echelle de ... Pouces



Decouvertes de M. BELZONI dans la seconde des Grandes Pyramides de Gizeh (Égypte)

A Premières ouvertures faites par M. Belzoni et ensuite abandonnees comme aboutis ant a des ... on en a deja fait la description.
B Seconde ouverture pratiquée par le meme a la distance de 30 a ... pieds du milieu de la Pyramide laquelle apres l'enlevement de quelques pierres ... a presente une entree bien reguliere
C Passage etroit qui va en descendant dans une etendue de ... pieds du No 1 au No 2 taillé dans un Granit ... et ayant environ 3 pieds ... de haut et autant de large
D Espece de porte de ... en forme de trappe qui s'ouvre et se ferme
E Etroit Passage d'environ 22 pieds de long du No 2 au No 3 et de 3 pieds ... a 4 pieds de haut qui se prolonge jusqu'a la chambre H et aboutit a une descente perpendiculaire a la profondeur de 10 a 12 pieds
F Ouverture dans le roc ou espece de breche d'environ ... pieds
F Ouverture dans le roc ou espece de ... de 6 a 8 pieds de haut conduisant a la grande chambre H et servant aussi pour le ...
G Etroit Passage d'environ ... pieds de long du No ... au No 4 et de 6 a 8 pieds de haut conduisant a la grande chambre H et servant aussi pour le retour
H Chambre spacieuse avec un sarcophage dont le couvercle est renversé dans le monument
I Creux dans une pierre rempli de decombres qu'on soupçonne etre un autre passage ce qu'on s'occupe a verifier
J Passage de 48 pieds de long du No ... au ...
K Etroit Passage du No ... au No ... conduisant aussi par un autre passage a la seconde chambre L
L Seconde chambre
M Petite Place taillée dans le roc
N Passage bouché qu'on suppose conduire a une autre partie de la Pyramide

Plan du Saint Sépulcre à Jérusalem.



1 Le Saint Sépulcre. 2 Bases de l'Eglise. 3 Colonnes de l'Eglise. 4 Porte de l'Eglise. 5 Chœur des Grecs. 6 Siége du Patriarche d'Antioche. 7 Siége du Patriarche d'Alexandrie. 8 Grand autel des Grecs. 9 Siége du Patriarche de Rome. 10 Chapelle du titre de la S.te Croix. 11 Lieu de la division des vêtemens de J.C. 12 Chapelle de la colonne de l'impropere. 13 La prison de J.C. 14 Autel du bon larron. 15 Chapelle de S.te Hélène. 16 Lieu de l'invention de la S.te Croix. 17 Sépulcre de plusieurs rois et reines de Jérusalem. 18 Pierre de l'onction. 19 Sépulcre du roi Baudouin. 20 Sépulcre du roi Godefroi de Bouillon. 21 Sépulcre de Melchisédeck. 22 Fente du M.t Calvaire. 23 Habitation des Abyssins. 24 Lieu où étaient les Apôtres. 25 Escalier pour monter chez les Arméniens. 26 Chambre haute des Arméniens. 27 Chambre du Portier des Goths. 28 Tour du clocher. 29 Eglise des Grecs. 30 Station des Turcs. 31 Eglise des Goths. 32 Eglise des Arméniens. 33 Où N.S. fut mis sur la croix. 34 Fente de la Montagne. 35 Où J.C. fut crucifié ?. 36 Habitation des Goths. 37 Habitation des Syriens. 38 Sépulcre de Nicodème et de Joseph d'Arimathie. 39 Le grand réfectoire. 40 Citerne de S.te Hélène. 41 Habitation des religieux. 42 Où l'on fait la lessive pour la Sacristie. 43 Petit réfectoire de la Communauté. 44 Citerne commune. 45 Entrée pour aller à la Citerne commune. 46 Le Chœur des Frères mineurs. 47 Lieu où la vraie Croix fut reconnue. 48 Lieu où apparut J.C. à sa mère après sa résurrection. 49 Grand Autel. 50 Autel où l'on conserve des Reliques. 51 Chapelle de la Madeleine. 52 Entrée du couvent de S.t François. 53 Passage pour aller à d'autres habitations.

